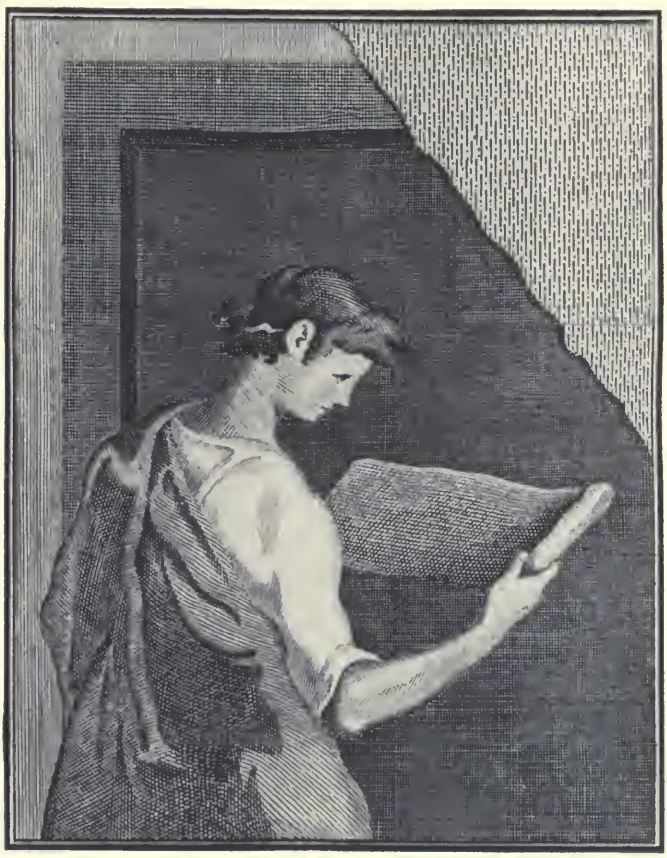

THE GETTY RESEARCH INSTITUTE LIBRARY

Halsted VanderPoel Campanian Collection

277. (Napoli e dintorni - Fig. '800) - DRIOU Alfred. **Naples, son golfe et ses rivages**. Excursions et aventures au volcan du Vésuve, a Herculanum, Pompeia, Cumes, Poestum, Capoue, etc. aux enfers des anciens, etc. Limoges, E. Ardant, s.d. (1865). 4°, leg. edit. in piena pelle, decorazioni in oro al dorso, fregi a secco ai piatti, tagli dorati, pp. 312 **con 2 tavv. f.t.** (Naples et le Vesuve - Le carrefour Fortunatus à Pompei).

van- '86

2 TAVV. F. T.

NAPLES

SON GOLFE ET SES RIVAGES

2e SÉRIE IN-4°.

Propriété des Éditeurs,

Eugène Adam et Cie

THE GETTY RESEARCH
INSTITUTE LIBRARY

Naples et le Vésuve.

NAPLES

SON GOLFE ET SES RIVAGES

EXCURSIONS ET AVENTURES

AU VOLCAN DU VÉSUVE

A HERCULANUM, POMPEIA, CUMES, PŒSTUM, CAPOUE, ETC.,
AUX ENFERS DES ANCIENS, ETC.

PAR

ALFRED DRIOU.

LIMOGES
EUGÈNE ARDANT ET Cie, ÉDITEURS.

NAPLES

SON GOLFE ET SES RIVAGES

I

Où le narrateur, en prenant la parole, est contraint de se présenter lui-même au lecteur. — Entrée en matière par l'autobiographie d'un intéressant jeune homme. — Succès scolaires de notre héros. — Comment il boit à la coupe du savoir. — Mais aussi quelle âpre curiosité lui monte au cerveau. — Notes incendiaires qui lui font ressentir des piqûres de tarentule. — Ses rêves en pleine veille. — Soif de voir. — Que sont les *Campi-Phlœgræi* ou Champs de Feu du sud de l'Italie ? — Et le volcan du Vésuve ? — Et Naples et son golfe ? — Et *Pum-peah* ou Pompéï ? — Eh bien ! le narrateur, ayant vu ces merveilles, ne sera-t-il pas audacieux d'oser les peindre encore, après tant d'autres ? — Il osera ! — Il n'osera pas ! — Il osera, vous dis-je !

Contraint par la nécessité de décliner moi-même mes nom et qualités, puisque je n'ai personne autre à ma disposition pour remplir ce généreux office, souffrez que j'aie l'honneur de me présenter à vous, lecteurs et lectrices, toujours aimables et chers du moment que vous voulez bien jeter les yeux sur les élucubrations d'un auteur.

Je me nomme tout prosaïquement Albert Dauriat, et je suis fils unique du libraire de ce nom, établi sur l'un des nouveaux boulevards de la rive gauche, à Paris.

La grande ville, foyer des lumières, et quelles lumières ! m'a donc donné le jour, et c'est déjà un titre, cela !

Un autre titre, celui-là tout esthétique, le voici :

Mon berceau fut une couche de livres de toutes les époques, de

tous les crûs, pauvres rossignols de formes très variées, issus de plumes incomprises : in-8°, in-12, in-16, in-folio disposés avec art pour recevoir, le plus mollement possible, mon petit corps d'enfant. Brochures et opuscules invendus et invendables, me tinrent lieu d'oreiller ; et cartes géographiques, plans et épures me servirent de courte-pointe. Ce fut ainsi que je grandis au milieu de volumes, épaves de génies naufragés, méconnus, dévoyés et fourvoyés. Il en résulta que les émanations vertigineuses de ces bouquins interlopes me montèrent si fort au cerveau, que je n'eus bientôt, en grandissant, d'autres aspirations que celles du savoir et de l'étude.

Aussi, de très bonne heure le lycée Napoléon, qui fut ensuite le lycée Descartes, pour redevenir encore le lycée Napoléon, et qu'on affuble en ce moment du titre de lycée Corneille, — en France, le vent est très variable, — devint le théâtre de mes premiers triomphes.

Enfin rendu à ma liberté d'action par les titres de licencié ès-lettres et ès-sciences chèrement obtenus par un travail opiniâtre, et voisin très heureux des Bibliothèques et Musées du quartier Latin, dont je me fis l'hôte acharné, à force de lire et méditer des mémoires et des voyages, d'ouïr des dissertations et des conférences, d'étudier les spécimens de toutes les curiosités du globe et de boire le vin capiteux de la science à toutes les coupes, ma vocation se déclara et je me trouvai un jour professeur d'Histoire dans l'un des plus fameux établissements universitaires de la capitale.

Là, j'enseigne aussi éloquemment que possible la belle jeunesse conviée à mes leçons, et je cherche à lui inspirer l'amour du beau et du vrai, sans lequel l'homme, même le plus riche, ne peut être qu'un misérable avorton que rien ne distingue de la brute.

A l'appui de mes paroles je joins l'autorité de l'exemple, et il n'est pas de mystère scientifique que je ne prétende creuser, de nuit comme de jour, dans le but d'acquérir toujours de nouvelles connaissances.

Mais, j'en fais le sincère aveu, quand arrivent les très désirées vacances, je suis le premier à m'attacher les ailes du voyageur et à prendre mon vol vers les régions qui peuvent offrir un aliment à mon incessant besoin de savoir, d'apprendre, de voir et de juger.

Je suis donc essentiellement curieux, mais curieux pour le bon motif, celui de m'instruire, de m'instruire toujours.

Comment ne pas être curieux, quand, par exemple, on lit quelque part de ces sortes de choses :

« La plus intéressante excursion que puisse faire un touriste, en Italie, c'est sans contredit celle qui lui fait voir tour à tour le tunnel de Pausilippe ; l'Ecole de Virgile ; le palais de Lucullus ; la fameuse Grotte du Chien ; la Solfatare, cette seconde bouche du volcan de la Campanie, placée du côté du golfe de Naples opposé à celle du Vésuve ; Pouzzoles et le pont de Caligula ; le Monte-Nuovo, émergé de terre en une nuit, comme un champignon ; les lacs Lucrin, Averne, de Fusaro ; Cumes et ses antiquités, sa Grotte de la Sibylle ; Baïes et les restes de ses magnificences au temps de la décadence romaine ; en un mot, la région connue sous la dénomination de Champs de Feu...

» En effet, ce district éminemment plutonien présente toujours çà et là divers phénomènes volcaniques, et des traditions singulières lui donnent à jamais une telle célébrité classique, qu'un homme qui se respecte doit aller les étudier de près et en suivre l'étrange dédale.

» On y retrouve des légendes locales, transportées d'abord de la Macédoine dans la Thessalie, dans l'Epire, dans l'Arcadie, et enfin venues dans la Campanie, en suivant la marche de la civilisation de l'Orient à l'Occident.

» Les récits du divin Homère, confondus avec ceux du sublime Virgile, reçoivent de ces deux génies une telle renommée que les antiquaires, sans tenir compte de la fantaisie poétique, prennent presque au sérieux la description des lieux telle que l'a faite le second de ces poètes. Aussi veulent-ils restituer, sur le sol même, toute cette topographie qui n'est cependant qu'idéale.

» Dès lors, guidé par eux, le touriste peut visiter les bords du *Styx* dans les profondeurs de la terre, et les rives de l'*Achéron* ou *Averne*, dont le nom signifie *obscur*, ou bien *sans oiseaux*;

» Il voit comment ce fleuve de l'Enfer antique, ou plutôt ce lac, communique avec le *Cocyte*, le moderne Lucrin;

» Il parcourt les *Champs-Elysées*, dans le voisinage et à l'ombre du cap Misène;

» Il jette un regard mélancolique sur le terrible *Tartare*, devenu aujourd'hui le Mare-Morto des Napolitains;

» Il donne sa pensée aux âmes errantes pendant mille ans sur les bords du *Léthé*, le lac Fusaro actuel;

» Ou bien il étudie les *cavernes des Cimmériens* se plaisant à vivre dans l'obscurité, lesquelles cavernes ne sont autre chose que de mystérieux et profonds tunnels creusés dans le voisinage de Cumes, par les peuplades aborigènes de ces contrées;

» Enfin, il retrouve dans la tant vieille *Cumes*, dont le nom phénicien *Komoch* signifie place élevée, la grotte de la célèbre *Sibylle* qui jadis y rendait des oracles, et près de laquelle était une des bouches de l'Enfer, gardée par le redoutable *Cerbère*... »

Ici, une réflexion à l'adresse de mes lecteurs, d'abord, et des touristes ensuite :

Les voyageurs, en général, considèrent comme un jeu leur descente aux Enfers; ils rient de la Solfatare, la seconde bouche du Vésuve; ils s'amusent des Etuves de Néron, de la Grotte de la Sibylle, et surtout ils ridiculisent la Grotte du Chien. Eh bien! ne soyons pas injustes au vis-à-vis des anciens. Il est certain que les phénomènes plutoniques avaient plus de force et de gravité à une époque où le Vésuve était encore inactif et n'offrait aucune issue aux feux souterrains. Cette corrélation entre des lieux si voisins est évidente; l'alternative même des manifestations géolagiques sur un point et sur l'autre en est la preuve.

Ainsi, de 1500 à 1631, le Vésuve n'eut pas d'éruption. Qu'arriva-t-il pendant cette période dans les Champs de Feu?

Dès l'an 1538, on vit tout-à-coup surgir une montagne formée de laves, de pierres et de cendres; l'éruption, l'émergescence de

cette montagne fut si violente que des villages furent engloutis à sa base, des paysans enfouis, le lac Lucrin comblé en partie, Pouzzoles et Naples remplies de cendres, et, au bout de deux jours, la montagne nouvelle comptait 134 mètres d'altitude... C'est le Monte-Nuovo que je signale plus haut. Au contraire, lorsque le Vésuve reprit son action à peu près régulière, les Champs de Feu, les *Champs phlégréens*, comme on les appelle dans le pays, rentrèrent dans l'état où on les voit aujourd'hui, et tels que je vais vous les peindre bientôt.

Mais revenons à ma prétendue curiosité.

Comment encore ne pas être curieux, quand surtout on lit, ici ou là, de ces annotations bien dignes de remarque :

« Il n'est plus permis aujourd'hui de décrire le golfe de Naples. Ceux qui ne l'ont pas vu le connaissent, tant ils l'ont entendu célébrer. Le ciel et la mer, la côte et les îles, les plaines fertiles et les montagnes découpées, cette rivière de maisons blanches et de villas peintes en jaune et en rouge, le Vésuve fumant, les barques, les filets, tirés sur la plage par les pêcheurs aux jambes nues, les barcarolles et les tarentelles, la gaîté, la mollesse, les lazzaroni étendus au soleil, tout a exercé le pinceau des peintres aussi bien que l'imagination des poètes; et cependant la désolation a passé sur ce lieu enchanté, la nature et l'homme ont détruit à l'envi l'œuvre du créateur et de la civilisation, les éléments ont bouleversé le sol, les barbares ont accumulé les ruines. Les rivages sont couverts d'un sable noir, la mer a été refoulée, les ports ont été comblés, les villes ensevelies sous la cendre, les rochers dorés sont enveloppés de lave et de scories; un deuil ineffaçable s'est étendu sur une partie du golfe; le Vésuve, riant jadis et cultivé, est devenu sombre et comme une perpétuelle menace.

» Tout est décadence, depuis Baïes et Misène jusqu'à Pompeï et Stabies...

» C'est que des événements terribles ont en quelque sorte déformé ce sol dont la beauté primitive peut à peine être conçue. »

Cet événement, vous l'avez déjà entendu signaler par bien des bouches, assurément. Il s'agit de l'éruption du Vésuve.

Le Vésuve, montagne cônique, voisine de Naples, placée sur les bords du golfe de Naples, du côté opposé à la Solfatare, à Pouzzoles, à Baïes, aux lacs et aux fleuves de l'Enfer antique dont je vous parlais tout-à-l'heure, était encore, en l'an 79 de notre ère, vierge de toute éruption connue. La couleur fuligineuse de son cône tronqué faisait seule penser que, à une époque très reculée, cette montagne avait dû brûler. Mais le cône, couvert de vignes et de verdure, était au repos depuis si longtemps, qu'on était bien convaincu que jamais plus le feu ne s'échapperait de ses entrailles.

Point. Voilà que tout-à-coup, en 79, une éruption d'une violence inconnue chez les autres volcans, vomit des nuages de fumée, des tourbillons de flammes, des torrents de lave, des fleuves de boue, et le tout en si formidable quantité, au milieu de détonations épouvantables, que trois villes, cinq villes, sont englouties sous cette marée montante des déjections de sa conflagration générale, immense et complète.

Les plus fameuses de cette ville sont Herculanum et Pompéï.

Herculanum, au pied même de la montagne, entre le Vésuve et le golfe, fut noyée dans le déluge de la lave qui, plus tard, en se refroidissant et en se congelant, enferma cette ville, ainsi que Bétina, dans une mer de roches noires indestructible.

Pompéï, bâtie sur la pente méridionale de la même montagne, demeura enfouie sous les couches épaisses et superposées de boue composée d'eau, de terre et de *lapilli* ou petites pierres, dont l'amalgame produit ce qu'on appelle la *pouzzolane*.

C'était une ville antique, d'origine phénicienne, dont le nom vient du syriaque : *Pum peah*, bouche d'un fourneau ardent; selon d'autres, son nom viendrait du mot grec *Pompeion*, au pluriel *Pompeia*, qui signifie entrepôt. Peu importe, du reste. Occupée tour à tour par les Osques, les Tyrrhéniens, les Samnites, Pompéï finit par devenir une colonie romaine sous la dictature de Sylla, qui la punit d'avoir embrassé le parti de Marius.

Auguste établit des vétérans dans un des faubourgs.

Cicéron y avait une jolie villa, où il reçut Auguste, Balbus, Hirtius, et où il écrivit ses *Offices*. Il s'y retira après la bataille de Pharsale.

Sénèque y passa sa jeunesse, et Phèdre y prit un abri contre Tibère et Séjan.

Tacite raconte qu'en l'an 50, une rixe s'éleva pendant des jeux de gladiateurs, entre les habitants et les gens de Nuceria. Beaucoup de ces derniers y furent tués. Une plainte fut portée à Néron, qui déféra l'affaire au Sénat. Celui-ci interdit les spectacles à Pompéï pendant dix ans.

En l'an 63, Pompéï avait été ruinée en partie par un tremblement de terre qui dévasta la Campanie. Néron, dans ce moment même, était sur le théâtre de Naples; mais il ne voulut pas quitter la scène avant d'avoir achvé son air favori. Epouvantés, les Pompéïens abandonnèrent leur ville; puis ils y revinrent peu à peu, et la cité avait repris toute sa splendeur, quand le 23 novembre 79, au milieu du jour, éclata l'éruption qui devait l'engloutir...

Pompéï disparut complètement dans ce cataclysme effroyable, ainsi que Herculanum, Oplonte, Bétina et Stabies. Il n'en fut plus parlé de l'an 79 jusqu'à notre XVIII^e^ siècle.....

Mais la résurrection de ces villes devait avoir lieu, et elle se fait tous les jours, en effet. Seulement, ceux qui croient que le Vésuve a détruit Pompéï se trompent gravement : le Vésuve, au contraire, l'a conservée. Oui, ce fut une fortune pour Pompéï d'être ensevelie sous la cendre. En la couvrant de pierre ponce et de cendre fine aspergée d'eau, durcie en croûte légère, comme pour garder l'empreinte des objets sur lesquels cette cendre était pressée, en accumulant devant les peintures les *lapilli* qui en préservaient la fraîcheur, le volcan a protégé la ville engloutie contre les injures du temps et les violences des hommes.

Toutefois, la résurrection de Pompéï fut devancée par celle d'Herculanum.

Un jardinier, en creusant un puits, découvrit cette ville, car

son puits passait au milieu même du théâtre. Le prince d'Elbeuf, en élargissant ensuite l'ouverture de ce puits, trouva des statues. Mais les troubles de cette époque firent suspendre ces premières fouilles.

Toutefois, dans le même temps, un architecte du nom de Domenico Fontana, ayant creusé un canal pour amener les eaux du Sarno à Torre dell'Annunziata, traversa précisément Pompéï d'un bout à l'autre. Alors on se rappela que le sol sur lequel on opérait portait précisément le nom de *la Civita*, la ville. Quelle ville? Cela ne pouvait être que l'antique Pompéï engloutie sous les déjections du Vésuve.

Charles III, le premier des Bourbons de Naples, ordonna de fouiller un autre endroit nommé Gragnano. On était en 1748. Le point où commencèrent les travaux fut précisément la rue de la Fortune, à gauche, à quelques pas du carrefour.

La première curiosité trouvée fut une peinture de 11 palmes sur 4 1/2, figurant des festons formés de fleurs, de fruits et de feuilles de vigne, et une tête d'homme d'un beau caractère. On la coupa bien vite et on l'emporta sur un char.

Mais ce fut surtout sous la domination française à Naples, que la ville de Pompéï, ensevelie depuis 17 siècles, reparut à la lumière.

Les découvertes d'alors mirent à nu les bois brûlés, les verres fondus, etc., toutes choses prouvant que les matières incandescentes vomies par le volcan, en 79, parvinrent à Pompéï avant les pluies, qui ne l'inondèrent que lorsqu'elle était déjà couverte de pierres ponces et de cendres. Ces torrents d'eau et de cendres transportèrent de tous les côtés les objets mobiliers et fragiles, et, en les recevant, empêchèrent qu'ils ne fussent écrasés par l'écroulement des étages supérieurs. On ne trouva qu'un nombre assez restreint de squelettes, ce qui démontre que les habitants purent s'enfuir. On voit même en bien des endroits qu'ils revinrent fouiller ce sol d'ensevelissement, qui n'avait pas acquis encore l'épaisseur actuelle de 4 mètres, dans lesquels on peut reconnaître sept couches superposées, au-dessous de la terre

végétale, et ils retirèrent de leurs demeures leurs trésors et les objets précieux de leurs édifices.

Actuellement, les deux tiers de Pompéï sont découverts. On en exhume chaque jour des richesses artistiques sans nombre. La ville reparaît dans toute sa splendeur d'autrefois. Il n'y manque que ses habitants. Aussi l'Europe, que dis-je? le monde entier envoie ses savants, ses artistes, ses voyageurs, visiter cette antique cité sortant glorieuse de son linceul, étudier ses meubles, ses objets d'art, ses statues, ses mille ustensiles à la disposition et la conservation desquels suffisent à peine les immenses salles du Museo Borbonico de Naples.

Aussi, peut-on dire que Pompéï est la plus grande curiosité de l'Italie, et mieux que cela, de l'univers entier.

« En effet, on s'y retrouve au milieu du monde antique, dit un auteur justement apprécié, mais non de cette antiquité morte, entrevue à travers les textes des livres, mais de l'antiquité dans sa réalité matérielle... Une ville est là, tout entière, sous nos regards, conservée telle que l'ont laissée ceux qui l'habitaient il y a 1,800 ans!... On peut errer dans ses rues, visiter ses temples, ses théâtres, ses thermes, ses édifices; pénétrer dans les pièces les plus reculées des maisons particulières; retrouver dans les caves, comme dans la maison de Diomède, les amphores de la dernière vendange; voir sur les murailles les inscriptions et les caricatures crayonnées par les passants; et suivre sur le pavé la trace du dernier char qui l'a traversé... L'illusion est si vive, si présente, qu'on oublie involontairement les 18 siècles qui vous séparent de cette population disparue, et l'on s'imaginerait volontiers qu'il faut se hâter de profiter de la solitude momentanée de la cité, pour l'étudier et la connaître, car ses habitants peuvent y revenir instantanément... »

Or, moi, curieux par excellence, par besoin, par nature, par calcul, je n'avais pas encore vu ce golfe de Naples tant célébré, ni cet Enfer inspiré par Homère et chanté par Virgile, ni ce Styx, ni cet Achéron, ni ce Tartare, ni ces Champs-Elysées, ni ces cavernes des Cimmériens, ni cette vieille Cumes, ni sa Grotte de

la Sibylle, ni Baïes et ses ruines grandioses et son golfe creusé dans celui de Naples, ni ce terrible Vésuve, ni Herculanum, ni Pompéï!... Et j'avais vingt-cinq ans, et j'étais professeur d'Histoire, à Paris!...

En vérité, étais-je donc digne de vivre?...

Aussi, comme la couleuvre bleue de la curiosité me piquait de tous ses dards, me tourmentait de tous ses aiguillons, lorsque je venais de lire quelques-uns des articles littéraires que je vous ai transcrits, ou dont je vous ai fait l'analyse!... Je bondissais sur ma couche; je nageais dans un bain de vapeur, je m'agitais dans le délire, à la pensée de voir arriver enfin de nouvelles vacances qui me donneraient toute liberté d'aller boire, non point l'eau du Léthé, certes! mais à la coupe des merveilles dont les environs de Naples sont le théâtre...

Cependant, pour ne pas trop m'abaisser dans votre esprit, cher lecteur, sachez que déjà, pendant les trois ou quatre vacances précédentes, j'avais fait le voyage d'Italie, consciencieusement, méthodiquement, comme un homme qui veut voir, pour étudier et pour apprendre. Ainsi, de Turin j'étais allé à Gênes, puis à Allexandrie, et sur le champ de bataille de Marengo, où les souvenirs abondent. J'avais ensuite exploré les lacs Majeur et de Côme, Milan et Monza, Pavie et Brescia, Vicence et Padoue. J'avais fait alors une longue station à Venise. Venise offre tant de charmes, qu'il faut un long temps pour la connaître. De Venise, j'étais descendu à Ferrare, à Bologne, à Ancône, à Rimini. Traversant alors la chaîne des Apennins, j'avais fait un nouveau et fructueux séjour à Florence, la ville des Musées, la cité des merveilles archéologiques, la tribune des magnificences de tous les âges et de toutes les contrées. Enfin, une dernière année, je m'étais abattu sur Rome, la souveraine maîtresse du monde encore de nos jours, au point de vue de l'art, la ville éternelle au point de vue catholique. Là, saturé, après quelques mois, d'apprécier et de juger les splendeurs du grand peuple qui jadis fit la gloire de cette capitale de l'univers, j'avais porté mes investigations de pèlerin sur la campagne romaine, l'*Agro-Romano*, comme

on l'appelle, jadis si opulente, et à cette heure devenue un désert poétique, et parmi les innombrables ruines pittoresques qui signalent les tant célèbres cités de Anxur, Ardée, Lavinium, Cœré, Veïes, Cures, Faleries, Interamne, Gabies, etc.

Alors, le souvenir imprégné de colysées, d'amphithéâtres, de forums, de temples, d'arcs de triomphe, de thermes, de ruines, d'*opera lateritia* et *reticularia*, et l'imagination ne rêvant plus que vestibules, atriums, pulvinars, tricliniums, œcus, fauces, et de scènes historiques et terribles retracées ici et là, en larges maculatures de sang, sur le stuc des murailles, les mosaïques et les marbres des substructions, je retournai tristement vers Paris, reprendre ma robe de professeur et occuper pendant neuf mois la chaire d'où j'avais désormais matière à faire entendre de sublimes tirades sur les choses de l'antiquité...

A Paris, j'occupe un petit appartement de six pièces, presque sous les toits, dans la rue d'Amsterdam, et sur son point culminant. Là, j'ai l'avantage de jouir d'un long et large balcon, d'air pur à discrétion, de soleil pendant sept bonnes heures, et d'une vue, oh! d'une vue splendide... Elle embrasse les collines de la Seine, le Mont-Valérien, et la vallée de Sèvres. Je domine Saint-Cloud, je puis daguerréotyper Meudon, j'inspecte Bellevue et j'ai l'œil sur Clamart, Vanves, Issy, et de mystérieux horizons sans limites...

C'est un véritable panorama, n'est-ce pas? une lanterne magique, un kaléïdoscope, tout ce que vous voudrez de plus beau... Eh bien! chaque fois que j'arrivais de l'un de mes voyages en Italie, et que je rentrais dans mon charmant petit retiro que j'ornais alors, que je décorais, que je tapissais d'une infinité de curiosités rapportées de partout, mon appartement se trouvât-il illuminé de tous les reflets des plus belles journées et sous l'influence des plus radieuses conditions atmosphériques, je le trouvais sinistre, son balcon ridicule, et fastidieuses les perspectives que mon regard embrassait...

Ah! voilà l'inconvénient des voyages, le revers de la médaille! Le contraste des beautés que l'on a vues, et qui se sont sans

cesse renouvelées, remplacées par d'autres beautés, avec la monotonie désespérante de la vie solitaire et rétrécie!

A mon retour de Rome, je fus pris de la nostalgie de l'Italie. Mais une excellente tante qui partage ma demeure et dont je cherche à embellir les jours, me voyant sombre déjà et fort mélancolique, alors que je n'avais pas encore dépouillé ma pelure de touriste, me dit joyeusement :

— Allons donc, arrière à la tristesse! Dans neuf mois vous recommencerez vos courses... Vous ne connaissez encore que l'Italie du nord et l'Italie centrale : il vous reste l'Italie du sud! Courage au travail pendant ces neuf mois, et puis sonne l'heure de la liberté! Vous aurez alors pour récompense de... descendre dans l'Enfer de votre cher Virgile, et de rouler votre palanquin sur votre tant désiré golfe de Naples!... Un peu de patience donc! ..

J'ai eu cette patience, cher lecteur, et l'heure de la liberté a sonné...

Je vais donc voir le Tartare et les Champs-Elysées, la mise en scène si splendide de l'Enéïde de Virgile. Avec son héros, je vais aller cueillir le rameau d'or de la Sibylle, qui me permettra de descendre dans les entrailles de la terre et d'en connaître les fleuves ténébreux, Styx, Phlégéton, et le marais infranchissable gardé par le terrible nocher et le non moins terrible Cerbère...

Et puis viendront Parthénope, Cumes et Baïa, Pouzzoles et Caprée, Pœstum et Sorrente, Herculanum et Pompeï, le Vésuve et la mer, les Champs de Feu et leurs phénomènes.

Dans mon premier voyage en Italie, j'avais dû gravir et traverser le Mont-Cenis ; ce fameux tunnel qui franchit les Alpes à travers leurs lourdes assises n'existait pas encore : aussi la vue des riches et belles contrées du Piémont, des hauteurs du col de Suse, avait été pour moi d'un charme inexprimable.

Lors de mon second voyage, j'avais fait mon entrée par le Simplon, les plaines du Milanais, et les splendides avenues qui conduisent à Venise, puis à Ferrare, Bologne, etc.

Cette fois, je prendrai la mer.

II

Départ de Marseille. — Effets de nuit. — Beautés du ciel et des eaux. — La Méditerranée, théâtre des tragédies du vieux monde. — Ce que l'on voit sur un paquebot. — Cap et île de Corse. — Ile d'Elbe. — Civita-Vecchia. — Les villes antiques de l'Etrurie. — Ostie et le Tibre. — Vision de Rome. — Lavinium. — Ardée. — Antium. — Lanuvium. — Laurentum. — Asture. — Ile et souvenirs de Circé la magicienne. — Gaëte et le tombeau de Cicéron. — Pandataria et ses drames. — Cumes et son acropole. — L'Erèbe et les Champs-Elysées. — Un souvenir de Pétrone. — La villa d'Agrippine. — Le lieu de retraite de Cornélie. — Le domaine de Lucullus. — Ce qu'on en raconte. — Les îles de Procida, d'Ischia, de Capri. — Le cap Misène. — Baïa. — Pouzzoles. — Les collines du Pausilippe. — Apparition du Vésuve. — Entrée dans le golfe de Naples. — Naples. — Tableau sans rival.

Il est nuit ; la mer s'agite sous nos pieds, le ciel flamboie sur nos têtes.

Nous quittons Marseille tout constellé des feux de ses phares et des lanternes de ses navires. A mesure que nous nous éloignons du port, les lumières de la ville, les étoiles du firmament et les falots des barques à l'ancre dans la rade criblent le clapotis des vagues de millions de paillettes d'or et d'argent, de scintillements de rubis. Dans les endroits plus calmes, la réflexion des fanaux trace, en s'allongeant dans la mer, de longs sillons de flamme d'un effet prodigieux. Comme ombre à ce tableau, la masse des collines et des édifices de la cité phocéenne s'estompe de la façon la plus fantastique dans l'épaisseur du crépuscule.

Une suprême mélancolie s'empare de nous, car nous disons adieu à notre chère patrie, à la belle terre de France, et tout à la fois nous éprouvons l'impatience fébrile qui mine le voyageur affamé de curiosités, de volcans, de ruines, de souvenirs, quand

arrive enfin le moment de mordre à belles dents à l'objet de ses convoitises.

Dévorer l'espace avec la rapidité de l'oiseau, sans la moindre peine, sans le plus léger travail, tout en se promenant sur le pont d'un paquebot, au milieu de la foule, comme sur un boulevard, et nonobstant les fantaisies du vent et le caprice des eaux, voilà, certes, l'une des plus belles imaginations de l'esprit humain. Toutefois, sous le beau ciel de l'Italie dont nous franchissons la mer aux vagues d'azur, le bateau à vapeur fait tache avec son foyer brûlant, sa chaudière en ébullition et les logues aigrettes de noire fumée qui s'échappent de ses hautes cheminées et semblent vouloir ternir à tout jamais le saphir, le cobalt et le bleu turquoise immaculé du brillant éther du midi. Qu'il est mille fois plus doux à l'œil de contempler, glissant sur les eaux frémissantes, un élégant navire à voiles! On peut, non sans raison, le comparer à un cygne gigantesque épanouissant ses larges ailes au souffle parfumé de l'auster. Mais, hélas! en tant de circonstances il faut préférer l'utile à l'agréable, que, contrairement à toute poésie, je m'applaudis fort de cingler rapidement, à l'aide de la vapeur, vers la belle Italie, que mon âme de voyageur appelle de tous ses vœux.

On est au mois de mai, l'époque des longs jours et des beaux crépuscules. Aussi, que la nuit est transparente et limpide! A l'horizon, rien que l'infini. Les astres brillent d'un éclat magique; pas une ride sur la mer. A peine soulève-t-elle de larges lames qui paraissent lourdes comme des nappes d'étain fondu. Divisées par l'hélice du paquebot, elles se partagent en deux sillons phosphorescents, suivis d'une traînée lumineuse qui va toujours s'amoindrissant. On dirait la chevelure d'une comète, dont le bâtiment serait le noyau. Tout autour du *Philippe-Auguste*, l'un des plus élégants vapeurs des Messageries Impériales, surgissent des profondeurs transparentes de l'abîme d'énormes bouillons d'une blancheur de perles qui tout aussitôt crèvent à sa surface. De fraîches brises, chargées de vagues senteurs printanières, font vibrer les cordages des hunes, et il s'en échappe.

comme une harpe éolienne, des soupirs mélodieux mêlés à des notes graves qui forment un accompagnement à la marche cadencée du navire. Puis, peu à peu, la lune qui s'incline et se plonge dans les brumes de l'occident, flotte quelques instants au sommet des vagues, telle que l'immense bouclier d'un géant tiré de la fournaise, et enfin s'éteint rapidement dans les flots.

Une heure après, à l'orient, la plaine humide se colore de larges bandes de pourpre que couronne, ainsi qu'un diadème d'argent, une haute et blanche auréole : c'est l'aube. On pourrait croire qu'un incendie s'allume sur la mer et se réfléchit dans le ciel. Bientôt un vaste banc de sable d'or s'éparpille dans l'espace et remplace la pourpre. Alors les mâts, les vergues et les agrès des bâtiments qui voguent à notre portée se dessinent à l'œil d'une manière si étrange que ces navires ressemblent aux squelettes d'énormes mastodontes se détachant en noir sur un fond d'or éblouissant. Le soleil sort enfin de son palais de rouges vapeurs et projette tout-à-coup ses rayons dans l'immensité.

Quel admirable spectacle, et que d'idées sévères il éveille! En même temps, et selon que le regard scrute les profondeurs des horizons, que de souvenirs évoque cette mer Méditerranée, fameuse entre toutes les mers!

En effet, jadis, la Méditerranée fut le foyer de la civilisation du globe : elle vit tous ses développements; elle fut le témoin, et souvent le théâtre de tous ses drames. On ne peut faire un mouvement sur la surface de ses eaux, on ne peut côtoyer ses rivages, sans heurter aussitôt quelque fait grandiose : la création du monde, les tentes des patriarches, les prodiges de la Judée; les Pharaons et leurs grandes œuvres sur les bords du Nil; Sémiramis à Babylone, Sardanapale à Ninive, Cyrus à Ecbatane, Assuérus à Suse, Alexandre à Persépolis. Homère chante le siége de Troie; Didon s'échappe de Tyr et va fonder Carthage; Sidon lance ses flottes sur toutes les côtes; Athènes élève son Parthénon; Sparte obéit à Lycurgue; Léonidas défend les Thermopyles; Xerxès est vaincu à Salamine; Miltiade triom-

phe à Marathon; Enée fonde Lavinium; Ascagne, son fils, construit Albe-la-Longue; Romulus et Rémus tracent l'enceinte de Rome. Cent batailles navales sont livrées sur la Méditerranée : Salamine, Ecnôme, Drépane, Ægates, Actium et tant d'autres. Elle devient la grande route de l'Europe à l'Asie, de l'Asie à l'Afrique. Elle est le vaste marché de tous les peuples, l'arène de toutes leurs passions, le Forum, l'Agora de tous leurs intérêts politiques, le comptoir de leur commerce. Sur ses bords s'accomplit le saint mystère de la Rédemption de l'homme, et alors commence la transformation du monde par l'invasion des Barbares, dont elle transporte les embarcations chargées de millions de cohortes sur toutes ses côtes, sur tous ses rivages.

Voilà ce qu'a vu la Méditerranée; voilà ce que ses eaux ont réflété comme un miroir fidèle.

Cependant le jour a lui sur l'incommensurable nappe humide : il a réveillé tous les passagers dans leur couche mobile. Ils commencent à se répandre sur le pont. Des groupes se forment, les causeries s'animent. C'est un singulier coup d'œil que celui d'un paquebot. Le nôtre est un véritable caravansérail où des échantillons de tous les peuples posent le pied pour quelques jours. On y voit tout à la fois finir l'occident et commencer l'orient. Je rencontre des Lévantins qui passent gravement drapés dans leurs longues robes de cachemire; des Algériens, méditant sous leur burnous blanc; des Grecs fiers de leurs rouges fezzi et les jambes à demi cachées sous les plis flottants de leurs fustanelles. Je contemple avec admiration ces énergiques profils rappelant les races anciennes dont l'orient conserve le type impérissable. Des costumes de toutes les nations s'y croisent et s'y mêlent; on y parle toutes les langues; on y étale tous les produits.

Il est deux heures et demie quand nous laissons le cap Corse derrière nous. Tapageur d'ordinaire, aujourd'hui ce cap est doux et paisible comme une jeune fille. Le ciel est si beau, l'air est si calme! Nous longeons pendant une heure la côte orientale de l'île qui vit sortir de son aire, et déployer sur le monde ses ailes puissantes, le grand aigle Napoléon! Des roches sourcilleuses,

des arbres séculaires, des torrents semblables à de larges écharpes blanches, et de vieilles tours romaines forment un tableau continu de la plus belle poésie. Longtemps, à l'aide de ma lunette, j'ai pu voir debout, sur la cime des rochers, des pâtres appuyés sur leur long bâton, regardant notre passage d'un air mélancolique. Bientôt la Corse se perd pour nous dans la brume du soir et ne nous apparaît plus que comme un de ces nuages qui jettent l'ancre dans les profondeurs des cieux.

En vue de l'île de Capréra, un peu plus loin, les marsouins se chargent de récréer les curieux du bord par leurs jeux innocents et des tours de force exécutés à fleur d'eau, lorsque le soleil se couche et fait rutiler les vagues. Je remarque, non sans étonnement, que pas une bouche ne s'ouvre pour prononcer le nom de l'homme tristement fameux, le chef et l'espoir de l'impie, qui habite cette île.

Nous pénétrons ensuite dans le canal qui sépare la Corse de l'île d'Elbe. C'est une chose étrange que la Providence ait placé si près l'un de l'autre le berceau de Napoléon et le tombeau de ses succès, mais non de sa gloire.

La nuit s'est faite pendant que nous atteignons les côtes de l'île ; mais, comme la première nuit de notre navigation, la transparence qui règne nous permet de reconnaître les contours de l'île, où des feux s'allument sur la cime des rochers et dans le creux des vallons. Ces feux, modestes chauffoirs de pauvres pâtres, réfléchis par les eaux, ne laissent pas de charmer le regard et d'éveiller l'imagination.

Avant de m'envelopper dans ma couverture pour dormir à la belle étoile, car je ne puis souffrir le manque d'air et l'étroitesse de ma cabine, je vois nager sur les eaux et s'estomper en noir l'île de Pianosa à notre droite, celle de Formicolo à notre gauche, puis à notre droite encore l'île ou plutôt le rocher de Monte-Christo, devenu si fameux depuis qu'un de nos romanciers en a fait le théâtre d'un drame.

Le lendemain, au point du jour, je suis réveillé par un bruit inaccoutumé de manœuvres qui se fait sur le pont. C'est l'équi-

page qui tire de la cale les bagages des passagers en destination de Rome. Nous sommes en vue de Civita-Vecchia, l'antique *Centum Cellæ* des Romains.

Voici le plan topographique du port de Civita-Vecchia, dans lequel nous entrons peu après à toute vapeur. Il affecte la forme d'un carré long. Des murailles crénelées le séparent de la ville, qui s'élève en amphithéâtre sur la côte. D'un côté, glacis rattachant cette ville à la forteresse formant un château-fort composé de six tours disposées en jeu de quilles. De l'autre côté, caserne occupée par un régiment italien. A la suite de la caserne, sombre et sinistre bâtiment du Lazaret et couvent de capucins y attenant. L'entrée du port est séparée de la sortie par deux tours massives que relie une épaisse muraille. Absence de paysage, car Civita-Vecchia est située sur une pointe de terre très avancée.

Il est midi quand nous quittons le port, et bientôt la vieille cité disparaît dans la poussière d'or de ses côtes brûlées par le soleil.

Mais alors nous pouvons distinguer parfaitement les rivages de la mer Tyrrhénienne devant lesquels nous passons, et les moindres accidents des ondulations qui les composent sont mis en un relief d'une extrême netteté. Pas de culture : le sol est livré à la nature et on n'y reconnaît qu'un vaste pâturage. J'ai dit que Civita est située sur une pointe de terre très avancée; les côtes qui lui succèdent reculent d'autant et affectent la forme d'un arc tendu. Quelques tourelles placées à distance l'une de l'autre, un vieux manoir endormi au fond d'une anse, un autre château-fort, avec donjon, se baignant dans les flots, sont les témoins muets de notre passage. On ne découvre aucun être vivant.

Au-delà du rivage, la côte se hérisse de mamelons superposés : ces nombreux monticules peuvent se comparer aux vagues d'une mer solidifiée. On devine que Rome ne doit pas être loin, et que la Ville Eternelle a choisi les sœurs de ces collines pour y fixer le siége de sa puissance et de sa gloire.

La route qui de Civita conduit à Rome, comme nous suit long-

temps le rivage, à mi-côte, et nous laisse voir son ruban blanc monter, descendre, monter encore et disparaître peu à peu dans les terres.

Nous apercevons sur cette route la métairie qui a nom Santa-Severa, établie sur les ruines d'une antique cité pélasgique, appelée jadis *Pyrgos*. L'histoire raconte que Denys-le-Tyran vint tout exprès de Syracuse, avec cent vaisseaux, pour surprendre Pyrgos, et que ce roi-pirate en emporta un million de talents. Or le talent avait une valeur de cinq mille cinq cents francs; notez. C'était une bonne prise!

Un peu plus loin, voici Palo, pauvre petit port de pêcheurs, dont les cahuttes sont construites avec les débris de l'ancienne ville étrusque *Alsium*. Pompée et Antonin-le-Pieux y possédèrent des villas. Certes, le site était fort pittoresque : mais à cette heure, devinez où pouvaient se trouver ces villas...

On peut voir aussi du pont de notre paquebot, à demi voilée par les caprices des collines, Cervetri, l'antique *Cœré*, au nord de Palo. Cette cité, fondée par les Pélasges venus de Grèce, et nommée par eux *Agylla*, était la plus ancienne de l'Italie. Quand les Etrusques se substituèrent aux Pélasges, ils lui donnèrent le nom de *Cœré*. On prétend qu'ils y avaient un collége d'augures, et que c'est de cette école, qui imposait les lois des sacrifices, que vient le mot de *cérémonies* donné à tous les rites religieux.

Cependant, alors que notre vapeur glisse sur les eaux avec la rapidité d'une mouette poussée par le vent, le mot : Rome! est prononcé avec une accentuation particulière qui me saisit. En même temps, Julien, une connaissance faite sur le paquebot, comme on fait des connaissances en voyage, me frappe sur l'épaule et me signale un nouveau point de la côte.

En effet, devant nous se déploie une large vallée qui, partant du rivage, s'enfonce dans les terres. Un fleuve sinueux, aux eaux blondes comme les sillons des blés mûrs, serpente au milieu de la verdure et des clairières qui la décorent. A l'extrémité de cette plaine, que capitonnent de nombreux mamelons se déroulant avec des ondulations semblables à de longues houles

d'azur, et qu'entoure au loin une large enceinte de collines et de montagnes, sur lesquelles l'éloignement passe son niveau, au-dessus d'un vaste semis de maisons aux toits rouges, je découvre comme un globe de bronze prenant son essor vers les cieux. D'immenses traînées de vapeurs violacées baignent les intervalles; en mille endroits de vifs rayons de soleil glacent d'or quelques éminences plus rapprochées et chatoyantes de tons ardents et variés. L'ensemble est inondé d'un jour étincelant, splendide, magique.

Cette apparition soudaine, c'est la vallée du Tibre; ce globe, c'est la coupole de Saint-Pierre; la ville qui dort au-dessous, c'est Rome; les mamelons et les éminences, ce sont les collines et les montagnes de l'Agro-Romano, de la Sabine et du Latium.

Les couleurs manquent à ma plume pour rendre l'émouvante impression que donne à tous les voyageurs la vision de cette admirable perspective, nageant dans des torrents de chaude lumière. On ne saurait rien imaginer de plus radieux, de plus étincelant, de plus poétique.

Voici les eaux limoneuses du Tibre qui se jettent, en face de nous, dans la mer, par une médiocre embouchure, et sur ses bords, la nouvelle Ostie nous montre ses maisons blanches et mélancoliques assoupies dans cette épaisse atmosphère que l'on nomme la *mal'aria* ou mauvais air, propre à la campagne de Rome. Plus près du rivage, des monticules, des halliers et des broussailles nous révèlent l'antique *Ostia* des Romains, fondée par Tarquin-l'Ancien, et maintenant enfouie sous des plantes parasites et des masses de décombres. Nul bras n'a fouillé ces ruines vierges encore, et cependant rien qu'à fleur du sol on a trouvé déjà des œuvres admirables dont se glorifie le musée du Vatican.

En portant nos regards jusque sur les déclivités verdoyantes des montagnes qui enserrent le désert de Rome de leurs longues chaînes circulaires, nous entrevoyons dans les tons roses de la brume du soir qui commence à s'élever, et dans des feuillages

d'émeraudes étincelantes, la belle bourgade de Frascati, jadis *Tusculum*, les ruines blanches d'*Albe-la-Longue*, au-dessus d'un cratère de volcan, devenu le lac d'Albano, et sur la cime sourcilleuse du mont Albain, les autres ruines diamantées par le soleil du temple de *Jupiter-Latial*...

Tout en regardant ce délicieux tableau, qui varie et présente de nouvelles magnificences à chaque élan de notre paquebot, nous voyons poindre sur la côte ou les masures ou les restes fameux de villes jadis célèbres, mais que les souvenirs qui s'y rattachent rendent toujours intéressantes et curieuses. Vues de la mer, elles ont un côté pittoresque qui m'autorise au moins à les nommer.

C'est d'abord Castel-Fusano, où Pline-le-Jeune avait une charmante villa, connue sous le nom de *Laurentin*, et qu'il décrit avec tant de complaisance. Un château moderne la remplace.

C'est ensuite Prattica, l'antique *Lavinium*, fondée par Enée, le fugitif de Troie, le grand créateur de la race romaine.

Voici la ville aérienne de Turnus, la vieille *Ardée*, élevée sur le rouge rocher d'un sol volcanique et dominant la plaine de la masse de sa vénérable acropole. Elle était jadis la capitale des Rutules, et fut assiégée par Tarquin-le-Superbe.

Antium, maintenant Porto-d'Anzio, lui succède bientôt. Elle était la clef de l'état des Volsques. Agrippine, la farouche Agrippine y avait un palais et y cultivait des fleurs, quand elle y donna le jour à Néron. Les magnificences de cette résidence sont attestées par l'Apollon et le Gladiateur, les deux gloires du Belvédère, au Vatican.

Je passe sous silence *Lanuvium*, *Laurentum*, etc., qui, plus éloignés de la côte, ne nous apparaissent que comme des suaires de fantômes couchés sur le sol qui les vit tomber.

Voici le rocher qui porte encore *Asture*, où Cicéron avait une villa et d'où le timide orateur s'échappa furtivement pour ne pas être la victime des sicaires d'Antoine, qui le poursuivaient.

Nous suivons le même sillon que creusa jadis le vaillant Ulysse, alors qu'il cherchait, sans la trouver jamais, sa chère île d'Ithaque, et bientôt s'estompe en gris de fer sur le bleu du ciel un cône majestueux qui brave fièrement les flots. Homère le nomme Promontoire de Circé. D'après le poète divin, ce fut là que la magicienne Circé, fille du Soleil, avait fixé sa résidence dans un palais admirable, et ce fut là que le généreux Ulysse et les compagnons de ses malheurs vinrent subir les artifices de la terrible et trop perfide enchanteresse. De nos jours, le palais est converti en une simple grotte qui porte encore le nom de *Grotta della Maga*, comme le Promontoire s'appelle *Monte-Circeo*.

C'est là que peu à peu la nuit nous surprend, nuit orientale et parfumée, la troisième de notre navigation. On devise et on fume sur le pont, alors que les étoiles s'allument dans les cieux, que la lune fait son apparition sur un large banc de nuages, et que la brise entonne son harmonieux concert. Les lignes de la côte se dessinent avec plus de mollesse et de douceur : le silence plane sur la mer, unie comme un miroir et réfléchissant dans ses eaux de cristal le luxe de ses rivages. Les chênes se penchent sur ses ondes ; les saules y baignent leurs cheveux azurés. Çà et là, s'échelonnent coquettement quelques ruines sans nom, de rares débris rongés par le temps, mais que la nature conserve sous un ciment de fleurs et de verdure. On découvre par moment une tour solitaire, un donjon féodal qui racontent les siècles écoulés, que le croissant effilé de la lune broche de lames d'argent, tandis qu'elle blanchit sur les rampes des collines des sentiers pleins de mystères.

Cette navigation à portée de la côte, par une chaude et brillante journée, comme sous une belle et voluptueuse nuit d'Italie, a quelque chose d'inexprimable qui charme et fait rêver. On demeure absorbé dans une contemplation muette. Les ruines, les pins, les cyprès du rivage, projettent des teintes sombres qui vous inspirent une suave mélancolie. On pense à ceux que l'on

aime et que l'on a quittés : il y a dans le cœur un luxe de vie qui fait venir une larme aux yeux.

Si vous voulez qu'un noble monument soit dignement regardé, si vous voulez que par ses détails et son ensemble il frappe d'admiration les hommes qui viennent le visiter, faites-lui une approche digne de lui, car pour toutes choses il faut préparer l'esprit. Avant d'être en face de Versailles, on pressent sa grandeur : les larges voies, les magnifiques avenues vous ont disposé à l'admirer. Or, pour arriver à Naples et atteindre son golfe, l'une des splendeurs du monde, dites-moi, lecteur, est-il plus majestueuse avenue que cette route sillonnant la brillante Méditerranée, longeant les côtes de l'Italie, et constamment semée de beautés naturelles, de ruines pittoresques ou des grands souvenirs de l'histoire.

A peine fait-il nuit depuis une heure, — mais croirait-on qu'il fait nuit? — que tous les voyageurs du *Philippe-Auguste* dorment du sommeil des justes. Seul des passagers, je reste sur le pont, dans ce doux assoupissement qui n'est pas le sommeil, mais qui n'est pas non plus la vie. Par suite de l'élargissement du bassin méditerranéen, la côte s'éloigne de notre vapeur, qui nage en ligne droite. Je n'ai plus alors pour perspective que de longues bandes de falaises bleuâtres, aux escarpements bizarres, aux fissures plus ou moins perpendiculaires, tachetées de quelques points blancs indiquant un village, des ruines, une tour, quelque cap.

Au point du jour, nous nous sommes sensiblement rapprochés de la terre. Au-dessus de la plaine humide moirée de la pourpre de l'aurore et d'un éclat tremblotant comme le feuillage d'un saule, s'élève dans un azur encore terne et mat la silhouette d'un haut promontoire, dont les lignes s'accusent nettement sur le fond d'or et de cinabre de l'orient. Cette apparition de l'aurore se cachant derrière cet immense cône rocheux a quelque chose de fantastique de l'effet le plus grandiose. La côte se teint en même temps de tons et de couleurs à faire le désespoir des peintres et des poètes. Leurs plis, leurs déchirures, leurs fantaisies les plus

extravagantes accrochent les premiers jets de feu lancés en tout sens par le soleil encore voilé par la nappe des eaux, de manière à combiner avec les vagues gauffrées par la brise du matin les aspects les plus admirables, sans cesse renouvelés. En outre, des voiles commencent à courir des bordées dans tous les sens, arrondies comme le sein d'une sirène qui aurait soulevé son buste au-dessus de l'onde. Enfin la nature se réveille, car de grands oiseaux de mer, blancs comme la neige, rasent les flots du coupant de leurs ailes, tandis que des thons et mille autres poissons folâtrent à leur surface.

Ce vaste promontoire, couronné d'un tombeau en forme de tour féodale, sépulcre du romain Munatius Plancus, mais appelé dans le pays *Torre d'Orlando*, tour de Roland, étale sur ses flancs les maisons blanches d'une ville hardiment assise sur les rampes du rocher. Promontoire, tombeau, ville, sont si magnifiquement suspendus au-dessus des eaux d'un golfe très vaste, qu'ils semblent détachés de la terre et nager sur la mer.

C'est Gaëte, la ville fondée par Enée, en mémoire de Cajète, sa nourrice bien-aimée, qui mourut et fut inhumée sur cette pointe de terre, que nous avons sous les yeux.

Gaëte est le théâtre d'un étrange phénomène. Pendant que toutes les femmes de l'Italie ont les yeux et les cheveux noirs, celles de Gaëte ont les yeux bleus et la chevelure blonde.

Un peu plus loin que Gaëte, j'avise près de Mola, l'antique *Formia*, une tour ébréchée par le temps, dont le soleil commence à dorer le faîte. Un caroubier pleure sur les pierres grises de ce tombeau, qui n'est autre que celui de Cicéron, dont je vous parlais tout-à-l'heure. Il repose au lieu même où il fut rejoint par les sicaires d'Antoine, qui le poignardèrent sans merci. Le prince des orateurs avait sauvé de la mort celui de ses assassins qui lui porta le premier coup.

Nous passons bientôt au travers d'un semis d'îles bleuâtres qui dorment encore sous la gaze d'une brume légère, et dont l'aspect mystérieux fait rêver de voluptés et de plaisirs. Semblables à des corbeilles d'orangers chargées de fleurs et de fruits, reposant sur

des massifs de granit, Palmarola, Zannone, puis Ponza, paraissent défier avec orgueil l'agitation des flots.

Voici venir ensuite Vandatona, l'antique *Pandataria*, qui, comme une nef gracieuse, balance ses bocages au souffle des brises, et paraît s'amuser à voir la vague lui baiser les pieds. Hélas! les mélèzes et les cyprès de cette île portent un deuil éternel, car Pandataria a vu tomber de longs pleurs et recueilli le souffle de mort, après une cruelle agonie, de trois illustres captives : l'impudique Julie, fille d'Auguste, condamnée à s'y nourrir de pain et d'eau, afin d'expier les turpitudes de sa vie sans nom; Agrippine, la vertueuse fille d'Agrippa et de cette infâme Julie, envoyée en exil pour avoir trop accusé Tibère en pleurant le meurtre de son généreux époux, le vaillant Germanicus; et la douce et chaste Octavie, fille pure de l'impure Messaline et de l'imbécile Claude, sœur de l'infortuné Britannicus, et femme de l'ignoble Néron.

Mais quelle est cette acropole aux blancs fantômes qui se montre sur la côte, assise au sommet d'un rocher trachytique, isolé, dominant tout à la fois la plaine qui s'étend à ses pieds d'un côté, et la mer qui, de l'autre, déferle contre sa base? C'est là tant vieille Cumes, la ville la plus ancienne de l'Italie, fondée par des colons grecs l'an du monde 3059, à l'époque de la guerre de Troie. Quand ils atteignirent ce rivage, là, dans une grotte sauvage qui nous apparaît béante, sous le rocher de l'acropole, ils trouvèrent une femme ridée par la décrépitude de l'âge. Cette femme, ses cheveux gris au vent, les yeux enfoncés dans leur orbite, les dents tombées, exaltée par la solitude, les privations, et livrée à une sorte de frénésie, annonçait l'avenir aux voyageurs que sa vue conviait à lui parler. C'était sur des feuilles d'arbres que cette pythie traçait ses oracles : elle les rangeait en ordre dans son antre. Heureux celui qui s'en emparait avant que la brise de la mer ne les eût dispersées! Cette femme devint la fameuse sibylle qui reçut la visite d'Enée, et le fit descendre aux Enfers, car les Enfers des anciens sont voisins de Cumes. On accourut bientôt consulter cette sibylle de tous les points du monde

d'alors. Aussi éleva-t-on sur le rocher trachytique des temples dont elle devint la prêtresse. Le démon a toujours eu ses suppôts.

En effet, je reconnais le temple d'Apollon, d'ordre dorique primitif, qui occupe le point culminant de l'acropole construite par les Grecs, et voici de même les murailles pélasgiques de la vénérable cité qui profilent hardiment la silhouette de leurs flancs grandioses. Au pied de ces murs, sont épars, çà et là, dans un immense périmètre, des édifices à demi tombés qui capitonnent la verdure de leurs débris considérables. C'est ici un amphithéâtre encore debout depuis deux mille ans; c'est là le temple du Géant, d'où provient une statue de Jupiter qui est au musée de Naples; c'est le temple de Diane, avec de magnifiques colonnes corinthiennes en cipollino; c'est, à l'entrée des ruines, la porte antique de Cumes, connue sous le nom d'*Arco-Felice;* c'est le sépulcre de Tarquin-le-Superbe, exilé de Rome; c'est enfin, sur les rives de l'Achéron, l'ancien cimetière de Cumes, dont les tombeaux, construits les uns sur les autres, forment jusqu'à trois étages, appartenant chacun à un âge différent. Outre les cendres des Cumiens, on trouve des vases de caractère égyptien, des scarabées, etc , dans les sépulcres inférieurs; des objets d'or et d'argent, des fragments de robes à broderies de métal dans les tombeaux supérieurs, ainsi que des vases d'une splendide exécution; et enfin, dans les cellules intermédiaires, des urnes noires du style grec et des sarcophages pélasgiques.

Nous passons outre, sans avoir eu la consolation d'entrevoir même l'ombre de la Sibylle, à l'entrée de sa caverne, près de laquelle croissent les broussailles et s'ébattent les serpents et les aspics.

Je disais tout-à-l'heure que les anciens plaçaient leur enfer dans le voisinage de Cumes. En effet, la nappe blanche du lac Achéron, devenu le Fusaro aux huîtres tant appréciées des Romains, se montre bientôt rutilant sous le soleil : près de là on nous signale la grotte du terrible Cerbère, gardien de l'entrée du Tartare. Le Tartare lui-même nous laisse voir sa gorge téné-

breuse, qui n'est autre qu'un très antique tunnel, œuvre des Cimmériens, premiers habitants de la contrée. Une déchirure de la montagne, et une profonde cavité creusée à sa base, était jadis le terrible Averne, quand des bois impénétrables couvraient les flancs de la montagne. Le Cocyte n'est plus qu'un infâme petit laquet, à l'est de l'Achéron, et s'appelle de nos jours le Lucrin. Quant au Styx, il est caché dans les profondeurs du Tartare, et nous aurons l'honneur de lui rendre une visite, car ces lieux étranges, chantés par Virgile, méritent que nous les parcourions l'*Enéide* à la main.

Hélas! je ne puis quitter les rivages de Cumes sans songer au poète Pétrone, qui reçut de Néron l'ordre de s'y donner la mort. L'infortuné se plaça donc dans une baignoire de marbre, il y fit verser dans l'eau tiède des parfums et des baumes; il appela ses amis conviés à le voir mourir; puis, prenant des ciseaux, et s'ouvrant lui-même les quatre veines, il attendit... L'eau devint bientôt rouge, rouge, et plus elle devenait rouge, plus Pétrone blanchissait, blanchissait à faire peur. En même temps, le poète s'entretenait avec ses amis : il parlait même plus qu'eux. Par moments, quand la causerie s'animait, la victime se faisait fermer les veines. Mais la conversation languissait-elle ? on les lui rouvrait. Une fois, il passa la main sur son front, et on vit le sang jaillir de son bras. Alors il éleva la voix pour demander les *vases murrhins*, vases historiques, merveilles de beauté. Quand ils furent à sa portée, Pétrone les brisa de la garde de son poignard :

— Je ne veux pas que Néron hérite de ces trésors, dit-il.

Puis il se leva... le sang coulait de ses quatre membres. Il sortit de sa baignoire, et ce fut un affreux spectacle de le voir se promener ainsi, en laissant derrière lui une longue traînée de sang.

— Je suis libre! dit-il. Je n'obéis pas au tyran : et si je meurs, ma mort est volontaire...

Mais ce cadavre sanglant tomba bientôt, et saisissant son dernier manuscrit :

— C'est mon *Trimalcion*... fit-il. Cet écrit me vengera de Néron...

Hélas! oui, la mémoire de Pétrone sera toujours une infamie de plus à la charge de Néron; mais le poète impie et cynique n'en restera pas moins, malgré son suicide, un être plat et vil.

Nous quittons à peine les Enfers de Virgile, que nous arrivons en face de Bauli. Qu'était-ce que Bauli? Un charmant village, assis sur le rivage de la Méditerranée, et dans le village, une délicieuse villa voluptueusement endormie sous les chauds rayons de cette côte que nous suivons du regard. Dans cette villa demeurait Agrippine, mère de Néron. Ce fut là que ce monstre odieux fit égorger celle qui lui avait donné le jour, après avoir vainement essayé de la faire périr la veille dans un bateau à soupape. Nous cherchons très inutilement des vestiges de cette villa. Baignée par la mer, elle fut engloutie lors d'un tremblement de terre occasionné par le soulèvement du *Monte-Nuovo*, cette montagne qui, vallée le jour précédent, pendant la nuit suivante poussa comme un champignon colossal, se donna les tons de se faire volcan durant trois jours, et, son caprice satisfait, resta cette montagne qui dentelle l'éther du paysage de sa masse imposante et utile, car c'est un excellent vignoble de nos jours. En faisant ainsi disparaître la villa d'Agrippine, le ciel ne voulut pas que ce théâtre d'un crime sans nom blessât davantage les regards de l'homme. Et, comme la mer est très agitée en cet endroit, la moindre pierre a disparu; mais on voit l'anse, formée sur le rivage, par la chute de cette demeure sinistre, vomie de la terre dans la mer, et les traces des jardins qui l'entouraient.

Le capitaine du *Philippe-Auguste*, avec qui je me suis fait ami afin d'avoir le droit de lui délier la langue, me signale ensuite, un peu plus loin, les ruines d'une villa sur laquelle pleurent des arbres funèbres. Cette villa fut jadis l'asile de la grande Cornélie, l'illustre mère des Gracques, qui vint y gémir sur l'ingratitude des Romains. Elle fut la tanière de Marius, qui en fit une sorte de charmant séjour. Puis elle devint le domaine du riche Lucul-

lus, et, à cette époque, fut témoin d'un drame exécrable. Tibère, l'infâme Tibère, revenait de Rome à Caprée, son île favorite, car il y était à l'abri de tous les regards, lorsqu'il tomba soudain malade à Astura. Néanmoins il se fit porter en litière jusqu'à cette villa de Lucullus. Il espérait que la vue de son île, sa fidèle retraite, lui rendrait l'énergie de la gagner le lendemain. Mais point : l'agonie survint. Elle fut longue et terrible. Caligula, son élève, son successeur! était avec lui, le couvant du regard. Un instant cet autre monstre crut sans vie son père adoptif, et déjà sa main lui enlevait son anneau, symbole du pouvoir impérial, lorsque Tibère, faisant craquer ses os, se dressa comme un spectre. Caligula ne s'effraya point pour si peu. Aidé de Macron, le préfet du prétoire, il ensevelit Tibère sous un épais matelas, et l'étouffa...

A quelques jours de là, proclamé empereur dans la villa même, Caligula donnait audience dans ses murs à Hérode et à la fameuse Hérodiade, venus de Jérusalem à la villa de Lucullus pour demander au nouveau souverain la couronne de la Judée...

S'approche et se dresse devant nous, comme une pyramide de verdure plantée sur la vaste nappe des eaux, la poétique Ischia, affectant la forme d'un cône bicéphale, formidable volcan dans les temps passés, aujourd'hui majestueuse et élégante montagne dont les plateaux et les rampes sont parsemés de blanches villas, de pittoresques hameaux et de chapelles solitaires ombragées de palmiers et de térébinthes.

Vient ensuite Procida, la Procida chantée par Lamartine, avec ses riches bocages, ses rochers aux formes étranges, ses demeures rustiques, ses bergères ou ses naïves filles de pêcheurs, dont les vêtements aux vives couleurs agités par la brise semblent de loin le plumage de colibris ou d'ibis sacrés voltigeant sur le bord des eaux.

Vient enfin Caprée, semblable à une chèvre couchée sur la plaine humide, ce qui lui a valu son nom. Dans la mante poétique et bleuâtre dont elle enveloppe la forme bizarre de ses collines et des monts qui la composent, qui croirait qu'elle fut le

repaire des frénétiques orgies et le pilori des sanglantes exécutions du Tibère dont nous parlions tout-à-l'heure ? Les capricieuses dentelures des cimes méridionales de cette île ne sont autres que les ruines des palais de ce tyran maudit.

Après les Enfers que le rivage de la côte italique nous montrait il n'y a qu'un instant, se présentent à nous, sur une partie basse que baigne la mer, les Champs-Elysées de Virgile. En effet, parmi de maigres bosquets et des filets d'eau taris, nous avisons de nombreux tombeaux éventrés, d'où sortent, comme des jalons funèbres, des ossements innombrables, profanés, livrés aux rayons du soleil et aux pleurs de la pluie. Ce sont les sépulcres des soldats de la flotte romaine que Rome faisait stationner sur ces eaux, comme ils en entretenaient une seconde à Ancône, sur les bords de l'Adriatique, l'une et l'autre toujours prêtes à s'élancer sur les vagues afin de voler aux confins du monde, selon le besoin de l'état.

Comme à Gaëte, mais avec moins de richesse dans la mise en scène, nous voyons arriver à nous une forme grise vigoureusement découpée, ainsi qu'un ballon colossal qui voguerait sur les flots, un cap rattaché à la terre par une simple lagune desséchée, sur laquelle les soldats de la flotte romaine faisaient leurs exercices, et qui, pour cette raison, portait le nom de *Militis Schola*. Ce fut cette éminence pittoresque, au pied de laquelle gisent épars les décombres d'une ville entière que la lame baigne de son remous, qui servit de tombeau, d'après Virgile, au vaillant trompette de la flotte d'Enée, victime de la perfidie des flots. Nous saluons ce cap

> . . . . . Qui nunc Misenus ab illo
> Dicitur.....

A peine avons-nous tourné le cap Misène et les ruines de la ville abandonnée depuis deux mille ans, que le *Philippe-Auguste* fait un mouvement pour stopper d'abord, puis pour tourner sa proue vers une immense échancrure du rivage qui s'enfonce alors dans les terres en un vaste golfe circulaire.

Avant de pénétrer dans ses eaux, nous louvoyons devant une baie qui se creuse sur la côte, à la gauche du navire, et nous fait voir que Cumes, ses Enfers, Bauli et le cap Misène occupent une langue de terre qui, seule, sépare cette baie de la haute mer. A tout prendre, elle n'a guère que les proportions d'un grand lac, mais c'est le site le plus fameux entre tous ceux que les voluptés, les intrigues, les fêtes et les drames cruels dont ils ont été le mystérieux théâtre, ont rendu célèbres. Cette large baie a nom le golfe de Baïa.

Baïa et Pouzzoles, deux villes où les monuments les plus beaux, les temples les plus riches, les thermes les plus recherchés et les villas les plus charmantes étaient entassés, font encore, la première par ses ruines, la seconde par ses blanches maisons habitées toujours, l'ornement de l'admirable courbe qui dessine l'enceinte de cette anse majestueuse, mise à l'abri des vents et des tempêtes par le Monte-Nuovo, les collines boisées de l'Averne, et la langue de terre de Misène.

Mer bleue, bleue comme le saphir, au centre. Sur la côte de droite, collines volcaniques, appelées dans le pays *campi phlœgræi* ou *champs de feu*, à cause des volcans qui brûlent sous leurs bases; bocages verdoyants et ruines de temples jalonnant le rivage de leurs colonnes et de leurs pilastres encore debout; amphithéâtre complet dominant les pentes aiguës d'une solfatare en feu, contrefaçon du Vésuve; ville aérienne de Pouzzoles se profilant sur la brume d'or du soleil; plus bas, arches massives d'un pont que, dans un jour de folie, Caligula prétendit faire chevaucher d'une rive à l'autre du golfe, de Pouzzoles à Baïa, et dont le temps et les vagues ont détruit une partie. Sur le rivage de gauche, Baïa écartant son vaste manteau de décombres à l'entour d'un vieux manoir féodal démantelé; élégant et coquet temple de Vénus, à peine effleuré par la faulx du temps, et confondant ses arceaux avec les pampres rustiques qui le brodent de leurs capricieux feuillages; autre sanctuaire de Mercure ou simplement coupole de thermes dont la voûte élancée demeure suspendue sans que rien la soutienne sinon un pan de mur très

léger; palais de César, où l'on entendit Virgile lire à la douce Octavie le fameux : « *Tu, Marcellus eris !....* » qui la fit s'évanouir d'abord et livrer ensuite toute une fortune au poète, pour avoir si noblement immortalisé son cher Marcellus, empoisonné par Livie ; palais de Néron où le fils maudit tenta de faire périr sa mère dans les eaux qui en baignent le pied; ruines de toutes sortes; oiseaux animant seuls les bosquets sauvages qui croissent parmi les décombres; souveraine mélancolie planant sur cet ensemble de villes mortes, de villas désertes converties en steppes funéraires; brises embaumées toujours, effleurant votre front ainsi que l'aile d'âmes errantes parmi cette solitude jadis si bruyante, tel est de nos jours le golfe de Baïa.

Oui, voilà ce Baïa dont les poètes disaient :

Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis!

ce Baïa où les empereurs, les courtisans, les petits-maîtres, les femmes impures, le demi-monde de Rome, les savants, et jusqu'aux philosophes, témoin Cicéron qui y possédait une villa, se donnaient rendez-vous. Ce golfe avait des eaux si fraîches, un ciel si pur, un air si doux, des bains si efficaces; ses jours étaient si tièdes, ses nuits si parfumées; les plaisirs y étaient si faciles; les joies impures s'y offraient avec tant de luxe et d'élégance, que ce fut à qui aurait sa résidence sur ces plages. Méprisable serait la plume qui ne craindrait pas de redire les orgies de Baïa, ses eaux parsemées de feuilles de roses, cueillies à Pœstum, par de jeunes esclaves noires de Liburnie ou de blanches filles de Gaule et de Germanie; les concerts en gondoles au clair de lune; les promenades en galères d'argent et d'or voilées de riche gaze de Cos, à la lueur des torches; les immondes banquets et les mystérieux *retiros* des jardins, abrités par les palmiers, les lentisques et les térébinthes. Qu'il était beau ce golfe, mais qu'ils étaient à redouter ces rivages pour tout ce qui était noble et chaste :

Littora. . . . . castis inimica puellis !

Cette perspective de Baïa dont nous ébauchons à peine l'esquisse et... l'histoire, nous serre le cœur. Il nous semble voir

planer parmi les débris des palais l'ombre sanglante de Néron, le fantôme maculé de l'immonde Sylla qui mourut à Pouzzoles rongé des vers... Une indicible tristesse s'empare de l'âme en regardant ce paysage autrefois si poétique, si généreusement favorisé du ciel, maintenant frappé de malédiction. Pas un point où poser le pied qui ne soit une ruine, mais une ruine splendide, malgré ses décombres; jusque sous les flots de la plage, partout, on retrouve les plus vivants souvenirs. On croit, à chaque pas, voir sortir de ces détritus de stuc et de porphyre des squelettes soulevant leurs tombeaux pour vous dire : Vois comme tout passe, ici-bas : amour, beauté, jeunesse, plaisir!

C'est une chose digne de remarque que toutes ces scènes des voluptés, des divertissements et des fêtes des anciens peuples : Paphos, Gnide, Amathonte, Cythère, Baïa, Pœstum, Libaris, etc., n'offrent plus maintenant que stérilité, landes rabougries, solitude, amertume et douleurs. La mal'aria les a toutes envahies. L'air n'y est plus respirable; les eaux sont empestées; la terre est inféconde.

Cependant, les collines qui forment ceinture au grand golfe dans lequel est entré notre bateau à vapeur sont revêtues de teintes pourpres et violettes, glacées d'argent et d'or, propres aux paysages de l'Italie. Une procession de voiles blanches et blondes, d'embarcations de toute forme et de tout pavillon, égaie le voisinage des côtes. On comprend que nous approchons d'une grande cité. Le mouvement se multiplie; la vie se révèle. On a nommé le golfe de Naples, et tout le monde est sur le pont, allant, venant, s'interrogeant, demeurant en extase.

En effet, jamais imagination de poète n'a rêvé réunion de beautés plus splendide et plus riche que celle réalisée par Naples, son golfe et les collines qui forment son bassin. Ciel pur, doux climat, sol varié. Ici, vertes campagnes; là, riants bocages de myrthes et d'orangers. Partout gracieuses ondulations de collines serpentant à fleur d'eau; partout la mer s'enfonçant capricieusement dans les terres, où elle creuse une foule de petites anses, le long de ces charmants rivages dont chaque point cul-

minant porte des palais, des villas, des temples ou des ruines pittoresques.

Plus nous avançons, plus l'horizon se rétrécit. On nomme à notre droite les sites merveilleux de Castellamare et de Sorrente; on admire les cimes des montagnes nageant dans un lavis de cinabre et de carmin; on se montre des pâturages semés de palmiers, où paissent des troupeaux; on contemple des arbres d'une luxuriante végétation dont les faîtes se rejoignent dans les airs, formant de longues galeries, ou plutôt une suite de dômes allongés, d'où pendent, comme des lustres et des girandoles, de gracieuses grappes de pampres et de lianes chargées de fleurs. Les villages blanchissent sous cette verdure; des ruines, toujours des ruines, couvrent de leurs fûts et de leurs frontons ébréchés le moindre mamelon; des huttes de pêcheurs capitonnent les plages. On nomme, à gauche, les ravissantes collines du Pausilippe, les Champs de Feu, la Solfatare qui fume, la Grotte du Chien avec ses vapeurs mortifères, l'Ecole de Virgile, délicieux débris architectural à demi submergé, le tunnel de Séjan, la villa, le portique et le théâtre de Lucullus, les viviers où Pollion, le farouche ami d'Auguste, faisait manger ses esclaves vivants par ses murènes favorites, le Columbarium, où dormit longtemps la dépouille du grand poète latin, et Piedigrotta, cet antre souterrain d'origine inconnue.

Tout chacun se désigne du doigt le mont décapité du Vésuve, dont le volcan pâlit sous l'éclat du soleil, mais lance vers les cieux sa lourde colonne de noire fumée disposée en parasol gigantesque.

On cherche des yeux l'emplacement de Pompéï; on devine Herculanum, Oplonte et Stabies; on signale Portici.

Le soleil se joue sur toutes ces perspectives, tantôt un moment noyées dans une pénombre, tantôt scintillant dans l'azur universel, comme le ventre argenté d'un poisson à fleur d'eau. L'air, saturé d'essences odoriférantes, retentit sans fin d'un bruit musical qu'on ne peut analyser.

Mais surtout les yeux se fixent sur une ville largement étalée

en amphithéâtre sur les déclivités du centre de la baie. Elle se montre couronnée de bastions, enserrée dans une continuité de citadelles, baignant ses pieds dans la mer et jalonnée de môles, de tours, de campaniles, de coupoles.

En avant, une forêt de mâts complète le tableau, et signale les nombreux vaisseaux du port.

Cette ville a reçu jadis le nom de *Parthénope*, nom d'une sirène du golfe à laquelle on éleva un tombeau sur la plage.

Puis les Grecs l'appelèrent *Napoli*, ou la Nouvelle-Ville.

Pour nous, elle a nom NAPLES, et nous lui envoyons un ardent baiser d'amour, celui d'un curieux voyageur.....

III

Encore le golfe de Naples. — Le Vésuve au point du jour. — Gigantesque et merveilleux amphithéâtre composant les rivages du golfe. — Comment et pourquoi ce golfe a reçu le nom de *Crater*, COUPE. — Golfes de Baïa et golfe de Sorrente, anses de cette coupe. — Ce que fut jadis Baïa. — Effet produit par la vue du cap Misène. — Solfatare de Pouzzoles, à gauche, et Vésuve, à droite du golfe. — Admirables aspects des chaînes circulaires des collines de Sorrente, Castellamare et Pausilippe. — Naples élevant son diadème de palais, d'églises, de châteaux, d'édifices au-dessus des rampes centrales, au fond de l'amphithéâtre, en face du golfe. — Splendeurs de la végétation. — Eclat du ciel. — Panache sombre du géant de feu s'estompant sur l'azur. — Beauté des eaux du golfe. — Un mot de science. — Le fond de la Méditerranée, partie la moins épaisse de l'enveloppe de notre globe. — Le Crater est une cuve placée sur le volcan souterrain, dont le Vésuve est la cheminée. — Chaleur des eaux du golfe. — Sinistre nouvelle. — Le Lazaret. — Entrée en ville. — Electricité des torpilles dites Napolitaines. — Tableaux. — Péripéties. — Où les oreilles ont à souffrir. — Comédie générale. — Où les forçats ont un rôle. — *Castel-Nuovo*. — *Largo del Mercato*. — Quai de Sainte-Lucie. — Comment l'artillerie signale notre arrivée. — Hôtel de Rome. — Espoir de doux repos! — *Frutti di mare*. — Physionomie de l'ensemble. — Aspects du détail. — La *rue de Tolède*. — Ce qui s'y passe. — *Palazzo Reale*. — Enterrement de jeune fille. — Encore un forçat. — *La Chiaja*. — *Villa Reale*. — Promenade de la gentry. — Les quais de Naples, le soir. — Le golfe et la phosphorescence de ses eaux pendant la nuit. — Naples à minuit. — *La Strada del Porto*. — Spectacle à nul autre pareil.

Plus je m'étais rapproché de Naples, et plus mon imagination m'avait présagé la contemplation de rares magnificences. Mais qu'elle était loin de la réalité, cette pauvre imagination!

J'ai tenu à vous signaler notre arrivée à Naples, cher lecteur. A merveille! Mais j'ai à peine esquissé à grands traits l'ensemble des paysages. Je reprends mon croquis en sous-œuvre. Un tel spectacle offert par dame nature mérite qu'on s'y arrête.

Nous pénétrons dans le golfe de Naples au point du jour. Le Vésuve, qui, par bonheur pour nous, est en éruption en ce moment, éructe ses feux et domine la terre et les eaux. Il semble un gigantesque fanal émergeant des flots pour resplendir sur la vaste étendue des mers. Mais bientôt le soleil se lève, l'éclat du volcan pâlit, et le plus admirable panorama se déployant de toutes parts, appelle ailleurs nos yeux éblouis.

Afin de doubler le cap Misène qui, avec l'île de Caprée, semble former l'entrée du golfe de Naples, notre steamer a dû virer de bord et tourner à droite *ex abrupto*.

Il est facile de constater alors que, à partir de Cumes, sur toute la côte, à notre gauche, se sont concentrées jadis des villas innombrables, appartenant aux meilleures maisons de Rome, aux Césars, aux amateurs de bains et de paysages, aux *trossuli*, les gandins du temps, etc. Néron, Lucullus, Pison, Hortensius, Cornélie, les hommes d'état, les amis des plaisirs, les femmes du demi-monde, y avaient des palais. Là, s'étaient élevés et avaient été mis en relief les arsenaux et les palais des préfets de la flotte qui stationnait dans le port de Misène, les innombrables établissements d'Auguste et d'Agrippa, les folies de Néron et de Caligula, les constructions gigantesques des particuliers prenant à tâche de dompter la nature, d'élever leurs résidences sur la mer, où elles sont voluptueusement bercées par les lames, de creuser des viviers pour leurs murènes favorites, et cela sur les rivages de Baïa et de Pouzzoles, dont le golfe est chauffé par les feux souterrains qui mettent en communication la Solfatare et le Vésuve, et font du golfe de Naples une immense chaudière en ébullition.

Remarquez bien le vaste et grandiose amphithéâtre qui se déploie à l'entour de ce Crater merveilleux. Ce nom de Crater est donné au golfe de Naples qui affecte en effet la forme d'une coupe antique, dont le petit golfe de Baïa et celui de Sorrente représentent les anses.

Après Misène, dont le cap conique émerge des flots et signale la langue de terre qui recèle son port, les ruines de cette ville,

la piscine admirable, les nombreuses villas de Pompée, des Césars, de Cornélie, de Lucullus, Bauli ou fut tuée Agrippine, Cumes et les bouches de l'Enfer antique, se dessine la courbe charmante où nombre d'autres villas des Romains de la décadence étaient assises, en avant du lac Averne et du temple de Pluton.

Viennent ensuite Pouzzoles, dont les collines sont couronnées de son amphithéâtre et de la Solfatare, tandis qu'à leurs pieds se dressent les ruines splendides du temple de Sérapis, de l'Académie de Cicéron, puis de lacs microscopiques émettant aussi des feux nocturnes, de la Grotte du Chien et d'autres curiosités phénoménales.

Succèdent alors la gracieuse chaîne du Pausilippe, percée du tunnel de Séjan, de l'autre tunnel de Fuori Grotta, et capitonnée de l'Ecole de Virgile, des jardins enchantés de Lucullus, du palais et des viviers de Pollion, du tombeau du prince des poètes, du palais de Jeanne de Naples, et de la célèbre église de Piédigrotta.

Naples se produit à son tour, avec son quai fort original de la Mergellina, son admirable rideau d'hôtels de la Chiaja, sa Villa-Reale, son château de l'Œuf, son quai plus excentrique encore de Santa-Lucia, son arsenal, son môle, son Castello-Nuovo, la place Royale, et sa splendide via di Toledo, enfin le quai populeux et plus étrange, si possible, de la Marinella, suivi de l'interminable fouillis de la primitive Neapoli.

Les hauteurs de la ville ont pour diadème éblouissant la belle certosa di San-Martino, et un élégant semis de splendides villas jetées au hasard dans la verdure, comme des perles mêlées à des émeraudes.

Après Naples, commence une longue avenue de palais et de riches résidences qui semblent se baigner dans la mer ou bien escaladent les collines du rivage circulaire, et composent alors Portici.

Partout, en avant comme en arrière, tout est luxe, couleur, magnifique effet de paysage. C'est une série non interrompue de charmants aspects où l'art le dispute à la nature, de sites pri-

vilégiés que nul tableau ne reproduit ailleurs. Tout est couvert de végétation, au-dessus et au-dessous des édifices, jusqu'à la limite des flots, dont le vaste miroir étincelle, sillonné en tous sens par des barques et des chaloupes. Partout s'élèvent, au milieu des fleurs, l'olivier cher à Minerve, l'oranger que Hercule rapporta du jardin des Hespérides, le dattier avec sa légère chevelure lutinée par les vents. Des bouquets de pins se penchent sur les vagues, dont l'azur semble plus vif, entrevu parmi leurs troncs rougeâtres et leur feuillage bronzé. Les roses, mêlées aux vignes et aux lianes, ne sont pas toutes à Pœstum.

Et quel ciel rutilant, sur toute cette mise en scène!

On voit ensuite Herculanum, qui paraît continuer Portici, comme Portici est soudé à Naples. A Herculanum, le mouvement de la foule napolitaine, si tumultueuse jusque-là, si vociférante qu'on l'entend au loin en mer, le mouvement populaire se calme; l'air est plus vif; les falaises noires de la lave des anciennes éruptions présentent des aspects nouveaux qui font un contraste singulier avec les précédents.

Voici venir alors Résina, l'ancien port d'Herculanum, jadis animé par les chants joyeux des matelots de toutes les contrées.

Le Vésuve domine cette partie du golfe de sa masse sombre. Un léger brouillard noyé dans la vive lumière du jour encapuchonne la tête écimée du volcan qui, tout d'abord, semble d'une humeur débonnaire. En pleine lueur de soleil, on peut prendre la fumée pour un de ces nuages qui, dans les temps les plus sereins, estompent les fronts des pics altiers. Mais, en y regardant de plus près, on reconnaît des filets de blanches vapeurs qui sortent des flancs de la redoutable montagne, comme l'encens s'échappe des trous d'une cassolette. D'un côté, de riantes collines aux lignes onduleuses arrêtent l'horizon et font rêver à quelque pastorale; mais, de l'autre, des stries de laves bleuâtres, rosées, violettes, mordorées par les rayons du soleil, en le sillonnant, évoquent le souvenir des dangers cachés dans les profondeurs du volcan, si pacifique en apparence.

Enfin, terminent les perspectives offertes par cette immense

enceinte de collines, et les ruines de Stabies, et la moderne cité de Castellamare, et des bois d'orangers où les fleurs se mêlent aux fruits verts et les fruits verts aux fruits d'or, et des forêts de myrtes, la délicieuse Sorrente, la glorieuse patrie du Tasse, et au loin le cap Misène, son frère, notre point de départ, l'un et l'autre gardiens de cette surface de mer qui a nom golfe de Naples, et de cette enceinte grandiose de collines et de splendeurs que nous venons de parcourir.

Complétons cette esquisse rapide en signalant les îles de Procida et d'Ischia ponctuant l'horizon du golfe de leurs masses bleuâtres.

L'île de Capri, au contraire, dessine des lignes architecturales représentant une chèvre accroupie, ce qui lui a valu son nom de *Capra*, et des arêtes si pures qu'en la voyant à distance on peut se croire transporté sous le climat hellénique et on se figure regarder une des Cyclades enlevée au brillant archipel grec et transportée sur les eaux du golfe napolitain.

Qu'elles sont belles, ces eaux! qu'il est admirable, ce golfe! D'abord, les contours de ses rivages circulaires sont vastes, découpés, et par là même plus harmonieux. Je vous ai dit qu'il affecte la forme d'un vase cratère dont les Grecs, fondateurs de Parthénope, nom primitif de Naples, lui ont donné le nom. Ici et là, les caps et promontoires laissent voir leur calcaire coloré par le soleil; les plages exposent leur sable d'or mêlé de coquillages; partout une eau profonde, un fond transparent, et des poissons qui s'approchent au premier bruit. Mais ensuite, sur la surface de ces eaux, représentez-vous d'innombrables barques de pêcheurs, des navires tirés sur la plage, des bateaux à vapeur qui vont et qui viennent; des voiles de balancelles couleur de safran et les mâts plus altiers des vaisseaux qui sont à l'ancre dans le port, en face de la Marinella. Et puis, perdus dans la verdure du Pausilippe et des collines de Sorrente et de Castellamare, faisant cortége à l'entassement superposé des palais de Naples, des villas sans nombre, des temples aux couleurs éclatantes, des statues, des retiros élégants, etc. Enfin, se dressant à l'horizon,

presque sur un point central, la masse conique du Vésuve, vomissant son panache de noire fumée qui se dresse en pin-parasol au-dessus de l'immense cratère, tandis que la base de la montagne porte jusqu'à la mer ses falaises de lave, dont le deuil, sous ce beau ciel, offre un contraste des plus saisissants...

Un seul mot de science, après quoi je serai tout à mon récit.

Il paraît démontré que par suite d'un affaissement quelconque, ou par sa constitution primitive, le fond de la Méditerranée est le point le plus faible de notre hémisphère. En effet, c'est là que l'enveloppe terrestre présente son minimum d'épaisseur, c'est-à-dire de résistance contre la pression du feu, des vapeurs et des gaz qui cherchent à s'échapper violemment de l'intérieur de notre globe, à l'état de combustion à son centre. C'est pour cela que l'on trouve toute une ligne de volcans, ou tout au moins de phénomènes volcaniques, partant de la Syrie et de la mer Morte, passant par l'Archipel grec et la presqu'île de Méthana, se reliant au Vésuve, puis à l'Etna, et enfin se ramifiant vers le nord jusqu'aux volcans éteints de la Toscane, voire même de notre Auvergne.

Aussi, sous le grand axe qui traverse la Méditerranée, de l'est à l'ouest, les eaux de la mer sont-elles sensiblement chaudes, celles du golfe de Naples notamment, surtout dans la partie voisine de Baïa et des Etuves de Néron. C'est là aussi que se produisirent les tremblements de terre, dans l'Asie-Mineure, sous Tibère; dans la Campanie, sous Néron; à Lisbonne, au XVIII^e^ siècle; à Corinthe et à Thèbes, il y a peu d'années.

Et les volcans éteints de Thérasia, en Grèce, où tout récemment on a exhumé une ville antique dont l'histoire ne fait pas mention, et qui, pourtant, est préhistorique; et le Monte-Cavo ou mont Albain, qui domine la Campagne de Rome; et les lacs Régille, Albano, Némi, et cent autres, qui sur les hauteurs de Tusculum au Frascati, ne sont autre chose que des cratères de volcans; sous leurs frais ombrages de nos jours, ne rappellent-ils pas que les feux souterrains du globe ont eu là leurs vomi-

toires, et qu'ils y ont exercé des ravages également antéhistoriques ?

Est-il donc étonnant que la région des Champs de Feu, que nous allons avoir à parcourir, présente encore, à chaque pas, de ces curieux phénomènes, dont la présence excite toujours l'étonnement et entretient une sorte de terreur superstitieuse?

Un touriste est le jouet de la fortune. Du moment qu'il se met en route, il doit s'attendre à une foule d'aventures heureuses ou pénibles, joyeuses ou lamentables, mais c'est là le chapitre des émotions. Si tout souriait au voyageur, si les phases de ses excursions se produisaient toujours avec des reflets roses, il serait en vérité l'enfant gâté du plaisir.

Le *Philippe-Auguste* une fois entré en rade, en face de Naples, il me semblait qu'il n'y avait plus qu'à descendre dans le premier batelet venu et me faire conduire à l'hôtel. Mon appartement devait y être retenu, car j'étais précédé par des lettres à l'adresse d'un banquier, et bien certainement il avait rempli sa mission. En conséquence, appuyé sur le bastingage du steamer, m'amusant beaucoup du tapage des fameux lazzaroni accourus en foule et bruyants à rompre le tympan, j'allais m'adresser au patron d'une barque qui stationnait sous une écoutille, lorsque, dans cette barque j'avise un jeune homme fort élégant qui, me lorgnant à outrance, me dit enfin :

— M. Albert Dauriat?...

— Lui-même, Monsieur... répondis-je.

— Enchanté de vous trouver de suite, dans une pareille foule... Je viens vous prévenir que mon patron, le banquier Scila, via di Toledo, vous enverra, au Lazaret, tout ce qui peut vous être nécessaire...

— Comment, au Lazaret?...

— Oui, Monsieur. Vous ne manquerez de rien, pendant les dix-sept jours que vous devez y passer...

— Pardon, Monsieur, je ne comprends pas : vous parlez de Lazaret?... Ce n'est pas un hôtel, cela, c'est un hôpital...

— Précisément... Ignorez-vous donc que vous devez faire une

quarantaine de dix-sept jours au Lazaret, attendu que vous avez... la peste?...

— La peste?... m'écriai-je stupéfait.

— Mais oui, Monsieur... Voyez ce drapeau jaune que l'on hisse en ce moment au grand mât de votre steamer... C'est pour signaler qu'on doit se tenir à l'écart de vous... On a annoncé l'arrivée du *Philippe-Auguste* comme ayant eu des cas de fièvre jaune pendant la traversée... et dès lors...

— Fièvre jaune!... clamai-je terrifié!...

— A ce soir, Monsieur... Voilà le steamer qui se met sous vapeur pour vous conduire à l'île de Nisita, où se trouve le Lazaret... Vous ne manquerez de rien, je me charge de vous faire parvenir des vivres, des cigares, des oranges, etc... A ce soir... criait de loin déjà, en renforçant sa voix, mon beau jeune homme, que j'envoyais au diable, alors que, en effet, le bâtiment s'éloignait de la rade de Naples, de Naples tant désirée, de Naples à peine entrevue, comme dans un rêve...

Tels Adam et Eve, sombres et rêveurs, frappés à mort, durent s'éloigner du paradis terrestre, après en avoir goûté les délices; tel Orphée perdait son Eurydice pour un regard trop curieux!...

Nous l'avons subie cette affreuse captivité de dix-sept jours! Oui, ces dix-sept jours, je devrais dire ces dix-sept siècles, nous avons dû les passer dans le Lazaret, côte à côte avec les forçats du bagne, enfermés dans une chambre commune avec dix autres voyageurs, couchant sur des planches à peine recouvertes d'un mince matelas, et mangeant une maigre pitance qui faisait soulever le cœur. Par bonheur, M. Sella m'envoyait chaque jour quelques mets de sa table, et j'avais la jouissance de les faire partager par mes compagnons de captivité.

A quelque chose malheur est bon!... dit le proverbe. J'en fis l'expérience. Cherchez l'île de Nisita sur le plan que vous savez, lecteurs, et vous verrez qu'elle occupe à peu près le milieu de la vaste courbe formée par le golfe de Naples. C'est vous faire comprendre que de ce point admirablement placé, et notre chambre du Lazaret étant pourvue d'un balcon, de cet observatoire aérien

nous avions une vue ravissante. En face de nous s'ouvrait le golfe de Baïa, dans tout son développement, et nous avions précisément en perspective toute cette longue série de sites que je venais voir, visiter et étudier : le cap Misène, Baïa, Pouzzoles, Cumes, la Solfatare, etc., etc. Muni d'une excellente longue-vue, je pouvais à l'avance en reconnaître les beautés, en observer les singularités, en juger les curiosités. Ce spectacle devenait pour moi comme la préface de mes excursions prochaines. Mais c'est égal, je puis dire que, précisément à cause de ce panorama sans rival, j'ai compris, à Nisita, le supplice de Tantale, car je l'ai enduré, ce supplice de la faim, sans qu'il fût possible de le satisfaire, je l'ai enduré ce supplice de la soif, sans arriver à atteindre de mes lèvres la coupe rafraîchissante de la curiosité!

Bref, le jour de la délivrance arriva...

Figurez-vous bien que la susdite peste, sur notre *Philippe-Auguste*, n'avait pas tué seulement une puce, dont cependant il était très richement peuplé du côté des secondes. Mais il paraît que les Napolitains aiment beaucoup mettre ainsi en quarantaine les infortunés voyageurs de tel ou tel navire. C'est pour eux le moyen de battre monnaie. L'argent est une chose désirable, surtout pour les Napolitains, chez lesquels il est rare. Donc, de temps en temps, le conseil de santé de Naples imagine une petite peste, et il en résulte pour la ville une ample moisson de ducats, une vraie pluie de Danaë. Nous en avons eu la preuve au quart d'heure de Rabelais... Cent ducats par tête, s'il vous plaît!... et cela pour nous avoir logés sur des planches et bourrés d'un exécrable macaroni... Oh! depuis ce temps, le macaroni, fi, fi donc!...

Il n'est rien au monde de plus pittoresque, de plus étrange et de plus bizarre que la ville de Naples, son port, son château de l'Œuf à demi submergé par les eaux, son môle, ses étages de maisons, ses quais de la Chiaja et de Santa-Lucia, le fort Saint-Elme, qui domine et couronne leur immense amphithéâtre. Il vous semble tout d'abord que vous êtes, non pas en Italie, mais bel et bien en Afrique. La blancheur éblouissante de l'ensemble,

le ton foncé des eaux du golfe, et l'inimiginable tohu-bohu des édifices luciolant sous le rayonnement du soleil, tout fait illusion.

En entrant dans le port, je tenais ma lunette de voyage constamment appliquée sur mes yeux, et je voyais, non sans étonnement, grouiller, chaffrioler, s'agiter et bondir la plus curieuse population. On ne saurait imagier jamais pareille pétulance, et on eût dit tous ces Napolitains piqués de la tarentule. Une vie fébrile, électrique, galvanique, mettait en danse et en gambade tous les habitants riverains de la mer, de la Mergellina, à l'extrême gauche de la ville relativement à nous, à la Marinella, son extrême droite : lazzaroni, pêcheurs, matelots, mariniers, facchini, hommes et femmes du peuple, tous en haillons ou à peu près. Sur les dalles blanches des quais glissaient, comme des flèches, au risque de s'abattre, les caléssini, les corricoli, les mille véhicules de la cité. Déjà, quoique à distance encore, nous étions assourdis par le bruit et l'infernal tapage qui s'élevaient du milieu de cette tourbe en rumeur et des rues turbulent et criardes qui aboutissent au port. C'étaient des clameurs sans nom, des gestes extravagants, des courses furibondes, un galop échevelé d'affreux écervelés, de fous échappés. Les uns, comme ivres, se jetaient à la mer, plongeaient, revenaient sur l'eau, exécutaient les cabrioles les plus hardies ; les autres, des enfants surtout, sans vergogne aucune, se promenaient sur les passerelles pour juger l'adresse de leurs camarades et faire preuve de plus vaillantes prouesses.

Enfin notre paquebot gémit, sa vapeur poussa un long soupir, et le bâtiment, comme à regret, se fit immobile. Cent canots nous entouraient, et leurs rameurs, hurlant, tempêtant, se disposaient à s'emparer de nous comme d'une proie conviée. Julien fut happé au collet et jeté, comme un colis, dans une barque. De crainte d'être séparé de lui dans un tel méli-mélo, je sautai à sa suite, au risque de faire chavirer, et pendant qu'il maugréait tout contusionné, moi, me tenant les côtes de rire, je heurtai sans le vouloir un vénérable douanier qui, spéculant sur

notre hâte d'en finir avec cette foule, me tendait la main et me demandait humblement *una piccola moneta*, sous prétexte de ne pas exiger nos passeports et de fermer les yeux sur nos bagages. Dans le choc, le chapeau de l'avide personnage tomba dans la mer, et, en voulant le rattraper, il faillit piquer une tête dans le golfe.

A la descente du canot, nous montons l'escalier du quai de la Marinella, et nous voici parmi des monceaux de pastèques, appelées ici *cocomeri*, de melons d'eau, de concombres, de figues de Barbarie ; de pyramides d'oranges, de limons, de citrons, de cédrats ; de montagnes de raisins noirs et blancs ; et de tables chargées de poissons de toute sorte. Pendant que notre batelier, assez bon compère, va nous chercher un calessino, nous restons ébahis devant le spectacle qui nous est offert. Des paysans, un mouchoir au front en guise de turban, leur chemise laissant à découvert une poitrine plus ou moins velue, un caleçon de toile blanche s'arrêtant à mi-cuisse, pour tout vêtement, tempêtant, maugréant, piaillant, braillant, débarrassent leurs ânes des fruits, des légumes, ou des paniers de marée entassés sur les bâts. Ceux qui arrivent, pour accélérer la marche de leurs bêtes, poussent un cri, cent fois répété sur tous les tons, mais un cri qui n'a rien d'humain. Il brise le tympan, déchire les oreilles, fait frissonner la chair, tant il est clamé avec rage, tant il est aigu, acéré, guttural : *Hian ! hian! hian!* Sur le papier, ce cri n'est qu'un bruit ridicule. Jeté dans l'air par un âne napolitain, c'est un horrible hurlement de crécelle qui vibre et assourdit. De nombreuses femmes de la halle, dégingandées, visage de grenadier au retour d'une longue campagne sous l'équateur, tête nue, cheveux gris au vent, crâne à moitié pelé, les poings sur leurs hanches, glapissent comme des chacals, aboient, gesticulent comme les défunts télégraphes, le tout pour vanter la beauté de leurs denrées. Sur les portes des maisons, le long des murs du quai, au pied des fontaines, des commères dépenaillées épluchent au soleil les têtes de leurs enfants pour les purger de l'incommode et microscopique population qui y a élu domicile.

et ce que ce tableau présente de plus curieux, c'est que, pour opérer plus à l'aise, pendant que la mère, assise à même sur le sol, tient sa fille entre ses genoux et lui manipule les crins, celle-ci répète la même manœuvre sur la tête d'un frère, qui, à son tour, explore le chef d'une petite sœur, etc. Voyez-vous la chaîne gracieuse et la grappe charmante de cette intéressante lignée? A quelques pas de là, des jeunes filles se peignent indolemment et disposent avec le plus de coquetterie possible le sommet de leur édifice humain, sans s'occuper en aucune façon de l'arrangement des étages inférieurs, abandonnés à une révoltante saleté. Pour elles, la chevelure c'est la femme. Belle chevelure noire, en effet, mais qui, tirée sans fin et fatiguée à outrance, se raréfie promptement et fait qu'à trente ans une Napolitaine devient chauve. Des quêteurs, la besace au dos, la tabatière à la main, offrent de droite à gauche et de gauche à droite la précieuse poudre de perlimpinpin qui fait ouvrir les bourses et pleuvoir dans les sacs fruits et légumes. Oh! Callot, Callot, que n'es-tu là muni de tes crayons! Des mendiants, quels mendiants, Seigneur! exhibent de fausses blessures, se plaignent de douleurs problématiques, étalent des loques et des haillons fantastiques, geignent, pleurent, et, deçà, delà, soutirent quelque *grani* aux âmes compatissantes. Des bateleurs font des tours de gobelet et poussent l'adresse de l'escamotage jusqu'à prendre la bourse des gobe-mouches qui les entourent dans les poches de leurs trop près voisins. Enfin, des forçats, oui, des forçats, vêtus et coiffés de jaune les uns, ce sont les voleurs, et de rouge les autres, ce sont les assassins, donnent des poignées de main et font échange de paroles d'amitié, tout en balayant les dalles du *largo*. — A Naples, toute place un peu large porte le nom de largo. — Ces nobles personnages, dont personne ne dédaigne la connaissance, tout en remplissant sans fatigue leurs fonctions, fument, rient, batifolent et font le calembourg, suivis par quelques soldats nonchalamment appuyés sur la baïonnette de leur fusil et accusant nettement leurs formes dans un justaucorps de coton bleu qui leur donne l'air de ces grands moutards

trop à l'étroit dans leurs culottes rétrécies par des lavages multipliés.

Cependant notre batelier, à défaut de calessino, ou plus probablement parce qu'il a eu profit à choisir un autre véhicule, nous amène un corricolo, dans lequel sont aussitôt entassés nos bagages et nous-même. Le cocher, assis sur le brancard, enveloppe son cheval d'un large coup de fouet, et nous partons comme le vent. Il est bon, lecteur, pour vous mettre à même de juger la majesté de notre entrée dans la ville de Naples, que nous vous disions un mot du *corricolo* ou *petit char*. Le corricolo est une voiture fantaisiste, haut montée sur deux grandes roues, dont les limons reposent sur un cheval fantastique tant il est maigre, mais dont la tête est encapuchonnée d'autant de plumets, de pompons, de houppes, de franges et de grelots qu'il est possible d'en accrocher au chef d'un quadrupède quelconque. D'ordinaire, dans cette sorte de cabriolet, dont les grandes roues sont rouges, et la caisse, sans ressorts, ornée de peintures plus ou moins allégoriques et doublée de vieille serge roussie par le temps, tous s'asseoient, se pressent, s'entassent et se collent l'un contre l'autre. Ceux-ci sont rangés sur les banquettes, ceux-là se tiennent debout derrière. Les derniers venus se mettent en équilibre sur les brancards. Ce n'est pas tout : sous la caisse du corricolo se trouve disposé un large filet qui fait cage. On y empile cinq et six personnes, hommes, femmes ou enfants, qui sautillent là comme des lapins emprisonnés. On compte dans le corricolo, généralement parlant, quelque missionnaire, un soldat, une ou deux nourrices, quelques femmes des champs, des paysans, des lazzaroni, des ouvriers, et des gamins à demi nus. Quant aux marmots, ils ne comptent pas. Cette arche de Noé, dans laquelle on compte souvent de vingt à vingt-deux corps humains, roule comme un tourbillon, franchit la foule sans crier : Gare! et galope avec un bruit de grelots qui sonnent à toute volée. Notre corricolo, peint à neuf, et qui possède un second cheval attelé au timon de droite, semble le char d'un triomphateur. Les Napolitains, à nous voir deux seulement sur le premier siége,

nous prennent pour des ambassadeurs : ils s'écartent et nous saluent. ...

Nous passons devant le Castel-Nuovo, la Bastille de Naples, curieux édifice qui parle à l'imagination de l'artiste, et nous voici sur le Môle, la promenade favorite des gens du peuple, qui y écoutent volontiers les improvisateurs, cette race bientôt perdue, dont abondait jadis l'Italie. A défaut d'improvisateur, nous y voyons *Poltruccio*, coiffé d'un feutre mou, relevé en cornes à la façon du chapeau de Pierrot, son sosie de Paris, qui fait à son public force grimaces et gambades à ravir, tout en hurlant la *Carolina* et en s'accompagnant du tambour de basque. Il est flanqué de deux instrumentistes qui s'escriment à qui mieux mieux sur les cordes d'un violon et d'une mandoline. Un peu plus loin, des musiciens des Abruzzes soufflent dans leur *zampogna* et dans leurs galoubets à se faire jaillir les yeux de la tête, les malheureux! Enfin, dans un angle du largo et sous les fenêtres d'une vieille duègne, de jeunes Calabrais et des Calabraises au teint jaune de safran et aux jupes pittoresques, dansent l'ébouriffante tarentelle, dont je ne me charge pas d'expliquer, au point de vue chorégraphique, les prestes mouvements, les étranges évolutions et l'étourdissante agilité.

Nous avons bientôt franchi le *largo del Mercato*, un marché où la multitude est tellement pressée que nous n'y voyons qu'une mosaïque vivante de têtes indescriptibles qui beuglent et brament à nous faire boucher nos oreilles.

Notre corricolo passe rapidement devant le fameux théâtre de San-Carlo, laisse à droite la non moins fameuse rue de Tolède, et tournant à gauche, s'élance à toute bride sur la grande place du palais du Roi. C'est un édifice magnifique, en face duquel, de l'autre côté de la Piazza, se déploie une longue colonnade qui unit l'un à l'autre les portiques de deux statues équestres en bronze.

Nous saluons l'Arsenal et la petite *chiesa della Santa Lucia*, voisine de l'hôtel de Rome, où nous allons prendre notre gîte. Comme si notre arrivée dût être annoncée par des salves d'artil-

lerie, au moment où notre corricolo franchit le porche de la chapelle de Sainte-Lucie, sans que nos coursiers s'en émeuvent le moins du monde quoique elles fassent explosion dans leurs jambes, deux cent cinquante boîtes d'artifices, mises en file, font entendre une pétarade formidable qui fait trembler tout le quartier et trouve son écho dans les sinuosités du rivage. Quant à nous, ce n'est plus d'un véhicule terrestre que nous semblons descendre dans les bras des gens de l'hôtel accourus pour nous recevoir, mais bien d'un nuage d'azur qui nous apporte des cieux pour nous mettre à terre. En vérité, nos chevaux de Paris, si calmes et si paisibles dans leur allure, ne résisteraient pas à ces affreuses décharges de quelque cent boîtes qui les envelopperaient de bruit, de flammes et de fumée, et certes! ils prendraient le mors aux dents. Chose inexplicable! les chevaux siciliens de Napoli, pleins de verve et de feu, comme leurs maîtres, n'ont même pas l'air de sentir que la poudre leur brûle le ventre. Ils ne font pas le plus petit écart, tant est grande chez eux la force de l'habitude.

Notre hôtel de Rome a les talons dans la mer et regarde le golfe de Naples d'un côté; de l'autre, il fait face au quai de Santa-Lucia et tourne la tête vers la Chiaja, par-dessus le quai de Chiaramonte et le château de l'Œuf, notre voisin. On ne saurait imaginer une plus admirable position que celle de cette hôtellerie, qui possède un terre-plain planté d'orangers et de citronniers tout à la fois couverts de fleurs, de fruits verts et de pommes d'or, planant sur les eaux. Quelles délicieuses soirées nous avons passées là, en regard du golfe éblouissant de l'éclat du phosphore à chaque mouvement des avirons et des barques du golfe, tout en prenant des sorbets et en jouissant des brises parfumées qui nous délassaient si agréablement de la torride chaleur du jour. Mais gardons-nous d'anticiper, et disons seulement que la table de notre *osteria*, servie à la française, est parfaite, et que par un magnifique escalier de marbre blanc, on nous conduit au second étage, où nous nous installons dans un appartement d'un confortable sans reproche.

Pour apprendre à connaître Naples et les Napolitains, nous ne pouvions mieux choisir notre résidence. Ce ne sont pas des chambres que nous occupons, mais des loges de face, mais un amphithéâtre, car nous y sommes au spectacle, au spectacle le plus curieux qu'on puisse désirer. Nos fenêtres ouvrent sur le quai de Sainte-Lucie. Le quai de Sainte-Lucie est un marché, car le marché est partout à Naples, et le marché de Sainte-Lucie n'a pas d'heures pour ouvrir et fermer. Dans l'espoir d'un doux repos, au pays du *far-niente*, je m'étais persuadé que le calme y succéderait au tapage, au moins vers la minuit. Point. A minuit comme à midi, la vente et ses bruits continuent : c'est un marché perpétuel, c'est un vacarme sans paix ni trêve. Du reste, à Naples, il faut s'habituer à ce tonnerre sans fin de voix, de cris et de rumeurs. D'ailleurs, pour se dédommager de l'absence du calme et du repos, on a le coup d'œil, oh! un coup d'œil unique au monde.

Le quai ou le largo di Santa-Lucia est large, mais peu long : et cependant que de choses il étale aux yeux! On y trouve surtout des vendeurs de fruits de mer, *frutti di mare*. Les plus jolis, les plus mignons poissons, des poissons de toutes les couleurs, s'y montrent dans de charmantes petites corbeilles plates bien garnies d'un lit douillet d'algues marines, sur deux à trois cents tables disposées en plan incliné. On y voit les délicates huîtres du lac de Fusaro, l'ancien Achéron, la moule dans sa coquille blanche, et puis des *vengoli*, et puis des *patella reale*, etc. A côté des écaillères bouffies, de vieux pêcheurs ont établi des fourneaux en terre sur lesquels il font cuire des polypes, délices du lazzarone, qui aime les polypes à l'égal du macaroni. Les polypes sont des animaux rayonnés marins, agrégés et vivant d'une vie commune. Leur corps est gélatineux et de forme conique : leur bouche est entourée de nombreux filets mobiles appelés tentacules. Malheur à celui qui, dans l'eau, laisse ces tentacules lui saisir la jambe : il court le danger d'être retenu et de périr. Cuit, le polype présente une couleur violacée qui fascine le Napo-

litain et révolte le Français, si j'en crois l'horreur qu'elle m'inspire.

— *Alici! alici!* crient cent voix, beuglant sur tous les modes.

Et le peuple, et les bourgeois, et les ménagères s'empressent autour de ces boutiques d'alici, qui ne sont autres que de charmantes petites sardines fraîches et sans écailles que chacun emporte dans des cornets de papier.

— *Rivioli! rivioli!* hurlent cent autres voix.

A la bonne heure! nous voilà sortis des frutti di mare, et des polypes aux méandres visqueux dont l'aspect me soulève le cœur. Le raviolo est un délicieux petit pain croustillant.

— *Acquajolo! acquajolo!* Cette clameur s'exhale d'une poitrine humaine enserrée sous un dais de cuivre, entre plusieurs rangées de flacons et de hanaps de toutes sortes.

On appelle acquajolo un marchand d'eau. L'eau à boire est précieuse sous le brûlant climat de Naples et dans une ville où il y a beaucoup de fontaines... sans eau : témoin la belle fontaine de Neptune, en marbre blanc de Carrare, qui figure au largo de Sainte-Lucie. C'est la plus belle de Naples. Trois satyres portent sur leurs têtes une grande conque sous laquelle se pavane le dieu de la mer et des eaux, appuyé sur son trident. La vasque est enrichie de tritons, de néréïdes et de dauphins dont la bouche doit jeter l'onde argentée : mais, hélas! leurs lèvres restent constamment desséchées. Pauvre dieu! pas une goutte d'eau à donner au Napolitain haletant et altéré qui passe! Il est remplacé par l'acquajolo. Rien de plus séduisant que l'étalage du vendeur d'eau. Sur quatre colonnes dorées s'élèvent une sorte de dôme en cuivre, orné de banderoles de toutes couleurs, et même de branches de verdure. Cette petite coupole abrite l'image de la Madone entourée de nombreuses statuettes de saints et tenant entre ses bras le divin *bambino*. Citrons de toutes grosseurs, oranges de Nocera, limons de Sorrente, mandarines de Palerme, puis gobelets, carafes et flacons d'*aqua di sambuco* ou eau d'anis, tel est l'assortiment du vendeur d'eau. Voulez-vous de l'eau pure?

uno grano, soit cinq centimes. Désirez-vous qu'on exprime le jus d'un citron, d'une orange, d'un limon dans l'eau de votre verre de cristal? *due grani*, soit dix centimes. Quelques gouttes d'anis ou sambuco vous plaisent-elles davantage? un grain. Vous voyez qu'on se désaltère à peu de frais. On trouve ainsi dans Naples autant d'acquajoli qu'autrefois, à Paris, nous voyions des marchands de coco, dans nos fêtes populaires, pendant l'été.

A tous ces marchands, si l'on joint les acheteurs, les curieux, les flâneurs, les buveurs d'eaux minérales, dont les Napolitains sont très friands et qu'on leur vend dans un caveau du quai Sainte-Lucie, à la source même; si l'on y ajoute les lazzaroni qui, moitié vêtus avec des haillons, là aussi, se jettent à l'eau et prennent leurs ébats sur le rivage, en criant comme des paons, ainsi qu'une fourmilière de petits drôles qui vont et viennent à travers la foule, on aura nécessairement une masse compacte de gens entassés sur le largo. Oh! comme tout ce monde s'agite, crie, hurle, semble livré à la fureur. Additionnez encore cet ensemble des chanteurs de couplets bouffons, des danseuses de tarentelle, du frétillement de leurs castagnettes et du tintement de leurs triangles, des polichinelles faisant raisonner la peau d'âne de leurs tambours de basque avec les genoux, avec les coudes, avec les pieds, et, non contents de ces moyens de percussion, allongeant le bras pour en frapper le crâne pelé de quelque vieille femme qui passe et s'irrite en montrant le poing, et vous aurez une faible idée du pêle-mêle tapageur du quai Sainte-Lucie.

Dans l'après-midi, cet inexprimable vacarme augmente encore. On croit que, la nuit venue, le calme se fera. Pas du tout : le brouhaha s'augmente des vociférations de tous les ouvriers qui viennent prendre le frais, en dînant à même des éventaires des mets crus ou cuits qu'on leur sert dans la main. Personne ne parle; toute cette multitude mugit. Les beuglements ne suffisant pas pour se faire entendre, on y ajoute la pantomime. Non, certes! il n'est pas au monde de peuple plus bruyant, plus gesticulant, plus excentrique. Il vit dans la rue; la rue est à lui, elle

est son domaine, sa galerie, son parloir. C'est là qu'il s'amuse, c'est là qu'il discute, c'est là qu'il fait ses petites affaires. La rue est sa cuisine et sa salle à manger. Il y est chez lui; il y reçoit ceux qui veulent lui parler. On y voit des hommes qui s'abordent l'œil en feu, le poing en l'air, la colère au front. Vous vous dites qu'ils vont se heurter, se battre, s'entr'assassiner. Point. Les voici qui se donnent la main. Ils ont conclu un marché. Toute cette canaille dépenaillée, vêtue d'oripeaux, buvant, mangeant, hurlant, pantomimant sans fin, porte sa saleté, ses souquenilles, ou se pose aussi fièrement qu'un roi sous sa couronne de diamants.

A Naples, les rues ont des noms que je dois définir. Les plus larges se nomment *strada*. On appelle les voies de moyenne grandeur *via* ou *rua*, mot provenant de notre français, alors que les princes de la maison d'Anjou occupaient le pays. *Vico* s'applique aux rues qui aboutissent à une artère principale; *vicolo* se dit des ruelles, et *sotto-portico* de celles qui passent sous des portiques. Une rue monte-t-elle? on la désigne sous l'appellation de *salita*, quand elle conduit hors de la ville; et *calata*, quand elle fait partie de la vieille cité, vers le port. Si ces rues sont fermées d'escaliers, *gradoni* devient leur nom. Enfin, comme je l'ai dit, piazza n'est plus la dénomination des places, comme dans toute l'Italie; à Naples, *largo* est leur nom. Les maisons son numérotées depuis un demi-siècle : leurs façades sont généralement belles; on trouve même de très belles boutiques. Quant au pavé, il est remplacé par de larges dalles volcaniques sur lesquelles roulent trop bien les calessini, les corricoli, et toutes les voitures possibles; car malheur aux piétons inattentifs! Je ne dis rien des chevaux : ils seraient tués vingt fois par jour, s'ils n'avaient un pied tellement sûr qu'il est rare de les voir tomber.

Maintenant, courons la ville au hasard. Le hasard est le meilleur guide, d'autant plus que Naples n'est pas précisément riche en beautés architecturales. Sa grande curiosité, c'est son peuple; et comme le peuple se trouve partout, allons le visiter et l'étudier

dans la rue principale, dans l'illustre rue de Tolède, dont nous avons entrevu la silhouette à l'heure de l'arrivée, en traversant la place du Palazzo-Reale.

Nous avons à peine esquissé cette place, qui occupe à peu près le milieu de la largeur de la ville. Elle est très vaste. Un de ses côtés communique avec le quai Sainte-Lucie. Le côté opposé pénètre dans la rue de Tolède, en laissant à droite le palais du roi, et à gauche l'église de Saint-François-de-Paule. Nous avons dit que le Palazzo-Reale offrait une large façade, décorée d'un riche balcon. Quant à l'église, c'est une ample rotonde dont l'entablement est soutenu par dix colonnes ioniques de quarante-huit pieds de hauteur. De chaque côté de cet édifice s'étend en hémicycle un portique composé de quarante-quatre colonnes de basalte. La fondation de l'église est le résultat d'un vœu que fit Ferdinand Ier, lors de la domination française, en 1810.

En avant de la chiesa se dressent deux statues équestres colossales, en bronze, représentant Charles III, le grand roi de Naples, et Frédéric Ier. Les deux chevaux et la statue de Charles III sont de Canova, ce qui nous dispense de tout éloge. Casi est l'auteur de la seconde statue.

Nous voici dans la *strada di Toledo*, la plus belle, la plus grande et la plus riche de Naples, celle qui sert de *corso* à l'époque du carnaval. Sous la domination espagnole, de 1532 à 1554, le vice-roi d'Espagne, don Pèdre de Tolède, ayant comblé les fossés de la ville ancienne, sur l'emplacement des fortifications construites par nos princes d'Anjou, éleva cette voie opulente, qui devint le principe d'une ville neuve qui surgit à côté de la première, au-dessous du château Saint-Elme, couronnant les hauteurs de l'amphithéâtre des collines, et au-dessus du château de l'Œuf. La rue de Tolède est bordée de trottoirs, pavée de dalles, ornée de splendides boutiques, fournie de bon nombre d'*osterie* et de *trattorie;* mais elle est trop peu large, eu égard à la foule qui s'y porte, car c'est plutôt une promenade qu'une rue. Elle offre un pittoresque inattendu. Ainsi, de vingt pas en vingt pas, elle est pavoisée d'images de la Vierge peintes sur d'im-

menses bannières suspendues au milieu de la rue à l'aide de cordages et constamment agitées par la brise. On croirait que la procession de la Fête-Dieu va passer. Mais cette procession n'est autre qu'une immense cohue disparate, diaprée, excentrique, dans laquelle on reconnaît surtout l'élément napolitain, c'est-à-dire ces fils de Parthénope, tapageurs descendants des Grecs, cette engeance si hardie, si vive, si bruyante, si nerveuse, si spirituelle, si mobile, si apte à tout et si pleine d'entregent et de goguenardise, qu'on ne peut la regarder sans rire.

A Tolède, comme on dit à Naples, le tumulte se produit dans toute sa frénésie : c'est un méli-mélo que rien ne peut faire concevoir. Les habits noirs des signori vont et viennent parmi les mantilles et les plumes des duchesses et des grandes dames, le casque du soldat étincelle parmi les têtes rasées de religieux de tous les ordres ; des enfants de chœur, jolis petits chérubins de douze ans, au manteau de soie soutenu par le bas, et en tricorne posé sur l'oreille, frôlent les longues tuniques barriolées des campagnardes ; des bandes de lazzaroni glissent à côté des soutanes rouges de cardinaux ou des robes violettes de leurs acolytes ; des élèves de colléges, en frac noir et coiffés d'un gigantesque chapeau à claque, se croisent avec des légions de petites écolières qui s'avancent bien en rang en chantant des cantiques dont les notes aiguës vous font tressaillir ; habits rouges de fantassins et habits bleus de cavaliers produisent dans la foule bigarrée l'effet de coquelicots et de bluets dans les blés de la plaine ; des enfants déguenillés passent entre vos jambes et se dressent devant vous pour vous tendre la main en criant : *la carita!* Des poules, oui des poules, sautent d'une fenêtre sur votre épaule dont elles se font un perchoir ; des porcs, oui des porcs, mais de jolis petits porcs au poil gris et fin, se frottent contre vos mollets en cherchant à retrouver le vicolo voisin ; des femmes hideuses, dont quelques rares cheveux voilent difficilement la laideur, s'accrochent à votre bras pour obtenir votre aumône ; pendant qu'un grenadier trop empressé vous coudoie d'un côté, de l'autre, un maçon, qui descend de son échafaud, pose son em-

preinte sur votre paletot. Là, on sort d'une église, et la cataracte vivante vous engloutit dans ses vagues humaines; là, on se porte vers le marché de Montoliveto et la foule vous entraîne avec elle dans son remous. Paraît une estafette emplumée qui galope sur un grand diable de mulet, et la bête vous serre de si près que son poil change votre manche en une fourrure épaisse. Attention! voici l'enragé corricolo qui trace un sillon dans ce vaste océan de corps : au lieu d'aller au pas, le cocher presse le galop de sa haquenée à grands coups de fouet, dont vous évitez difficilement les atteintes. Gare! ce n'est pas un corricolo qui arrive à toute bride, mais une calessine, attelée de quatre chevaux empanachés, qui descend du *Museo Borbonico*, et qui a bien autre chose à faire que de s'occuper de ceux qu'elle accroche ou qu'elle étend sur les dalles de marbre. Attention toujours! Entendez-vous cet horrible cri : *Hian! hian!* c'est un ânier qui pousse devant lui dix baudets chargés de victuailles. Et ces marmots, huchés sur des piles de petits barils, longs mais fluets, entassés sur l'âne qui les emporte au trot le plus rapide, laissez-les passer et courir à la fontaine la plus proche où ils vont chercher de l'eau, autrement vous roulerez avec eux sur la poussière. Mais, me trompé-je? N'est-ce pas un forçat vêtu de rouge, un assassin! voluptueusement assis dans une calèche et fumant gravement son cigare, pendant que son gardien, un soldat, le fusil en bandoulière, se tient debout derrière sa voiture, comme un homme de livrée, que je vois arriver à fond de train? Oui, c'est bien un forçat, et le voilà qui sourit à d'autres forçats assis sur les marches de la chiesa del Jesu-Nuovo, qui folâtrent avec les marchandes de ravioli, boivent l'eau parfumée de l'acquajolo, et mêlent leurs bonnets jaunes et rouges aux coiffures indescriptibles des habitants du quartier. Grand Dieu! une révolution éclate-t-elle donc à Naples? quel bruit de bombes! l'épouvantable fusillade! quel carillon de cloches! serait-ce donc le tocsin? Nullement. C'est tout simplement la fête d'un saint patron de l'église voisine, et, comme on y donne le salut en ce moment, en bas les boîtes d'artifices, en haut les cloches, en dedans la mu-

sique, et, tout-à-l'heure le feu, l'illumination, le tapage et les cris, célèbrent à leur façon cette belle solennité.

Mais, chapeau bas! et silence, cette fois! voici venir un long cortége funèbre. C'est un enterrement, l'enterrement d'une jeune fille... La blanche bannière de la Vierge, voilée d'un crêpe, ouvre la marche. De longues rangées de pénitents noirs, bleus ou blancs, le capuchon sur la tête, le visage masqué, suivis de nombreux groupes de jeunes Napolitaines en vêtements purs comme la neige, précèdent le corps de l'infortunée victime de la mort. Des chants lugubres accompagnent les pas mesurés de ce triste convoi. Toutefois, ce qui frappe le plus les spectateurs, et ce qui m'émeut davantage, c'est l'apparition soudaine, au détour d'un vico, d'une large estrade qui roule lentement et sur laquelle on entrevoit, sous les plus belles fleurs de ces contrées méridionales, comme un lit virginal qui se cache avec pudeur... Ce n'est autre que la bière découverte, d'où, parmi des flots de dentelles et de guipures, se soulève et semble regarder la foule qui entoure la pauvre trépassée... Ses longs cheveux noirs débordent en boucles épaisses; ses joues sont animées par un fard imposteur qu'on n'a pas craint de leur appliquer; ses lèvres mi-closes semblent faire un dernier effort pour jeter un sourire; on croirait qu'elle veut une fois encore saluer les jeunes compagnes de sa courte vie..... Je n'aime point cette profanation du trépas... Que n'a-t-on ouvert aussi les yeux afin de mieux rappeler l'existence? Non, cela fait mal de parer ainsi la mort, ce reste malheureux d'un corps que l'âme a quitté pour jamais...

Détournons les yeux de ce tableau par trop sinistre, et l'heure aussi bien que l'estomac nous conviant, après cette première course au clocher à travers la rue de Tolède, allons prendre notre repas à la table de l'Hôtel de Rome.

Ce que nous allons raconter de ce repas et de ce genre d'hébergement se retrouve à peu près dans tous les hôtels napolitains, sauf le plus ou moins d'écus donnés en échange des quantités à absorber, si on le peut.

C'est à un banquet que nous nous sommes assis, et non pas à

un simple dîner. Le fait est que les bons Napolitains, qui déjeunent d'une glace et d'un petit pain microscopique, doivent ressentir un appétit formidable, à quatre heures de relevée, quand le repas, l'unique repas réel qu'ils se donnent leur apparaît enfin. Mais qu'on ne donne pas le titre de cuisine française au dîner qu'on nous a servi, par exemple : il est bel et bien italien : potage de macaroni gros comme des baguettes de tambour, et dont vingt personnes ont fait une consommation à lester tous les estomacs d'un régiment; macaroni à la sauce tomate; pâtes, encore des pâtes pour entremets, c'est par trop empâter son monde. Je passe sous silence nombre de plats sans forme ni goût connus, ne faisant nullement partie de la cuisine française, et que mettraient à l'index Carême et Chevet, nos illustres maîtres ès-science culinaire. Heureusement nous ne sommes pas difficiles, et nous nous contentons, sans mot dire, de l'alimentation du crû.

A notre sortie de la salle à manger, et alors que, le cigare à la bouche, et en vrais flâneurs, nous nous campons sous la verandah de la porte, sur le quai Sainte-Lucie, nous voyons défiler, arrivant par le largo du Palais-du-Roi, nombre de voitures et d'équipages dont les beaux messieurs en habit noir et les dames en toilettes plus ou moins élégantes, nous rappellent que c'est le moment fortuné de la promenade du monde aristocratique de Naples, sur le quai de la Chiaja (prononcez Kiaïa).

Nous nous installons aussitôt dans le calessino le plus confortable que puisse nous offrir la station voisine, et nous prenons rang dans la file des voitures. On suit d'abord une pente douce qui, du largo di Santa-Lucia, descend, à travers les rues de Chiatamone et Vittoria, fort sinueuses, et très étranglées par le château de l'Œuf, dont la masse énorme, résidence des forçats, les sépare du rivage, jusqu'à un quai immensément large, long comme notre rue de Rivoli, et qui fait bordure à la mer, en droite ligne. C'est la Chiaja, que l'on nomme aussi, à Naples, la rivière de la Chiaja, comme à Gênes le bord de la mer s'appelle rivière de Gênes. Cette ravissante promenade s'étend en effet du châ-

teau de l'Œuf à la Mergellina, le quartier des pêcheurs, au pied des collines du Pausilippe. Elle est encadrée, à l'opposé de la mer, par une longue ligne architecturale des plus beaux hôtels et des plus riches palais : Palais du prince de Salerne, Hôtel de la Grande-Bretagne, Hôtel de l'Univers, Hôtel Vittoria, Hôtel Crocelle, Hôtel de Bellevue, Hôtel des Etrangers, etc. Mais entre ces hôtels et la mer qui déferle sur les talus de la plus charmante plage, s'étendent trois voies : la première, dallée de marbre, pour les voitures; la seconde, sablée, pour les cavaliers; et la troisième, plus large, beaucoup plus large que les deux autres, et enfermée dans une grille qui en fait le tour, pour les piétons. Celle-ci se nomme *Villa-Reale*. Elle est plantée d'arbres toujours verts, sillonnée de belles allées, tapissée d'épais gazons, et bordée de siéges pour les promeneurs fatigués. La foule y est énorme, car les équipages s'arrêtent à la grille, et la fashion de Naples y fait parade en telle affluence qu'il faut y emboîter le pas et y suivre les rangs pressés, tout comme à une queue de théâtre. Heureux les élus qui peuvent s'emparer de quelques siéges dans cet Eden, et prendre le frais sous les arbres, en face du golfe qui rutile des derniers feux du jour.

Le coup d'œil de la Chiaja et de la Villa-Reale est réellement un des plus animés qui se puissent voir, et, sans contredit, c'est la plus belle promenade du monde, moins pour l'espace et la verdure, que pour l'aspect magique des collines du Pausilippe, de la longue ligne de palais, de la ville étagée en amphithéâtre, et de la magique perspective du golfe, de ses rivages, et des îles bleuâtres qui se dessinent sur ses vagues. Si les équipages des signori ne sont pas très brillants, si les cavaliers ne sont pas de la fine fleur des pois, comme nos dandys parisiens, dont le luxe écrase ; si les toilettes des dames ne semblent pas des plus fraîches, ni du meilleur goût; si enfin les physionomies n'ont rien, même chez les plus jeunes promeneuses, qui touche, saisisse et émeuve, d'autre part la nature y déploie de tels prodiges qu'on est ébloui, fasciné, ravi.

Disons que les Napolitaines jouent de l'éventail à l'égal des

Madridlènes. Une femme sans éventail, à Naples, est une chose inconnue. C'est avec l'éventail qu'on se salue, comme nos officiers avec l'épée ; c'est avec l'éventail qu'on joue du télégraphe à l'adresse des promeneurs que l'on ne peut aborder ou qui passent en calèche ou à cheval sur la chaussée. De cet abus de l'éventail il résulte que, le soir, à la Villa-Reale, où assurément règne le calme et se produit le bon ton du silence, silence qui n'existe que là dans Naples, les éventails qui se ferment et s'épanouissent sans paix ni trêve font planer dans l'air un frou-frou singulier, un étrange balancement mesuré qui vous berce.

Certainement le Napolitain a ses raisons pour ne pas aimer des rayons de lumière trop éclatants ; on le dit un peu râpé. On prétend même qu'il s'enveloppe chez lui, d'ordinaire, dans une robe de chambre passablement fanée, et qu'il jeûne souvent, afin d'économiser et... d'avoir voiture. C'est là son luxe. On ajoute encore que, dans l'impossibilité de satisfaire aux frais de ce luxe nobiliaire, une famille se réunit volontiers à une ou deux autres familles, et qu'alors, avec l'apport des trois bourses, on possède enfin l'équipage tant convoité, dont chaque famille jouit à tour de rôle. J'aime à croire qu'il y a calomnie dans ces dires. Si le Napolitain s'enferme, de jour, dans la pénombre de sa demeure, c'est à cause de la chaleur du climat : et, s'il sort seulement à la tombée du soir, c'est uniquement pour jouir du spectacle des belles nuits étoilées du golfe.

En effet, à cette heure où les étoiles s'allument peu à peu dans l'azur du firmament, à cette heure où, semblable à un large charbon de feu qui flotte dans la vapeur de l'horizon, la lune se dégage lentement des brumes, et sort, claire et brillante, en un beau demi-globe, des gros nuages refoulés sur les vagues par la brise du soir, quel aspect magique offre aux regards fatigués du jour la vaste étendue du golfe napolitain ! Que la phosphorescence de ses larges ondulations est admirable ! N'est-ce pas le plus sublime spectacle que de voir la crête des flots s'illuminer d'une vive clarté bleuâtre, qui s'éteint bientôt ensuite après

l'affaissement et le brisement de la lame? Mille feux surgissent tout-à-coup sur divers points du golfe, du moment qu'ils sont agités. Ils s'étendent en longs rouleaux mobiles, jouent follement à la surface de la mer et disparaissent bientôt pour se rallumer ailleurs. Toute la frange de la plage ruisselle de feux. Chaque remous, en frappant la grève, semble pétiller et lancer des flammes furtives. Quelquefois, c'est une nappe immense qui se déploie, toute constellée de paillettes rutilantes; quelquefois, un serpent fluet qui se tord en ondulant, s'allonge, bondit et se perd au milieu des ombres. Il suffit du moindre canot sillonnant la rade pour provoquer tout autour de lui une illumination subite et laisser à sa suite une longue traînée lumineuse. Une poignée de sable que l'on jette dans la vague fait sautiller toute la surface environnante, et chaque grain du rivage brille comme autant de perles. Qu'un lazzarone ou un pêcheur de la Mergellina se baigne, les gouttes d'eau qui couvrent son corps, à sa sortie de l'eau, deviennent autant d'étincelles d'argent.

On n'est jamais si impatient de connaître les curiosités d'une ville que le jour même qu'on y arrive. Il n'est pas de fatigue qui tienne, et quelque raides que soient les jambes, on va encore, on va toujours, jusqu'à ce qu'un souffle d'ahan vous arrête court ou que le sommeil vous ferme les yeux. Or, il nous restait à voir un coin de Naples tellement original, chaffriolant, excentrique, picaresque, fantasmagorique et interlope, et qu'il était essentiel de ne visiter que la nuit, qu'au souvenir de cette curiosité, nous nous sentîmes pris d'une envie nouvelle de nous envoler. Nous fîmes donc nos adieux, pour ce soir-là, aux suaves et placides splendeurs nocturnes du golfe, et tournant le dos à la Villa-Reale, nous remontâmes à pied les quais que nous avions descendus en voiture.

Au moment où nous franchissions le largo di Santa-Lucia, partait en mille gerbes de feu, en éblouissantes fusées, en soleils extravagants et en rutilantes cascades, le feu d'artifice préparé dès le matin, en face de la petite chapelle voisine de notre Hôtel de Rome, et à la gloire de sa patronne. Nous laissons les heu-

reux Napolitains s'y livrer à l'extase, et suivant en sens inverse la route que notre corricolo triomphateur nous avait fait prendre le matin pour arriver au quai Sainte-Lucie, nous atteignons le Castello-Nuovo et le Môle, dans le quartier de la Marinella.

Le but de notre visite est la strada del Porto, la rue du Port. En Espagne, qui n'est pas allé à Séville n'a rien vu de merveilleux : à Naples, qui n'a pas vu, revu la strada del Porto, ne connaît pas la grande merveille de la cité. A peine débotté, le voyageur court à la strada del Porto. Les empereurs, les rois, les princes, les kaïmakans, les woyvodes et les caciques qui font escale à Naples, avant toutes choses s'empressent d'aller rendre hommage à cette fameuse strada. Seulement, il est bon de ne pas se présenter en costume par trop fashionnable : il y aurait de graves inconvénients.

A la strada del Porto, nous sommes dans la ville basse, dans le vieux Naples, et nous touchons encore à la mer, car naturellement la rue du Port aboutit à la mer. Elle met en communication le Môle, le Castello-Nuovo et la Marinella avec le *largo del Mercato*, cette place illustre entre toutes, où le lazzarone Mazaniello fit sa terrible révolution contre les Espagnols et les immola à la vengeance du peuple, mais près de laquelle lui-même fut immolé quelques jours après son triomphe.

La strada del Porto est longue; elle est large; ses maisons sont très hautes, et cependant elle ne suffit pas au peuple, au bas peuple, qui la remplit des dalles de la chaussée au faîte des étages supérieurs. A travers les innombrables guenilles qui se balancent au vent, comme des drapeaux à leurs hampes, d'une fenêtre à l'autre; parmi les tendines fanées, ternies, trouées qui décorent les fenêtres et les balcons pour garantir du soleil; sous les bannières des madones peintes sur soie que la brise fait flotter, vous voyez en l'air, le long des deux lignes de demeures, plus de dix mille têtes d'hommes, d'enfants, de femmes, de jeunes filles, riant, criant, grimaçant, s'ébaudissant, lançant à travers l'espace les lazzis les plus ébouriffants qu'il soit possible d'entendre. Mais ce n'est pas assez de cette canaille qui mugit

aux fenêtres et s'amuse du spectacle de la rue, car c'est un spectacle que la rue, le spectacle du souper du peuple, en plein vent! dix mille autres poitrines d'hommes, d'enfants, de femmes et de jeunes filles qui pataugent sur les dalles de la chaussée, répondent aux cris et aux hurlements qui s'échappent des fenêtres de tous les étages. Ces dix mille personnages sont en grand émoi, en effet, car leurs dix mille estomacs cherchent à manger, et ils trouveront : tout abonde dans la strada del Porto. Repoussez le vertige, si possible, lecteur, et faites un effort d'imagination pour bien saisir le tableau que je mets sous vos yeux.

Ici, pas un pouce de terrain qui ne soit livré aux marchands et aux ustensiles de leur commerce, et à la populace qui les entoure. La strada n'est pas seulement une rue, c'est un vaste restaurant, et quel restaurant! Pour le bien juger, il faut, avant tout, s'habituer quelque peu à voir à travers la fumée et à la respirer. Qui dit restaurant, dit aussi cuisine : or, le restaurant et la cuisine, c'est le sol même de la strada, dont les dalles immondes disparaissent sous une épaisse couche de fumier et de détritus de toute sorte. Oui, la strada del Porto semble posséder une multitude de petits volcans qui vomissent flamme et fumée; c'est une longue cheminée; c'est un laboratoire d'enfer, un incompréhensible fourneau où le bois brûle sur les dalles, où le charbon rougit entre des pierres amoncelées, où la friture souffle, où la graisse grésille, où les marmites bouillonnent, où les bouilloires grincent, où les chaudrons murmurent, où les casseroles mijotent, d'où émanent des odeurs sans nom, des brises chaudes, fétides, qui vous écœurent. C'est une immense taverne où l'on boit, où l'on mange, où l'on s'enivre. Oh! honte!

Il n'y a pas que des hommes, des femmes, des filles et des gamins qui grouillent dans cet étrange pandœmonium : voici des porcs, de ces porcs dodus au poil si lisse, qui s'y permettent une foule d'excentricités; voici des vaches qui s'y promènent, des chevaux, des ânes, qui s'y vautrent, des chiens, des poules, qui s'y pourchassent, et, au milieu de cette ménagerie, des curieux et des touristes de toutes les nations qui se démènent

comme ils peuvent au milieu de l'horrible fumée, à la lueur des lampions rougeâtres et des lampes nauséabondes, trébuchant, glissant, tombant parmi des monceaux de poissons visqueux, des collines de concombres et de courges, et des pyramides de fraises de veau, de rouges foies de bœuf, et mille autres victuailles sanglantes et impures.

Et quel bruit, quel tapage, plane sur cette foule ! quelles clameurs aiguës ! quelles vociférations étourdissantes ! quel inimaginable vacarme ! c'est une vraie scène de sabbat digne des pinceaux de Callot ou de Goya. La plume ne peut rendre le grotesque, le burlesque, le réalisme d'un tel tableau ; la mienne s'y refuse.

Les vendeurs qu'on y rencontre le plus et qui beuglent le mieux sont les marchands de pastèques.

— *Co tre calle, vive, magne, e te lave la faccia !* hurlent-ils, ce qui veut dire : Avec trois centimes, tu peux boire, manger et débarbouiller ton visage...

En effet, avec la chair rouge et fondante des pastèques qu'ils débitent sans interruption à une foule avide qui fait ses délices de ces fruits, il y a moyen de satisfaire ces trois besoins de la nature.

Près de l'un de ces marchands de pastèques dont les écorces jonchaient le sol, je vis un Anglais, trop richement vêtu pour la circonstance, tomber les quatre fers en l'air, de la façon la plus comique du monde. Notre gentlemen de se mettre en fureur, et le peuple de rire, mais de rire comme on ne peut rire qu'à Naples !

Quelles étranges pollenta se préparent ainsi en plein air, sur la strada del Porto ! Ce sont des ratas à défier l'appareil de Marsh, mais le peuple napolitain les trouve exquis, et il les absorbe sur place, en riant, en piaillant, en braillant. Approchons-nous de l'une de ces cuisines. Cette marmitonne, aux mains rouges comme les pattes d'un homard, harponne je ne sais quel mets dans la mer d'huile qui gargouille devant elle, et le livre au consommateur avide de le savourer du gosier comme il le dévore de l'œil.

Ce sont des cuves de fonte que ce gargotier active : des nuages de chaudes vapeurs s'en exhalent; un bâton fumant est couché sur l'orifice du gouffre béant. Un chaland se présente : le gargotier plonge le bâton dans l'abîme des cuves et en retire à califourchon de grands filaments jaunes, qu'il amoncelle sur l'angle d'une table de marbre blanc et qu'il arrose incontinent d'une sauce couleur de brique. C'est un épais macaroni à la tomate. L'amateur saisit le mets à pleine main et se l'ingurgite aussitôt, sans souci du degré de chaleur. Quel aliment peut donc renfermer cette énorme marmite sous laquelle flamboient des bûches de sapin? Un lazzarone se présente, voyons. Une fourchette digne de Gargantua s'enfonce dans le récipient, et y pêche une peau cartilagineuse que reçoit une banquette de bois. S'allonge un couteau, vrai frère de la fourchette, et la livraison faite est avalée sans retard; à peine ai-je eu le temps de reconnaître des tripes, qui sont loin d'être à la mode de Caen. Ici, sur d'ardents brasiers, rôtissent des sardines, cuisent des polypes de mer, grillent des vengoli, s'éparpillent des mets indéfinissables, toutes choses qui trouvent des estomacs heureux de s'en gonfler et d'en jouir. Là, dans des bassins de terre cuite vernissée d'ocre et de cinabre, nagent et flottent d'autres denrées dont le cuisinier seul connaît l'amalgame. Passent, se croisent et hurlent tous les mangeurs, les uns épluchant des figues de Barbarie, fruit long et rond, couvert de petites épines semblables à celles des cactus dont il est le produit, et que les Napolitains apprécient plus que nous l'ananas, et enfin les autres s'emboquant d'oranges, de cédrats ou de limons. Etendu sur des bancs, sur des litières de loques ou de paille, sur les marches des maisons ou les dalles un peu moins embarrassées, le peuple de la Marinella soupe de cette façon. La consommation est effrayante. C'est un repas pantagruélique, d'autant plus digne d'être chanté par Homère qu'un rire immense s'en élève et qu'il se passe dans les nuages... non les nuages de l'Olympe, mais ceux d'une épouvantable fumée dont l'analyse donnerait des résultats fort intéressants pour la science. Vue à distance, cette scène gigantesque de toute

une rue peuplée de quinze mille convives en délire, ferait les délices d'un Teniers, et vaudrait au monde de nouveaux chefs-d'œuvre.

Les quais de Naples, comme le rivage de la mer qu'ils pourraient loger sans interruption, offre cependant une solution de continuité. C'est à partir du quai Sainte-Lucie qu'ils sont interrompus par l'Arsenal d'abord, qui occupe sur les bords du golfe un assez large espace, mais encore par la masse imposante et les terrasses successives des jardins du Palais-du-Roi, qui descendent jusqu'à la mer. Aussi, quand on a traversé le largo di Santa-Lucia, fait-on subitement un angle droit qui de l'Arsenal conduit sur la place du Palais-Royal, oblique ensuite à droite devant le théâtre de San-Carlo, une de ses dépendances, et aboutit au Castel-Nuovo et au Môle, où l'on retrouve et le port et le quai de la Marinella.

Nous revenions donc, très tranquillement, les mains dans les poches, mon compagnon de voyage et moi, tout en philosophant à outrance à l'endroit du festin nocturne de la strada del Porto, lorsque arrivés à l'angle de l'arsenal, nos yeux se portant machinalement vers les terrasses des jardins du roi et s'étendant de là jusqu'aux collines de Sorrente et de Castellamare, nous vîmes, non sans effroi, sur un point culminant fort étendu, luire et se développer dans une atmosphère roussâtre, rutilante, comme d'immenses brasiers, comme une fournaise gigantesque qui rayonnait d'ici, de là, en larges et longs zig-zags, tombait en immenses cascades de feu, et sillonnait l'espace à de grands éloignements du foyer principal. Nous demeurâmes ébahis, et notre premier mouvement fut de croire à un incendie... Nous oubliions que nous étions à Naples, et malgré l'attrait qu'il devait nous offrir, surtout en cette première nuit de notre séjour dans son voisinage, nous ne pensions pas au Vésuve, nous ne songions plus que nous étions assis sur un volcan!

La magie de ce spectacle grandiose nous cloua sur place bien autrement que la comédie de la strada del Porto... Nous restâmes une heure encore à contempler de loin cet étrange phéno-

mène de la nature, cet immense vomitoire des feux souterrains du globe... Il nous semblait alors que nous entendions retentir de sourdes détonations, et que par moment les entrailles du sol oscillaient sous nos pieds. Cela pouvait être d'autant plus vrai que le volcan était alors en éruption, mais en éruption digne de remarque. Aussi ne pourra-t-on jamais se figurer la puissante impression qui nous saisit à cette vue. Le souvenir des horribles désastres de tant de villes, victimes des fureurs de ce redoutable volcan, ensevelies sous terre dans cette zone noire qui entourait le Vésuve comme d'une vaste ceinture de deuil, nous revenait à l'esprit, et nous nous promettions bien, certes! d'aller au plus tôt contempler de près ce prodige qui fait tressaillir et frissonner de loin comme de près ceux qui cherchent à en sonder les mystères.

Il était minuit quand, épuisés de fatigue, assourdis par le bruit de Naples et du quai Sainte-Lucie, qui, comme une poitrine de fer haletante, grondait toujours, mais surtout émus par la splendide vision du volcan, dont nous ne pouvions détacher les yeux, nous allâmes enfin prendre du repos dans notre appartement, où les clameurs du largo et les reflets de son illumination brillante, en verres de couleur, figurant des portiques, des arceaux, des galères, nous suivirent et nous donnèrent le plus affreux cauchemar.

IV

Fâcheuse rencontre au largo del Castello-Nuovo. — Déjeuner à la mode napolitaine. — Utilité des cornes. — Jettatura et jettatori. — Dangers du mauvais œil. — Visites aux églises. — La chiesa di San-Gennaro. — Histoire de saint Janvier. — Premier martyre à Nole. — Amphithéâtre de Pouzzoles. — Scènes de bourreaux. — Second martyre. — Culte de saint Janvier. — Magnificences artistiques de la cathédrale de Naples. — Basilique de Santa-Restituta. — Sentiments religieux des Napolitains. — Scènes religieuses. — Le prêtre et les fidèles de l'Annunziata. — Les impressions nerveuses du peuple. — La Mardorine. — Les Flagellants. — La Madone de l'Arc. — La chiesa di San-Domenico. — Le Saint-Denis de la maison d'Aragon. — Santa-Chiara. — L'Incoronata. — Où le peintre *Giotto* a laissé des souvenirs. — La petite église del Purgatorio. — Ce qu'on y voit et ce que l'on y entend, un soir. — Clocher del Carmine. — Défense de prononcer le nom de Masaniello. — Une œuvre de *Thorwaldsen*. — Santa-Maria della Piéta. — Curiosités de ce sanctuaire. — Les statues de *Corrudini*. — San-Giovanni a Carbonara. — La Chartreuse de Saint-Martin. — Panorama incomparable. — Le château Saint-Elme et les collines centrales de Naples.

Il y avait quelques jours que j'étais à Naples, lorsque, un matin, j'errais à l'aventure du côté du Palazzo-Nuovo, flanqué de tours ornées de moncharabys, et, sur le quai de la Marinella, contemplant les vaisseaux de toutes les nations qui entremêlent là leurs enfléchures et leurs épars, lorsque je me trouve jeté par la foule contre un personnage de tenue fort équivoque. Je lui demande pardon d'un mot, et je contemple mon individu. C'est un grand flandrin, en habit noir râpé hermétiquement fermé jusqu'à la cravate, un chapeau déteint par de nombreuses saisons couvrant son chef aux longs cheveux gris flottants, et une paire

de monstrueuses lunettes vertes à califourchon sur un nez aquilin d'une respectable envergure.

Cet homme, maigre et blême comme don Quichotte, me lance un regard indéfinissable par-dessus l'orbe énorme de ses verres de lunettes, et, soudain, je me sens frappé en pleine poitrine par ce regard, comme d'un projectile invisible.

Je me rendis, une heure après, tout préoccupé par ce ridicule incident, rue de Tolède, où j'étais invité à dîner chez le banquier Sella, pour qui j'avais eu des lettres de recommandation.

Le repas fut servi à la mode napolitaine, et j'avoue que la cuisine de Naples a du bon. On mange bien dans le midi de l'Italie, au repas du soir, attendu que le déjeuner est nul dans les pays chauds : mais on cause surtout avec une verve et un entrain qui sont évidemment le caractère de cette contrée volcanique.

— A propos, mon cher Parisien, me dit à brûle-pourpoint l'aimable madame Sella, à propos, avez-vous des cornes?

Cette question, très amphibologique, me parut d'autant plus disgracieuse que je ne savais que répondre.

— De grâce, Madame, m'écriai-je sur un ton lamentable, épargnez-moi. C'est un problème à résoudre que vous me donnez là. Veuillez donc le formuler d'une façon nette et précise.....

— Mais je ne puis cependant que vous dire ceci : Avez-vous pris sur vous une corne quelconque, en corail, par exemple, ou bien une petite main de la même matière, dont le pouce, l'annulaire et le medius sont fermés, tandis que l'index et le petit doigt, bien ouverts et tendus, semblent faire des cornes à qui les regarde? reprit la femme de notre amphitryon.

— Mais au moins, chère Madame, veuillez me dire à quoi bon ces cornes, et que signifie cette prétendue sauvegarde, dont vous me conseillez l'emploi? dis-je en riant, et cependant fort intrigué. J'avoue, ajoutai-je, qu'en me présentant déjà plusieurs fois chez vous, Madame, j'ai été très étonné de voir sous votre vestibule une effrayante et monstrueuse paire de cornes, menaçant d'em-

brocher et de perforer vos visiteurs. Soyez donc assez aimable pour me donner le mot de l'énigme...

— Le Napolitain croit à la *jettatura* et aux *jettatori*, me répond madame Sella. On n'entre plus dans une maison de Naples qui se respecte tant soit peu et qui veille au salut de ses habitants, sans que l'on trouve à la porte principale une paire de cornes plus ou moins formidables. Or, c'est contre cette jettatura et contre le jettatore que ces cornes agissent. C'est le talisman le plus énergique pour repousser les maléfices, le mauvais sort, tout sortilége généralement quelconque dirigé contre la maison et ceux qu'elle abrite...

— Mais que signifient votre jettatura et vos jettatori ? demandai-je, très étonné, en face de l'assertion parfaitement sérieuse de la dame du logis.

— *Jettatura* veut dire *sort jeté, mauvais œil* qui vous regarde et vous dévoue au malheur... réplique madame Sella; et *jettatori* s'applique aux misérables qui vous *jettent un sort* dont infailliblement vous devez être victime, en vous regardant de travers...

— Sardanapale!... m'écriai-je, tout effrayé et me palpant pour bien m'assurer que je n'avais rien de lésé dans le torse ou ailleurs.

— Eh bien ! qu'avez-vous?... demanda M. Sella.

— J'ai..... que..... tout-à-l'heure, en venant ici, et alors que je traversais la Piazza Reale, un homme, tout de noir habillé.....

— Les lunettes vertes sur le nez ?... s'empressa de dire une des jeunes filles...

— Précisément !... continuai-je...

— Il vous a regardé? fit mon voisin de table.

— De très mauvaise humeur, car je l'avais vigoureusement coudoyé... répliquai-je.

— Alors, mon très cher, gare à vous... riposta le banquier...

— Au plus vite, envoyez chercher des cornes... ajouta l'un de mes interlocuteurs émus...

— Il n'est plus temps !... dis-je, consterné.

— Peut-être... répondit madame Sella...

Une heure après, l'amulette en question se balançait à la chaîne de ma montre, en guise de breloque. Pour assurer mon salut corporel si cela se pouvait, une des jeunes filles avait poussé le dévouement et la générosité jusqu'à me faire don d'une charmante petite corne montée en or... Je pouvais désormais braver et la jettatura et les jettatori...

Mais le regard du grand flandrin tout de noir habillé, et des lunettes vertes colossales chevauchant sur son nez, était là toujours devant mes yeux. Mon talisman aurait-il la vertu d'effacer l'impression de ce mauvais œil déjà subie?..... Là était la question...

Mes aventures y répondront amplement.

En rentrant à l'hôtel, je m'empressai de donner à Julien le conseil de s'armer contre le mauvais œil : mais il partit d'un éclat de rire si vibrant et tellement sceptique, que je l'abandonnai à son mauvais sort.

Julien avait employé sa matinée à visiter les églises de Naples. Il les jugeait en artiste consommé qu'il est, car il ne voyage que pour se livrer à l'étude de l'art. Ce qu'il m'en dit me fit sortir à l'instant même pour me mettre en quête des plus fameuses.

A tout seigneur tout honneur. Je commençai par la *chiesa San-Gennaro,* à l'heure même où on venait de l'ouvrir, car, dans le milieu du jour, en Italie, les églises sont toujours fermées.

San Gennaro ou saint Janvier est le patron de Naples. Un mot sur sa vie, car dans cette ville il n'est question que de saint Janvier.

C'était à l'époque terrible où le sang des nouveaux chrétiens coulait sous les haches et les pinces des bourreaux, où leurs corps étaient livrés à la dent cruelle des bêtes féroces dans les arènes de l'empire et au Colysée de Rome. Le pieux évêque Janvier gouvernait l'Eglise de Ravenne, et Dioclétien et Maximien tenaient la verge de fer qui pesait sur cent peuples vaincus. Lors

de la persécution ordonnée par ces empereurs contre les adorateurs du Christ, Janvier fut conduit à Nole, non loin de Naples, pour y être présenté au tribunal de Timothée, préfet de la province de Campanie. Le ministre d'un pouvoir despotique comprit bientôt, aux réponses énergiques du pieux évêque, qu'il lui serait impossible de l'engager à renoncer au christianisme et à sacrifier aux idoles. Aussi le fit-il soumettre aux plus cruelles épreuves pour arriver plus vite à le dompter. Le martyr passa tour à tour par les fournaises ardentes, les chevalets, les tenailles de fer et les bêtes fauves, auxquelles il fut jeté comme une proie, en présence d'une foule immense venue de fort loin pour jouir de cet affreux spectacle. Mais calme et serein au milieu de ces épouvantables supplices, Janvier ne craignit pas de confesser hardiment sa foi, et l'intrépide athlète fatigua la violence de ses bourreaux, en même temps que, par sa vertu puissante, il éloigna de lui les lions, les tigres et les panthères, qui se mirent à lécher ses pieds, sans vouloir lui faire le moindre mal.

Le cirque de Nole fut témoin de ce premier prodige.

Alors Timothée, transporté de colère, fit attacher Janvier à son char, et, comme dans l'amphithéâtre de Pouzzoles, on préparait des jeux en l'honneur des empereurs, et qu'on devait y verser le sang d'autres martyrs, le préfet de la Campanie conduisit le saint évêque à Pouzzoles, là, à la porte de Naples.

Je ne vais pas faire la description d'un amphithéâtre. Tout le monde sait maintenant que c'était un immense édifice destiné chez les Romains à donner au peuple des spectacles, des combats d'animaux, de gladiateurs, des représentations dramatiques, des exercices nautiques, etc. L'amphithéâtre était de forme ovale ou ronde. Dans le milieu était une vaste arène, *arena*, ainsi appelée du sable fin qui la recouvrait, et où avaient lieu les spectacles.

L'arène était entourée d'un large mur, haut de 4 à 5 mètres; sur ce mur était placé un premier rang de siéges, nommé *podium*.

A partir du podium, des rangs de siéges, placés les uns au-dessus des autres, s'élevaient en gradins jusqu'au sommet de l'édifice. Ces siéges étaient divisés en trois étages, entre lesquels il y avait des allées circulaires, *præcinctiones*.

De distance en distance étaient pratiqués des escaliers pour monter d'un étage à l'autre, *scalaria*.

Sous le premier étage de siéges, autour de l'arène, étaient des voûtes peu élevées, dans lesquelles on renfermait les gladiateurs, ou les bêtes féroces qui devaient combattre, ou l'eau qui devait changer l'arène en bassin pour les naumachies. Ces voûtes, *caveæ*, étaient fermées par des grilles de fer; et au-dessous d'elles, entre le mur et l'arène, était un canal plein d'eau, *euripus*, qui empêchait les bêtes féroces de s'élancer sur les spectateurs.

Le peuple entrait et sortait par de vastes portes nommées *vomitoria*.

L'amphithéâtre était découvert. Mais quand il pleuvait, ou que la chaleur était trop forte, on étendait au-dessus d'immenses voiles.

Les hommes de chaque condition avaient un quartier particulier, *cuneus*. Des maîtres de cérémonies, *designatores*, assignaient à chacun sa place. L'empereur, les sénateurs et les ambassadeurs étrangers se plaçaient sur le podium. Le siége de l'empereur, *suggestum*, était élevé comme une tribune et surmonté d'un dais. La place de celui qui donnait les jeux et celles des vestales étaient semblablement décorées. Derrière les sénateurs étaient les chevaliers sur quatorze rangs. Derrière ceux-ci, enfin, le peuple s'asseyait sur des degrés de pierre, *popularia*.

J'ai visité dans tous leurs détails les divers amphithéâtres qui subsistent encore en Italie : j'ai parcouru avec un soin tout particulier celui de Pouzzoles, théâtre de la passion de saint Janvier : or, j'y ai rencontré ce que l'on ne voit dans aucun autre aussi nettement, soit à Nimes, soit à Vérone, soit à Capoue, soit à Cumes, et pas même au Colysée de Rome, les parties souterrai-

nes de l'édifice intactes, admirablement conservées, comme si elles étaient encore en usage.

Ce fut dans l'une de ces *caveæ* que fut jeté l'évêque de Ravenne, saignant, brisé, épuisé par sa course à la suite du char de l'infâme Timothée, deux jours avant les jeux.

Le martyr ne devait pas combattre seul pour la foi, en cette circonstance. Festus, diacre de son église; Didier, lecteur; Sosie, diacre de Misène, ville située en face de Pouzzoles, de l'autre côté du golfe; Procule, diacre de Pouzzoles, et deux laïques, Euthychès et Aruntius, devaient être exposés aux bêtes avec saint Janvier.

Je ne raconterai pas le drame funèbre qui se passa à Pouzzoles, en ce jour néfaste de la fête des empereurs. C'était le 19 septembre 305. Comme les bêtes féroces de Nole, celles de Pouzzoles refusèrent de dévorer Janvier. Aussi, afin de ne pas exciter une trop longue émotion qui aurait pu rendre le peuple favorable aux martyrs, Timothée ordonna-t-il à un habile gladiateur de trancher immédiatement la tête des victimes. On les fit donc s'agenouiller tour à tour sur une pierre de l'arène, et le gladiateur, s'approchant de Janvier, plaça la main gauche sur sa tête vénérable, posa le tranchant du glaive en travers de son cou, et une fois, une seule fois, interrogea des yeux le préfet, afin de s'assurer qu'aucun remords ne l'avait saisi à cet instant suprême. L'ordre fatal ne fut pas changé. Aussitôt le glaive brillant dans l'air s'abattit, et le martyr roula sur le sable sans la moindre convulsion. On montra la tête au peuple, puis le corps fut entraîné hors de l'arène, par la porte dite de la *mort*, et jeté dans une cellule appelée le *spoliarium*. La terrible exécution continua; mais pendant que la fête sanglante divertissait cette foule haletante, la dépouille mortelle de Janvier était mystérieusement enlevée par des fidèles dévoués, venus tout exprès de Bénévent, où on la transporta.

Après un long séjour dans cette ville, la précieuse relique du saint fut apportée à Naples, il y a quelques siècles, et c'est là encore qu'elle se trouve déposée, dans une chapelle souterraine im-

médiatement placée sous le maître-autel de l'église dédiée au martyr.

Depuis cette époque, le culte de saint Janvier est devenu célèbre dans toute l'Italie, mais particulièrement à Naples et à Pouzzoles, où l'on signale une foule de prodiges opérés par son intercession. Les Napolitains, entre autres choses, disent que saint Janvier arrêta subitement une éruption du Vésuve, si effrayante qu'elle menaçait les pays environnants d'une ruine complète. Aussi ne va-t-on nulle part, dans le pourtour du volcan, sans trouver la statue du saint couronnant les frontons des villas, des palais, des moindres demeures, et, le visage tourné vers la redoutable montagne, le bras tendu avec autorité vers le Vésuve, semblant lui défendre d'approcher jamais ses laves des habitations qu'il protège.

Sur le ponte della Maddalena, qui couvre le Sebeto, près de Portici, on voit de même une haute et belle statue du saint, en regard de l'ennemi qu'il conjure.

A Pouzzoles, les souvenirs du drame de l'amphithéâtre revivent dans une foule de monuments pieux.

Non-seulement le peuple de Naples considère le saint comme un patron et comme un protecteur, mais encore comme un ami familier qu'il comble de ses égards, qu'il comble de ses dons, et qui doit en revanche lui donner des marques non équivoques de son dévoûment. Je vous en présenterai la preuve lorsque je vais avoir à vous entretenir de la fête de saint Janvier.

Pour le moment, occupons-nous de la magnifique église qui lui est consacrée.

Le royaume de Naples a passé par bien des mains. Evidemment je ne puis mettre sous vos yeux la nomenclature de tous ses rois ni vous rien dire des tragédies dont elle fut le théâtre. Seulement je vous apprendrai que plusieurs de ses princes appartiennent à notre nation française. De ce nombre, Charles I^er^ d'Anjou, ayant résolu de construire en l'honneur de saint Janvier une église digne de ses mérites, choisit comme emplacement le point précis où se trouvaient alors, à l'orient de la ville et au

centre de l'antique Parthénope, la ville basse actuelle, les larges ruines d'un temple de Neptune. Mais son œuvre fut interrompue par le drame des Vêpres Siciliennes. Charles II la reprit, et Robert la mit à bonne fin, sur les plans et sous la direction du célèbre *Masuccio*.

C'est le Duomo actuel, la cathédrale de San-Gennaro, le bien-aimé patron des Napolitains.

Cet édifice, placé entre quatre tours à sextes aigües, style alors appelé *architettura Angioina*, et orné d'un frontispice superbe, ouvrage de *Baboccio di Piperno*, affecte la forme d'une croix latine, à trois nefs, formées par 118 colonnes de granit oriental, de marbre africain, et du précieux et rare cipollino, provenant d'édifices païens. Sa voûte est décorée de peintures dues au pinceau de *F. Santafede*, *V. Forli*, et *F. Impérata*.

L'église est d'un grand effet religieux, auquel ajoutent encore ses ornements.

On y admire surtout les deux églises adjointes de *Santa-Restituta* et de *San-Gennaro*, dont les entrées se montrent, la première à gauche, et la seconde à droite, dans les nefs latérales de la chiesa.

Le premier objet d'art que l'on remarque en entrant dans Saint-Janvier, est un vaste bassin de basalte égyptien, orné de masques bachiques, de thyrses et de festons de lierre, ayant certainement servi à contenir l'eau lustrale des anciens. Aujourd'hui ce bassin tient lieu de *fonts baptismaux*.

Au-dessus des deux portes latérales, à l'intérieur, deux superbes tableaux sur bois, peints par *G. Vasari*, représentent, l'un la Nativité de N.-S.; l'autre, les saints protecteurs de la ville.

La porte principale a pour décoration les *tombeaux de Charles I^er^ d'Anjou*, de *Charles-Martel*, roi de Hongrie, et de *Clémence*, sa femme, érigés en 1599 par le vice-roi d'Espagne comte d'Olivarès.

Au lieu de candélabres, le maître-autel est flanqué de deux admirables colonnes du plus précieux jaspe sanguin.

Dans le transept de droite, *chapelle des Minutoli,* fondée au VIII^e^ siècle par la famille de ce nom.

L'autre transept, celui de gauche, à côté du splendide tombeau du pape Innocent IV, laisse voir, en la cherchant quelque peu, encastrée dans le mur, à côté de la sacristie, une simple pierre tombale. Mais cette humble pierre porte le nom et cache le corps ensanglanté du malheureux André, frère du roi de Hongrie et époux de Jeanne I^re^ de Naples. L'histoire gémit sur un pareil crime. Aussi saluons ce dernier gîte d'un grand de la terre, et, par la nef latérale de gauche, allons visiter Santa-Restituta.

Une petite porte fort modeste donne accès dans la *basilique de Santa-Restituta,* jadis temple d'Apollon, dont 17 colonnes antiques ont pu servir à composer les trois nefs de l'édifice actuel. C'est en cet oratoire que, au IV^e^ siècle, se réunissaient les premiers chrétiens, à Naples, pour y célébrer les saints mystères. A ce titre, combien cette étroite enceinte n'est-elle pas vénérable ? Ce fut sous Constantin, et par son consentement, qu'en 324 on fonda la basilique sous le vocable de sainte Restitute.

Nous y voyons en cubes de verre coloré l'image de la sainte Vierge, ayant à ses côtés saint Janvier et sainte Restitute. C'est un travail antérieur à 1329.

De la porte de la basilique de Santa-Restituta à la chapelle de Saint-Janvier, il n'y a que la largeur de l'église. Mais comme je vous ferai bientôt assister au miracle du sang dans cette chapelle, ce sera le moment de vous la faire connaître.

A l'occasion des églises et du culte, à Naples, je vous dirai que le caractère napolitain s'y montre à nu, comme partout ailleurs.

Le peuple y arrive en foule. Il s'agenouille devant les Madones peintes de couleurs vives, devant les statues de Madones richement habillées surtout, car tout ce qui frappe les sens l'impressionne davantage. Alors il baise les pieds de la sainte image, et ceux du divin *Bambino,* comme il dit, et les fait baiser à ses enfants. Des mères font faire de même aux poupons qu'elles allaitent. On les voit mouiller leurs doigts de l'huile qui brûle

dans les lampes basses, s'en frotter les yeux, le front, les bras, toute partie du corps qui peut être en souffrance. Puis, ils placent en *ex-voto* des masques en cire à l'entour des saints auxquels une guérison quelconque peut être due. Enfin, pères et mères parlent souvent à l'image ou à la statue qu'ils vénèrent, à laquelle ils demandent quelque faveur, et cela, comme on le fait à une personne que l'on rencontre, amicalement, familièrement; ou bien les suppliants se prosternent, prient, gesticulent.

Un jour, je passais dans le voisinage de la *chiesa dell' Annunziata*, une très belle église due à *Luigi Vemvitelli*, avec une coupole très hardie, 44 colonnes superbes du plus beau marbre, d'ordre corinthien, soutenant la grande corniche aussi de marbre, et huit paires de colonnes doriques soutenant la *Confession*. La curiosité, l'amour de l'art, me fait entrer. On prêche; je m'assieds et j'écoute. A l'entour de la chaire sont groupés 2 à 300 hommes et femmes du bas peuple, dont les yeux brillants suivent tous les mouvements du prêtre. Parle-t-il avec plus de feu? gesticule-t-il avec plus d'énergie? hommes et femmes de crier, de hurler, de sangloter, mais à froid, l'œil sec, la bouche béante. Notez qu'il est question de l'enfer, *del' inferno!...* Le prédicateur reproche aux chrétiens leur endurcissement; il leur recommande d'éviter les flammes éternelles qui torturent tant de victimes, leurs amis peut-être, peut-être leurs parents, pères ou mères! Sur ce, grincements de dents, poitrines meurtries, bras levés au ciel, clameurs sans nom, glapissements, vagissements, mugissements! Vient un moment où le prêtre, saisissant le crucifix, rappelle que c'est pour ces fautes, dont nous sommes si prodigues, que le Fils de Dieu souffre de la sorte. Sa voix s'anime. Aussitôt, formidable *rinforzando* dans le tapage de la foule, piaillements sans nom. Les poings et les bras se lèvent, les visages s'irritent, les yeux s'injectent de sang; j'ai peur! Il me semble que toutes ces bonnes gens vont se livrer une bataille générale pour venger les géhennes de l'Homme-Dieu, causées par le péché, et je me dispose à m'éclipser. Point. Le prêtre descend de sa tribune, et tous ces hommes, et toutes ces femmes de se lever,

de se signer, de s'en aller, de se sourire, et, une fois dans la rue, de se répandre en causeries jubilantes, tout comme si de rien n'était.

Que dites-vous de cette étrange impressionnabilité?

J'ajouterai ceci : que, nonobstant la magnificence des églises, le service sacré laisse un peu à désirer. Il tient de l'indolence et de la malpropreté des Napolitains. Ainsi le linge d'autel est sale, fripé, souvent même déchiré. Les ornements des célébrants sont fanés, usés, mal choisis, de mauvais goût. J'ai assisté à des messes servies par de petits lazzaroni en guenilles, et ces petits drôles oubliaient de répondre, oubliaient de servir, et contraignaient l'officiant à les rappeler à l'ordre, par un regard ou par un bruit de langue fort mal seyant en pareil lieu.

Qu'il y ait une foi vive chez le Napolitain, c'est un fait incontestable.

Les hauteurs pittoresques qui servent de toile de fond à l'immense et somptueux panorama de Naples sont couronnées par de splendides et massives constructions. C'est d'abord la grandiose *Chartreuse de Saint-Martin,* dont le cloître se compose de colonnettes de marbre blanc du plus délicieux travail, et dont aucune ne ressemble à ses sœurs. C'est aussi la *citadelle Saint-Elme,* forteresse inexpugnable, derrière laquelle passe un grand chemin qui conduit au couvent des Camaldules.

Au-delà, sur ces charmantes collines qui sont comme le commencement de la chaîne du Pausilippe, il se faisait chaque année, le jour de Pâques, une procession singulière qui avait pour objet de célébrer la résurrection du Sauveur.

Jésus-Christ, ressuscité, se mettait en route de je ne sais plus quelle paroisse. D'une autre paroisse voisine sortait aussi la *Madorine,* — Mater dolorosa, — suivie des saintes femmes toutes voilées de noir et cherchant le bien-aimé. Venait la foule. Hommes, femmes, enfants, jeunes gens, jeunes filles, tout chacun pleurait, gesticulait, se lamentait, en face de la désolation de la sainte Mère. Mais, après un temps consacré à la recherche du crucifié, la Madorine apercevait enfin son cher fils sauvé de la

mort. Aussitôt les deux cortéges se réunissaient, les pleurs cessaient, la joie reprenait le dessus, Jésus se jetait sur le sein de sa mère, et tout le peuple était dans le ravissement.

La représentation de ce mystère sacré est interdite désormais, à partir de cette année 1873.

Hélas! c'est ainsi que s'effacent les plus grandes coutumes!

Ainsi, aux Ponticelli, sous le Vésuve, on ne donne plus l'effrayant spectacle de ces Flagellants qui, pour attirer la compassion du ciel, se fustigeaient jusqu'au sang.

A San-Juliano, près d'Aversa, il ne descend plus d'anges, sous la forme d'enfants, de la pointe du clocher, le jour de la Pentecôte.

La fête de la Madone de l'Arc a bien pâli.

De la fête de Montevergine, à peine reste-t-il autre chose que la rentrée en ville, au grand galop des chevaux bardés de fleurs.

On ne voit plus guère, dans toutes les formes de sa tradition, que la fête de Pié-di-Grotta, en face du fameux tunnel de Pausilippe, deux curiosités dont je serai heureux de vous entretenir.

En sortant de la cathédrale de Saint-Janvier, par le grand portail, on voit devant soi, béante, une porte cochère qui donne entrée dans un couvent de Bénédictins, et permet de pénétrer dans la *chiesa San-Domenico*, qui peut passer pour un très bel édifice gothique.

Erigée en 1289, par l'habile architecte *Mazuccio I*[er], cette église fut restaurée, en 1416, par *San-Lucano*. Mais sa noble architecture disparut en partie pour faire place à un style fort capricieux.

La merveille de Saint-Dominique est le crucifix qui, selon la tradition, parla un jour à saint Thomas d'Aquin, en 1272, et lui dit :

— Dans vos œuvres, vous avez parfaitement parlé de moi, Thomas : quelle récompense désirez-vous?

A quoi le docteur angélique répondit :

— Aucune autre que vous-même, Seigneur!

En effet, c'est dans le cloître attenant que vécut, professa et très probablement composa son sublime ouvrage la *Somme contre les Gentils*, l'illustre et savant Thomas d'Aquin.

J'y ai vénéré le crucifix, et visité la cellule du saint. On y voit encore un fragment du pupître sur lequel il travaillait.

La sacristie de San-Domenico possède de magnifiques fresques de Solimène. Mais elle offre aussi aux yeux un étrange spectacle, qui ne laisse pas de causer une certaine émotion. Elle est le Saint-Denis des princes de la maison d'Aragon.

Dans une galerie supérieure qui fait le tour de la sacristie, se trouvent rangés de nombreux cercueils décorés de crépines de velours, d'écus, d'armoiries et de bannières. On peut soulever le couvercle de ces cercueils, et alors on voit des cadavres dans toute leur horreur...

J'y ai vu de la sorte le squelette d'un Petrucci, encore vêtu du pourpoint et des chausses espagnols, à demi rongés par le temps. J'y ai trouvé les restes du célèbre marquis de Pescaire, mort à trente-six ans, et si bien pleuré par sa veuve, Vittoria Colonna. Julien m'a fait signe d'aller à lui, et alors il m'a montré Ferrante Ier, d'Aragon, puis Ferrante II et la reine Jeanne, sa femme. Que la mort est hideuse, quand elle remplace la vie, même sur la figure d'une femme qui fut belle... L'effet de tous ces tombeaux, et de bien d'autres encore, ainsi placés sur une estrade aérienne, est des plus étranges et des plus bizarres.

A mon avis, l'église de Naples la plus intéressante après Saint-Janvier, c'est la chiesa di Santa-Chiara, c'est-à-dire Sainte-Claire. Elle est voisine de la rue de Tolède, sur les limites de la ville ancienne. Autrefois d'un gothique admirable tant il était parfait, et peinte par Giotto et son collaborateur Simone, on ne pouvait que rester en extase en face de sa beauté. Aujourd'hui, modernée, ruisselante d'or, de cinabre et de vermillon, elle offre une grande ressemblance avec la salle de spectacle du palais de Versailles. Sainte-Claire renferme les tombeaux des rois de la maison d'Anjou. Derrière le maître-autel s'élève le grand et beau

sépulcre du roi Robert, par Mazuccio le jeune, 1350. Le vieux roi y est représenté sous le double caractère de prince et de moine franciscain. Tout le fond du sanctuaire est occupé par les tombeaux de Jeanne Ire, femme d'André de Hongrie, de sa sœur Marie, et quantité d'autres princes et princesses.

Puisque j'ai entamé le chapitre des églises de Naples, je dois vous signaler, cher lecteur, le bijou par excellence, le plus riche joyau d'entre tous les monuments religieux de cette ville.

Dans une ancienne rue qui avoisine le Castello-Nuovo, et qu'on appelle strada delle Correge, actuellement Medina, se trouvait jadis le Palais-de-Justice.

Une chapelle étroite et sombre y était attenante. Mais cette petite chapelle était plus riche que la plus riche église, car *Giotto*, le fameux *Giotto*, l'avait ornée des splendides couleurs de sa merveilleuse palette. Ces fresques, divisées en huit compartiments, représentaient les sept sacrements et le triomphe de la religion.

Ces peintures étaient spécialement remarquables pour l'élégante beauté des têtes de femmes.

Dans le triomphe de la religion, on voyait le roi Robert Ier, par ordre de qui travaillait *Giotto*, et Charles l'illustre, portant, déployées, leurs royales bannières semées de fleurs de lis d'or.

Il advint ceci : Jeanne Ire, ayant donné la mort à son mari, André de Hongrie, par la main d'une Calabraise, et son cœur à Louis de Tarente, se fit couronner avec son complice, dans cette même petite chapelle, le 15 mai 1352.

Alors, en mémoire de cet événement, Jeanne fit élever une autre église dite l'*In coronata*, à laquelle on rattacha la chapelle du *Giotto*.

C'est ce trésor, égaré dans une rue populeuse, oublié par la foule qui passe ; c'est cette perle sans prix que j'ai vue, admirée, revue et admirée toujours, que je voulais vous signaler en quelques mots. Avis pour le jour où vous visiterez Naples !

Mais quelle magnifique litière passe donc ainsi fièrement au

milieu de la plèbe ébahie? On admire la belle dame aux riches atours qui la remplit de l'opulence de ses falbalas. Serait-ce donc une reine se promenant incognito à travers les rues de la bruyante cité?... Pas le moins du monde! Cette litière est tout bonnement un véhicule de louage, porté par deux lazzaroni, et qui renferme une sage-femme allant présenter pompeusement quelque nouveau-né aux fonts sacrés du baptême.

Telle est la rencontre que je fais, en me rendant à celle des églises de Naples qui, après Saint-Janvier, m'a inspiré le plus d'intérêt. C'est une simple petite chapelle, la *chiesa del Purgatorio*, sur ce largo del Mercato, le vaste théâtre où Mazaniello, le grand révolutionnaire de Naples, tint ses assises, d'abord, mais ensuite mit l'Espagne à deux doigts de sa ruine, en Italie.

Près de l'autel de cette modeste église, sur un tronçon de piperno, on voit deux fentes ensanglantées que l'on dirait produites par le tranchant d'une hache. En effet, ce tronçon de piperno servit de billot de justice à un bourreau de Naples, pour abattre deux nobles têtes d'enfants : Conradin, fils de l'empereur d'Allemagne Conrad IV, et dernier rejeton de la famille de Hohenstaufen, né en 1252, qui, pour avoir disputé le trône à Charles d'Anjou, fut saisi à l'âge de 16 ans, emprisonné dans la forteresse de Naples qui a nom *del Carmine*, et décapité sur la place du Marché; et son cousin Frédéric de Bade, autre dernier rejeton de la famille de Hapsbourg, qui avait malencontreusement suivi son parti.

Puisse le Seigneur pardonner à ceux qui se servent de l'épée! Mais, pour avoir souillé sa victoire par la cruauté, Charles d'Anjou fut puni par les Vêpres Siciliennes, et les deux victimes furent vengées par la main de Dieu.

J'ai visité cette chapelle aux dernières lueurs du jour, alors qu'elle était remplie de lazzaroni des deux sexes. Certes, si leur piété était véritablement éclairée, elle serait admirable. On donnait la bénédiction du saint Sacrement. L'orgue faisait entendre de mélancoliques symphonies, et j'aimais à en suivre les derniers soupirs qui allaient s'éteignant. Mais alors la voix criarde,

torrentueuse et glapissante des femmes couvrait le chant sacré de si furibondes clameurs de litanies, que je dus fermer les oreilles et m'enfuir au plus vite.

Je veux vous parler aussi du magnifique *clocher del Carmine*, qui, vu de la piazza del Mercato, ou de la mer, produit le plus bel effet, tant il est gracieux, svelte, aérien. Il surmonte la *chiesa del Carmine maggiore*.

C'est dans ce sanctuaire qu'est enterré Mazaniello, sans qu'on puisse désigner l'endroit où il repose. A cette occasion j'interrogeai un vieux prêtre qui, au nom de Mazaniello, s'écria mystérieusement :

— Chut! vous dites là un nom que l'on ne doit jamais prononcer à Naples!...

C'est là aussi que sont inhumés Conradin et Frédéric de Bade, les deux ennemis de Charles d'Anjou.

La chiesa del Carmine fut fondée et reçut sa dénomination de quelques Carmes, à leur retour du mont Carmel, d'où ils apportèrent une Madone peinte en noir et la dévotion à cette Vierge. J'ai vu, en effet, la Vierge noire, en bois, placée sur un autel qu'Elisabeth d'Autriche fit décorer lorsqu'elle vint ensevelir la dépouille de Conradin et de Frédéric de Bade. C'est sous cet autel que reposent ces infortunés princes, dont le tombeau porte simplement ces trois lettres R. C. C. Mais le roi de Bavière, Maximilien II, en 1847, fit aussi placer dans l'église une fort belle statue du jeune prince vêtu de la pourpre, la couronne sur la tête et l'épée à la main. Cet ouvrage est l'œuvre du célèbre *Thorwaldsen*.

Cent vingt-deux églises, à Naples! Et je vous parle à peine de six à huit!

Je termine ma revue par *Santa-Maria della Pieta*, placée dans le plus interlope des îlots de maisons du vieux Naples. Cette église minuscule est décorée de statues allégoriques, de l'école du *Bernin*, qui témoignent à la fois d'une grande perfection technique et du goût le plus dépravé.

Mon cicérone recommande particulièrement à mon admiration

le Vice convaincu, représenté dans un filet dont il ne peut se débarrasser. On remarque aussi la Pudeur, et le corps mort du Sauveur, enveloppé d'un linceul adhérent au cadavre par la sueur de la mort. Ces ouvrages sont d'*Ant. Corradini.*

Permettez-moi donc de passer sous silence la *chiesa San-Giovanni à Carbonnara,* où l'on rencontre de magnifiques tombeaux, si tant est que l'on puisse appeler magnifiques ces palais de la mort. Cette église, adossée à un couvent d'Augustins et surmontée d'une coupole grise, n'a rien de remarquable que son autel principal, composé de marbres précieux, décoré de statues, etc., et d'un somptueux mausolée de Sergiani Caracciolo. On est triste quand on rumine le *vanitas vanitatum* de l'Evangile, en face d'une tombe aussi grandiose et aussi riche que celle du beau Caracciolo, étoile tombée, grandeur déchue, gloire éteinte et puissance oubliée! Ce n'est jamais plus qu'un cercueil et de la poussière...

Et la *Certosa di San-Martino,* près du château Saint-Elme! Cette forteresse domine la Chartreuse, mais la Chartreuse domine, bénit la ville, et prie pour elle.

Quel cloître ravissant, quelles fines colonnettes, et quelles sculptures délicates!

Eglise splendide, dont *Lanfranc* a peint la coupole.

Dans l'église, Adoration des Bergers, l'une des plus charmantes compositions du pinceau de *Guido Reni;*

Cène, par *Ribera;*

Baptême de N.-S., chef-d'œuvre de *Carlo Maratta;*

Peintures latérales, par *Solimène,* le grand artiste de Naples.

Et, dans la sacristie, le Reniement de saint Pierre, par *M. A. Caravage;*

Puis la Descente de Croix, de l'*Espagnolet;*

Et enfin, exécuté en 48 heures, à l'âge de 72 ans, le Triomphe de Judith, suivi d'un nombreux cortége, par le très illustre *Giordano.*

Il n'y a que les monastères pour avoir l'intelligence, le goût et l'adresse de faire construire d'aussi admirables édifices, en

face d'aussi merveilleuses perspectives que le cloître et les perspectives de la Certosa de Naples, et puis d'y recueillir et d'y entasser les œuvres de l'art les plus considérables, signées des plus grands noms. Ce qui n'empêche pas les sots de courir sus aux moines ! Et à qui donc devons-nous la conservation des trésors de l'antiquité, la renaissance des lettres, sinon à ces moines si patients, si éclairés, si modestes ?

Je descendais de la Chartreuse, et, pour me livrer aux douces brises du soir, j'allais droit au golfe, lorsque, près du port Militaire, mon attention fut appelée par de vibrantes détonations d'artillerie.

V

Sur le quai de la Marinella. — Spectacle militaire. — La grande voix du canon. — Obsèques d'un amiral. — Infanterie et cavalerie napolitaines. — Les Frères de la Mort. — Tombée de la nuit. — Aspects fantastiques de la rue de Tolède, aux flambeaux. — Le mort vivant. — Campo-Santo de Naples. — Œuvres d'*Angelini*. — Cours du cimetière. — Inscriptions et tombeaux. — Chapelles des Confréries. — Coutumes napolitaines à l'endroit des morts. — Les femmes des Calabres. — Ce que l'on fait des cadavres. — Effets de lune sur le Campo-Santo. — Catacombes de Naples. — Peintures et Chapelles. — Albergo de' Poveri. — Casa degli Incurabili. — Capo di Monte. — Un vœu de la ville de Naples. — Le miracle de la liquéfaction du sang de saint Janvier. — Récits préliminaires. — Tableau de la chapelle où s'opère le prodige. — Ce que l'on appelle les cousins et les cousines de saint Janvier. — Places réservées aux étrangers. — Solennité incomparable. — Détails sur la cérémonie. — Le clergé. — La foule. — Attente du miracle. — Ce que disent les cousines du saint. — Mobilité du caractère napolitain. — Scènes étranges. — Portraits d'après nature. — Où s'opère le prodige. — Ce que l'on voit de très près. — *Te Deum*. — Les oiseaux sous les voûtes du sanctuaire. — Canon en rade. — Fête dans la ville. — Immense foule de pèlerins. — Excursions à Pouzzoles. — Liesse des paysans de toute la contrée. — Illuminations générales. — Fête militaire et religieuse de Piédigrotta. — Défilé de 50,000 hommes. — Cortége royal. — Magnifique escorte de vingt voitures à huit chevaux. — Le quai de la Mergellina. — Fêtes de nuit. — Gala au Palazzo-Reale. — Gala au théâtre de San-Carlo. — Soupers chez Frisi. — Le petit théâtre de San-Carlino et le Pulcinello.

Par les strade Médina, Monte-Oliveto, le largo du Castel-Nuovo, le Môle, etc., j'arrive au quai de la Marinella. Places et rues sont encombrées de régiments, artillerie, cavalerie, infanterie italienne, infanterie napolitaine, uniformes bleus et uniformes rouges, plumets de toutes couleurs, aigrettes de toutes nuances. Toute cette armée, rangée en ordre, massée, silencieuse, reste

immobile, l'arme au pied et les casques et les fusils reflétant les derniers feux du jour.

Une seconde fois, le canon retentit sur le golfe, et l'artillerie du port et des forteresses répond à ce signal. Un bateau à vapeur décoré de drapeaux et d'insignes funéraires est en panne, en face de la ville. C'est un amiral napolitain, mort à Ischia, cette île charmante, l'une des beautés du Crater, qu'amène le steamer de l'Etat, et auquel on rend les honneurs militaires pour le conduire au Campo-Santo.

En effet, les tambours, voilés de crêpes, battent aux champs, et les trompettes sonnent une fanfare funèbre. Puis les troupes se mettent en mouvement, les marches lugubres jouées par leurs musiques n'étant interrompues que par les pas cadencés des soldats.

A l'arrière des dernières lignes de la cavalerie, s'avance lentement, tiré par six chevaux blancs, un immense corbillard couvert de draperies noires, décoré de drapeaux, et portant, couché sur un lit de parade, le corps de l'amiral, vêtu de son plus riche uniforme, ganté, rasé, musqué, fardé, comme s'il allait se dresser soudain pour commander une manœuvre aux officiers, soldats et matelots qui forment son cortége. On croirait endormi seulement ce vaillant homme de guerre! Hélas! il dort, en effet, mais du dernier sommeil!

Toute une légion de Frères de la Mort, couverts d'amples manteaux noirs, le visage masqué, ce qui fait courir un certain frisson le long du corps, et armés de hampes à l'extrémité desquelles flotte une banderolle blanche aux initiales du défunt, vient à la suite du cortége, composé de hauts et graves personnages, appartenant tous aux tribunaux, aux diverses administrations de la ville, aux ministères, à l'armée, à la flotte, innombrable état-major de tous les corps qui constituent un gouvernement. Enfin un long défilé d'artillerie ferme la marche.

La nuit tombe peu à peu; l'obscurité, ou plutôt les teintes sinistres du crépuscule remplacent le jour. Alors s'allument instantanément d'innombrables torches qui flamboient dans les

rues et sur les places. La strada di Toledo, le largo del Pigne, et la strada Foria, qui se font suite, ruissellent de feux mouvants produisant l'effet le plus étrange au milieu de cet immense appareil militaire et de la foule, compacte et serrée, que traverse le cortége funèbre. Oui, c'est un spectacle fantastique, qui impressionne tristement, car, au milieu de cette mise en scène brillante, de près comme de loin, on voit le corps de l'amiral, raide, immobile, glacé, dominer son entourage d'abord, mais aussi tous ces Frères de la Mort qui, noirs comme des ombres, s'agitent à l'entour et semblent les Frères servants du trépas.

C'est pour moi l'occasion de connaître les usages des Napolitains à l'endroit des funérailles ; ce doit être pour vous, ami lecteur, l'occasion de l'apprendre. Veuillez donc me suivre.

Le défunt, pieux chrétien, a eu les prières et le service des morts à l'île d'Ischia, où il est décédé. A Naples, on lui rend uniquement les honneurs de la sépulture dus à son rang.

Je me mets en marche, à la suite du convoi, et le plus près possible du char funéraire. On pénètre dans le Campo-Santo, — le cimetière, — à l'orient de la ville, alors que la lune fait son apparition au-dessus des collines qui l'entourent. Le champ du repos de Naples, vaste, accidenté, placé en pente sur les rampes qui dominent la strada Regia Ferrata, — chemin de fer, — de Naples à Capoue. Il est d'un aspect religieux des plus dignes. Avant d'entrer dans les petites allées qui entourent mystérieusement les tombes, comme pour les dérober aux regards profanes, on passe dans la cour d'un cloître très vaste et fort imposant. Au centre de son portique, d'ordre toscan, se dresse, montée sur son piédestal de marbre, la statue symbolique de la religion, tenant une croix, un calice, et, du doigt, montrant le ciel. Sur sa base sculptée se détache, en bas-relief, l'Ange du Jugement réveillant les trépassés, au son de sa terrible trompette. Ce magnifique ouvrage est dû au burin d'un artiste napolitain du plus grand mérite, *Angelini*.

Sous les dalles de cette vaste cour, s'étendent d'immenses caveaux appartenant aux diverses confréries de la ville. En quit-

tant la cour, on entre dans le dédale des allées du Campo-Santo. Il n'y a pas dans tout le royaume de Naples, dans toute l'Italie, de jardin qui soit mieux tenu et plus richement orné de fleurs. Les roses surtout y abondent et y sont admirablement belles. Ce sont les mains pieuses des familles napolitaines qui entretiennent ainsi ces délicieux parterres, autour des tombeaux renfermant des êtres toujours aimés et regrettés à jamais.

Puis, ce que nous n'avons pas chez nous, ce qu'on aime, c'est la simplicité des épitaphes. *Pax!* ce qui veut dire *paix!* ai-je lu sur un tombeau. N'est-ce pas là un souhait renfermant tous les autres?

Nous nous sommes trouvé en face, sans la chercher, de la tombe de A. Nourrit, notre artiste français bien pleuré. Une croix, quelques roses, et une inscription rappelant son nom et celui de ses amis de France, voilà tout ce qui signale le lieu de repos de notre célèbre artiste.

Un peu plus loin que Naples, dans les Calabres, les femmes s'arrachent les cheveux et les jettent dans la tombe de leurs maris; puis, pendant la première année de leur veuvage, à l'heure de minuit, elles se mettent à la fenêtre de leur chaumière et poussent d'horribles gémissements, comme expression de souveraine douleur.

Que j'aime bien mieux la coutume des Napolitaines, de semer la tombe de leurs enfants de fleurs et de dragées!

Lorsque le convoi de l'amiral fut arrivé au cimetière, l'armée de terre et de mer lui rendit les honneurs par des décharges successives. Le canon tonna une dernière fois, et les musiques jouèrent une symphonie finale. Pendant quoi l'on plaçait le cadavre dans une chapelle spéciale, où il devra rester quelque temps, afin de constater sa mort. Puis, la terre, une vaste portion de terre placée sous une sorte de halle, et saturée de mixtures chimiques dissolvantes qui en deux mois rongent les chairs du corps, s'ouvrira pour le recevoir. Et, alors, tout sera dit et fait à jamais!...

La lune brille de tout son éclat lorsque j'achève de parcourir

le Campo-Santo, à l'entour duquel, au-dehors, il y a toute une nécropole formant son enceinte, composée de chapelles vastes comme des églises, et appartenant aux confréries des tailleurs, des charpentiers, des tapissiers, des bouchers, etc., et dans lesquelles on enterre exclusivement leurs morts. Rien ne porte à la rêverie comme la lune de cette belle contrée, qui a nom Terre de Labour. Elle est si pure et si brillante ! Aussi, combien j'avais l'âme émue en parcourant ces allées sinueuses, ombragées d'arbres parmi lesquels des rayons argentés se jouaient mollement. Le recueillement et le mystère de ce dernier asile étaient en ce moment d'une incomparable poésie. Aussi je me rejetais en arrière de l'époque, et retournant en esprit dans ma patrie, je songeais à ceux que j'ai tant aimés, mais qui ne sont plus !

Plus tard, c'est-à-dire un autre jour, j'ai visité les *Catacombes* de Naples, qui, près du Campo-Santo, s'étendent au nord sous les collines. Elles sont plus belles et plus spacieuses que celles de Rome. Des quatre entrées principales qu'elles possédaient jadis, on n'a conservé que celle qui est voisine de l'église San-Gennaro de' Poveri. Ces Catacombes forment trois étages. L'étage inférieur a été comblé ou fermé par des éboulements, et peut-être bien aussi avec intention, car ce fut là qu'on déposa des milliers de victimes de la peste de 1656. Ces galeries souterraines sont creusées dans une pouzzolane durcie : les principales ont une vingtaine de palmes de haut et une largeur variable. Les parois latérales présentent des excavations ou niches formant autant de tombeaux. D'après leurs inscriptions, ces tombeaux appartiennent tous à des chrétiens.

On s'est livré à bien des hypothèses sur l'origine de ces vastes excavations, qui semblent bien antérieures à la domination romaine. La moins probable était certainement de supposer qu'elles avaient été creusées par les premiers chrétiens. Ils ne firent que les appliquer à l'usage de leur culte, à leurs réunions secrètes et à l'inhumation des membres de leur société naissante. Du reste, les inscriptions et les peintures assez grossières

recueillies dans ces Catacombes ont été l'objet de publications importantes.

Assez près des Catacombes se trouve l'*Albergo de' Poveri*, asile ouvert aux indigents des deux sexes, jeunes et adultes, qu'on y exerce à différents travaux. Ce vaste édifice, qu'on voit en entrant à Naples, par la porte de Rome, fut fondé en 1751, par Charles III, d'après le plan de *Ferd. Fuga*.

Et *San-Gennaro de' Poveri*, que j'ai signalé plus haut, est un autre asile pour les vieillards infirmes, au nombre de 420, et de 320 pauvres filles.

Je passe sous silence l'Hôtel-Dieu, *Casa degli Incurabili*, qui est le principal hospice de Naples. Cet établissement peut, au besoin, recevoir jusqu'à 2000 malades.

Il est réellement intéressant de voir comme le peuple de Naples rachète ses égarements passagers par l'ardeur et la sincérité de sa foi. Il ne passe jamais devant la moindre image ou statuette de la sainte Vierge, ou de Janvier, son cher patron, sans saluer aussitôt, sans se signer; et quand il vous voit saluer avec lui, son bonheur est complet.

A Pouzzoles, on a depuis bien longtemps construit un monastère tout près de l'amphithéâtre où le saint évêque de Ravenne reçut la couronne du martyre. Des pères capucins y montrent la pierre, conservée dans un tabernacle, sur laquelle Janvier fut décapité : on y retrouve parfaitement les empreintes du sang.

De Naples à Pouzzoles, une quantité d'oratoires sont consacrés au souvenir du bien-aimé patron de la contrée.

J'ai oublié de vous dire que, dans les Catacombes de Naples, dont l'entrée est à mi-côte du *Capo di Monte*, — la crête de la colline, — on voit une église antique taillée dans le roc vif par la piété des premiers chrétiens. Là aussi, l'image du saint a été tracée sur les parois de l'enceinte. Cette peinture a cela de fort intéressant, que l'on y reconnaît encore la noble simplicité du style antique. Elle paraît dater du v^e^ ou vi^e^ siècle, et nous montre saint Janvier dans toute la pompe de ses habits pontificaux.

qui, pour le dire en passant, diffèrent de beaucoup de ceux de notre époque, et sont infiniment plus gracieux et de meilleur goût.

Maintenant, puisque nous venons de parler encore de saint Janvier, et que, hier 19 septembre, j'ai assisté, à la cathédrale de Naples, au fameux miracle annuel de la liquéfaction du sang de ce pieux martyr, je vais tenir ma promesse et vous mettre sous les yeux les moindres circonstances de cette cérémonie.

Lors de la peste de 1526, la ville de Naples avait fait vœu d'employer dix mille ducats — à Naples, le ducat a une valeur de 4 francs — à l'érection et à la décoration d'une nouvelle chapelle en l'honneur de son illustre patron. On se mit à l'œuvre, et, sur le côté droit de la cathédrale actuelle, on éleva l'édifice en question, qui est d'une grande magnificence. Or, la dépense payée, on se trouva avoir employé un..... million de ducats.

Sept autels et quarante-deux colonnes de brocatelle, dix-neuf statues colossales de bronze, un maître-autel avec des candélabres gigantesques, vingt-sept bustes de saints en argent massif, des tableaux des meilleurs maîtres de l'école napolitaine, et une coupole entièrement couverte des fresques admirables du *Dominiquin*, fresques qui furent l'occasion de tant d'intrigues et de rivalités, telles sont les merveilles qui frappent les yeux des visiteurs. Certes, on peut bien appeler cette chapelle *le trésor de saint Janvier!*

Ce trésor, outre le buste du saint en vermeil, outre les buires de cristal qui contiennent le sang desséché du martyr, possède et exhibe d'innombrables présents provenant de princes, soit de Naples, soit de différents États de l'Europe.

J'y ai remarqué spécialement le magnifique collier de perles fines qui orne le buste de saint Janvier;

La croix de diamants et de saphirs offerte par la reine Caroline;

Et une autre croix, de diamants et d'émeraudes, offerte par le roi Joseph Bonaparte.

Or, c'est dans cette riche chapelle que s'opère le prodige de la *liquéfaction du sang*, recueilli par des fidèles de Ravenne qui

avaient suivi leur évêque captif, et qui dérobèrent le cadavre du supplicié au spoliarum de l'amphithéâtre de Pouzzoles. Et cependant, d'ordinaire, ce sang demeure à l'état de la plus complète dessication et forme une masse fendillée, pulvérulente, friable : et puis voilà que, le jour de la fête du saint, subitement il se liquéfie, sous les yeux de tous, et devient frais et rouge comme à l'instant même où il coula sous le glaive du bourreau.

Trois jours avant le 19 septembre, la fête avait été annoncée par des illuminations. Dans la rue de Tolède spécialement, chaque soir on ne voyait que guirlandes de feux, transparents avec scènes bibliques, devises religieuses, lanternes chinoises ou vénitiennes, etc. De la rue de Tolède à la place du Château-Neuf, deux arcs de triomphe, reliés par une avenue éblouissante de pylones et de lignes de candélabres, brillaient de gerbes de feux de toutes les couleurs, et attiraient des masses de curieux.

Enfin arriva le jour de la fête.

Vous pouvez croire que j'arrivai, l'un des premiers, au petit jour, à la cathédrale de San-Gennaro. Oh ! je n'étais pas encore le plus empressé : quelle cohue déjà !

On a dit souvent qu'à cette fête de la liquéfaction du sang, les fidèles et témoins sont tenus à distance et ne peuvent voir et juger le miracle que de très loin. Je sais à quoi m'en tenir maintenant, et voici la vérité : La foule, au fur et à mesure de son arrivée, remplit la chapelle, qui heureusement est très vaste, et, quand elle est comble, les survenants remplissent la cathédrale, sur la nef de laquelle s'ouvre la large et magnifique grille de la chapelle.

Seulement, il est un espace spécialement réservé à des hommes et à des femmes du peuple que l'on désigne, à Naples, sous le nom de *cousins* et de *cousines* de saint Janvier. Leur parenté serait sans doute difficile à établir ; mais ces braves gens ne sont que des *témoins* désignés par le peuple pour assister au miracle. On les place près de la balustrade de marbre qui ferme le

chœur, les Napolitaines à gauche, et les Napolitains à droite.

Quant au chœur, il est réservé aux étrangers. C'est vous dire que j'y occupe une excellente place, au premier rang, et le plus rapproché de l'autel. Les étrangers — *forestieri* — ont ici un privilége, celui d'être les plus voisins du prêtre entre les mains de qui se produit le miracle; et il leur est accordé certainement afin de ne laisser aucun prétexte à leur scepticisme. En se présentant dans la sacristie, une demi-heure avant la solennité, les *San-Gennarini*, gardiens du trésor, les introduisent dans le chœur ou dans les tribunes qui les dominent. Les personnes ainsi admises ne se contentent pas de se tenir autour de l'autel à une certaine distance de l'officiant, elles montent sur les marches mêmes, et jusqu'à la dernière, de sorte qu'elles touchent le prêtre qui tient le reliquaire. Alors, aucun de ses mouvements ne peut leur échapper, et les yeux les moins clairvoyants peuvent tout suivre et tout observer dans les péripéties de ce mystère sacré.

A mes côtés, en face de moi, un peu partout, se trouvent des officiers étrangers, des généraux, des personnages que, à leur teint, nous avons pris pour des Brésiliens, etc., puis des Russes, des Espagnols, etc. Quant aux Anglais, ils occupent les tribunes, car il arrive souvent, paraît-il, que si le miracle tarde trop à s'accomplir, le peuple les accuse, comme entachés d'hérésie, d'être cause du retard que saint Janvier met à accomplir le prodige.

Huit heures sonnent. Le clergé, peu nombreux, se présente, et la cérémonie commence. Pour la solennité du jour, les chanoines de la cathédrale portent le costume de cardinal, et le doyen du chapitre, avec une escorte cardinalice, est appelé de droit à l'honneur de tenir le premier le reliquaire. Mais comme ses forces peuvent le trahir, il est suppléé par un ou plusieurs de ses collégues.

Tout d'abord, le doyen, vieillard cassé par l'âge, d'une figure douce et dans une attitude recueillie, aidé de plusieurs prêtres, tire du tabernacle le chef de saint Janvier. Je vous ai dit quel-

que part que la tête du saint est renfermée dans un buste en argent doré, qui reproduit les traits attribués par les monuments anciens, et par la tradition, au patron de Naples. Ce buste est revêtu des ornements pontificaux et orné de joyaux superbes. La mitre est brodée de perles. Un collier d'énormes perles, à plusieurs rangs, et d'un prix inestimable, entoure son cou, et retombe sur les épaules et la poitrine.

Ensuite on voit apparaître un coffret, en argent ciselé et doré. C'est dans ce coffret que se trouve le reliquaire qui contient le sang du martyr. Ce reliquaire est en argent. Il est rond, et par sa forme ressemble à une énorme montre, qui aurait un verre de chaque côté. Le pourtour de la boîte, ainsi que le manche ou anneau, sont couverts d'ornements, repoussés au marteau, et portant des traces de dorure. C'est évidemment une œuvre de l'orfèvrerie d'autrefois. Au centre, enfermées entre les deux verres ou plaques de cristal, on voit deux buires ou fioles, rondes et aplaties, avec un col étroit et court, placées l'une de face, l'autre de côté. Ces fioles sont exactement semblables à celles que l'on trouve dans les tombeaux antiques, que l'on connaît sous le nom de *lacrymatoires*, et telles que j'en ai vues dans les Catacombes de Rome et aux Musées du Vatican, du Capitole, etc.

Tandis que le célébrant expose le reliquaire, un prêtre met derrière une torche flamboyante, qui permet de voir très nettement comment il est fait et ce qu'il renferme.

La buire placée de face est pleine, aux deux tiers, d'une matière brune, solide, et cependant fendillée, mais parfaitement desséchée. La même matière remplit environ le tiers de la buire placée par côté. Dans l'une et dans l'autre fiole, la dessiccation semble remonter à une époque très reculée.

Après avoir exposé le reliquaire dans cet état aux yeux de la foule muette, silencieuse, recueillie, profondément émue, le doyen descend de l'autel, se place devant la balustrade, et l'élevant dans ses mains, il le fait voir, toujours éclairé par la torche, à tous les assistants qui se tiennent au dehors du chœur.

Puis, remontant à l'autel, il commence à haute voix des prières auxquelles répondent les fidèles. Ensuite, il fait baiser le reliquaire, en l'appuyant alternativement sur les lèvres et sur le front de chacun, par tous ceux qui se présentent et qui sont à l'entour.

Au bout de vingt minutes, épuisé de fatigue, le vénérable vieillard remet le reliquaire à un autre chanoine, aussi vieux et tout aussi débile, et il va s'agenouiller sur les degrés de l'autel.

Neuf heures sonnent; sonnent ensuite dix heures. Onze heures! Il se fait un murmure sourd dans la foule; une sorte de frémissement d'impatience agite l'assemblée. Il y a de la fatigue; on peut même dire qu'il y a quelque peu de colère. On ne prie plus, on murmure. Ces murmures vont croissant, tel que le flot de la marée qui bat la grève. Ils éclatent soudain.

Notre attention est alors appelée sur les *cousines* de saint Janvier.

On a dit que ces femmes appartiennent aux classes les plus pauvres de la cité napolitaine. Cela n'est pas exact. Leur costume, par sa décence et sa propreté, prouve déjà que ces femmes ne sont pas déshéritées des dons de la fortune. Mais ce qui le démontre mieux encore, ce sont les bijoux dont elles sont couvertes, sans mesure et sans goût. Ces femmes doivent être ce que nous appelons, à Paris, les Dames de la Halle. Presque toutes ont atteint l'âge mûr. Plusieurs se distinguent par des traits d'un grand caractère. Une seule est jeune et belle : mais son visage, creusé par la souffrance, ses yeux fatigués, son front pâle, révèlent que, pour assister à la solennité, la pauvre enfant a dû quitter son lit de douleur. Elle fournirait, aux inspirations d'un artiste, un admirable motif, avec sa figure naïve et touchante, son attitude penchée, sa coiffure qui se compose d'un simple linge blanc tourné autour de sa tête et retenu par une large bandelette. Tel était l'ajustement de l'infortunée Béatrix Cenci, d'après le magnifique portrait qu'en a fait le *Guide*, portrait dont j'ai retrouvé tant de fois la copie, à Venise, à Florence, à Naples, mais surtout à Rome. Oh! elle prie de tout son cœur, la chétive

malade, et certainement elle conjure saint Janvier de lui obtenir une santé meilleure !

Je l'ai dit : les Napolitains composent une population vive, mobile, impressionnable à l'excès. Sa dévotion n'a rien de triste ni de sombre : elle est l'image de ce ciel resplendissant, de cette mer brillante, de cette nature fortunée qu'elle a constamment sous les yeux. Le Napolitain est plein de confiance et d'abandon, dans sa piété. Il traite les objets sacrés du culte avec la familiarité naïve et joyeuse d'un enfant. Ce n'est pas lui qui comprendrait nos églises si graves et si mélancoliques! Il lui faut, à lui, des sanctuaires pleins de lumière, de marbre et d'or.

Voilà ce qui fait que, impatientes d'attendre le bon plaisir du saint pour produire son miracle, ces femmes, debout devant la balustrade du chœur, se mettent à couvrir les sourds murmures de la foule avec des cris, avec des gestes, avec des paroles dont aucun récit ne peut rendre la physionomie extraordinaire et frappante.

Elles s'adressent à Dieu et à saint Janvier, non pas comme à des êtres invisibles, que la pensée humaine peut atteindre avec les ailes de la foi seulement, mais comme à des personnes présentes, qu'elles voient, qu'elles touchent, et qui vont leur répondre. Les prières de l'église ne leur suffisent plus. Des paroles de supplication s'échappent de leur bouche, avec une verve, avec une véhémence inimaginables. Je remarque surtout l'une d'elles, petite femme brune et pâle, au front bas et large, aux yeux percés à la vrille mais brillants, au nez court brusquement relevé, à la bouche serrée par les coins, parfaitement laide, mais d'une physionomie pétillante d'intelligence, et offrant une vague ressemblance avec l'esclave antique qui se tient derrière la Fortune, dans ce fameux tableau de *Télèphe nourri par une biche*, trouvé naguère à Herculanum. A chaque instant, cette femme se répand en discours enflammés. Elle est intarissable dans son dire; sa voix vibrante ne se fatigue pas. Elle supplie, elle exhorte, elle exige tour à tour, et cela avec une gesticulation passionnée, avec une faconde entraînante.

— Allons, san Gennaro, dit-elle, écoute tes amis, ne te montre pas récalcitrant, aide-nous, et fais bien vite ton miracle! N'attends pas davantage, beau saint à face verte, et songe que nous sommes ici à t'attendre! Vois donc ces étrangers qui veulent bien assister au prodige, s'en retourneront-ils donc chez eux sans l'avoir vu? Que dira-t-on de toi dans leur pays? Voyons, nous sommes fières de toi; eh bien! ne nous fais pas honte! Est-ce que nous t'avons oublié, cette année, hein? N'as-tu pas reçu nos dons avec plaisir? Nous te les offrons pourtant de bon cœur, va! Ça, nous t'en offrirons encore, et de plus beaux, si tu n'as pas été content! Mais, pour le moment, ne nous fais pas attendre davantage! Allons, hâte-toi!

Je renonce à retracer l'expression de la physionomie, l'accent de la voix, et les gestes inimaginables de cette femme, pendant que ces paroles, et celles de ses compagnes, se pressaient sur leurs lèvres. Il y avait là, sous une forme triviale, une éloquence naturelle vraiment saisissante.

C'est ainsi que devait parler Mazaniello, quand il transformait en héros les indolents lazzaroni de la Marinella, de la Mergellina et de la strada del Porto...

— Nous t'aimons pourtant bien!... dit une autre femme : pourquoi ne nous aimes-tu donc pas, toi?...

Soudain, sa voix est interrompue, car, midi moins un quart sonnant, le vieux chanoine qui a remplacé ses confrères dans l'exhibition du reliquaire sacré élève haut, bien haut, ce reliquaire au-dessus de sa tête.

— A la bonne heure! s'écrie une des cousines du saint, à la bonne heure, san Gennaro, tu nous a entendues et tu nous exauces. Très bien! Aussi nous t'aimerons toujours, car tu es bon!

Sans doute un signal est donné au-dehors du haut des tours de la cathédrale, car, à l'instant même, la grande voix des canons tonne, tout à la fois, des remparts du château Saint-Elme, du Château-Neuf, du Môle, du château de l'Œuf, et sur tous les

navires du port, planant sur le golfe, et répercuté par les anfractuosités de ses rivages.

En même temps, au-dedans de l'église, le chant du *Te Deum*, entonné par les assistants électrisés, s'élève, imposant et grave, sous les voûtes de la chapelle et les vastes arceaux de l'immense cathédrale. Une pluie de fleurs tombe sur l'autel, et on donne la volée à des centaines d'oiseaux qui voltigent dans le temple, en poussant des cris joyeux

Bien que cette scène pût exercer sur le cœur et l'imagination une impression profonde, je puis vous affirmer, cher lecteur, que j'étais en possession de tout mon sang-froid. Je juge en outre qu'il en est de même de toutes les personnes qui, comme moi et avec moi, entourent l'autel.

Or, c'est avec l'attention la plus scrupuleuse et la mieux éveillée que je regarde, de très près, non pas une fois, mais cent fois, et de continuité, avec persistance, même avec le secours d'une jumelle, dans le reliquaire éclairé par le feu de la torche.

La transformation de la matière brune, solide, desséchée, se produit rapidement, devient complète, et rien de plus évident : les buires offrent au regard un liquide, tout ce qu'il y a de plus liquide, un liquide, dis-je, ayant la couleur, la consistance, la fluidité d'un sang qui vient de sortir de la veine d'un homme.

Certes! les sceptiques vont crier à l'imposture. A leur aise, nous savons ce qu'ils disent! Depuis dix jours, et ce sera de même dans les jours qui vont suivre, j'entends, à Naples même, les esprits forts répéter que cette transformation est impossible, qu'il y a là-dessous du charlatanisme, une jonglerie, que sais-je? Ils affirment que par mille moyens physiques, chimiques, on peut arriver à pareil résultat. En attendant, nul ne peut produire un fait analogue.

Laissons-les donc se battre les flancs et se mettre en colère contre une religion qu'ils veulent démonétiser à tout prix, et que

le ciel rend plus lumineuse que jamais, envers et contre tous les efforts de leur impiété.

Que voulez-vous? ces gens là sont hypocondres. Tout ce qui est pur, grand et divin, les blesse, les offusque, les offense, les met en fureur. Ils ne veulent pas reconnaître l'existence de Dieu, si bien écrite et prouvée par les œuvres pourtant bien palpables, bien saisissables, bien évidentes, de la création. A plus forte raison les mystères de la religion ne vont pas à leur orgueil. Est-ce que Dieu peut et doit avoir plus de connaissances et de pouvoir qu'eux-mêmes? Ils nient tout, c'est plus commode. Ils seraient si heureux si tous les hommes ne croyaient à rien, comme eux! Ils seraient plus rassurés dans leur délire. Ils auraient moins peur de la mort, et de la vie qui doit suivre cette mort! car, dans le fond, ils sont inquiets, sans en avoir l'air. Plus d'un se dit dans l'intimité de sa pensée :

— Mais, pourtant, si c'est vrai qu'il y ait un Dieu; si c'est vrai que j'aie une âme... immortelle; si c'est vrai que la religion soit nécessaire ici-bas pour être bien reçu là-haut, à l'heure de la mort, que deviendrai-je donc, moi impie?...

Encore une fois, laissons-les livrés à leur triste folie, et soyons heureux, nous, d'être du nombre de ceux qui croient, qui espèrent et qui aiment!...

De toutes les parties de la ville, pendant le reste du jour affluent dans la chapelle de Saint-Janvier des habitants, des visiteurs, des fidèles, des paysans de vingt lieues à la ronde, et des masses d'étrangers qui vénèrent tous le sang du martyr, lequel, pendant un temps, restera liquéfié, et demeurera exposé sur le maître-autel de la cathédrale.

Mais ceux-là croient, ils espèrent un meilleur avenir, et ils aiment Dieu, dont ils reçoivent les dons avec reconnaissance.

La cérémonie mise à fin, je quitte la chapelle, et, dans le voisinage, je prends un carossello qui me conduit rapidement à Pouzzoles. La route de Naples à Pouzzoles, par le Pausilippe, est encombrée de corricoli, de calessine, de vetturini, de chaises de poste, de voyageurs pédestres de toutes les catégories. Car il

faut que vous sachiez que, à l'heure même où la liquéfaction du sang de san Gennaro s'opère à Naples, elle s'accomplit en même temps à Pouzzoles, où la pierre du couvent des capucins, sur laquelle le martyr reçut le coup de la mort, est couverte d'un sang frais et vermeil. Je l'ai vu, de mes propres yeux vu, ce qu'on appelle vu !

Je trouve Pouzzoles en rumeur de fête. Toute la population est dans les rues, en habit de réjouissance. Devant l'église des capucins, près de l'amphithéâtre, témoin du supplice, on tient une foire. Là aussi, à l'heure du prodige, et pendant l'office qui le suit, on tire ces petites boîtes si tapageuses et si retentissantes, dont on fait tant usage chaque jour, à Naples. C'est un bruit de tempête, une trombe répétée par tous les échos de la montagne. Cette pauvre ville morte de Pouzzoles semble alors vivante comme aux jours où Caligula traversa le golfe de Pouzzoles à Baïa à cheval, sur le pont que ce fou royal y avait fait construire, comme aux jours où Néron faisait de la villégiature à Baïa, comme aux somptueuses funérailles de l'infâme Sylla.

J'ajoute, pour mettre fin à ce qui touche à saint Janvier, que le sang du martyr ayant été renfermé dans trois fioles, par les fidèles de Ravenne, l'une de ces buires fut portée en Espagne par le roi Charles III. Or, on dit encore que le miracle du sang s'accomplit en Espagne au moment où il s'opère à Naples.

Je m'arrête et me tais. Puissé-je avoir réjoui votre âme chrétienne, cher lecteur, par l'exposé fidèle de cette fête religieuse et nationale de Naples, dont on parle à peu près dans tout l'univers.

D'une fête religieuse et nationale, passons à une autre fête également religieuse et nationale.

Depuis quelques jours, dans le courant de septembre encore, je voyais arriver à Naples des régiments de toutes les garnisons du royaume, des étrangers par milliers, et puis des montagnards des Abruzzes, des Calabres, de la Pouille, de la Sicile, etc., dans les costumes les plus curieux, surtout ceux des femmes. Nos brigands d'opéra-comiques et de mélodrames, en culottes courtes,

chaussures d'espadrilles à lanières zébrant la jambe, vestes décorées de boutons brillants, chapeau pointu avec rubans et boucles d'oreilles comme des roues de voiture, peuvent vous donner une idée des hommes. Quant aux femmes, elles portent l'ancien costume dont l'origine se perd dans la nuit des temps, costume superbe tout à la fois de forme, d'étoffes et de richesse : justaucorps écarlate galonné d'or, ample jupon plissé à franges d'argent, linge fin plié en carré crânement posé sur leur tête à cheveux noirs, boucles d'oreilles à rosettes de perles, et enfin bijoux sur la tête et au cou, absolument semblables à ceux que l'on déterre avec les squelettes de Pompéï, d'Herculanum, etc. Malheureusement les oripeaux de ces femmes sont peu propres, car on nettoie peu, dans ce bienheureux pays; et puis, comme les vêtements passent de génération en génération, ils portent avec eux la poussière des siècles.

Alors, la foule la plus bariolée circule dans toute la ville et se coudoie en flots pressés. Pour permettre à toute cette populace du dehors qui afflue d'avoir asile et de dormir, on lui ouvre le jardin du quai de la Chiaja, la Villa-Reale, qu'on lui abandonne, et elle y couche, elle y mange, elle y boit, elle en foule aux pieds les pelouses et les parterres, au point de rendre le tout méconnaissable.

Chaque soir, et pendant toute la nuit, nuit pittoresque au possible, les quais, les strade, les carrefours, les vicoli, flamboient *a giorno*. On danse la tarentelle au son du tambourin et des castagnettes, ici; là, on chante aux accords de la guitare de ces airs napolitains qui ont un étrange caractère. Ils tiennent un peu des mélodies arabes, des boléros espagnols, et beaucoup de la fantasia italienne. Tout ce mélange produit un effet aussi agréable que bizarre. Les jeunes Napolitaines ne dédaignent pas de se mêler aux villageois pour danser et chanter, et si la lune veut bien se mettre de la partie, comme elle fit certains soirs, ces nuits joyeuses deviennent des nuits charmantes pleines de poésie excentrique.

Partout des boutiques sont improvisées, et l'on y vend de

tout, mais notamment des *thyrses*, les thyrses des anciennes bacchantes. C'est une lance ornée de feuillages, de fleurs, de fruits, de flûtes de Pan, de tambours de basque, etc.

Le calme ne se fait guère que vers trois heures du matin, si tant est qu'il puisse y avoir un semblant de calme et de repos dans Naples ! Mais à peine cinq heures sonnent-elles, que la ville entière est debout, car il s'agit de reprendre la vie un moment interrompue.

Vous le voyez, Naples est toujours en fêtes, et quand il n'y en a plus, le Napolitain trouve moyen et motif d'en faire de nouvelles. La fête dont il s'agit en ce moment n'est autre que la tant renommée *fête du Pèlerinage de Notre-Dame du Pied-de-la-Grotte.*

Tout le monde y prend part. Mais à l'époque où il me fut donné d'assister à la fête de Piédigrotta, l'ancienne cour de Naples, celle du roi Ferdinand II, occupait encore le cœur du peuple et les palais de la ville, et la fête n'en fut que plus belle, ainsi que je vais vous montrer. Depuis, il a plu au fantoche Garibaldi de chasser les Bourbons de Naples, et de livrer le royaume des Deux-Siciles à l'ambitieux Victor-Emmanuel. Grand bien leur fasse! Mais attendons la fin, car le doigt de Dieu est partout...

Le quai de la Chiaja, à son extrémité occidentale, se divise en deux branches :

1° Celle qui longe la plage du golfe et qui compose la Mergellina et le Sannazaro, endroit fort agréable chanté par le poète Sannazar, qui l'a habité. De Mergellina, une route nouvelle s'élève sur le promontoire de Pausilippe et le contourne en passant devant nombre de villas modernes capitonnant ce site délicieux, planté de cactus, d'orangers, d'aloès, de palmiers, etc. Que de fois, le soir, je suis allé sur cette crête des collines, pour y jouir de l'admirable vue du golfe et des îles.

2° L'autre branche, à droite, par la strada di Piédigrotta conduit à la grotte de Pausilippe, cet admirable promontoire qui s'avance dans la mer, entre les golfes de Naples et de Baïa.

Des hauteurs du Pausilippe, le spectateur a sous les yeux les

plus admirables perspectives, et notamment les lieux illustrés par les deux plus grands poètes de l'antiquité, Homère et Virgile.

Toutes les gloires du monde romain ont passé là. L'aristocratie de Rome s'y disputait de petites portions de terre pour y élever des villas, ainsi que nous l'avons vu déjà, en arrivant de Cumes à Misène, ainsi que nous le verrons lorsque nous ferons l'exploration de ces collines et de celles de Baïa. Pour voir les énormes substructions de ces villas, il faut suivre, en barque, les sinuosités des collines.

Or, c'est au pied du Pausilippe, à quelques mètres de l'extrémité occidentale de la Mergellina, que se trouve la chiesa delle Maria di Piédigrotta. C'est une église des plus simples, mais elle possède une statue de la Vierge qui a le renom d'exaucer les vœux des pèlerins qui lui rendent hommage, et la foule de ceux qui viennent l'honorer est des plus grandes.

Vous dire l'affluence énorme de curieux qui, dès le matin du 8 septembre, jour de la Nativité de Marie, encombrent la ville de Naples, est impossible. Comme le cortége royal et les pèlerins doivent nécessairement passer sur le largo di Santa-Loutchia, je reste à la fenêtre de mon appartement de l'hôtel de Rome. Là, je suis aux premières loges.

De cette fenêtre, je domine une mosaïque de têtes, de vêtements, de coiffures, à nulle autre pareille. Prêtres, moines et religieuses ne font pas défaut. Vers midi, on peut signaler à l'œil nu les sergents de ville, en uniforme, le fusil en bandouillère, s'embusquant à l'entrée des voies les plus passantes. C'est la première fois, depuis deux mois, que je vois les hommes de la police napolitaine se montrer avec leurs insignes.

Quant à la strada di Toledo, elle est occupée tout entière par une armée d'au moins 30,000 hommes. Aussitôt que le signal lui est donné, elle se met en marche et défile sous les balcons du Palazzo Reale, habitation du roi, de la reine, et de toute la famille royale, et elle se rend le long du quai Sainte-Lucie et de celui de la Chiaja, pour y former deux haies immenses.

Je ne vais pas vous décrire régiment par régiment, artillerie,

cavalerie, infanterie. Toutes les armées du monde ne se ressemblent-elles pas à la parade ? En vérité, les troupes du royaume des Deux-Siciles, dont les Suisses font partie, sont belles et bien tenues. Ce que j'admire le plus, ce sont les musiques et les chevaux. Les premières se distinguent par une charmante mélodie qui les rend peut-être moins guerrières que les nôtres, mais qui les fait trouver plus agréables à entendre. Quant aux seconds, ce sont de petits chevaux siciliens, noirs comme l'ébène, dont l'œil et les naseaux sont tellement rosés, qu'on croirait volontiers qu'ils imitent nos Parisiennes, en aidant la nature avec du carmin. J'ajoute qu'ils piaffent d'une façon si gracieuse qu'on en reste émerveillé.

Le défilé mis à fin, et toutes les troupes ayant pris leurs positions respectives, les ministres, les ambassadeurs, le roi, la reine, les princes montent dans leurs voitures, et commence le Pèlerinage.

Franchement, je n'ai jamais rien vu, à Paris, d'aussi beau, d'aussi majestueux, d'aussi imposant et d'aussi splendide.

Des légions de gardes-du-corps, culottes blanches, guêtres noires, bonnets à poils, et hallebardes au bras sous tuniques bleues, sont formés en carrés, et, précédés de leurs tambours, ouvrent la marche.

Suit un carrosse royal, glaces et tout or, attelé de huit chevaux blancs, avec harnais or et velours cramoisi, plumes blanches, et quatre valets de pied tenant l'attelage en laisse. On nomme cet équipage la *Voiture du Respect.* Elle est destinée au roi et à la reine, au cas où leur voiture subirait quelque accident. Vous ne sauriez imaginer les mille drôleries que le peuple aime à répéter à l'endroit de ce carrosse, toujours vide, et, en toute occasion, précédant à distance la voiture de LL. MM.

Après la Voiture du Respect, une, deux, trois, quatre, cinq, six autres carrosses, plus riche l'un, plus somptueux l'autre, tous attelés de huit chevaux, quelques-uns conduits à la Dau-

mont, s'avancent à leur tour et renferment la maison du roi, aides-de-camp, chambellans, serviteurs de tous les grades, etc.

Mais voici venir des gardes-du-corps, casqués, le panache ondoyant, cuirassés, au poing le mousqueton. Ils s'avancent en lignes majestueuses, suivis de hérauts d'armes et de coureurs. Je dis des *coureurs*, tout comme au moyen-âge. Ces derniers, en veste de soie bleue brodée d'argent, ont des culottes blanches, des bas couleur de chair, et, sur la tête, le petit toquet à plumes avec une plaque d'or aux armoiries royales. Semblables en tout aux anciens coureurs de nos gentilshommes, il ne leur manque même pas la longue canne à grosse pomme d'argent.

Carrosse en argent, de forme grandiose, couronné de hautes plumes d'autruche agitées par la brise de mer, traîné par huit chevaux blancs de la plus belle encolure, et tenus en laisse par de nombreux valets en livrée de gala. Cette fois, c'est S. M. le roi Ferdinand II, haut de taille, figure avenante, tenue militaire. C'est aussi S. M. la reine, en riche toilette blanche, le visage sérieux. Hélas! par les temps fâcheux que l'on ne prévoit que trop, rois et princes, reines et princesses, n'ont pas bien envie de rire. On les acclame chaleureusement cependant, car le peuple de Naples aime la famille royale.

Mais il est d'autres gens pour qui la haine des souverains est un besoin. Il leur faut le trône des monarques. Ils ne s'appelleront pas rois, quand ils seront au pouvoir, ceux-là : ils se nommeront tyrans. Et sous le prétexte de donner toutes les libertés aux peuples, ces dictateurs sans vergogne seront les plus exécrables des despotes.

C'est le dernier pèlerinage à Piédigrotta que fit alors la cour de Naples, celui dont je suis témoin, et que je raconte. En effet, l'année suivante, le vent de la révolution passe sur ces têtes couronnées et l'arrache au trône qu'elle occupait. Mais ils doivent trembler, ceux qui ont pris la place du Bourbon, car ils savent qu'il est dit quelque part : *Celui qui se servira de l'épée périra par l'épée.*

Se présentent ensuite, d'abord un bataillon des gardes-du-

corps à pied, puis un escadron des guides, dont la musique fait entendre d'exquises fanfares, puis une neuvième voiture à six chevaux, avec escorte de gardes-du-corps, dans laquelle je reconnais le prince héréditaire. Bref, vingt autres berlines, dans lesquelles on aperçoit les fils et les frères du roi, ses filles, dont la toilette simple et surtout le visage modeste charment tous les regards, et des dames d'honneur et d'atours à n'en plus finir.

Enfin, la marche du cortége est terminée par un dernier escadron de hussards, précédé de sa brillante musique.

Pendant ce long et solennel défilé, tonnent et l'artillerie des forts et des châteaux, et le canon du Port, et les couleuvrines des navires en rade. Les clochers des deux cent vingt-sept églises de Naples font retentir leurs joyeux carillons. Le peuple s'égosille et pousse des clameurs formidables. Les collines circulaires du rivage répètent avec fracas les explosions et les bruits de la ville et du golfe. Il y a dans l'air, planant avec majesté, de ces grandioses exhalaisons de fête que la plume ne sait exprimer.

La famille royale et sa suite descendent en face de la modeste église de Notre-Dame du Pied-de-la-Grotte, et prient pendant un quart d'heure en face de la sainte Madone. Puis le cortége reprend sa marche entre la haie rouge des Suisses et la haie bleue des Napolitains.

Enfin la festa di Piédigrotta se termine, le soir, par la joie bruyante et expansive d'une foule immense qui ondule dans toute la cité, et, au Palazzo Reale, par le gala somptueux qui lui est propre.

On appelle *gala*, à Naples, la fête de table, le banquet que donne le roi dans son palais, et qui, d'ordinaire, est suivi d'une grande représentation dramatique au théâtre de San-Carlo, attenant à la demeure royale, et quelquefois, en hiver, d'un bal très brillant, paré, masqué et travesti. Les ministres, les ambassadeurs, les généraux, les officiers supérieurs, tous les personnages de la machine gouvernementale, et quelques rares privilé-

gies, sont admis à ces galas. Ils ont lieu particulièrement à la Saint-Charles, le 4 novembre, et aux jours gras. C'est San-Carlo qui est la scène de ces fêtes.

Ce *théâtre de San-Carlo*, qui passe pour le plus vaste de tous les théâtres de l'Europe, après celui de la Scala, de Milan, fut construit en 1737, puis consumé par un violent incendie, en 1816. On le réédifia incontinent et avec plus de magnificence encore. L'habile architecte *Nicolini* fut chargé des travaux, et le mena à bonne fin. En 1817, le nouveau théâtre était ouvert. Il contient six rangs et 32 loges, et chaque loge peut recevoir douze spectateurs. Un salon est annexé aux loges, et, pendant les entr'actes, tout chacun peut se donner la jouissance de prendre des glaces ou des sorbets, délicieux rafraîchissement sous un ciel aussi brûlant. Cette salle admirable offre cependant un inconvénient : la voix des auteurs arrive difficilement aux extrémités. Il faut un grand et profond silence pour les bien entendre. Or, obtenez donc du silence de la population napolitaine.

Aux jours de gala, l'éclairage du théâtre est féerique, et le service de la livrée très attentif. D'excellents rafraîchissements sont distribués avec profusion, et, paraît-il, c'est dans ces réunions splendides que l'on peut juger de la politesse et de la bonhomie qui distinguent les hautes classes de la société napolitaine.

En général, à la sortie de l'opéra, pendant la belle saison, le beau monde va souper au largo de Sainte-Lucie, à l'hôtel de Rome. Alors les tables se dressent sur la terrasse qui fait face au golfe et dont les flots de la mer baignent le pied. On fait cette partie, surtout quand brille le clair de la lune, afin de contempler le ravissant spectacle que présente la rade, dans laquelle se reflètent l'éclat argenté des rayons de l'astre et les lumières des barques des pêcheurs, tandis que le Vésuve étincelle ou répand sa fumée rougie, qui, teinte d'azur par la lune, dessine un arc-en-ciel dans la nuit sombre.

La fashion soupe aussi chez Frisi, sur les hauteurs de Pausi-

lippe. On s'y rend en calèche, ou en barque illuminée, au son de la musique. Jadis, la cour même se donnait ce plaisir dans le mois d'août; elle se rendait à la *Pointe della Cajola*, où attendait le repas, tandis que le peuple mangeait, buvait et chantait, dans des nacelles, le long du rivage, auprès du palais de la reine Jeanne, une ruine splendide qui se baigne dans les flots.

Enfin, il est de grand ton, le soir, à Naples, de faire arrêter son équipage à l'entrée de Tolède, chez Douzelli, le célèbre glacier, et là on vous sert, dans votre voiture même, glaces et sorbets. Parfois on compte une file de cinquante à soixante voitures qui se livrent de la sorte à la jouissance des meilleurs rafraîchissements de toute l'Europe.

Il est, dans Naples, un petit théâtre éminemment populaire, c'est le *théâtre San-Carlino*, qu'animent et récréent les exploits et les lazzis de Polichinelle, — *Pulcinella*. — Ce personnage comique national, dont la verve moqueuse sert en quelque sorte de *charivari* à l'opinion publique, a tant de succès, que le théâtre donne deux représentations par jour.

Je ne vous parle pas des autres scènes. Ce que j'ai dit suffit pour vous donner, à ce point de vue, l'idée de la cité napolitaine.

VI

Chapitre des accidents. — Naples vu de la fenêtre d'un hôtel. — Le largo di Santa-Lucia. — Le Napolitain marchand, pêcheur et gargotier. — Chevaux et cochers. — La belle moitié du genre humain, à Naples. — Lazzaroni passés, présents et futurs. — La loi suprême du lazzarone. — Ses qualités et ses défauts. — Le type se perd. — Aspect général des rues de Naples. — Comment et par qui les strade sont obstruées. — Rôle de l'âne dans les carrefours de Naples. — Pourquoi le peuple vit en plein air. — Le lazzarone en commission. — Sa confiance en la Providence. — Rues, piazze et largi, le matin. — Comment les ménagères envoient leurs paniers en provision. — Forçats et Calabraises. — La tarentelle. — Capucins et Camaldules de 10 à 12 ans. — Où le tambour bat aux champs, et pourquoi les corps de garde fournissent escorte. — Capoue. — Amphithéâtre de Capoue. — Poésie des ruines d'un amphithéâtre des temps antiques. — Ce qu'on trouva sur l'entablement de cet édifice. — Les édifices de Capoue, en nos temps modernes. — Ile de Caprée. — Le steamer *la Comète*. — Capri et Ana-Capri. — La Marina. — Souvenirs de l'empereur Auguste. — Tibère et ses orgies. — Ruines des palais de Tibère. — L'Anglais généreux. — Les Grottes de Caprée. — Le Phare. — Grottes d'azur. — Pœstum. — Pœstum et ses roses. — Une autre ville morte. — La *Mal' aria* de Pœstum. — L'Ile des Sirènes. — Amalfi. — Salerne. — Encore un amphithéâtre. — Temples de Neptune et de Cérès. — Basilique. — Retour à Naples. — San Pietro *ad Arum*. — Suite du chapitre des accidents. — Un second tour de la jettatura. — Le corricolo maudit. — Castellamare. — Sorrente. — La casa di Torquato Tasso. — La Vicaria ou Castel-Capuano. — Mœurs et usages de la prison della Vicaria.

Un certain soir, afin de prendre quelques notes avant de me coucher, je dus me servir d'une bougie, et, par inadvertence, je négligeai de fermer la fenêtre de ma chambre, qui donne sur le golfe. Dix mille moustiques firent alors invasion dans l'appartement, et, pendant toute une nuit, ces horribles petites bêtes prirent leurs ébats sur mon pauvre individu, que ne protégeait pas la moustiquaire, oubliée sur un canapé.

Quand je me réveillai, le lendemain, je me sentis pris de je ne sais quel malaise, et dans la pensée d'interroger ma langue, je me mis en face d'une glace. En toute vérité, je crus que s'interposait entre moi et le miroir fidèle un intrus quelconque. Je ne me reconnaissais pas, et cependant j'étais seul, oh! bien seul... Quel visage! Dix-sept collines sur ma face! Dix-sept mamelons du plus beau rouge signalant dix-sept piqûres de ces affreux moustiques! Et sur mon nez donc! un véritable Vésuve, un Vésuve flamboyant, juste au beau milieu du promontoire nasal!

Ainsi donc me voici captif, reclus, paria pour quatre jours au moins! Oui, quatre jours sans pouvoir aller au dehors! Quatre jours, sinon cinq, avant d'oser reprendre mes courses à travers la ville!

Premier déboire! cruelle malencontre!

Serait-ce un tour de la jettatura, par hasard? Au moins que j'en sois quitte pour cette taquinerie du mauvais œil! Mais... Oh! j'ai bien peur qu'il n'y ait un... mais!

Et dire que l'ami Julien, qui a fait fi de toute amulette, qui se rit de tout talisman, va, vient, visite en ce moment même Nole, Salerne, Amalfi, que sais-je? et tout cela sans le moindre dommage pour sa peau! Tandis que moi, avec mes cornes et mes mains de corail, me voilà!... Fallait-il donc que je rencontrasse ce damné jettatore!... Après tout, que je prenne ou non mon parti, je suis pincé... Attendons!

Je vais passer les longues et lentes heures de ma réclusion à la fenêtre de mon appartement qui ouvre sur le quai de Sainte-Lucie. Après la strada del Porto, dans tout Naples, il n'est pas de carrefour plus animé, plus varié, plus grotesque, plus amusant et récréatif... Donc, à ma fenêtre!

Quel peuple singulier que le peuple napolitain! Impossible de saisir et de bien faire comprendre tout ce qu'il a de bouffonnerie, de gaîté, de finesse, d'astuce, de pénétration, d'esprit même. C'est une sorte de Grec dégénéré qu'un climat heureux, une nature toujours riante, et la vie en plein air mettent en perpétuelle joyeuse humeur. Je parle du bas peuple.

Chez le Napolitain, petit marchand, gargotier, pêcheur, lazzarone, peu importe, le caractère semble d'une facilité sans égale : il est tolérant au possible. On voit des masses de gens s'avancer dans les rues les plus étroites, à travers vingt, cent, mille obstacles de tout genre, et cependant rester calmes quant à l'âme : c'est en vain que la foule se heurte, se pousse, se presse, se cogne, se froisse, et que l'on piétine l'un sur l'autre : elle rit, elle bavarde, elle lance des bordées de lazzis et s'amuse de ce tumulte. C'est la nation la plus bruyante qui soit sous le soleil ; quand la voix fait défaut à la poitrine, la gesticulation et la pantomime remplacent la parole. Seulement, dans tout cet amalgame d'hommes et de femmes dépenaillés, dont les lambeaux qui les couvrent inspirent dégoût ou pitié, les mendiants pullulent, et un peu... les voleurs. Gare à l'étranger qui circule parmi cette tourbe populaire ! qu'il veille bien sur sa montre et sur ses bijoux, car à peine a-t-on vu le bout de son nez qu'il est entouré, assailli, foulé, et souvent fouillé. On hurle, on beugle sans vergogne autour de lui. Celui-ci le brosse ; celui-là frotte ses bottes ; cet autre veut porter la canne ; et il n'est pas jusqu'à son mouchoir dont on ne prétende lui ôter la fatigue. Il faut qu'il se fasse faire place, et, au besoin, qu'il frappe. Du moment qu'il aura joué du poing, on le respectera comme un prince des Deux-Siciles. Les cochers, de leur côté, vont droit à lui, et, pour le décider à se servir de leur véhicule, ils le serrent du cheval et des roues contre la muraille. Et cependant, dans le fond, ce peuple est bon est honnête ; mais il ne résiste pas à l'occasion de gagner ou de prendre quelque chose, dans le but de ne plus rien faire ensuite, le reste du jour, si ce n'est de s'étendre au soleil ; de grignoter ses cazagnes ou de manger son cher cocomero. Il aime le far-niente par-dessus tout.

Généralement, l'homme est fort sale, mais il a une belle tête, très expressive : l'intelligence brille dans son regard. Les femmes ne sont pas plus propres, et on leur fait une réputation de laideur qu'elles méritent, mais à un certain âge seulement. Jusqu'à trente-quatre ans, elles sont douées de traits réguliers,

ont un jeu de physionomie très varié et une grande vivacité dans les yeux. La plupart ont porté de beaux cheveux noirs qu'elles perdent de bonne heure, pour les avoir trop fatigués dans leur jeunesse.

Eh bien! de ce peuple, il est une énorme portion à laquelle je m'intéresse : c'est le lazzarone.

Anciennement, à Naples, il y avait à peu près quarante mille individus des deux sexes, vêtus plus que pauvrement, qui vivaient dans des paniers d'osier, d'où ils ne sortaient que pour admirer le soleil ou pour travailler quelques rares instants de la journée. Beaucoup d'entre eux, dédaignant la mollesse des paniers, se couchaient sur les dalles des quais et de la rue de Tolède, et presque tous vivaient paresseusement à faire des commissions. Une autre portion de ces lazzaroni, attachée aux maisons puissantes de Naples, se faisant les instruments aveugles des haines et des vengeances de leurs maîtres. Enfin, il y avait encore d'autres de ces Napolitains, à la Mergellina et à la Marinella, qui vivaient du produit de leur pêche. Ces derniers restaient dans un état à faire honte. On aurait dit des Sioux, des Pawnies, des Navajoës, de véritables sauvages. La peau cuivrée, le visage barbu, ces misérables faisaient peur à voir. Belles formes du reste, gaillards taillés en Hercules. Les uns et les autres oubliaient facilement le passé, et insouciants de l'avenir, ne pensaient qu'à satisfaire les besoins du moment. La facilité d'y pourvoir, la douceur du climat, la fertilité du sol, la nonchalance et la sobriété, propres aux méridionaux, enfin la négligence du gouvernement, étaient les causes de cette apathie. Ces enfants de la nature tombaient-ils malades? on les envoyait à Saint-Lazare, c'est-à-dire à l'hôpital, où peut-être trop de charité les accueillait. Quand ils sortaient de l'hospice, on les affublait d'une chemise courte, d'un caleçon plus court encore, et d'un chapeau de paille. Cet accoutrement donné par Saint-Lazare leur valut à tous le nom de *lazzaroni*. Ces lazzaroni étaient la grande curiosité de Naples.

Le lazzarone n'a pas de lois connues : il dort quand sa pau-

pière le veut ; il mange quand son estomac le demande ; il boit quand son gosier a soif, et se repose du moment qu'il a gagné quelques grains ; c'est pour lui que la mer déferle sur la plage ; c'est pour lui que le golfe a été creusé, que la création a été faite, que le soleil luit. Il l'absorbe par tous les pores. Il est paresseux, câlin, curieux au possible. Il est fier, il faut voir! Soudain, passant du nonchaloir à la virilité, il lutte avec énergie, témoin l'un de ces derniers jours que je m'avisai de jeter par la fenêtre, une à une, des chaussures avariées par l'eau de mer. Les lazzaroni du quai Sainte-Lucie qui virent tomber ces dons du ciel accoururent ; malheureusement l'une des bottines échut à un rude jouteur, et l'autre à un lazzarone plus faible. Il s'agissait de réunir la paire. Bataille ! le faible, par attrait de la possession, triompha du fort, et ce fut un curieux spectacle de voir le drôle se fourrer les pieds dans une chaussure dont il allait faire usage pour la première fois de sa vie, et ensuite rire, causer, gesticuler, et nous télégraphier de lui expédier encore quelque défroque.

C'est ce lazzarone si humble, si doux, si patient, qui a pourtant fait, à Naples, les plus terribles révolutions, vingt ou trente pour le moins. Mais les lazzaroni disparaissent peu à peu tous les jours : d'abord nos Français les ont habitués à se vêtir d'un caleçon convenable ; ensuite, on a cherché à éveiller chez eux le sentiment de la propriété et l'amour du travail. De sorte que le vrai lazzarone s'efface ; on en voit peu. Hâtez-vous, lecteurs, de venir à Naples, si vous tenez à voir les derniers débris de cette race, ne conservant de l'humanité que de belles formes et de magnifiques têtes.

Quand j'ai voulu visiter les monuments de la ville qui méritent examen, j'ai commencé par la cathédrale de Saint-Janvier, *San-Gennaro*. Cette église métropolitaine est située dans le vieux Naples, c'est-à-dire dans le milieu de l'inextricable réseau de rues étroites, serrées, anguleuses, que je vous ai déjà signalées. Là, comme partout à peu près, le peuple des travailleurs s'est emparé de la voie publique. Ainsi, au beau milieu du chemin

s'étale le serrurier avec son enclume, une forge portative, ses marteaux, ses pinces et le fer qu'il travaille au risque de brûler celui qui passe. Le menuisier couvre l'espace de ses établis, de ses planches, de ses rabots, de ses varlopes. Le cordonnier tient gravement ses assises en avant de sa porte et donne ses audiences aux matrones et aux servantes. L'épicier dispose toutes ses denrées, coloniales ou non, dans des boîtes et des caisses dont il émaille la devanture de sa maison. Le perruquier place son chaland sous le plus beau rayon du soleil et fait fondre la neige de son savon sous les larges coups de son rasoir. Bref, tous les corps d'état, jouissant des mêmes droits, profitent des mêmes avantages. Jugez alors de l'encombrement. Maintenant, vous figurez-vous l'infernal tapage qui résulte de cette étrange agglomération dans les rues, où pas un pouce de terrain n'est perdu? Le ferronnier fait grincer sa lime sur l'acier, tandis que ses aides battent l'enclume à coups redoublés. Les marteaux des ouvriers sur bois retentissent sans relâche. Le savetier chante à gorge déployée. Le barbier raconte, et de quelle voix, et avec quels gestes! Cent fois le nez du patient court danger de furieuses estafilades. Le boulanger crie son pain chaud, et les pâtissiers ambulants leurs *rizze*, galettes aux tomates, poivrées, pimentées à faire tomber un sauvage en attaques de nerfs. Enfin les bouchers, oh! c'est ce qu'il y a de plus horrible! l'un portant sur sa tête une moitié de bœuf saignant, l'autre un veau dépouillé, un troisième un mouton sanglant, s'avancent en braillant comme un Peau-Rouge poussant son cri de guerre. Celui-ci tient à la main le billot rouge de sang, celui-là les instruments du sacrifice. Si on les arrête, aussitôt, en pleine rue, le débit de la marchandise se fait à grande volée de couperet. Puis, voici le friturier qui fait siffler son huile bouillante en plongeant un merlan dans la poêle, en même temps que sa rude voix convie aux délices de sa cuisine. C'est un spectacle et un concert indescriptibles. Mille têtes remuent, mille corps grouillent, mille voix tonnent, dans cette cuve infernale qu'on appelle une rue de Naples... C'est un inconcevable et formidable imbroglio de gens et de choses.

Vous croyez que j'en ai fini avec le roulement de tonnerre dont on est assourdi dans la bonne ville de Naples? Mais non. L'âne joue un grand rôle à Naples, et je dois vous dire que malgré cette foule qui obstrue toutes les rues, toutes les ruelles, tous les passages, des ânes courent au triple galop à travers le sillon humain pour aller emplir leurs barils à la fontaine voisine : un gamin, à califourchon sur l'un d'eux, accélère leur rapidité à grands coups d'étrivières; tant pis pour vous s'ils vous écrasent les pieds. En outre des ânes, les corricoli, avec leurs pyramides d'hommes, de femmes et d'enfants, se lancent, comme nos chevaux de course, sur le turf des voies publiques.

Ce n'est donc pas dans les beaux quartiers de la ville qu'il faut aller chercher les curiosités de Naples, étudier les mœurs des Napolitains, et même rencontrer les plus beaux monuments : non, c'est dans la *Ville-Basse*, c'est au lieu où fut jadis la vénérable Parthénope. Là, et là seulement, le peuple se dévoile, se fait connaître, et, littéralement, se met à nu! Peu importe à quelle heure vous l'y cherchiez, vous êtes sûr de le trouver toujours dans la rue. Le peuple, qui ne demeure que dans des bouges étroits et impurs, ne respire librement qu'en plein air. Couché vers minuit, il est debout au point du jour, et aussitôt les rues fourmillent. C'est alors à qui gagnera quelques grains le plus vite possible, afin d'aller ensuite s'étendre au soleil, sur les quais ou le môle, et de ne plus rien faire de la journée. Le far-niente est le premier besoin de ce peuple tapageur.

— Faites-moi cette commission... dites-vous à un lazzarone couché sur les dalles de Santa-Lucia, en le poussant du pied et en lui montrant une pièce blanche.

— *Non, esselenza, ho per manggiar*... répond-il.

— Très bien; tu as pour manger aujourd'hui, mais demain? ajoutez-vous.

— *E Dio!* fait ce lazzarone, en montrant le ciel d'un geste admirable.

Ainsi, vous le voyez, cet homme compte sur la Providence. En effet, comme je l'ai dit déjà, pourvu que le Napolitain ait du so-

leil, le grand air, des fruits et de la neige pour fabriquer son *acqua fresca*, il est heureux. Son caractère se refuse au chagrin, et il lui faut uniquement son *dolce far-niente*, c'est-à-dire le nonchaloir.

Un matin, j'étais à ma fenêtre et je jouissais de l'aspect joyeux du quai, et j'écoutais la *canzone marinaresca* dont l'éternel refrain est *Santa-Lucia !* On s'éveillait dans toutes les maisons qui bordent le largo. D'un quatrième et d'un sixième étage, une dame qui n'aurait pas osé aller elle-même au marché, et une vieille matrone, la face grincheuse, afin de s'épargner la fatigue de l'escalier, descendaient à l'aide d'une longue corde un large panier que les fournisseurs, stationnant dans la rue, emplissaient de provisions. Les forçats commençaient leur balayage devant l'Arsenal. Des Calabraises, après un roulement préliminaire de leur tambour de basque, manœuvraient des hanches et du torse pour exécuter leur ardente tarentelle. Les petits lazzaroni me criaient d'en bas : « *Uno grano, signore, una piccola moneta, por manggiar di macarôn...* » Et dans leur sourire, ils me montraient des dents qui n'avaient besoin ni de pierre ponce ni d'opiat pour briller du plus bel émail. Remarquez que, dans son patois, le Napolitain ne fait jamais sentir la dernière syllabe du mot italien : elle reste dans sa bouche. Ainsi, dit-il *macarôn* pour *macaroni*. Les pêcheurs, arrivant de la haute mer, abordaient au rivage et amarraient à l'estacade leurs barques chargées de poissons encore frétillants et de mollusques qui bâillaient au soleil.

Déjà de graves personnages, tout de noir habillés, montaient de la Chiaja, et, pelotonnés sous le parasol blanc dont les Napolitains se protègent contre l'inexorable température de leur climat, se rendaient à leurs affaires. Puis, défilaient, à grand bruit de grelots, de nombreux équipages à trois chevaux emplumés et pomponnés conduisant des touristes à Cumes, à Baïa, à Pœstum, aux antiquités de Pouzzoles et de Misène. Les carrosselli, à un carlin la course, soit quarante-cinq centimes, et des calessine

prenaient place en face de notre hôtel pour y attendre la pratique.

Des bandes de professeurs, de tous ordres et de tous costumes, se mêlaient et se croisaient en tout sens, se dirigeant vers leurs écoles, leurs maisons ou des églises. Côte à côte avec eux, cheminaient de petits enfants dont la vue me charme depuis que je suis en Italie. Figurez-vous qu'ils sont vêtus d'une robe de bure moins belle que la tunique de nos collégiens, et, à l'entour de la taille, ceinture de cuir ou corde de chanvre. Que signifie cet habillement pour des enfants du plus bas âge? Le voici : En France, il arrive à bien des mères, à beaucoup de familles, de vouer leurs enfants au blanc ou au bleu, jusqu'à un certain âge. C'est un sentiment pieux qui fait mettre ainsi ces petits êtres sous la protection de la sainte Vierge. C'est un même sentiment pieux qui anime les Napolitaines. Elles consacrent au Seigneur, jusqu'à six, dix, douze ou quinze ans, leurs fils, qui deviennent ainsi, pour un temps, de petits capucins, de petits camaldules, ou des franciscains en miniature ; ou leurs filles, qui sont admises alors chez les visitandines ou les annonciades. Rien de plus intéressant que ces jolies têtes de frais et joufflus *amorini* affublés du hoqueton et de la cuculle. On serait tenté de les embrasser dans la rue.

Rien de plus original également que ces enfants de chœur de dix à douze ans qui pullulent dans Naples, portant fièrement leur mignon petit collet et se coiffant du tricorne d'une façon picaresque. Aux enfants succédaient des files de jeunes gens en soutanes violettes, bordées de lisérés rouges et ornées de boutons de même couleur. Ce sont des apprentis virtuoses composant les maîtrises des paroisses, et devenant petit à petit et plus ou moins vite des artistes de talent.

Donc, j'étais absorbé par cette scène panoramique, lorsque, tout-à-coup, des tintements répétés de sonnettes s'échappent de notre petite chapelle voisine, Santa-Lucia. Aussitôt le poste de l'Arsenal prend les armes et le tambour bat aux champs. Des matelots se détachent du corps de garde et se placent à la porte

de l'église. En même temps, au son des clochettes, tous les cris stridents, et si variés, du quai, cessent comme par enchantement. Cent fenêtres des maisons s'ouvrent et laissent voir des visages recueillis. Tous les passants se découvrent; les voitures en circulation s'arrêtent; beaucoup de ceux qui les occupent descendent et leurs cochers mettent pied à terre. On s'agenouille de toutes parts, et il se fait pendant un temps un profond silence qui ressemble à de la prière. Alors, apparaît enfin, sortant de la chapelle, un homme enfoui dans une longue tunique rouge bordée de jaune, les mains portant deux énormes sonnettes qu'il vibre des deux bras, alternativement levés en l'air, puis retombant en mesure. Il s'avance majestueusement sur le largo, en imprimant à son corps le mouvement cadencé exigé par le poids de ses cloches. Il est suivi d'un enfant de chœur qui porte dans un sac très riche les objets pieux exigés par la circonstance. Enfin vient un prêtre, en habits sacerdotaux, qui porte le ciboire sacré. Des marins tête nue, couvrent le ministre de Dieu d'un dais de soie blanche, et des soldats en armes font la haie de chaque côté. C'est le saint Viatique que l'on porte ainsi généralement aux malades. Une foule, qui grossit à chaque pas, fait suite au cortége et semble prier avec ferveur.

J'aurais bien d'autres détails à vous donner sur les mœurs et la manière d'être des Napolitains. Mais l'espace me fait défaut.

D'ailleurs n'ai-je pas à vous entretenir de quelques-unes de mes excursions au-dehors de Naples ?

Par exemple, je suis allé à *Capoue*. Comment être aussi près de Capoue, 15 à 20 kilomètres peut-être, et ne pas aller voir cette vieille cité dont les délices firent la perte du grand Annibal et sauvèrent Rome affolée de terreur? Et puis on se rend à Capoue en chemin de fer, et la *strada ferrata* franchit si vite les distances. Mauvais wagons, les wagons italiens : mais faut-il être bien difficile? Les délices de Capoue me dédommageront !...

La grande curiosité de Capoue, c'est l'amphithéâtre ancien qui faisait la gloire de cette superbe ville, maintenant complètement en ruines, à deux milles de la nouvelle Capoue. Cet amphithéâtre,

seul est resté. Il fut le premier que l'on construisit en Italie, pour en faire une école de gladiateurs, quand l'amour, la volupté de voir l'effusion du sang absorba tout chez les Romains. Cette école de gladiateurs devint en effet une nombreuse pépinière de combattants, prêts à verser leur sang sur toutes les arènes du monde soumis à l'impérieuse Rome.

Le soleil vient de se lever lorsque le squelette colossal de cet amphithéâtre de Capoue m'apparaît au pied du coteau qu'arrose le Vulturne. Je commence à fouler une immense couche de ruines. Des ruines, au moment où la nature se réveille sous les premiers baisers du jour! La résurrection et la mort! combien de pareils contrastes dans l'univers! Si l'horizon empourpré de mille feux me sourit, cette vaste mer de décombres, si horriblement éparpillés sur le sol aride, impressionne tristement. Rien de plus saisissant que ce tableau dominé par l'amphithéâtre, debout depuis 3000 ans! Cherchez donc maintenant la demeure voluptueuse d'Annibal!

Cependant je m'achemine vers le gigantesque édifice qui se profile sur la brume plombée de la plaine, et y dessine les vues de son propre pourtour et les franges pittoresques de ses guipûres. Il est de style étrusque. Diamètre, 250 pieds; largeur, 150. Quatre étages de quatre-vingts grands arcs chacun, décorés d'un ordre d'architecture différent, le composent, et il est orné de deux portes principales. Le sommet de l'amphithéâtre, dans toute sa circonférence, *était* couronné de statues admirables, témoins la *Vénus Victrix*, l'*Adonis*, la *Psyché*, que l'on y trouva, et qui font actuellement l'étonnement et l'étude des artistes au *Musée degli Studi*, à Naples. Ses gradins pouvaient contenir 60,000 spectateurs. Après le Colysée de Rome, c'est le plus vaste amphithéâtre connu. Il montre, béants, les passages qui conduisaient les magistrats et les grands personnages à leurs places d'honneur, etc. On y voit encore des restes de peintures, des débris de bas-relief, en stuc, et différents ornements curieux. Les cellules des gladiateurs, les carceres des esclaves, les chambres réservées aux animaux féroces, le *spoliarium*, où on ache-

vait les blessés à coups de maillet, etc., sont très reconnaissables.....

Maintenant, quel calme, quel silence, quelle solitude dans cette enceinte majestueuse, et dans la plaine qui l'entoure, là où les passions humaines firent entendre autrefois leurs clameurs, où retentirent les accents de la joie mêlés aux gémissements de poignantes douleurs! Aussi, vous ne sauriez croire combien vives sont ces émotions qui vous parlent, quand vous foulez aux pieds de telles ruines. L'imagination s'allume, vous ressuscitez tous les objets qui vous entourent; les scènes d'autrefois se reproduisent sous vos yeux. Vous devenez le témoin des drames que l'histoire vous a racontés, et il n'est pas jusqu'au gladiateur, laissé comme mort sur le sol rougi de l'arène, qui, étendu tout de son long avec une raideur cadavérique, les prunelles déjà vitrées, ne vous apparaisse joignant péniblement ses mains sanglantes pour une prière suprême, consolateur et prêtre de sa propre agonie. Alors vient le soir. Le couchant s'éteint à l'horizon, et l'ombre de la nuit descend sur cette plaine muette, comme l'ombre éternelle sur les yeux des pauvres victimes. Au loin, vaguement estompés, des chevaux et des hommes tués, des maisons écroulées, des temples tombés dans la poussière, bossuent le sol. L'obscurité, le désert, le silence se font sur ce vaste cimetière de ville endormie pour jamais, mais que votre cerveau, tout-à-l'heure, rendait si tumultueuse, et l'on n'y entend plus que le très faible râle de l'agonisant, le frôlement d'ailes du vautour et les cris de l'engoulevent...

Quelques côtelettes, fort coriaces, un pain mal odorant, et un vin âcre et acidulé, telles sont, pour moi, les délices de Capoue.

J'ai visité aussi la célèbre et terrible *île de Caprée*. Ne pas aller à Caprée, l'île du monstrueux Tibère, oh! c'eût été un crime de lèse-curiosité!

Le charmant petit bateau à vapeur la *Comète* me conduit à Capri en moins de deux heures. La mer étincelle sous les feux du soleil, et l'immense zône des côtes nage dans une brume d'or de l'effet le plus délicieux. Bientôt l'île de Capri se montre

à nu, avec ses formes désordonnées, ses roches capricieuses, ses audacieux promontoires, ses anses ténébreuses, et enfin ses villes et ses villas encore endormies sous les palmiers de ses collines.

Vue de loin, Caprée offre la forme d'une chèvre accroupie, mais levant la tête. Le dos, c'est la montagne du Solaro, située au sud-ouest, 1800 pieds d'altitude. La tête, c'est le promontoire qui regarde les rivages de Sorrente et de Campanella ; c'est là que se trouvent les ruines du repaire dans lequel le monstre romain, Tibère, abrita sa tyrannie et ses horribles cruautés.

Strabon nous apprend que Caprée possédait deux villes : *Capri*, à l'orient de l'île, *Ana-Capri*, à l'occident, qui existent encore.

L'empereur Auguste acquit l'île de Caprée des Napolitains, en échange d'Ischia. Il s'y établit, car le climat y est très doux pendant l'hiver, et, voulant y séjourner pendant sa vieillesse, il y construisit douze palais, auxquels il donna les noms des douze grands dieux de l'Olympe.

Quand son successeur Tibère, dans la pensée de s'isoler du sénat de Rome, vint habiter Caprée, avec Séjan, son terrible ministre, il agrandit d'abord les palais d'Auguste, seuls bâtiments qui existassent alors, puis il établit des bains sur une esplanade, en face de Naples, à l'endroit de la plage qui a nom *Marina d'Ana-Capri*.

En même temps, au sommet du promontoire qui regarde le cap Campanella, jadis de Minerve, il fit élever l'énorme et colossal palais qu'il habita, et l'entoura de dépendances non moins colossales, phare, amphithéâtre, centum camerelle ou groupe de cent chambres, thermes, etc. Enfin il transforma les rochers de l'île en jardins magnifiques, coupés de voies commodes, ornés de fontaines, de viviers, d'édifices somptueux, etc.

Alors, une fois entouré de toutes les jouissances du luxe et des commodités de la vie, le tyran ne songea plus qu'à tracer des listes de proscription. Alors, le farouche bourreau, après avoir

avisé un rocher à pic, qui domine la mer de Sicile, à une hauteur de 600 pieds, et au-dessous duquel se trouvent des écueils aux pierres aiguës, prit goût à faire précipiter de cette pointe avancée les nombreuses victimes de ses soupçons et de ses fourberies.

Le steamer nous débarque dans une petite anse fermée de trois côtés par des rochers disposés en ravin et qui forment comme le diaphragme de l'île et le pli du ventre de la chèvre. Au travers de ce ravin est taillé un étroit et rapide sentier qui sert de communication entre le port et l'intérieur de l'île, Capri à l'est, Ana-Capri à l'ouest. Ces deux points culminants ne peuvent être atteints que par l'escalier, dont chaque marche compte 15 pouces d'élévation.

J'arrive à Capri. Quelques maisons, d'effet assez pittoresque, lui servent de faubourg, et la petite ville est appuyée contre une montagne fort escarpée en même temps qu'elle est défendue par un mur crénelé, un *castellione* et un bastion, jadis occupés par le farouche Hudson-Lowe, dans la guerre de 1803, contre les Français.

Dans l'hôtel San-Salvador, tenu par le digne tavernier de ce nom, un type fort original, on trouve des cailles exquises, arrivant d'Afrique, dont Capri sait faire d'abondantes razzias, de savoureux poissons, et de très agréable vin blanc qui porte encore audacieusement l'odieuse épithète de *vino tiberiano*. Mais à peine ai-je satisfait aux exigences d'un estomac rebelle qui battait vigoureusement la chamade, que, voulant visiter l'île, je suis assailli, enveloppé, enlevé par un tourbillon de femmes et d'ânes, qui s'emberlificotent avec tous les voyageurs, avec la prétention de disposer de nos personnes selon leur fantaisie. Je me débarrasse convulsivement de l'étreinte des mégères, et me voici libre.

Par un chemin pierreux, montant, tout en lacets, j'erre alors à l'aventure à travers les jardins bien négligés du terrible César, et gravissant le fameux promontoire, j'arrive insensiblement au beau milieu des ruines grandioses du palais de Tibère.

Là, je retrouve, je parcours, j'examine à loisir les portiques à demi éboulés, les chambres éventrées, les celliers perforés, des masses énormes de substructions que la dent du temps ne parvient pas à ronger. L'amphithéâtre, dont une partie a glissé dans le golfe; le phare, massif énorme de briques en forme de tour encore émergeant du sol, au moins en partie; les *centum camerelle,* qui servaient de cachots aux victimes de l'ogre toujours affamé de chair fraîche; les grottes de l'abominable débauche où eurent lieu les drames des *Sellarii* et des *Spentriæ;* les débris du temple de Mithra; et enfin la redoutable roche tarpéienne de l'île, tels sont les vestiges qui restent et dureront longtemps encore du passage de l'homme exécrable que l'histoire n'a pas assez flétri.

Croirez-vous que j'ai failli piquer une tête dans la mer de Sicile et aller me briser sur les rochers, à l'endroit même où Tibère faisait précipiter les condamnés, et cela pour avoir voulu mesurer de l'œil la profondeur du gouffre? Ainsi, avec le désir de juger l'effet du saut périlleux, que Séjan fut l'un des derniers à expérimenter, je m'étais mis à plat ventre : mais je glissai contre toute attente, et sans la main d'un guide dévoué, qui me harponna, mes os blanchiraient au fond de la mer, en compagnie de beaucoup d'autres victimes.

Que de souvenirs dans cette île, et de quelles hallucinations n'est-on pas le jouet, en cheminant sous les rayons de feu d'un soleil tombant d'aplomb! Il me semblait voir l'ombre de Tibère me barrant le passage dans les chemins creux. Je tournais constamment les yeux vers les grandes ruines que je quittais, et qui, semblables à des squelettes gigantesques, s'estompent en gris sur l'éther bleu, comme si j'eusse voulu m'assurer qu'aucun centurion ou nul licteur ne me poursuivait par ordre de César.

On dit que notre illustre La Pérouse fut tué par les sauvages de Vanikoro. Je doute que les naturels de cette île de l'Océanie soient plus âpres à la curée que les avides insulaires de Caprée. Certes, ils ont du sang de Tibère dans les veines, ou je me trompe fort...

J'ai cependant passé deux jours au milieu d'eux, mais grâce à la connaissance, rapidement faite, d'un très aimable Anglais qui voulut me recueillir chez lui, à ma descente des ruines. Ce que c'est que la sympathie! Un mot sur ce charmant gentleman. Condamné à mourir par trop peu de santé, mon Anglais vint se fixer à Caprée. On lui avait laissé trois mois de vie, et il est dans cette île depuis quarante ans. Les cordes de ma lyre ne suffiraient pas à chanter son hospitalité digne des temps antiques.

Je suis allé aussi à *Pœstum*, en plein royaume de la *mal' aria*.

Mais ne pas voir Pœstum, ses roses et ses temples, que vous en semble? C'était ne pas être digne de voyager!...

Je m'y suis donc rendu. Comment? Le voici :

De Caprée, après avoir admiré la *grotte d'azur*, véritable et magnifique palais de cristal d'une ondine, mais que je ne puis vous décrire, par une simple barque je me suis rendu à Sorrente, que l'on voit sur le rivage du golfe étaler ses charmantes villas.

Là, je loue un cheval, je me fais renseigner, et d'ailleurs j'ai mes poches pleines de cartes, de plans et de livres sur la matière. A l'amble, sans me presser, le nez au vent, les yeux partout, je longe la côte, au cap Campanella, je tourne à gauche comme le rivage, et, la mer de Sicile à ma droite et se perdant à l'infini, je chemine jusqu'à ce que, d'abord, se présentent à moi, comme de blancs alcyons, trois petites îles, à la vue desquelles, comme dans un délire de poète, je m'écrie :

> Jamque adeo scopulos *Sirenum* advecta subibat
> Difficiles quondam.....

Je traduis, c'est plus simple : « Déjà l'on cinglait à la hauteur des rochers des Sirènes, écueils jadis redoutables. »

A un voyageur qui passe, je suis tenté de dire :

— Vite, vite de la cire molle! Fermez vos oreilles et contentez-vous de regarder! Pour moi, je veux non-seulement voir les sirènes, mais aussi les entendre!...

Mais non, plus de sirènes. Depuis Homère, depuis Virgile, ces îlots rocheux sont complètement abandonnés de leurs enchante-

resses, et je ne vois pas la plus petite sirène montrer au-dessus de l'eau sa belle tête et son buste gracieux ruisselants de l'onde amère.

A *Amalfi*, où je prends un léger repas, encore moins de sirènes! Combien est sale, nue, tuméfiée par la souffrance et la misère, combien est laide la belle moitié du genre humain. Et cependant quelle situation pittoresque que celle d'Amalfi, en face du golfe de Salerne! La nature se plaît souvent dans les contrastes! Une gorge sévère, abrupte, entre deux montagnes escarpées; dans l'échancure de la vallée, et sur les rampes de la gorge, ville antique, jadis république fameuse qui dompta Pise; au pied de la cité, un port et la mer, avec ses prestiges, telle est Amalfi. Et puis, ô merveille! une église au porche byzantin, avec somptueux escaliers conduisant à une nef admirable, où les marbres les plus riches le disputent en élégance aux lustres de Venise les plus rares. En outre, une crypte mystérieuse qui recèle un prodige de l'art, la *statue de bronze de saint Paul.*

Amalfi est la patrie du macaroni. Il doit sa supériorité à la légèreté de l'eau filtrant à travers les rochers qui couronnent la ville.

Je couche à *Salerne*. Je ne vous dirai rien de cette ville si fameuse. Elle mériterait cependant que je vous parle de sa célèbre école, et que je vous cite quelques aphorismes de cette *école de Salerne*, mais l'espace me manque. Sachez pourtant que, à Salerne, je trouve une famille composée d'un monsieur, d'une dame, et de leur fils de seize ans, qui me demandent de continuer avec eux le petit voyage de Pœstum. On leur a dit que la route est infestée de voleurs, et ils pensent que ma présence pourra en imposer aux détrousseurs de grands chemins. Je ne me savais pas d'apparence si formidable; mais, pour rassurer ces braves touristes, et pour être plus sûrs de ne pas nous égarer, je prends un guide, et nous voici chevauchant cahin-caha de Salerne à Pœstum.

Nous traversons une contrée presque plate, humide, malsaine, car, je vous l'ai dit, nous entrons dans le domaine de la mal, aria. Et maintenant, comme si cela ne suffisait pas, voilà qu'il

est question de brigands ! Du milieu de chaque bouquet d'arbres, de derrière chaque ruine, au détour de chaque éminence, la pauvre dame, fort curieuse du reste, croit voir sortir des Calabrais au chapeau pointu, à la mine farouche, un arsenal de pistolets à la ceinture, et le tromblon à la main. Nous en sommes quittes pour la peur. Le jeune coq de combat a l'air d'appeler une aventure de tous ses vœux, lui : il arme et désarme sans fin le revolver dont lui a fait don la tendresse maternelle. Il y a même un moment, panique épouvantable ! où, à un bruit de lièvre qui a fui de sa bauge à notre approche, le bouillant Achille, — il s'appelle Achille, — décharge les six coups de son arme, croyant avoir affaire à un Marco Spada. Mais point ! Plus de sirènes, et pas davantage de Fra-Diavolo, pas le plus léger Rocco del Pizzo ! Mais, pour les remplacer, quelle quantité de serpents frétillant sur l'herbe brûlée et nous faisant les yeux doux !

Notre route s'avance entre la mer et des collines. Nous traversons les ruines de Picentia ; nous franchissons le champ de bataille où quelques chevaliers normands, en 1016, battirent toute une armée de Sarrasins. Le *Silarus* des Romains, aujourd'hui le Sele, est passé, et nous foulons aux pieds un autre champ de bataille, celui où Crassus tailla en pièces l'armée de Spartacus.

Jusque-là, aspects assez maussades, peu ou prou d'horizons. Mais alors la nature devient plus riante. D'abord *Monte Alburno*, avec des croupes pittoresques, des bois romantiques tout peuplés de cerfs et de sangliers. Enfin, une autre plaine, plus belle que les précédentes, et des pâturages se déploient, à notre droite, sur le bord de la mer. On y voit errer des troupeaux de buffles au poil hérissé, des chevaux de petite taille, mais pleins de feu, à en juger par leurs cabrioles, et des moutons, et des porcs, à n'en plus finir.

— Pœstum ! Voici Pœstum !... m'écriai-je soudain.

En effet, au loin, sur la pâle verdure se détachent, en tons blancs et gris, de massives constructions qui annoncent une ville antique. Ce sont des pas de remparts, ce sont des arcs,

des portes, ce sont des temples et des colonnades, le tout semé ici et là. Tel est le spectacle qui appelle le voyageur, et c'est pour en jouir qu'il brave le mauvais air de cette contrée marécageuse.

Nous sommes à Pœstum ! Nos chevaux s'arrêtent à peine que nous sommes entourés par de pauvres jeunes hommes maladifs, des femmes pâles et tremblantes, de mièvres jeunes filles dont les yeux sont enfoncés dans leurs orbites, des vieillards grelottants, tous frappés par la fièvre que donne la mal' aria. Ces infortunés nous offrent leurs services. C'est une manière de nous demander les nôtres. Quelques piéccttes d'or les rendent jubilants. Nous laissons nos montures au guide, à qui je recommande de nous préparer la couchée, si c'est possible, et, si c'est possible également, une table, car, pour le souper, j'ai fait prendre des provisions à Salerne. Pas d'hôtel; tout au plus une maisonnette, près du hameau de *Capaccio*.

Jamais, ami lecteur, je ne pourrai vous exprimer l'émotion que je suis venu chercher aussi loin de Naples, au milieu de ces ruines; jamais je ne pourrai vous rendre le sentiment de mélancolie qui s'empare de moi, au milieu de ce théâtre des vanités humaines, qui a nom Pœstum, jadis *Phèstu*, fondation des Pélasges-Tyrrhéniens. Il y a longtemps de cela.

Le soleil se plonge dans la mer, et déjà les grandes ombres du soir s'étendent dans la plaine. Mais, des sombres et malsaines vapeurs qui s'élèvent du sol inculte et humide, les frontons de trois grands *temples*, assis à l'écart l'un de l'autre, et le sommet de leurs colonnes sont encore empourprés des derniers rayons du jour. Moins exhaussés, les fragments d'arcades et les débris de portiques se trouvent au contraire noyés dans l'obscurité croissante, et semblent des fantômes qui s'élèvent de terre. Les buffles et les cavales, errant dans le pourtour de ces ruines, me paraissent être les ombres de ceux qui ont habité cette ville morte, et qui, depuis bien des siècles, l'ont quittée. Aussi je vous laisse à compter combien de générations j'évoque mentalement : Pélasges, Grecs, Lucaniens, Romains, Lombards, Arabes

venus du midi, Normands accourus du nord ! Mais je me tais, car je ne vous fais pas un cours d'histoire : pour voyager en Italie, on doit la connaître à l'avance. Eh bien! tous ces peuples ont foulé ce sol, ils ont prié dans ces temples, ils ont arrosé ces remparts de leur sang, ils ont passé sous ces portes, ils dorment leur dernier sommeil sous cette poussière! Les hommes sont tombés, les murailles restent...

Quels enseignements dans le muet langage du temps! Un jour, ne serons-nous pas foulés aux pieds nous-mêmes par les générations futures, comme nous foulons les cendres des Pestaniens, cachées, oubliées à jamais!

Les Romains aimèrent beaucoup le séjour de Pœstum. C'était une ville de sybarites! Le dirait-on maintenant? Ils l'aimaient parce qu'on y respirait un air doux et parfumé, même durant l'hiver. Leurs poètes célébraient les roses de Pœstum, dont toute cette plaine était couverte. Elles y fleurissaient deux fois l'an. C'était à l'éclat de ces roses, à leur parfum, à leur beauté qu'ils empruntaient leurs comparaisons.

Pœstanis rubeant æmula labra rosis!

Ce qui veut dire : *Puissent les lèvres avoir la fraîcheur et le parfum des roses de Pœstum!*

A l'invasion des barbares, Pœstum fut prise et détruite par les Lombards, qui, eux-mêmes, en une nuit, furent tous passés au fil l'épée, par le Normand Robert Guiscard. Les eaux stagnantes envahirent alors la plaine, et on dut fuir des ruines devenues dangereuses. Pœstum fut oubliée longtemps! C'est en 1745 seulement qu'un travail de *J. Antonini* la remit en lumière.

Dès-lors, Pœstum fut admirée, visitée, étudiée, et devint les colonnes d'Hercule, le bouquet final de toutes excursions de touristes.

Quelle horrible nuit passée dans la hutte de nos hôtes! N'en parlons plus...

Enveloppés de nos manteaux, nous sommes debout au lever du soleil pour errer à l'aventure au milieu des splendides richesses

de Pœstum. Ce qui m'impressionna si fort la veille, à l'heure du crépuscule, aux rayons du jour, revêt des teintes plus vives et plus gaies.

L'enceinte des murs de Pœstum décrit un polygone de 2 à 3 milles de circonférence, interrompu en bien des endroits. Quatre portes s'élevaient aux points cardinaux, d'où quatre rues se coupant à angles droits et quatre quartiers. Une seule de ces portes, celle au levant, est encore debout. A sa clé de voûte, on trouve encore le dessin d'une *sirène cueillant une rose*, et *un dauphin*.

Tout près de là, un mur percé d'une porte signale le quartier des soldats. Pavé formé de polygones irréguliers, comme à Pompéïa.

On reconnaît aussi les traces d'un aqueduc.

Au-dehors de chacune des portes, *tombeaux* peints à l'intérieur, et dans lesquels on trouva une quantité de vases historiés d'une grande beauté, avec des armures, etc. Inscriptions grecques, etc.

Du sud à l'est, *Agora*, basilique, temple de Neptune, la divinité spécialement honorée par cette ville maritime.

Le *temple de Neptune* est le plus merveilleux des édifices encore debout de Pœstum. Toutes les cités maritimes avaient nécessairement un temple consacré à ce dieu. Celui de Pœstum, le plus ancien, et l'un des plus majestueux, possède un *podium* de trois grands degrés. La longueur du temple est de 192 pieds. Six colonnes, d'ordre dorique, cannelées, avec deux vestibules soutenus par des pilastres, entre lesquels se trouvent deux colonnes, le tout couronné d'un riche fronton, telles sont les deux façades. Un escalier décore chaque vestibule. Quant aux parties latérales du temple, elles sont formées de douze colonnes, supportant une architrave sans saillie, et une frise dorique. Dans l'ensemble, c'est donc trente-six colonnes qui entourent l'édifice, et chacune de ces colonnes est composée de six à sept pierres de taille d'un diamètre de 6 à 7 pieds à la base, avec chapiteau de 2 pieds de haut, à peu près.

La cella ou sanctuaire, de près de 85 pieds de long sur 40 de large, est élevée de 3 pieds sur le sol du portique intérieur. Quatre murs très bas l'entourent, et quatorze colonnes, placées sur un double rang, la décorent. Leur hauteur est de 16 pieds, sans le chapiteau. Une immense architrave repose sur ces colonnes, et, sur l'architrave se dresse un second rang de colonnes plus petites, destinées sans doute à soutenir la toiture du portique. Cette cella est pavée de larges dalles carrées. On reconnaît facilement, aux marques qu'il a laissées, l'emplacement de l'autel principal, et la place des autres autels qui servaient à l'immolation des victimes. Ces autels faisaient tous face à l'orient. Le milieu du temple était à ciel ouvert, et, par cette disposition des temples, les tribunes du second étage, auxquelles on arrivait par les escaliers des vestibules, se trouvaient parfaitement éclairées. Ce premier édifice traversa longtemps encore l'intempérie des saisons.

A l'ouest du temple de Neptune, et tout à côté, se trouve la *basilique*. Ce n'est pas un sanctuaire, ce serait plutôt une vaste salle d'habitation royale, comme son nom l'indique. Cette basilique compte 165 pieds de long sur 71 de large. Le travertin qui compose ce monument est d'un ton plus blanchâtre. Ses deux façades sont ornées de neuf colonnes cannelées d'ordre dorique, sans base, et appuyées sur la troisième marche de la plate-forme. Il n'y a pas moins de seize colonnes sur les côtés, avec une altitude de 19 pieds, en y comprenant le chapiteau. Vestibule à chaque façade, bien entendu. L'intérieur est divisé en deux portions égales, par un rang de colonnes qui se prolonge d'une porte à l'autre. Comme le point de départ de ces colonnes est plus élevé que le reste du sol, on suppose que c'est entre ces colonnes que siégeaient les magistrats. La plate-forme ou *podium* de cet édifice est quadrilatère. Il y a un sanctuaire et des traces d'autels.

Le *temple de Vesta* ou de *Cérès*, dans le quartier nord, est bien plus petit et moins imposant que celui de Neptune, mais il est d'un style infiniment plus élégant. Le vestibule de l'entrée est

soutenu par seize colonnes. Quatre marches font arriver à la cella. On y retrouve quelques sarcophages romains.

Entre les temples de Neptune et de Vesta, tout récemment on a découvert les ruines du *temple des Dioscures*, construit en marbre grossier, mais, pour l'étendue, ne le cédant en rien au temple de Neptune. Bas-reliefs des Argonautes. Jason, nu, derrière un bouclier. Pollux avec son cheval. Orphée, la lyre à la main. Canéphore avec corbeille sacrée. Phryxus sur le bélier à toison d'or.

Je ne vous dis rien de l'*Amphithéâtre*, au centre de la ville, et attenant au Théâtre, non loin du temple de Vesta. Dégradation complète.

Parmi les peintures des tombeaux, et sur des vases peints, on voit *Hercule au jardin des Hespérides ; Electre et Oreste au tombeau d'Agamemnon*, etc. Dans certaines sépultures, récemment ouvertes, armures superbes en bronze, et, sur des vases de prix, *jeune femme offrant à boire à un guerrier; combattants montés sur un char*, etc..

Ainsi les corps de ces infortunés Pestaniens, si longtemps assis dans les ténèbres de la mort, ont été rendus à la lumière et livrés au vent de la plaine et des marais, pour satisfaire notre désir de voir! Le soleil calcine leurs ossements confondus avec la pierre des décombres. Et, quand passe un vivant, il foule indignement le cadavre... La mort elle-même n'est-elle donc pas encore le repos ?...

Après adieux bien et dûment faits au bouillant Achille et à son aimable famille, je me sépare de mes compagnons de voyage.

Le lendemain, j'arrive à Naples par Nola, Nocéra, etc.

Le premier spectacle qui m'est offert dans cette ville aux excentricités célèbres, c'est un incendie en mer. Le feu vient de se déclarer, à dix heures du soir, sur un vaisseau du port. Les flammes s'élèvent en gerbes brillantes et teignent bientôt de leurs reflets le golfe, la ville, les navires et les collines circulaires. C'est une vision de l'enfer. Pas un matelot à bord. Nul ne vient donner des secours, soit des quais, soit des autres navires. On ne peut comprendre une telle apathie. Le bâtiment brûle

jusqu'à sa ligne de flottaison. Tout Naples est là, sur la Marinella, pour jouir de la vue de cet horrible mais grandiose sinistre. On raconte qu'un mousse, grand amateur d'alcool, et resté seul sur le vaisseau, voulant sans doute se livrer à sa passion favorite, a mis le feu à quelque barrique. On n'a pas revu le pauvre petit être. De ma vie je n'oublierai cet incendie en mer!

Oui, l'Italie a quelque chose de féerique. On lui trouve un air de fête perpétuelle, quand on voit qu'elle se pare sans fin de festons de verdure courbés en arceaux, et que le moindre souffle agite. Ses montagnes capricieuses, entre lesquelles s'ouvrent de si belles vallées; ses blanches bourgades aux toits rouges, éparpillées le long de ruisseaux qui se donnent les grands airs de cascades; les champs de maïs et les pampres de vigne qui courent d'arbres en arbres; tous les paysages qu'elle déploie, égaient l'âme, soulagent le cœur, et vous invitent à la joie. Le beau ciel bleu de son firmament, et la fraîche verdure du tapis dont elle se couvre, vous font rêver.

C'est sous de telles impressions, que, à mon retour de Pœstum, et avant de faire l'ascension du Vésuve, je veux aller voir Castellamare, son admirable position, et Sorrente, que j'ai à peine entrevue.

Donc, un matin, en attendant le départ du train pour Castellamare, je me promenais dans le quartier de Naples le plus encombré, c'est-à-dire près du Mercato del Carmine, où grouillent les descendants de Thomas Aniello, ou simplement Mas-Aniello. Les églises n'étant guère ouvertes qu'à l'heure des messes, je les visite. Or, je sortais de la petite *chiesa di San-Piétro ad aram*, où la tradition raconte que le chef des apôtres, accompagné de saint Marc, son disciple, étant venu d'Antioche, la neuvième année après l'Ascension du Sauveur, éleva le premier autel de Naples et y célébra les saints mystères. Se présente à moi la longue strada Egiziaca Forcella, dans laquelle je pénètre, lorsque je vois venir, d'un côté, un grand troupeau de bœufs aux cornes menaçantes, et, de l'autre, un corricolo lourdement chargé. Comme vous le savez, toutes les rues de Naples sont remplies

d'ouvriers, d'hommes, de métiers, de marchands, de colporteurs. J'ai hâte d'échapper, et je me réfugie dans la rue voisine, la strada Lavinajo. Mais celle-ci est plus encombrée encore. Ensuite, par une étrange fatalité, le terrible et impétueux corricolo tourne, lui aussi, et s'engage à fond de train derrière moi. Je me sens serré de si près dans le sillon à peine ménagé dans la rue par la foule, qu'il ne me reste d'autre moyen d'échapper à la poursuite du véhicule, que de me ranger contre des entassements de denrées coloniales et de sacs de légumes secs. Mais le corricolo fond sur moi; ses chevaux vont m'atteindre, me fouler aux pieds. Je songe alors au péril qui me menace, et je pense à l'homme à l'habit râpé et aux lunettes vertes...

— *Jettatura!* Mauvais œil, voilà de tes coups!... murmuré-je.

Tout en parlant, je m'appuie dos et jambes contre l'accumulation de sacs. Les sacs roulent soudain; je perds mon point d'appui, et me voici roulant avec eux. Malheureusement, il ne m'est possible de plier que la jambe droite, la gauche s'allonge forcément en avant, et la voilà sous la roue de l'infernal vetturino, chargé, surchargé de dix-sept à dix-huit corps de lourds paysans, de grosses paysannes de Pocignano, de matrones de Ponticelli, que sais-je?

Le véhicule s'éloigne au grand trot. Mais quelque rapide que soit sa marche, il est suivi de... du bouillant Achille que vous savez, du bouillant Achille, que le hasard rend témoin du drame, ainsi que son père, tout-à-fait par bonne fortune, et qui de sa canne fait pleuvoir à tours de bras une grêle de horions sur le dos du cocher, sur les épaules des paysans, qui baissent l'échine, sur les têtes des paysannes qui hurlent, mais sans que l'équipage s'arrête pour si peu...

Mon ex-compagnon de route de Pœstum vient à mon secours, lui. Il lève le bas de mon pantalon. Un affreux sillon violacé, sanguinolent, aux lèvres béantes, se montre... A cette vue, je sens défaillir mon cœur. Je suis pâle, je m'évanouis. On me prend à bras-le-corps. Je suis déposé sur un ignoble fauteuil délabré, dont un savetier, travaillant en plein air, me fait les honneurs,

et je reste là, à peu près à l'état de cadavre. Grand émoi dans la strada Lavinajo ! Un rassemblement se forme; un capucin s'approche et me prend le bras droit; un soldat se présente et me saisit le bras gauche. Le père d'Achille me frappe dans la main. Survient le savetier, qui, s'emparant d'un vase rempli d'eau, de sa grosse main noire asperse mon visage. Hélas! ses mains déteignent, il faut voir! sur mon front, sur mes joues, sur ma chemise... Bref, l'eau fraîche me rappelle au sentiment et à la vie. Je reviens à moi et je me trouve, comme un criminel au pilori, entre le révérend Père qui représente la bonté de Dieu, et le soldat la justice des hommes. Mais le souvenir de l'équipée du corricolo se présente à mon esprit... Je me lève, j'essaie de marcher, je sens que ma jambe n'est pas fracturée, je me tiens debout sans effort. Donc, quitte pour la peur!

Tout chacun me félicite. Je remercie Achille, je remercie son père, je remercie le capucin, le soldat, la foule, et un carrossello m'étant amené, je m'installe sur ses coussins, et je retourne à l'hôtel de Rome...

Allez donc à Castellamare, dans l'état de moricaud où m'a mis le brave savetier?...

Il me souviendra du corricolo de la strada Lavinajo !

J'ai fait l'excursion de Castellamare et de Sorrente, du reste, deux jours après.

Rien de délicieux comme *Castellamare*, situé d'une façon charmante dans la profondeur de la courbe orientale que décrit le golfe de Naples. Cette ville aux maisons blanches, hautes et régulières, fut construite sur une partie des ruines de *Stabies*, ensevelies dans le manteau de cendres vomies par le Vésuve, en l'an 79.

La ville moderne doit son nom à un castel avec tours et donjons, que l'empereur d'Allemagne, Frédéric II, fit construire sur les gracieuses collines qui font face à la mer, et de l'autre côté de la mer aux collines de Pausilippe, tout aussi gracieuses.

En me promenant dans la ville, le soir, je me trouve soudain

en face d'un bâtiment immense, qui avance un de ses angles jusque sur la rue, et dont les murailles sont percées ici et là de larges grilles noires. Derrière ces barreaux, je crois être en face d'une vision d'enfer. On dirait des groupes de damnés ! Ces damnés ne sont autres, en effet, que de hideux forçats vêtus de rouge, se pressant contre les grilles pour jouir du mouvement de la ville, gesticulant, murmurant, beuglant, et s'agitant dans l'étroite enceinte qui leur est abandonnée, comme des frêlons dans une ruche immonde. On se croirait en présence de l'un des cercles de l'enfer de Dante... Tout-à-coup, l'un de ces rouges démons, au visage bistre, à la poitrine velue, allonge un long bâton vers moi. Je recule, croyant qu'il veut me frapper. Point. C'est une pochette de toile que le drôle me présente à l'extrémité de sa gaule, et le forçat quête en faveur de son aimable société. Je me suis éloigné de dégoût...

Mais tout le monde ne s'éloigne pas ainsi.

Il est, dans Naples, une prison qui a nom la *Vicaria*. Cette Vicaria n'est autre que l'ancien *Castel-Capuano*, ainsi appelé Capuano, parce qu'il est voisin de la porte de Capoue, et devenu *Vicaria* parce qu'elle servait d'habitation aux *vices-rois* d'Espagne, alors que Naples appartenait à l'Espagne.

Impossible de se représenter ce qu'est la Vicaria : il n'y a rien au monde de plus sinistre que cet antique palais, vaste assemblage de constructions noires, caduques, tatouées de balafres et de cicatrices, et dont les fenêtres grillées, aux baies profondes, vous regardent de travers. Des souvenirs d'autrefois, plus de traces. La pioche du maçon a tout transformé.

Reste seulement la *grande salle du Castel-Capuano*. Elle reçoit encore les joueurs qui veulent bien jeter leur argent dans la gueule du monstre que l'on nomme *loterie !* Voilà une des plaies de Naples : mais je n'ai pas le temps d'en parler...

Malheur à qui entre à la Vicaria, il ne sait jamais quand il en sort.

La partie qui nous intéresse, parce qu'elle a trait à ce que je disais tout-à-l'heure, c'est le *parloir* de cette prison.

Séparés par une double grille, prisonniers et visiteurs s'interpellent brusquement, gesticulent avec animation, et se contemplent les uns les autres avec un air de tendre satisfaction. Autant on trouve peu l'expression du remords sur le visage des condamnés, autant on rencontre peu celle du mépris ou de la pitié dans les yeux de leurs amis. Tout ce monde semble se dire : *Hodie mihi, cras tibi!* C'est ton tour aujourd'hui, ce sera le mien demain

En effet, à Naples, le séjour de la prison n'a rien d'humiliant, comme la présence des forçats dans les rues n'excite aucun dégoût. Au contraire, les petits vols, comme les grands crimes, vous posent en héros. On vous loue presque, on vous admire. En tout cas, on vous aime.

— *Addio, caro mio!... Povero amico!... Poveretta sorelle, addio!...*

A la patrie du Tasse, *Torquato Tasso*, à la patrie des orangers, à *Sorrente*, en quittant Castellamare, son cousin, j'ai porté ma carte, et de grand cœur!...

A Sorrente, les orangers fleurissent toujours ; mais, comme jadis, on n'y entend plus les bateliers redire les stances du Tasse, au bruit harmonieux et cadencé de leurs rames.

Après ma vision de l'enfer à Castellamare, je jouis à Sorrente de la vision d'un coin du paradis. Quelle belle contrée! A la splendide réalité du paysage, se joint la fantasmagorie. Site magnifique, accidenté, à pic au-dessus de la mer, abrité par des montagnes vertigineuses, aux vallons poétiques.

La curiosité de Sorrente, après ses délicieux paysages, c'est la *maison du Tasse*, Hélas! ce qui restait de la demeure de l'illustre poète a glissé peu à peu dans le golfe. Il ne demeure sur la terre ferme que des pans de murs sans caractère.

Mais le souvenir reste, et en face de la mer qu'a contemplée le grand homme, assis sur les ruines de la maison qui fut la sienne, on rêve, on médite, et on admire encore et toujours.....

VII

Heureux effets des orages dans Naples. — Coucher du soleil au couvent des Camaldules. — Explosions et rumeurs. — Sillons lumineux, le soir. — Lueurs pâles, le matin. — Le volcan du Vésuve. — Perspective du volcan vu de Naples. — Aspects de l'ancien cône, tronqué en 79. — Symptômes d'éruption. — De Naples au Vésuve. — Portici, ancien port d'Herculanum. — Resina, l'antique Herculanum. — Torre del Grœco. — L'Annunziata et Oplonte. — Pompéïa. — Stabies — Variations de température. — Tempête inimaginable. — Où les éléments se déchaînent. — Ascension du Vésuve. — Description de la montagne. — Laves anciennes et nouvelles. — Marche et chaleur des laves — Atrio dei Cavalli. — Ravages de la lave. — Aspects indescriptibles. — Perspectives incomparables. — Retour de la sérénité. — Panorama de Naples, du golfe, des îles, etc. — Ermitage. — Observatoire. — Cône de scories. — Coucher de soleil. — La nuit. — Où le feu se montre. — Fleuve de lave. — Lacs de feu. — Bouches des fournaises souterraines. — Cratère supérieur. — Ascension du cône. — Bouillonnements et crépitations. — Descente dans les entrailles du volcan. — Explosions formidables. — Convulsions de la lave en fusion. — Etranges aspects. — Effets d'ombres et de lumières. — Retour au sommet du cratère. — Ce que l'on voit de loin. — Descente rapide jusqu'aux bouches latérales. — Majestueuse procession des laves. — Cascade rutilante du Fosso-Grande. — Rivières de feu. — Excursions à travers la mer de lave. — Dîner sur un îlot de lave noire. — Œufs cuits au volcan. — Vin de *Lacryma Christi*. — Obscurité sur toute la nature. — Scintillements et radiations du volcan. — Une nuit au cœur du Vésuve. — Eblouissements et vertiges. — Craquements et sifflements de la lave. — Lever de la lune sur cette scène fantasmatique et grandiose.

A part les étrangetés et les défauts qui me semblent devoir être signalés chez ce peuple, Naples est un pays plus charmant que le plus beau des rêves, plus poétique que le meilleur des poètes, plus parfumé que le royaume des fleurs. Laissez-moi le répéter encore : Rien de plus ravissant que cet immense amphithéâtre de palais, de collines, de bois d'orangers et de citronniers,

embaumés par la mer; rien de plus délicieux que son éternel ciel bleu.

Quand je dis éternel, peut-être me trompé-je quelque peu.

Un soir, j'avais pris un calessino pour me faire conduire aux curiosités du Pausilippe, et surtout au tombeau de Virgile. Le calessino est une petite voiture découverte dans laquelle on peut tenir jusqu'à deux, et que tire un pauvre petit cheval maigre, mais d'assez belle robe, qui va comme le vent. Ce petit cheval n'a pas de mors; pour le remplacer, la bride garnie de cuivre lui serre le nez, le lui écorche et y fait une plaie toujours saignante: aussi suffit-il de cette cruelle pression pour diriger l'animal, qui obéit sans hésiter jamais. Cette colline du Pausilippe, dont le nom grec signifie *cessation de la tristesse*, offre de si merveilleux aspects de nature qu'un touriste anglais, après avoir parcouru le monde entier, se trouvant attaqué du spleen et près de mourir à Naples, voulut y être enterré debout, sur la cime du mont, dans une sorte de guérite en marbre, avec une vitre en face du visage, afin d'avoir toujours sous les yeux le site le plus admirable de l'univers.

Or, après que, enivré de poésie, en regard du spectacle magique offert par le paysage baigné par une mer plus bleue que le ciel, par un ciel plus bleu que l'azur, éclairé par un soleil d'or qui se couchait dans la pourpre, rafraîchi par des brises se jouant dans des feuillages de myrtes, de lauriers-roses et d'orangers, nous rentrions à Naples pour faire le corso sur la Chiaja, voici que, sans que nous ayons rien vu venir au firmament, éclate subitement un coup de vent d'une telle violence que je vis le moment où notre trop léger calessino allait être emporté dans le golfe avec son cheval et son monde. Je fis toucher à l'hôtel de Rome aussi vite que possible. C'était bonheur, car à peine pénétrions-nous dans notre appartement qu'un second coup de vent, plus véhément encore que le premier, enfonça l'une de nos fenêtres, fit battre nos persiennes avec rage, et secoua si rudement les volets de la ligne des maisons du quai, qu'il y eut pendant quelques minutes un vacarme inimaginable. En même temps, un

éclair ayant sillonné la nue noire qui avait inopinément caché le ciel, une détonation de la foudre fit entendre une explosion formidable, et alors les cataractes d'en haut s'ouvrirent, versant leurs eaux en trombes et en cascades. Puis, tout-à-coup encore, après un effroyable déluge de quelques minutes, il ne fut plus question de vent, d'éclairs, de foudre et de pluie, car le ciel reprit sa sérénité et redevint bleu, les derniers feux du soleil couchant rayonnèrent, et on put jouir de la plus délicieuse soirée.

Ainsi se passent les choses, à Naples, et c'est d'un très grand avantage, puisque les forçats balayant certaines rues seulement, les autres rues en trop grand nombre seraient d'une saleté révoltante si le ciel, qui semble affectionner tout particulièrement les Napolitains, ne se chargeait de l'entreprise de la salubrité publique. En effet, ces sortes de cataclysmes étant répétés de semaine en semaine ou à peu près, la ville est nettoyée. Mais il faut voir alors de quelle masse d'eau Naples est inondée et quel gigantesque balayage s'opère, rappelant celui des écuries d'Augias, l'un des douze travaux d'Hercule! La tourmente est parfois si violente, que tout mouvement d'hommes, d'animaux et de voitures cesse instantanément sur tous les points. Pendant une heure Naples ressemble à un tombeau : pas un être vivant dans les rues. Mais quelle résurrection, quand le beau temps reparaît!

Mes promenades m'ont aussi porté au couvent aérien des Camaldules, d'où l'on domine la plus merveilleuse contrée et ses admirables paysages réduits à la délicate et poétique proportion de vignettes de keepsake. De la terrasse du cloître je vis le soleil se coucher dans les eaux : ce fut un spectacle sans pareil. Dans le vaste panorama que mes yeux embrassaient, les collines les plus basses s'éloignèrent successivement, et les derniers rayons de l'astre sautillaient de cime en cime en rétrogradant vers les plus hautes comme pour échapper à l'ombre qui s'élevait du fond des nombreux cratères et des anfractuosités du golfe

s'endormant sous un doux crépuscule, noyant les lames bleuâtres des eaux de ses blanches vapeurs.

Je réserve ma faconde pour vous parler de ce qui attirait irrésistiblement mon regard depuis le premier moment de mon séjour à Naples, c'est-à-dire de la montagne qui se montre au sud-est de la ville, et dont le vaste sommet pourfendu, effondré, déchiré comme par l'explosion d'une mine formidable, a dispersé ses décombres sur ses larges talus ; de cette montagne tronquée, décapitée, d'où s'échappe une énorme aigrette de fumée, en forme de pin colossal, dont les entrailles mugissent et tonnent, et qui, par ses nombreux cratères vomit d'horribles traînées de laves incandescentes. Vous avez compris sans effort qu'il s'agit du volcan du Vésuve.

Dès le lendemain de mon arrivée à Naples, sous les pâles lueurs du matin, j'avais observé de lumineux sillons de lave, s'éteignant à l'œil au fur et à mesure que venait le jour, courir comme des serpents de feu sur les pentes du Vésuve. Dans la brume empourprée de l'aurore, j'avais contemplé ce colosse se dressant, isolé, en un cône gigantesque, mais dont la tête avait roulé à ses pieds. Situé à six kilomètres de Naples, il semblait surgir du milieu de ses faubourgs, et détachait sa noire silhouette sur le fond d'or du ciel, qui en rendait parfaitement distinctes toutes les parties.

C'était d'abord l'ancien cône tronqué, aux larges lèvres de tuf, évasées, abruptes, de couleur fuligineuse, qui fut effondré dans l'éruption de l'an 79 de notre ère, élevé encore de quatre cent trente toises, que l'on nomme la *Somma*, et qui enveloppe le cône nouveau, composé d'une enceinte demi-circulaire.

C'était ensuite la vallée séparant la Somma du cône nouveau, laquelle, sous le nom d'*Atrio dei Cavalli*, — et ici *atrium* veut dire *foyer*, — a remplacé l'ancien cratère du volcan.

C'était enfin le cratère actuel, conique, nouvelle cheminée de l'abîme de feux souterrains et sous-marins, élevé de douze cents mètres, composé des cendres vomies par le volcan, surmonté de sa *bocca del Palo*, le bord le plus haut de sa lèvre, au nord, et

couronné de l'épaisse fumée qui, en s'élevant dans les cieux, prend la forme d'un pin-parasol colossal.

Aussi mon regard curieux ne quittait pas le Vésuve de jour et de nuit. Chaque soir, je m'arrêtais sur tous les points de la ville d'où l'on peut voir le volcan, et je restais en admiration devant ces énormes coulées de lave, qui changeaient en brasiers flamboyants les déclivités du géant, grises et ternes aux rayons du soleil. Or, voici qu'un matin, on me dit quelque part, qu'en outre du cratère ouvert depuis peu sur les flancs inférieurs de la montagne du côté de Naples, il se forme encore deux autres bouches au-dessus de l'antique Somma. En effet, on voit s'élever dans cette direction deux colonnes de fumée.

D'ordinaire, les sources et les puits, quand ils tarissent subitement, sont considérés comme des indices précurseurs d'une éruption : les reptiles sortent de terre, et les animaux témoignent de l'inquiétude. En même temps la fumée du cratère augmente considérablement; elle s'épaissit et se mélange de cendres; elle s'élève sous la forme d'une colonne perpendiculaire, jusqu'à une hauteur de trois cents mètres, et s'élargit davantage à son extrémité supérieure. Or, une partie de ces pronostics d'une éruption nouvelle se manifestent : il en est bruit dans la ville. Toutefois, paraît-il, la lave ne s'élève pas encore jusqu'à l'orifice du grand cratère : mais la montagne se crevasse à son milieu, le vaste creuset du volcan se lézarde, et c'est par ces bouches ouvertes plus bas que le cratère supérieur que la lave fait éruption et pousse ses déjections dans tous les sens. Enfin, on ajoute que des explosions fréquentes se font entendre jusqu'à Naples. Sur ce, je prête constamment l'oreille, et, l'imagination aidant peut-être, je crois recueillir de ces bruits caverneux qui doivent ressembler au bombardement du volcan. Aussi je crois l'heure venue de faire mon ascension au Vésuve : il est urgent de profiter de l'heure où le monstre a ses tranchées et se trouve travaillé par des douleurs indescriptibles, pour aller étudier ses brûlantes éruptions.

Un chemin de fer, un vrai chemin de fer, conduit de Naples à

Portici, qui est au pied du Vésuve, et ensuite à Resina, l'antique Herculanum, à Torre del Grœco, l'ancienne Oplonte, puis à Pompéïa, et à Castellamare, assise sur la tombe de Stabies. Côtoyer les larges assises d'un volcan sur un rail-way entraîné par la vapeur; aller contempler les phénomènes de la nature, tout comme on va voir Fontenay-aux-Roses et dîner à Robinson, c'est à prendre en horreur, en haine profonde, les chemins de fer et leurs abominables wagons. Laissez-nous donc le grand air et la vue, de grâce! Ou bien partons à pied, le sac au dos, le bâton de l'explorateur à la main!

Proclamons-le bien haut : Dieu semble protéger les innocents touristes! Le landau qui me conduit au chemin de fer a sans doute reçu de Minerve des fils de Pégase, car ses chevaux ne courent pas, ils volent. Avec ce premier avantage se combine la possession d'un véhicule léger, fort commode, assez doux. Ajoutons qu'il permet de tout voir, le ciel, la terre et la mer. J'entre donc en pourparler avec mon cocher; je lui soumets le programme de mon voyage, en retour il m'expose ses exigences; bref, nous nous entendons. Notre phaëton se charge de moi pour tout le temps que durera ma pérégrination. Les nobles descendants de Pégase, qui bien certainement ont compris mon admiration pour leur ardeur, s'animent d'un feu nouveau et dévorent l'espace. Vive le landau et honte au rail-way!

Après avoir laissé à notre gauche le *Fortino del Carmine*, bastion qui défend Naples à l'orient, sur les bords du golfe, nous atteignons le Ponte della Maddalena. Comme le cocher qui me conduit, je salue la belle statue du bien-aimé patron des Napolitains, saint Janvier, dont le bras levé bénit la mer, la ville, la montagne, et adjure le Vésuve de respecter ses enfants. A cette marque de vénération de la part d'un *forestière*, d'un *Francese*, notre Napolitain ému, enchanté, reconnaît en moi un ami de son Dieu.

Après avoir dépassé les longues et hautes casernes *della Cavalleria*, appelées Granits, sans doute à cause de la couleur de leurs murailles, nous entrons dans *Portici*.

Sous ce beau ciel napolitain, l'âme, comme l'ont observé les voyageurs de tout temps et de tout pays, comprend mieux la munificence de l'auteur de la création.

Oui, car la matinée est belle; la mer resplendit au loin de tous les feux du jour; le ciel est bleu, la brise douce, l'air pur; les collines de Castellamare et de Sorrente verdoient à ravir, légèrement couronnées de nuages floconneux qui s'éparpillent dans l'espace. Quant au Vésuve, le voici qui nous domine déjà de toute sa taille. Nous longeons sa base, dont la riche végétation est en mille endroits rayée de larges coulées de lave noire, vomies jadis par le volcan, et dont l'effrayant volume amoncelé sur le rivage a refoulé la mer, reculé la plage et permis à Portici d'étendre plus à l'aise la longue file de villas et de palais qui composent son immense, son unique, mais très belle rue.

Ce nom de Portici lui vient de celui d'*Herculès Porticus*, que lui avaient donné les empereurs de Rome, et qui occupait l'emplacement du Palais-Royal actuel, bâti en 1736, sur des dessins de *A. Cannevari*, par ordre de Charles III. La cour de cet édifice forme une enceinte en parallélogramme, faisant arcade sur notre route.

Voici Resina, la *Retina* des Romains, l'ancien port d'Herculanum, de cet Herculanum qui maintenant gît sous le tuf portant à cette heure la nouvelle ville, ville vivante assise sur une ville morte. Resina, longue et unique rue contournant la base du volcan, succède immédiatement à Portici. C'est là que l'on quitte la route qui suit les gracieux contours du golfe, et que commence l'ascension du Vésuve. J'y laisse donc mon équipage, et je fais prix pour des mulets et des guides. Puis, mes dispositions prises, notre petite caravane tourne à gauche et commence à gravir les premières pentes de la montagne.

Il est onze heures à peine. Nous n'avons pas encore quitté les maisons de Resina, qu'un malaise indéfinissable nous saisit. Nous ne respirons plus que difficilement; l'air manque à nos poitrines; la sueur nous découle du front. Serait-ce parce que nous foulons aux pieds les mystérieux et brûlants abîmes qui recèlent

les fournaises du volcan, que nous nous mouvons si péniblement dans une épaisse atmosphère chargée de miasmes embrasés? Je l'ignore. Ce que je puis dire, c'est qu'un coup de tonnerre d'une violence inouïe nous fait tressaillir et lever la tête vers la crête de la montagne. Jugez de l'étonnante variation de la température sur le sol du Vésuve : il y a deux heures à peine, nous voyions le cône du volcan enveloppé de quelques légers nuages qui se confondaient avec la fumée, et voici que ces folles vapeurs se sont changées en une effroyable fourrure de nuées énormes, sombres, noires à faire peur, et cela presque en un clin d'œil. Le soleil brille partout ailleurs, à l'horizon, dans le pourtour du golfe, tandis qu'il semble se préparer une horrible tempête en face et au-dessus de nous.

En effet, après ce premier coup de tonnerre, si violent, si peu attendu, de nombreux éclairs sillonnent le large bandeau de ténébreuses vapeurs dont s'est enveloppé le front du géant. En même temps et à chaque minute, retentissent des détonations sourdes, bruyantes, effroyables. On dirait que le sol fléchit et se meut sur nos pieds... Gardez-vous de croire que j'adopte une mise en scène de commande, pour rendre plus dramatique notre excursion! Non. Je raconte, et mon tableau est la peinture de la réalité. Bientôt, un vent d'une inimaginable énergie s'élève et souffle avec un tel bruit, avec une telle violence, que nos montures s'arrêtent effrayées et refusent de marcher. D'où vient ce vent? De la montagne, de la montagne seulement, puisque, comme nous l'avons dit, la sérénité se montre partout ailleurs. Cependant nous pénétrons dans la rue qui monte vers le volcan : mais une horrible obscurité nous y enveloppe aussitôt de ses ténèbres. Au même instant, une pluie diluvienne se met à tomber avec un fracas auquel nos oreilles ne sont point habituées. Nous n'avons que le temps de faire entrer nos mules sous un hangar et de nous réfugier nous-mêmes dans la dernière maison de Resina, où la femme d'un jardinier nous donne volontiers l'hospitalité.

Une fois à l'abri, nous contemplons le phénomène exhalant sa

fureur avec une sauvagerie dont ma plume ne saurait donner une idée. Ce n'est plus la pluie qui tombe ; c'est le ciel lui-même, avec ses cataractes, qui s'affaisse sur la montagne. Il semble qu'il veuille, dans un déluge concentré sur un seul point, la détacher de sa base et l'entraîner vers la mer dans ses tourbillons d'eaux furieuses. Une boue noire descend des pentes du volcan qu'elle creuse en profonds ravins avec une indicible rapidité, et forme des vagues qui ruissellent avec une telle furie que nous nous informons avec anxiété si la maison qui nous abrite est vraiment solide. Heureusement ses murs sont à l'épreuve d'un tremblement de terre, tant ils sont épais et appuyés de formidables contreforts. Avec ces torrents de boue noire, bientôt se précipitent et roulent d'énormes blocs de rochers, dont la chute est accompagnée d'un bruit sourd et lointain qui glace de terreur, et, plus près de nous, d'un fracas épouvantable et de soubresauts d'une violence qui nous terrifie. C'est la pâleur au front que nous contemplons ce déchaînement de la tempête et ces ravages de la rafale, auxquels nos yeux et nos oreilles de gens du nord ne sont nullement accoutumés. Le chemin qui passe devant la chaumière, creusé sur les scories et les laves de l'éruption de 1810, sonore et retentissant, couvert d'eaux mugissantes et de masses de rochers qui vont menacer Resina, semble vouloir s'ouvrir sous le poids trop lourd qui le charge. On entend des craquements sous le sol, et on dirait qu'il se fait d'affreux déchirements dans les entrailles de la terre. La foudre ne cesse pas un seul instant de faire entendre sa grande voix redoutable, tantôt en coups secs et stridents, tantôt en roulements saccadés très étendus, prolongés, comme si dans l'ébranlement la dissolution de la montagne allait se produire. L'obscurité se teint de mille nuances fauves, roussâtres, rutilantes, et des serpents de feux, d'incommensurables zigzags de flammes, la sillonnent en tout sens. C'est à croire que la montagne devient la proie d'un embrasement général. Je ne dirai pas que ce spectacle terrible, grandiose, a des charmes, mais j'affirme qu'il éveille l'imagination et remplit l'esprit de la puissance et de la grandeur du souverain Maître.

Toutefois cette indicible explosion d'orage, cet incendie fantastique, cette tourmente dont le Vésuve est la proie, qui a grandi et s'est développé avec la force la plus imposante, en quelques minutes peut-être, prend fin presque aussi rapidement. Ainsi, en quelques minutes aussi, le calme succède à la fureur désordonnée des éléments. Des lueurs blafardes se montrent d'abord, puis, comme à l'aube du jour, la lumière reparaît peu à peu. Le vent, un vent plus doux, chasse les vapeurs; la brume s'éclaircit, se fond, se dissipe. Le tonnerre ne lance plus que des éclats plus sourds et plus rares : il s'éteint à son tour. Les rochers ne roulent plus; l'eau s'égoutte et tarit. Un coin bleu du ciel apparaît, et la montagne profile sa silhouette debout sur sa base. Enfin les flancs du volcan, couverts de végétation partout où n'ont point passé les laves des éruptions, reprennent leur verdoiement bronzé. Le sommet du cône s'élance au plus haut des cieux, et voici même le cratère qui lance sa spirale de fumée noircissant l'azur du firmament. En un quart d'heure l'affreuse avalanche de boue est lavée, le cataclysme n'est plus qu'un souvenir; la sérénité revient, le soleil rutile, la nature resplendit.

Alors nous reprenons nos patients coursiers. Les guides, en invoquant saint Janvier, me rejoignent : la caravane se reforme, et incontinent nous gravissons la coulée de lave de 1810. Nous dépassons bientôt une chapelle consacrée à San-Vito, et nous nous dirigeons vers des ravins boisés, verdoyants et de l'aspect le plus pittoresque; leurs rampes ont pour décoration quelques maisons de plaisance. Sur l'un d'eux s'élève une tourelle rouge qui s'élance avec grâce d'épais massifs d'arbres verts. Du reste, autour de nous, la nature est si placide et si calme qu'on ne dirait pas qu'il y a quelques minutes des cataractes furibondes inondaient la terre de leurs torrents.

En tournant quelque peu vers la gauche, nous changeons de sillon de lave. Nous nous trouvons alors sur la coulée de l'éruption de 1856. Elle occupe une largeur de plus de cent mètres. Son noir aspect laisserait croire qu'elle est éteinte, depuis quatre

ans qu'elle a cessé de couler : il n'en est rien. Il s'en élève par des fissures, sur toute sa surface, une fumée légère qui indique que sous la croûte supérieure, la lave est encore incandescente. En effet, en mettant la main sur le sol, une chaleur intolérable se fait sentir. Il ne faut pas moins de plusieurs années, paraît-il, pour que la lave ait entièrement perdu sa chaleur. On dit qu'après sept et huit ans, quelquefois, certaines coulées, à une profondeur minime, ne permettent pas à la main de les toucher. Couverte de scories à la surface, la lave reste ainsi brûlante, parce que ces scories, mauvais conducteurs de la chaleur, la tiennent renfermée et la conservent. Ainsi, on a observé, en 1819, sur l'Etna, un courant qui, neuf mois après sa sortie du cratère, s'avançait encore sur une pente de la montagne, en parcourant environ un mètre par heure. Du reste, cette chaleur est variable, car on trouve dans la lave de certaines éruptions des arbres à peine carbonisés. Il en est de même de sa vitesse. Sa marche ordinaire, à la sortie du cratère, est de cent mètres par heure. C'est au travers d'une vigne qu'en l'année 1856 la lave porta ses ravages. Elle saisit par la base plusieurs villas blanches, dont elle brûla le pied, mais ces demeures se maintinrent en équilibre à l'aide de la masse noire qui se figea à l'entour. Cette coulée provenait d'un cratère formé au flanc de la montagne, à une hauteur de six cents mètres à peu près.

Nous atteignons une belle route blanche qui monte de Resina et contourne le Vésuve jusqu'à l'Ermitage de San-Salvator. Mais nous nous contentons de la couper, car par le sentier capricieux que nous avons adopté, notre regard embrasse beaucoup mieux les fantaisies et les désordres des éruptions des diverses époques. Nous dédaignons ce chemin trop battu par les curieux et qui ne convient qu'aux touristes et aux dames qui préfèrent les commodités d'une calèche aux originalités d'un sol aussi tourmenté. Nous sommes arrivés à une telle hauteur que tout à la fois nous pouvons voir et les points de la montagne où la verdure se déploie dans toute sa splendeur, et ceux qui sont attristés par la hideuse couleur d'une lave morte et lugubre. En outre, pour peu

que l'on se tourne sur la selle de sa monture, on découvre au loin les magnificences qui se déploient dans l'immense enceinte du golfe. Naples fait ombre au tableau, car l'orage y sévit encore et on n'en voit que des fractions à travers des masses de nuages sillonnés par la foudre.

Il est deux heures. Nous avançons toujours, et bientôt nous apercevons à notre gauche l'antique et fuligineuse Somma; en face l'Atrio dei Cavalli, et à notre droite le cratère supérieur et son parasol de fumée. Sur les pentes rapides de ce cône, à une lieue de distance de nous et du cratère, nous distinguons enfin les bouches rouges et fumantes de l'éruption actuelle. Notre curiosité redouble, et une nouvelle ardeur s'empare de nous.

Peu après, un nouveau sentier que nous adoptons, sur la droite, nous fait passer devant une grande villa, charmante encore il y a quelques mois, aujourd'hui enveloppée des crêpes funèbres d'une lave noire qui l'emprisonne jusqu'à la moitié de la hauteur du rez-de-chaussée. Elle a détruit les magnifiques jardins et les plantations qui l'entourent. Naguère encore, ce *retiro* si poétique faisait l'orgueil et les délices de la grande bourgeoisie napolitaine, qui ne le quittait pas. A cette heure, on prendrait ses débris, vus à distance, pour des groupes de nymphes vêtues de blanc faisant tous leurs efforts pour s'arracher aux cruelles étreintes de la lave qui monte comme une marée de feu afin de les saisir et de les dévorer.

On se demande comment il est au monde des créatures assez indifférentes pour leur vie, assez peu désireuses de repos, assez confiantes dans l'avenir ou assez avides d'émotions, pour oser planter leurs tentes aux côtés d'un ennemi redoutable et fantastique comme un volcan. Et, du plateau où nous stationnons un moment, près de la villa Fioretti, nous ne pouvons suivre de l'œil cette longue caravane de maisons de plaisance, de résidences princières, de riches villas qui, sur les talus de l'abîme toujours ouvert pour lancer le feu, les tortures et la mort, serpent à la base de la montagne et sur ses flancs, semblant s'offrir pl

losophiquement à la ruine, sous les noms fleuris de Portici, de Resina, de Torre del Grœco, etc., etc. Mais c'est en vain que l'on cherche à persuader aux amateurs de villégiature, comme aux habitants des villages voisins, de ne pas élever de demeures dans des endroits aussi constamment menacés. La beauté du site, la fertilité des déclivités du volcan, qui se couvrent avec une excessive rapidité de la plus luxuriante végétation destinée à être dévorée un jour ou l'autre, expliquent seules cette insouciance de l'homme devant les menaces d'une nature toujours en rébellion contre ses travaux. On nous dit même que cette insouciance est telle qu'il y a une poudrière au village le plus voisin, à Torre dell'Annunziata. Une poudrière sur un volcan!

Notre halte nous a permis d'admirer Naples, qui commence à secouer les vapeurs qui la voilaient, et à mirer dans les eaux transparentes de son golfe ses dômes, ses châteaux-forts, ses collines et les beautés de son rivage circulaire. Le soleil perce la nue qui se fond sous ses brûlants rayons et forme sur les vagues endormies une île lumineuse de l'effet le plus magique. Puis, peu à peu, la scène change, l'aspect se modifie, et voici d'immenses flèches d'or qui s'échappent d'un centre commun, se partagent et se dispersent sur la mer qu'elles couronnent d'un rayonnement grandiose, gloire immense comme celle que les poètes nous décrivent autour de la tête de Jéhovah, assis sur son trône dans les profondeurs du ciel.

Nous continuons à gravir la montagne. En cent endroits divers apparaissent d'immenses coulées de laves, et à chaque pas se montrent des vallons mystérieux, d'exquises oasis, une admirable végétation. Notre chemin est bordé d'énormes aloès, à partir de la région moyenne où nous nous trouvons, et nous y voyons s'étaler à l'aise les plus belles plantes des contrées méridionales. Nous nous dirigeons vers le cratère principal en suivant l'un de ces magnifiques ravins.

En effet, à peine avons-nous achevé de remonter à la surface du sol que tout-à-coup, à notre droite, s'ouvre à nos pieds une effroyable déchirure de la montagne, dans laquelle est entassée

et arrive à flots, ainsi que dans un gouffre large comme un vaste lac, la lave de l'éruption actuelle.

Le plus ordinairement, dans ses éruptions, la lave s'échappe du côté de la montagne qui regarde Naples, comme elle fait aujourd'hui, et alors elle descend vers Resina, Torre del Grœco, Torre dell'Annunziata, etc., vers le golfe en un mot. Toutefois, en montant toujours, à peu près vers l'Atrio dei Cavalli, ou plutôt au-dessus de la Somma, nous trouvons sur un vaste plan incliné des coulées de lave de l'éruption de 1855 qui, se dirigeant au nord-ouest, vers les villages de la Cercola, de San-Sébastiano et de Massa, ont détruit une quantité de fermes, de chaumières et de villas qui ne s'attendaient guère à cette visite exceptionnelle du fléau. Que doit être cruel le réveil, lorsque, dans les épaisses ténèbres de la nuit, d'affreuses clameurs d'épouvante vous arrachent à un sommeil heureux et vous mettent en face de ces larges fleuves de feu qui viennent vous engloutir et supplicier sous vos yeux tout ce que vous avez de plus cher, femmes, enfants et amis !

Notre caravane marche en silence. Il est de ces émotions qui, pour être mieux savourées, demandent le calme et la méditation. Mais au moment où, l'âme ainsi repliée sur elle-même, nous gravissons un renflement du sol qui nous ferme tout aspect, subitement, à un détour du sentier nous nous trouvons en face, non pas d'un simple courant, mais d'un océan de lave incandescente dont la marche lente a permis de lui donner une dérivation vers un large bassin d'anciennes scories, que l'on nomme *Fosso-Grande*. Là, comblé par l'incessante accumulation de la lave en fusion, le Fosso-Grande déborde et produit une immense et imposante chute de feu...

Je vous dirais de suite la sublime horreur de cette vision fantastique et grandiose, si nos guides ne nous pressaient de les suivre, et sans égard pour la contemplation qui nous met en extase, ne nous arrachaient au sublime spectacle de cette mer de feu, en nous affirmant que le tableau sera beaucoup plus admirable encore quand viendront les ténèbres.

Il n'y a pas de temps à perdre en effet, car il est trois heures, et il s'agit de gravir le cône de cendres et de scories que couronne le cratère supérieur du Vésuve. Nous tenons à l'atteindre pour y étudier le volcan d'abord, et voir ensuite de cette hauteur le coucher du soleil. Mais cette ascension ne pouvant être faite qu'à pied, nous laissons nos mulets et nos provisions à l'Ermitage.

Nous partons bravement alors, en tournant sans cesse les yeux vers l'incommensurable nappe de feux, deux touristes qui me rejoignent, et moi : mais nous ne pouvons apercevoir les bouches qui la vomissent, placées qu'elles sont sur un flanc de la montagne qui nous est caché.

Nous remarquons à notre droite, un peu au-dessus de l'Ermitage, une construction pittoresque, dont la présence en un tel lieu excite notre surprise : c'est l'Observatoire que fit élever Ferdinand II pour abriter les savants qui visitent le volcan, et les mettre plus à portée de faire avec succès des observations météorologiques et de pouvoir étudier et expliquer les phénomènes volcaniques dont ils seraient les témoins. Cet observatoire est un élégant petit édifice dû au talent de l'architecte *Gaetano Fazzini*.

Le cône de cendres et de scories du Vésuve est à l'élévation totale de la montagne comme 1 est à 3. C'est donc encore un tiers de notre voyage qui nous reste à faire. La montée présente une inclinaison de cinquante degrés : c'est-à-dire qu'elle n'est pas précisément commode. Néanmoins nous l'escaladons avec une ardeur sans égale. Un de nos guides ouvre la marche, les deux autres assistent mes nouveaux compagnons et moi-même. D'abord, pendant quelque temps, nous marchons sur la terre ferme ; mais arrive bientôt la région des cendres, région d'horreur, de désolation, d'effroi. Toute trace de végétation a disparu. On ne voit plus que des scories ; on n'est plus entouré que des déjections du volcan, déjections de tous les âges et de tous les calibres. Ce sont des sillons de pierres brûlées, des masses de fer rougi par le feu, des éminences de *lapilli*, des coulées

de bitume, de verre, d'alun, de nitre, de cuivre, de terre cuite, amalgame inimaginable fondu, pétri, écumeux encore, crasses qu'on ne saurait analyser, surte de mâchefer, d'éponges de pierres noires, blanchâtres, dures au pied, raboteuses à la main. Çà et là, des crevasses béantes menacent de vous engloutir, et appellent votre attention sur les sinuosités de ces lézardes infernales dont l'œil cherche inutilement à sonder la profondeur. Toutes les pluies et tous les soleils de quinze siècles ont passé sur ces fragments et ces détritus des entrailles de la fournaise souterraine, et, à leur teinte plus ou moins prononcée, on distingue les anciennes déjections des nouvelles. Rien de plus sinistre à l'œil que ces affreux dégorgements. Ce sol étrange, presque perpendiculaire, composé de mille éléments divers, roule perpétuellement sous vos pieds et vous fait descendre dix pas, quand vous voulez en gravir un. Souvent on pénètre dans la croûte de cendres, et il faut lutter avec un certain effort pour s'arracher à cette étreinte. Heureusement, pourvus de chaussures solides, nous bravons la difficulté de l'ascension, et, cherchant le plus possible les scories et les laves, sur lesquelles on trouve un point d'appui résistant, nous gagnons peu à peu du terrain, de sorte que l'un aidant l'autre, celui-ci poussant celui-là, quelques lazzis joyeux donnant du cœur et des jambes, tantôt vigoureux et fiers, tantôt haletants, épuisés, n'en pouvant plus, parfois regardant timidement en arrière, tantôt portant nos yeux plus résolument en avant, irrésistiblement entraînés, hissés, fascinés par le désir de voir et de connaître, après une bonne heure de vaillant assaut, nous atteignons enfin les larges lèvres de la gueule du monstre.

Ma montre marque quatre heures et demie, quand nous atteignons le bord de la coupe, l'orifice du cratère, le sommet pourfendu du terrible volcan... Nos cœurs battent à lézarder la poitrine; nos yeux sortent de leurs orbites et s'écarquillent pour mieux plonger dans l'abîme. Pas une parole! Nous sommes recueillis comme en présence de Dieu...

Le cratère du Vésuve ne présente point à l'intérieur une sorte

de muraille à pic permettant immédiatement de plonger le regard dans ses profondeurs. Non. Cette bouche effrayante du volcan montre tout d'abord une énorme circonférence, irrégulière dans son pourtour et dans sa hauteur, et compte plusieurs kilomètres de développement. Donc, lorsqu'on atteint sa lèvre, c'est-à-dire le rebord ou bourrelet qui le forme, et dont le point le plus élevé, sis au nord, porte le nom de *bocca di Palo*, on voit en avant de soi de larges pentes de scories noires, fendillées, lézardées, crevassées et béantes, dans tous les sens. Toutes ces fissures vomissent une fumée qui, réunie au-dessus du gouffre, produit ce gigantesque parasol qui le surmonte. Pour voir dans les profondeurs de la fournaise, il faut s'avancer précautionneusement sur ces pentes noires, brûlantes, qui craquent sous vos pieds et qui souvent cèdent à la pression, comme si elles allaient s'ébouler et vous entraîner avec elles dans les entrailles du volcan. Le danger est grand, mais la curiosité, plus grande encore, l'emporte, et, soutenus par des cordes dont nos guides sont pourvus et qu'ils nous attachent au dos en les faisant passer sous les bras, nous descendons peu à peu, petit à petit, vers les profondeurs et le centre de l'horrible précipice qui s'ouvre devant nous, et, au travers de la fumée qui nous aveugle et des jets de flammes bleuâtres qui nous brûlent, nous allons à la découverte. Grâce à Dieu, le ciel est calme et pur : aucun vent n'amoncelle cette fumée en nuage et ne nous enveloppe de ses tourbillons. Par moments, nous nous arrêtons pour regarder, et alors aussi nous prêtons l'oreille.

Vous dire les bruits mystérieux qui s'échappent des profondeurs de ce gouffre dont Dieu seul connaît les arcanes, ses étranges murmures, ses rumeurs souterraines, ses crépitations violentes, les sourdes et vives détonations de ses fécondes entrailles, les prodiges de ce volcan, qui depuis tant de siècles brûle dans une telle immensité de profondeur et de largeur, que ses feux passent sous les eaux du golfe, qu'elles rendent bouillantes en mille endroits, notamment à Baïa, au-dessous des Etuves de Néron, communiquant avec ceux des Champs-Phlégréens et de la

Solfatare, qui occupent le côté opposé du même golfe, et même s'étendent sous la mer de Sicile pour se confondre avec les brûlantes fournaises des îles Lipari et de l'Etna, comme le prouve la chaîne des îles qui relient les deux volcans, serait au-dessus de la puissance de ma plume.

On ne peut que balbutier, en face de ce phénomène dont rien ne résoud les problèmes; et quand on entend avec stupéfaction les mugissements de cette grande voix caverneuse qui gronde et tonne, de ces déchirements intérieurs qui ébranlent la terre, de ces éboulements gigantesques qui révèlent qu'à des profondeurs incommensurables et à des distances infinies le Créateur des mondes a mis le feu au sein de notre sphère et allumé des torrents de flammes dont la combustion sans fin est alimentée par la sphère elle-même qui s'effondre et se dissout sous la morsure cruelle de l'incendie qui la convulsionne, la dévore, et la contraint à regimber avec véhémence comme une puissante cavale indomptée qui se cabre, on frissonne d'épouvante et d'horreur.

Toutefois, je puis au moins essayer de raconter que, dans le profond et solennel silence qui règne au-dessus de nos têtes, notre ouïe recueille, montant des abîmes, des beuglements semblables à des tempêtes déchaînées dans des gouffres sans limites, à des chutes de grandes eaux, à des crépitements de flammes : on dirait comme un bouillonnement, comme une fermentation colossale d'éléments ennemis et confondus. Et, dans cette inexprimable agitation qui ébranle le sol, on perçoit des sifflements aigus, des chocs de masses qui se heurtent, des ébranlements immenses et des cataractes dont la grande voix mugit, gronde et tonne, enfin de ces cataclysmes de choses sans nom. Ce que nous voyons, écoutez-le : Parmi les noires vapeurs qui montent, tourbillonnent dans les profondeurs et se dégagent lentement, lourdement, et dans cette affreuse convulsion de tourmente et de soulèvement de matières ignées, on entrevoit de larges nappes de lueurs rougeâtres, qui s'amoncèlent en cônes, qui éclatent et s'affaissent, qui se relèvent et retombent, qui brillent d'un éclat plus vif sur des lueurs de feux plus sombres,

qui s'éteignent et se rallument encore, qui s'apaisent et s'irritent, qui beuglent et rugissent, et qui enfin se taisent pour de nouveau faire succéder à un silence horrible des bruits sans nom plus effrayants encore. C'est la lave en fusion qui monte de l'abîme et s'échappe par les cratères inférieurs qu'elle a formés violemment, comme les parois d'un creuset que la véhémence du feu et l'intensité de la chaleur font crever inopinément. Aussi, à un moment donné, la chaleur devient telle sous nos pieds, notre sang martelle nos tempes de battements si précipités, nos yeux éblouis sont tellement aveuglés, que le vertige commence à s'emparer de nous. Il devient indispensable de nous cramponner aux cordages dont les guides nous ont ceint les reins et avec lequels ils nous soutiennent penchés sur le vide. Il nous devient impossible d'aller plus loin. D'ailleurs les longs bâtons sur lesquels nous nous appuyons prennent feu : nous devons remonter en toute hâte au sommet du cratère.

Il est des éruptions tellement violentes, qu'elles amènent leur lave incandescente jusque sur les lèvres de ce cratère. Alors cette lave déborde, tombe comme d'un vase trop plein qui déborde, et s'écoule sur les flancs de la montagne avec une rapidité d'autant plus grande que le cône est plus abrupte. De ce que le volcan du Vésuve est peu élevé, son action se concentre principalement dans le sommet, de sorte que ce sommet ou cône change constamment de forme. Le cratère reste toujours cratère, mais il renouvelle perpétuellement sa forme, et la physionomie des phénomènes volcaniques est toujours variable. Dans la promenade trop courte qu'il nous est donné de faire sur son bourrelet, nos guides nous font remarquer les grandes coulées qui jadis inondèrent les flancs de la montagne, à l'orient surtout, à partir de Torre del Grœco, sur les bords du golfe, jusqu'à Ottojano, à l'opposé de Naples. Elles se présentent dans l'ordre suivant : Eruption du 17 septembre 1731 ; puis éruption du 14 mai 1771 ; du 16 décembre 1766 ; du 26 octobre 1751 ; du 8 mars 1766 ; du 2 décembre 1754 et de septembre 1776.

Cependant les cavités du cratère commencent à briller d'un

éclat plus vif : des lueurs, bleuâtres au grand jour, blanchissent et peu après rougissent et semblent devenir plus actives. L'immense cuve s'allume et rend ses vastes et hautes parois rutilantes. C'est la nuit qui tombe, et dont les premières atteintes crépusculaires font resplendir plus énergiquement les feux souterrains de la fournaise.

En effet, du sommet du cratère qui nous sert de piédestal, nous voyons le soleil qui se couche dans les vagues de la haute mer en l'inondant de ses longues traînées de lumière : les îles de Caprée, de Procida, d'Ischia, les collines de Pausilippe, Naples et son amphithéâtre radieux, sans tempêtes à cette heure du soir, à notre droite, et, à notre gauche, les montagnes de Castellamare et de Sorrente ; puis le long rideau de palais qui se nomment Portici, Resina, Torre del Grœco, à nos pieds; enfin le golfe et ses mille baies, anses et criques, nagent dans les plus belles teintes de pourpre et d'or et resplendissent d'un éclat flamboyant qui charme et qui ravit.

Dieu est grand, et ses œuvres sont belles! Prosternons-nous donc pour l'adorer... J'ai prié l'Eternel au sommet du Mont Blanc, sur le Pic-du-Midi dans les Pyrénées, sur les volcans éteints du Puy-de-Dôme : mais je le prie avec plus de ferveur en Italie, sur le cône du Vésuve, parce que là, plus qu'ailleurs encore, j'apprends à l'admirer et à le craindre!

Je ne vous dirai rien de notre descente rapide. Cendres et pouzzolanes à mi-jambes, ici ; là, scories et pierres ponces qui nous déchirent les mollets. Chutes plaisantes par derrière, moins risibles par devant. Bons mots et calembours. Néanmoins notre gaîté n'est que factice. Nous sommes fort impressionnés du spectacle que nous quittons, et celui qui nous attend, cette mer de feu à laquelle les ténèbres de la nuit permettront tout-à-l'heure de rutiler et dont nous voyons les reflets embrasés qui font nager la montagne et toutes les aspérités dans un air ambiant tout de feu, nous livre à mille sentiments et désirs d'inexprimable curiosité.

Le dernier rayon de soleil déployant ses ailes d'or s'était en-

volé dans les profondeurs de l'horizon depuis une demi-heure, et la nuit était venue. L'obscurité s'était faite complète quand nous fûmes au pied du cône : mais la réverbération de l'océan de feu mettait en danse de toutes parts nos ombres grimaçantes sur les parois des accidents de terrain. Plus nous approchions, plus distinctement nous entendions se tordre et siffler en dardant leur sève en jets de toutes couleurs les arbustes et les plantes que le fleuve de lave atteignait dans sa marche lente, mais inévitable. Enfin nous touchâmes à l'immense nappe de feu qui embrasait l'air et lui donnait au loin les vives teintes d'un formidable incendie.

Au point culminant de l'éruption actuelle, cette lave ne se partageait pas : mais elle tombait lourdement dans un vaste bassin creusé par la nature et y formait un lac incliné aussi étendu que les deux nappes d'eau de notre bois de Boulogne, lac de feu qui faisait lucioler ses rivages de reflets rouges, du plus bel effet dans les ténèbres. Etrange contraste! cette fournaise grandiose était circonscrite dans une zone de hauts arbres touffus de la plus riche verdure, dont les plus avancés étaient emprisonnés déjà et brûlés par la lave. Nous ne pouvions voir sans tristesse leur beau feuillage couvert du deuil de la mort se pencher sur le brasier, comme ces pauvres victimes que la cruauté des hommes livrait jadis au supplice du feu. L'Observatoire et l'Ermitage, eux aussi, étaient dorés par les lueurs de la lave et faisaient image dans l'ensemble du tableau. Il n'était pas jusqu'aux pentes abruptes de la Somma qui ne se montrassent dans un lointain vaporeux et chaud, illuminées des tons de flammes les plus variés et servant d'encadrement à la scène majestueuse qui nous occupait. C'était comme un rêve fantastique qui nous hallucinait, et à certains moments je me demandais si je n'étais pas le jouet d'une vision bizarre et d'un cauchemar sans égal.

Cependant nos guides s'élancent par-dessus la lave brûlante sur des îlots noirs de lave refroidie, et nous engagent à les suivre. Nous répondons à leur appel en les rejoignant sans retard. Ces îlots fléchissent sous nos pas : ils s'agitent et se balancent,

car ils reposent sur la lave nouvelle, liquide et coulant par larges lames. Une horrible chaleur nous étreint ; malgré tout, nous avançons bravement. D'îlots en îlots, nous pénétrons ainsi fort avant dans l'océan de feu, parmi les mille accidents que forme sa marche vers les pentes de la montagne. La sueur ruisselle de nos têtes, nos pieds brûlent, et nos bâtons s'enflamment. Survient alors l'un de nos hommes, qui était allé chercher nos provisions à l'Ermitage. Il nous présente des œufs, que nous faisons cuire sur la lave ; il suffit d'une minute. Il nous remet ensuite un flacon de lacryma-christi, cet excellent vin des vignobles du Vésuve : nous en faisons incontinent une libation à notre profit, mais à la gloire de la France. Certes, ce vin généreux participe de la chaleur du volcan qui le produit : il rend à nos âmes l'énergie, et la gaîté à nos esprits. Vient une poularde prise le matin au Mercato del Carmine, qui est sacrifiée sans merci. Comme les Hébreux à la veille du passage de la mer Rouge, nous mangeons debout, le bâton sous le bras, les reins ceints de l'écharpe du voyageur. Enfin, le café, improvisé sur un mamelon de laves qui s'appuie à notre îlot, complète notre festin. Après quoi nous regardons sans trop d'effroi le foyer sur lequel nous voguons, et nous voici escaladant, sautant, circulant de plus belle au travers de la vaste coulée, et nous enivrant des étranges et magiques aspects de ce spectacle unique au monde.

Partout des crépitements furieux se font entendre : c'est la nouvelle lave qui saisit et rallume les couches de l'ancienne lave : c'est le feu qui rugit en étreignant la végétation, et qui la dévore. On dirait des feux d'artifice qui rasent le sol. Des sifflements horribles se croisent dans l'espace et feraient croire volontiers à la présence de démons invisibles dansant une sarabande infernale au milieu des flammes. Des crevasses des îlots que nous parcourons jaillissent des flammes violettes et des fumerons. De longs et sourds craquements agitent l'air : des bruits de mousqueterie répondent de l'intérieur. Il pétille dans l'air comme des jets continuels de lances à feu. C'est une mise en scène d'une fantasmagorie que rien au monde ne saurait repro-

duire. Pour la compléter, nous entrevoyons dans le lointain, ainsi que des ombres errant sur les rives du Styx et du Phlégéton, la noire silhouette, s'estompant sur des nuances de feu, de voyageurs qui, moins hardis que nous, observent du regard notre aventureuse expédition. Plus près de nous, dans la brume scintillante qui se dégage du lac de feu, vont et viennent des curieux vêtus de costumes étranges, dames encapuchonnées debout sur les bords des cratères, jeunes amazones galopant sur des poneys fantastiques, vieilles douairières sortant à demi leurs têtes de chaises à porteurs qui les promènent lentement.

Bref, nous atteignons l'extrême limite de l'invasion de l'éruption. Là, nous observons la marche de la lave. Sa progression est des plus lentes : tout au plus est-elle de un mètre par dix minutes. Puis, contournant la fournaise, nous atteignons le point où se trouve un vallon à demi comblé par les scories et la pouzzolane, et vers lequel on a dirigé, comme dans le lit desséché d'un fleuve, le courant de laves qui s'échappe du lac sous forme d'une large rivière de feu, s'y déverse, s'y accumule et compose le Fosso-Grande, dont nous avons parlé. Mais comme le Fosso-Grande est rempli à cette heure, la lave qui s'y est amoncelée déborde en nappes immenses, semblables à des cataractes silencieuses, et descend majestueusement vers les parties basses de la montagne. Cette cascade grandiose, continue, rutilante, sous laquelle le sol frissonne et frémit, est d'un effet tel que jamais au monde plus merveilleux spectacle ne peut être offert aux regards de l'homme en quête de phénomènes.

Quand enfin, saturés de voir et d'admirer, enivrés de prestiges, épuisés de fatigue, brûlés, rôtis, haletants, n'en pouvant mais, nous portons les yeux vers le côté opposé au volcan, une autre vision merveilleuse nous offre un contraste frappant. La lune se lève, limpide et pure, sur les hauteurs de Castellamare, et teint le golfe de ses longues et mobiles traînées d'argent. En même temps, Naples resplendit sous les brillants reflets du gaz de ses quais, des constellations de ses phares, et des vives lumières des lanternes de ses môles.

Ce que je viens de retracer ici, lecteur, est bien loin de la majesté des aspects que j'aurais voulu placer sous vos yeux. Mais ayez égard à ma bonne volonté, et que ces pages servent simplement de préface au voyage que vous ferez sans doute un jour sur cette terre admirable.

VIII

Comment on découvrit Herculanum. — Fouilles de 1738. — Explication du drame. — Ce que l'on savait du Vésuve au temps des Romains. — Tremblements de terre en l'an 63. — En 64, ébranlements de la montagne. — Physionomie paterne du volcan jusqu'alors. — Le 23 août 79, ce que l'on voit sur le Vésuve. — Lettre de Pline-le-Jeune. — Pline-l'Ancien à Stabies. — Description du phénomène. — Mort du célèbre naturaliste. — Cendres portées jusqu'à Jérusalem et Constantinople. — Obscurité dans Rome. — Herculanum englouti par la lave brûlante. — Oplonte, Stabies et Pompéïa enfouies dans un déluge de boue, pouzzolane, etc. — Angoisses et désespoir. — Drames intimes. — Fuite des victimes rendue impossible. — Autre lettre de Pline racontant les péripéties de cette cruelle tragédie. — Après deux mille ans de mort, oubli d'Herculanum et de Pompéïa. — Et pourtant les sommets de certains monuments percent leur suaire. — Herculanum rendue en partie à la lumière. — Pompéïa exhumée de son tombeau. — Fouilles mal dirigées d'abord. — Mouvement donné par l'occupation française. — Succès de M. Fiorelli. — Méthode de dégagement. — Ce que l'on découvre chaque jour. — Femme esclave et jeune fille. — Un géant pompéïen. — Ce que l'on devine par induction. — Comment on moule les momies. — Entrée dans Pompéïa. — Porte de la Marine. — Basilique. — Forum-Civile. — Temple de Jupiter. — Arcs de triomphe. — Ecole publique. — Edifice d'Eumachia. — Temple de Mercure. — Panthéon. — Temple d'Auguste. — Pœcile. — Temple de Vénus Pompéïenne. — Impressions en face du Forum-Civile et de la ville entière.

Cependant la nuit achevait son cours. Déjà l'aube teintait d'argent le sommet du Vésuve, et les nappes de feu du lac et du fleuve de lave blanchissaient. Quand l'aurore parut, nous nous trouvâmes encapuchonnés de nuages. Mais alors le jour croissant peu à peu me permit de remarquer que le visage de mes compagnons avait pris la couleur écarlate d'un homard cuit à point. Ils firent du reste sur ma face une observation analogue, et nous en vînmes simultanément à nous toucher les joues

pour nous bien assurer qu'elles ne se détachaient pas des mandibules, comme les chairs d'une volaille qui a reçu un coup de feu trop vif.

Puis, nos guides ayant amené nos montures, nous enfourchâmes ces braves mules, et, tout d'une traite nous descendîmes vers le golfe, le corps rejeté en arrière pour établir l'équilibre sur les bêtes, dont le cou plongeait en avant sur les talus rapides et menaçait à chaque pas de nous faire piquer une tête jusqu'à Resina.

Comment découvrit-on que, sous cette ville vivante, gisait une ville morte? Le voici :

C'était vers 1690. Un homme de Resina, un boulanger, creusant un puits pour son usage, parmi les laves qu'il retirait de l'excavation, ramena un bras en marbre du plus beau travail. En homme sensé, le boulanger comprit qu'il ne devait pas y avoir de bras sans corps : il descendit alors avec les plus grandes précautions dans la bouche béante du puits, et découvrit, à moitié ensevelie encore, une statue admirable. Heureux de sa trouvaille, il en fit part au prince d'Elbeuf, qui explora les lieux, paya fort cher la maison et commença des fouilles qui mirent des merveilles au grand jour. Pendant plusieurs années, le prince recueillit de la sorte quantité d'objets d'art : mais, au lieu de les collectionner, il en faisait don tantôt au prince Eugène de Savoie, tantôt à notre roi de France, Louis XIV.

Charles III, qui régnait à Naples, fit suspendre bientôt ces recherches et celles qu'entreprenaient plusieurs particuliers, et il ordonna ensuite des fouilles qui commencèrent en 1738.

Alors toutes les richesses de l'antiquité qui sortirent de terre furent religieusement conservées dans les appartements royaux de Portici, et donnèrent ensuite origine au musée Bourbon, de Naples, où elles furent transportées et réunies pour former une collection unique en son genre.

D'où provenaient ces trésors, et quelle était la ville qui se trouvait ainsi enterrée à une profondeur considérable dans les entrailles de la terre?

Au moyen-âge, les désordres et les guerres, plus terribles peut-être en Italie que partout ailleurs en Europe, avaient fait tomber un voile si épais sur les événements dont le Vésuve avait été l'auteur et le théâtre, qu'à grand'peine, dans le pays, savait-on que des villes avaient été enfouies dans les décombres amoncelés par les éruptions du volcan.

Les notions les plus anciennes de l'antiquité, sur cette montagne isolée de la plaine orientale de Naples, et debout à une hauteur de mille deux cents mètres, la représentaient bien comme un volcan, mais comme un volcan éteint depuis des siècles, dont on n'avait jamais connu les ravages, et dont il semblait qu'on n'eût pas à redouter le réveil. En effet, Strabon parle du Vésuve comme offrant sur toute sa surface, excepté vers la cime, un sol très agréable. D'après lui, cette cime semblait n'être qu'un monceau de cendres, et l'on y rencontrait de longues cavités, toutes de couleur fuligineuse, comme si elles avaient été calcinées par le feu.

Mais voici que, en l'an 63 de notre ère, de nombreuses oscillations du sol avaient jeté l'épouvante et causé de cruels ravages dans les villes d'Herculanum, de Pompéïa, d'Oplonte et de Stabies, les plus voisines de la montagne.

Puis, en 64, un jour qu'il y avait fête au théâtre de Naples, et que Néron, comme un acteur, chantait sur la scène en exigeant d'être aplaudi par la foule, un second tremblement de terre avait agité la Campanie tout entière. Le théâtre s'était écroulé, et l'empereur et le peuple avaient à peine eu le temps de s'arracher aux ruines de l'édifice.

Et cependant le cratère du cône était fermé, froid, sans apparence aucune d'éruption, car, en 73, dans la guerre des Esclaves contre Rome, Spartacus se réfugia sur la plate-forme de ce paisible Vésuve, avec soixante-dix esclaves en armes. Là, ce chef de rébellion s'était retranché dans le creux du cratère, entouré, ou plutôt formé d'une muraille naturelle, taillée à pic. Clodius Glober, envoyé à sa poursuite, avait avisé l'aire du vautour, et s'était élancé pour le saisir. Mais Spartacus, avec des lianes de

vigne sauvage qui croissait sur les scories antiques, se fit une sorte d'échelle de cordes, s'échappa de son repaire, et, tombant sur Glober, extermina ses troupes et força le général romain à s'avouer vaincu.

Mais tout-à-coup, en l'an 79, un habitant de Misène, ce cap qui, de l'autre côté du golfe, fait face au Vésuve, est témoin de ce qui suit et le transmet à son ami Tacite, l'un des écrivains de l'époque :

« Mon oncle — Pline-l'Ancien, — était à Misène, où il commandait la flotte.

» Or, le 23 août, environ une heure après midi, ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires. Il se lève et monte en un lieu d'où il pouvait aisément observer ce prodige. Il était dificile de reconnaître de loin de quelle montagne sortait ce nuage : l'événement a prouvé plus tard que c'était du Vésuve. Sa forme était celle d'un arbre, d'un pin plus que d'aucun autre, car après s'être élevé fort haut en forme de tronc, il étendait une espèce de feuillage. Je m'imagine qu'un vent souterrain, violent, le poussait d'abord avec impétuosité et le soutenait; mais, soit que l'impulsion diminuât peu à peu, soit que ce nuage fût affaissé par son propre poids, on le voyait se dilater et se répandre. Il paraissait tantôt blanc, tantôt noir, et tantôt de diverses couleurs, selon qu'il était plus chargé ou de cendres ou de terre. Ce prodige surprit mon oncle, qui était très savant, et il le crut digne d'être examiné de plus près. Il commanda donc qu'on lui apprêtât sa frégate légère, et me laissa la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimais mieux étudier. Il sortait de chez lui, ses tablettes à la main, lorsque les troupes de sa flotte, qui étaient à Resina, effrayées par la grandeur du danger, envoyèrent le conjurer de les garantir d'un si affreux péril. Il fait alors venir ses galères, monte dessus et part pour voir quels secours on pourrait porter non-seulement à Resina, mais à tous les autres bourgs de cette côte. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuit et où le péril paraît le plus grand, mais avec une telle liberté d'esprit qu'à mesure qu'il

apercevait quelque chose, mouvement ou figures extraordinaires, il signalait ce prodige. Déjà sur ses vaisseaux volait la cendre plus épaisse et plus chaude à mesure qu'il approchait; déjà tombaient autour d'eux des pierres calcinées et des cailloux noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu; déjà la mer semblait refluer et le rivage devenir inaccessible par des morceaux entiers de montagnes dont il se couvrait, lorsque, après s'être arrêté quelques moments, incertain s'il retournerait, il dit à son pilote :

» — La fortune favorise le courage! Tournez du côté de Pomponianus...

» Pomponianus était à Stabies. Pomponianus, son ami, à la vue du péril qui était encore éloigné, mais qui semblait s'approcher toujours, avait retiré ses meubles sur les galères et n'attendait pour s'éloigner qu'un vent moins contraire. Mon oncle, à qui ce même vent venait d'être favorable, l'aborde, le trouve tout tremblant, l'embrasse, le rassure, l'encourage, et, pour dissiper par sa sécurité la crainte de son ami, se fait porter au bain. Après s'être baigné, il se met à table, etc.

» Cependant on voyait luire de plusieurs endroits du Vésuve de grandes flammes et des embrasements dont les ténèbres augmentaient l'éclat... La cour de la maison commençait à se remplir si fort de cendres, que bientôt on courait le danger de ne pouvoir plus sortir. Ses deux amis délibèrent donc s'ils se renfermeront dans la maison, ou s'ils iront en rase campagne. Ils sortirent en se couvrant la tête avec des oreillers attachés par des mouchoirs. Le jour recommençait ailleurs, en ce moment; mais, à Stabies, continuait la nuit, la nuit la plus sombre, la plus affreuse de toutes les nuits, et qui n'était un peu dissipée que par la lueur d'un grand nombre de flambeaux. On trouva bon de s'approcher du rivage et d'examiner de près ce que la mer permettait de tenter : on la trouva fort grosse et très agitée d'un vent contraire. Là, mon oncle ayant demandé de l'eau et bu deux fois, se coucha sur un drap qu'il fit étendre. Ensuite des flammes qui parurent plus grandes et une odeur de soufre qui

annonçait leur approche, mirent tout le monde en fuite. Il se lève alors, appuyé sur deux esclaves, et dans ce moment même... retombe mort. Je m'imagine qu'une fumée trop épaisse le suffoqua d'autant plus facilement que sa respiration était très souvent embarrassée. Lorsqu'on commença à revoir la lumière, ce qui n'arriva que trois jours après, on retrouva au même endroit son corps entier, couvert de la même robe qu'il avait quand il mourut... »

C'est ainsi que, endormi depuis des siècles, le volcan du Vésuve se réveille... plus violent sans doute qu'il n'a jamais été. Il ouvre de nouveau son cratère et lance ses feux dans les airs, que sa noire fumée a obscurcis; il fait entendre dans ses cavités de formidables détonations; il répand de toutes parts des matières incandescentes qui, roulant comme d'immenses cataractes flamboyantes, inondent les rampes de la montagne, descendent dans les plaines voisines du golfe et les enflamment, glissent vers la mer qu'elles forcent à reculer, et sillonnent tous les talus pour aller remplir les vallons et les campagnes.

Puis s'élevant en gerbes éblouissantes, la fournaise déchaînée lance à des hauteurs prodigieuses des masses de cendres qui vont retomber jusqu'à Jérusalem et à Constantinople, en même temps qu'elles répandent l'obscurité sur la ville de Rome. Elle projette des tourbillons de pierres chauffées à blanc par la violence et l'intensité de ses feux, et leur faisant décrire d'immenses paraboles, elle les envoie tomber en pluie et en grêle de cailloux ardents sur les toitures des maisons, les terrasses des édifices, les plates-formes des palais, les frontons des temples, et les galeries des portiques des villes d'Herculanum, d'Oplonte, de Pompéïa et de Stabies, qui tremblent à la base du mont. Un affreux incendie s'allume de toutes parts; un océan de flammes saisit la contrée dans ses horribles étreintes.

Alors des fleuves de laves dévorantes s'acheminent vers Herculanum, qu'ils noient dans les flots impétueux de sa brûlante trachyte.

Aux torrents de feux, le volcan fait succéder des avalanches

de boue mêlée de *lapilli* ou pierres ponces, qui engloutissent à tout jamais Oplonte, Pompéïa, Stabies.

Pendant que la lave se fige à une affreuse épaisseur sur la cité d'Herculanum, de manière à l'emprisonner dans d'épouvantables bancs de granit, la cendre et la pouzzolane s'amoncellent sur les trois autres villes et effacent à tous les regards l'emplacement qu'elles occupaient jusqu'à ce moment sur les rivages de la mer.

Qui pourra jamais dire les drames intimes, les cruelles tragédies, les scènes déchirantes, les horribles tressaillements, les déchirements inimaginables dont ces cités infortunées sont le sanglant théâtre, quand fleuves de laves et torrents de feu, grêle de lapilli et pluie de boue pénètrent dans leurs rues, envahissent leurs maisons, montent, montent sans relâche, remplissent les divers étages, saisissent les habitants, les noient, les asphyxient, les brûlent, les dévorent, et submergent toutes choses dans cet indescriptible déluge? Qui pourra jamais peindre l'indicible épouvante qui saisit les familles désolées, quand elles reconnaissent que le Vésuve, jusque-là si calme, rompant ses digues, ouvrant les arsenaux de sa colère, faisant sauter dans une inexprimable explosion le sommet du cône du volcan, rejette ses entrailles qu'il ne peut plus contenir, et impuissant à maîtriser les tiraillements et les soubresauts de ses gouffres souterrains, vomit des cataractes de feux, crève les parois de ses flancs en vingt cratères, fait couler des lavanges de trachyte brûlante et liquide, véritable granit en fusion qui aussi se précipite de toutes parts sur les rampes du mont, et, comme jadis à Ségor, à Séboïm, à Sodome et à Gomorrhe, répand la destruction, la ruine, les tortures et la mort sur toute la plaine qui l'entoure?

Qui pourra représenter les hommes cherchant à s'enfuir avec leurs objets les plus précieux; les femmes, blanches de terreur, appelant leurs enfants qu'elles ne trouvent plus; les filles échevelées appelant leurs mères d'une voix lamentable; et les fils d'un œil hagard contemplant le supplice qui s'avance? Loin de prier les dieux, ils maudissent l'Olympe et le Tartare; ils mau-

dissent Jupiter, qui arrache les entrailles de la montagne, les soulève jusqu'au firmament, et les fait retomber au loin sur leurs villes, leurs demeures, leurs familles!

Quel dut être l'aspect de cette côte fortunée, jusqu'alors si pittoresque, si verdoyante, si riche encore quelques jours auparavant, quand le regard effrayé des rares habitants qui s'étaient enfuis d'abord, osant enfin revenir près de leurs villes, reconnut avec effroi qu'Herculanum, Pompéïa, Oplonte et Stabies, noyées, englouties, dévorées par le volcan, n'existaient plus!...

Voici ce qu'écrit encore Pline-le-Jeune, le lendemain de l'éruption du Vésuve, alors que ses fureurs se déchaînaient avec plus de violence encore :

« Pendant toute la nuit, le tremblement de terre continua avec une telle violence, que l'on eût dit que toutes choses étaient non pas agitées, mais renversées. Il était déjà sept heures du matin, et ils ne paraissait encore qu'une faible lumière, comme une sorte de crépuscule. Alors les maisons furent ébranlées par de si fortes secousses, qu'il n'y eut plus de sûreté à demeurer dans la ville de Misène, lieu découvert, il est vrai, mais fort étroit. Aussi prenons-nous le parti de nous éloigner. Le peuple épouvanté nous suit en foule, nous presse, nous pousse; et, après que nous sommes sortis de la ville, nous nous arrêtons. Là, nouveaux prodiges, nouvelles terreurs. Les voitures que nous emmenions avec nous étaient à tout moment si fort secouées, quoique en rase campagne, qu'on ne pouvait, même en les appuyant avec de grosses pierres, les faire rester en place. La mer semblait se renverser sur elle-même, et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Le rivage, en effet, était devenu plus spacieux et se trouvait couvert de toutes sortes de poissons demeurés à sec sur le sable. De l'autre côté du golfe, à l'entour du Vésuve, une nuée noire et horrible, crevée par des feux qui s'élançaient en serpentant, s'ouvrait et laissait échapper de longs jets de flammes semblables à des éclairs, mais qui étaient beaucoup plus grands. La cendre commençait à tomber sur nous quoique en petite quantité. Je tourne la tête et j'aperçois derrière

nous une épaisse fumée qui nous suit en rampant sur la terre comme un torrent.

» — Pendant que nous y voyons encore, quittons le grand chemin, dis-je à ma mère, de peur qu'en le suivant la foule de ceux qui marchent sur nos pas ne nous étouffe dans les ténèbres...

» A peine étions-nous écartés qu'elles augmentèrent de telle sorte qu'on eût cru être, non pas dans une nuit noire et sans lune, mais dans une chambre où toutes les lumières auraient été éteintes... Il parut alors une lueur qui nous annonçait, non le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçait : il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revint, et la pluie de cendres recommença plus forte et plus épaisse. Nous en étions réduits à nous lever de temps en temps pour secouer nos habits, car, sans cela, elle nous eût accablés et engloutis... Enfin, cette noire vapeur se dissipa peu à peu et se perdit tout-à-fait, comme une fumée ou comme un nuage... Bientôt après parurent le jour et même le soleil, jaunâtre toutefois, et tel qu'il a coutume de luire dans une éclipse. Mais tout se montrait changé à nos yeux encore troublés, et nous ne trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendres, comme sous une neige. »

En effet, puis-je ajouter, quand il devient possible de revoir le Vésuve rendu à la lumière et débarrassé de ses nuages de fumée, quel ne fut pas l'étonnement des gens de la contrée : dans leur effort pour s'ouvrir un passage, les feux souterrains du volcan avaient fait sauter tout le cône de la montagne, désormais décapitée. Cette énorme calotte roula, convertie en lave brûlante et en pouzzolane, sur les malheureuses villes qu'elle acheva d'enterrer et de dérober à tous les regards.....

Depuis ce fatal événement, près de deux mille ans se sont écoulés.

Quelques habitants de Pompéïa, échappés au désastre, parce qu'en ce moment même ils assistaient à une fête donnée hors de la ville, dans l'amphithéâtre, essayèrent bien de construire un

pauvre village qu'ils appelèrent aussi Pompéïa : mais il disparut à son tour, dans une autre éruption, car depuis cette première inondation de feu, le Vésuve les répéta trop fréquemment, hélas! Néanmoins, on se demande comment Herculanum, Pompéïa, Oplonte et Stabies, citées par tant d'auteurs de l'antiquité, Strabon, Diodore de Sicile, Pline et beaucoup d'autres, purent rester enfouies ainsi pendant dix-huit siècles, quand la cendre et la pouzzolane cachaient à peine le sommet des édifices de Pompéïa, par exemple, où l'on voyait le faîte de l'amphithéâtre et de certains temples? Cela eut lieu, cependant.

Au moins, après la découverte d'Herculanum par le boulanger de Resina, chercha-t-on à réparer le temps perdu.

Les fouilles commencées en 1736 par Charles III ayant été arrêtées, le général Championnet, pendant l'occupation française du royaume de Naples, en 1799, les fit reprendre avec une ardeur toute nouvelle.

On ne les étendit pas seulement à Herculanum, dont le gisement était révélé désormais, mais aussi partout où l'on avait motif de supposer que d'autres villes avaient été enfouies.

Une circonstance étrange aurait dû guider ou plutôt inspirer depuis longtemps les investigations : c'était que, sur divers points du sol aux alentours du volcan, dispersés à sa base, sortaient de terre des extrémités supérieures de monuments, des frontons, des arêtes de murailles, des acrotères de temples et des couronnements d'amphithéâtres... Comment se fait-il que l'incurie, l'indifférence fussent telles qu'on ne s'occupât point de fouiller à l'entour de ces monuments? Depuis longtemps déjà on fût arrivé à de curieuses et intéressantes découvertes.

On se doutait donc à Naples, et dans tout le voisinage du Vésuve, que, il y avait bien longtemps, une ville, des villes anciennes, avaient été englouties par l'une des catastrophes dont était trop coutumier le volcan d'Italie. Certains monuments, qui n'étaient qu'aux trois quarts ensevelis sous les décombres, en affirmaient l'existence. Un amphithéâtre, par exemple, ou du moins les gradins supérieurs d'un amphithéâtre, formaient un

cirque au-dessus du sol. Le peuple même, les paysans de l'endroit, appelaient cet endroit du nom quasi-latin de *la Civita*, ce qui dénotait certaines traditions confuses.

En effet, dans le siècle dernier, alors que les esprits rendus plus calmes et plus avides de connaissances commençaient à se reporter vers les choses du passé pour les étudier et les connaître, la résurrection d'Herculanum vint rappeler à l'attention des hommes qui pensent, que, peut-être, la civilisation, elle aussi, cachait une autre cité dérobée aux regards par les déjections du Vésuve en éruption.

On se mit donc à l'œuvre. D'abord les fouilles furent très mal exécutées, mais néanmoins elles produisirent des résultats tellement heureux, que la curiosité fut surexcitée au dernier point. Ces fouilles, lentes et pénibles, ne prirent toutefois un véritable essor que quand les Français furent maîtres de Naples. Une vérité fort curieuse, c'est que la mise au jour de Pompéï suivit exactement la fortune de Naples. La ville morte revint en faveur toutes les fois que la ville vivante fut bien régie. On pourrait dire que l'histoire moderne de Naples est racontée par les fouilles de Pompéï.

« Si l'on interroge un plan de Pompéï, dit M. Marc Monnier, on y verra comme un œuf partagé en deux par une ligne à moitié tracée. Cette ligne s'appelait autrefois le carrefour de la Fortune; elle s'appelle aujourd'hui rue de Stabies, du nom de la porte méridionale où elle aboutit.

» A droite de cette ligne, on ne trouvera sur le plan qu'une immense place blanche couvrant les deux tiers de la ville; c'était un coteau de terres labourables, vignes, vergers ou jardins plantés de légumes et amoncelés sur les matières qui avaient enseveli Pompéï.

» A l'extrémité du coteau, comme dans un ravin, se creusait l'amphithéâtre.

» A gauche de la rue de Stabies et jusqu'à cent mètres du Forum, on remarque de nouvelles places blanches... »

Toutes ces parties blanches sont les points de Pompéï qui n'ont encore été sondés ni explorés.

M. Fiorelli, un antiquaire éminent, est à cette heure chargé de la direction des fouilles. Sous ses ordres, les hommes bêchent la terre, et des nuées de jeunes filles transportent sans interruption les décombres assez loin de là, à l'aide de paniers pleins, sur leurs têtes, à un chemin de fer qui va les jeter à une plus grande distance. Cinq à six cents ouvriers sont occupés à creuser le sol et à rendre la lumière et la vie à cette ville ensevelie dans les ténèbres depuis maintenant dix-huit siècles.

Pratiquées avec le soin le plus scrupuleux, les fouilles « ont amené, continue M. Marc Monnier, d'excellents résultats. Les étages supérieurs des maisons ont annoncé leur existence par des pans entiers de murs encore debout. On a découvert même des balcons, ou plutôt des galeries extérieures, avançant sur la rue et régnant au premier étage de plusieurs façades. Ils étaient en maçonnerie et soutenus par une forte charpente qu'on rétablit maintenant pour les restaurer. Ces galeries, qui formaient des couloirs percés de fenêtres, nous donnent le spécimen de ce que l'on appelle *mœniana*.

» Quand les ouvriers arrivent aux couches inférieures du sol, la surveillance redouble. Les plus habiles écartent ou grattent la terre avec leurs mains, furetant autour d'eux avec des précautions infinies. Le moindre objet est aussitôt mis à part et noté sur un registre. Ce sont des meubles, des ustensiles de ménage, des instruments et des outils de toute sorte, des ferrières en bronze dont les anciens se servaient pour affermir les talons de leurs chaussures, et qui trahissent des pieds énormes; ce sont des fourneaux, des cuisines portatives, des portes en fer; ce sont des fours... Quatre-vingt-un pains, qu'on avait mis cuire dans l'un d'eux, le 23 novembre de l'an 79, en ont été retirés un à un en 1852, tous intacts, un peu durs, un peu noirs, momifiés pour ainsi dire, mais d'une conservation parfaite, ronds et drus comme des bourrelets. » On trouve aussi des noix, des noisettes, des écailles et des arêtes de poissons, des grains de blé, des figues,

des olives, des oignons, des haricots, des lentilles. « Je passe une foule d'objets en verre et en terre cuite : plats, coupes et soucoupes, tirelires, verres et fioles, flacons, carafes assez pareilles à celle des cantiniers napolitains; des tessères ou billets de spectacle, des poids de marbre ou de plomb, des hameçons pour la pêche, des ciseaux, tranchets, tenailles, marteaux, haches, pioches, bêches et faux de labeur, des couleurs dans des pots, des serrures et des clés, des bancs à deux places ou *bisellia*, en bronze, marquetés d'or et d'argent. » On trouve aussi des squelettes d'hommes, de femmes, de chevaux, d'ânes, de chiens, de brebis, en nombre considérable, des casques et des armes de soldats. Plusieurs de ces casques conservent encore la tête de l'infortuné qui le portait au moment de la mort subite imposée par le volcan.

« Si les lecteurs encore étrangers à l'étude de la construction antique veulent se faire une idée d'une maison romaine, qu'ils se figurent une disposition intérieure pareille à celle du Palais-Royal, à Paris, c'est-à-dire une cour et un jardin, la cour devant et le jardin derrière, l'un et l'autre entourés de galeries. Qu'on diminue maintenant toutes les proportions en abaissant les étages, en rapprochant les murs, en changeant le style, en substituant une colonnade aux arcades, en perçant de petites chambres à la place des boutiques, enfin qu'on égaie tout cela de vives peintures éclatant au soleil, et l'on aura les maisons pompéïennes.

» Ce qui les distinguait surtout, c'étaient les deux cours, l'*atrium* et le *péristyle*, séparés l'un de l'autre par une grande chambre, le *tablinum*, qui servait de galerie pour les tableaux de famille, de bibliothèque pour les archives, quelquefois même de salle à manger. Le tablinum étant ordinairement fermé au fond par une draperie, une porte et quelquefois même par un mur, un ou deux petits couloirs, *fauces*, menaient d'une cour à l'autre.

» L'*atrium* était la partie publique et en quelque sorte l'antichambre de la maison. Il ne s'y trouvait guère d'autre pièce que

le *tablinum* et les *alæ*, littéralement les ailes, où le patron recevait les clients. La cour pouvait d'ailleurs servir de salle d'audience, quatre toits en appentis l'abritant presque toute et ne laissant à découvert que la partie centrale, où la pluie tombait dans un bassin nommé l'*impluvium*.

» Le *péristyle* était la partie privée de la maison, l'habitation de la famille : il se composait en général d'un jardin entouré d'une colonnade formant un portique autour duquel s'ouvraient les *cabicula*, le *triclinium*, et l'*œcus* ou l'*exedra*, c'est-à-dire les chambres à coucher, la salle à manger et le salon ; ce dernier faisait face au *tablinum*, régnant au fond du péristyle. Toutes les maisons des anciens Romains étaient à peu près construites sur ce plan. »

Qui pourrait redire les drames terribles dont Pompéïa fut le théâtre, en l'an 79, au moment de l'éruption du Vésuve, qui l'effaça de la surface de la terre ? On peut s'en rendre compte, maintenant qu'on a soulevé le linceul de cendres et de pierres qui la couvrait. Mille squelettes que l'on retrouve à chaque pas dans les fouilles trahissent les angoisses et les épouvantes de cette heure sinistre et cruelle. Ce fut là que l'on retrouva ce soldat fidèle surpris dans sa guérite, une main sur sa bouche et l'autre sur sa lance. « Il y a cette mère et ses trois enfants réfugiés dans un autre sépulcre que le volcan mura aussitôt sur eux; il y a la famille de Diomède, dix-sept morts étouffés dans une cave, où l'un d'eux laissa la forme de son corps dans la cendre humide ; il y a ces deux squelettes qu'on découvrit un jour étroitement embrassés dans une boutique près des thermes..... »

On a moulé un certain nombre de ces cadavres, et à l'aide du plâtre on a des corps humains moulés jadis par ce volcan.

« L'un de ces corps est celui d'une femme auprès de laquelle on a relevé quatre-vingt-onze pièces de monnaie, deux vases d'argent, des clés et des bijoux. Elle fuyait donc, emportant ces objets précieux, quand elle tomba... On la voit encore couchée sur le côté gauche. On distingue fort bien sa coiffure, le tissu de ses vêtements, deux anneaux d'argent qu'elle porte au doigt ;

l'une de ses mains est cassée; le bras gauche se lève et se tord, la main droite est crispée, on dirait que les ongles sont entrés dans la chair; tout le corps paraît enflé, contracté; les jambes seules, très fines, demeurent étendues : on sent qu'elle s'est débattue longtemps dans d'horribles souffrances. Son attitude est celle de l'agonie, non celle de la mort.

» Derrière elle étaient tombées une femme et une jeune fille. La plus âgée, la mère peut-être, était d'humble naissance, à en juger par l'ampleur de ses oreilles; elle ne portait au doigt qu'un anneau de fer; sa jambe gauche, levée et ployée, montre qu'elle a aussi souffert, lutté, moins pourtant que la noble dame; les pauvres perdent moins à mourir. Tout près d'elle est couchée la jeune fille, comme si elles dormaient toutes deux sur ce même lit, l'une à la tête, et l'autre aux pieds ; leurs jambes se croisent. Cette jeune fille, presque une enfant, produit une étrange impression. On voit très exactement le tissu, les mailles des vêtements, les manches qui descendaient jusqu'au poignet, et la broderie des petits souliers dans lesquels elle marchait. Elle était tombée en courant, la face contre terre... L'une de ses mains est ouverte, comme si elle avait tenu quelque chose. Le crâne est luisant et poli... Elle n'avait pas quinze ans!... »

Je ne parlerai pas d'un autre cadavre, grand, colosse véritable, couché sur le dos comme pour regarder et affronter la mort, ayant encore ses braies visibles, ne possédant plus d'yeux, mais ayant toujours ses dents et une formidable moustache, en un mot offrant encore un air belliqueux et martial que dix-huit siècles n'ont pas effacé...

Parmi les édifices les plus récemment rendus à la lumière du jour à Pompéï, il en est un d'une magnificence extraordinaire, tant à raison de son étendue que du style de ses décorations, telles que pavés en mosaïque, peintures à fresque d'élégantes figures dansantes, sur un fond noir, dans des compartiments divisés par de riches arabesques.

Plusieurs particularités signalent cette résidence comme ayant été habitée par un des plus illustres dignitaires de Pompéï. Les

colonnes des péristyles, car il y en a deux au lieu d'un, sont beaucoup plus élevées que d'ordinaire, et les cours intérieures plus spacieuses ; les salles de repos destinées aux hommes, autour de l'atrium, au lieu de tirer leur jour exclusivement de la porte, comme d'habitude, ont chacune une sorte de fenêtre étroite, dans plusieurs desquelles on voit encore des carreaux de verre un peu opaque, qui fermaient dans l'origine les ouvertures existant dans les murailles.

Le propriétaire de cette demeure paraît avoir été quelque peu souffrant de douleurs rhumatismales, à en juger par les précautions prises pour empêcher l'humidité de préserver les murs. On reconnaît que des feuilles de plomb ont été clouées sur les côtés intérieurs des murailles, avant qu'on y eût appliqué la couche épaisse de stuc sur laquelle ont été peintes les décorations à fresques des chambres. Quand on enlève le stuc, le plomb, en partie décomposé, et les clous en fer oxydés apparaissent sur la grosse maçonnerie.

On a mis à découvert une autre habitation qui appartenait à une personne douée d'une vénération particulière pour Bacchus. Les murailles sont décorées de peintures qui représentent les actions de ce dieu, et sur un piédestal, dans l'atrium, on a trouvé une petite statue en bronze de deux pieds et demi de hauteur, représentant aussi Bacchus, et exécutée dans le style le plus pur de l'art grec. Ce chef-d'œuvre, qui est dans le plus parfait état de conservation, a été transporté à la salle des bronzes du musée national, où on le regarde à juste titre comme une des plus belles choses de la galerie. L'artiste ancien a donné à la tête penchée du dieu, ceinte d'un bandeau et de pampres, la beauté pensive d'Antinoüs ; l'attitude est tout-à-fait gracieuse, le pied gauche avance, la main gauche repose sur la hanche, et la main droite indique le commandement. Les sandales sont ornées avec un goût infini.

Voici ce que l'on découvrit, l'un des jours d'octobre 1862 :

Les directeurs étaient occupés à travailler dans une petite maison d'apparence fort modeste, quand leurs voix indiquèrent

qu'ils venaient sans doute de faire une exhumation de grand intérêt.

En effet, dans le coin d'une petite pièce intérieure, nos travailleurs étaient en face de quelques ossements humains. Puis, un instant après, quelques autres coups de pioche ayant été appliqués, on aperçut se dessiner peu à peu et sortir des cendres le groupe de squelettes de cinq personnes, — quatre femmes et un enfant, — tous blottis dans un coin...

Le sexe et l'âge des victimes, la disposition même dans laquelle on les trouvait, tout indiquait des incidents et des souffrances qui fourniraient matière à un récit très émouvant.

Femmes et enfant n'étaient pas exactement à l'état de squelettes ; c'étaient plutôt des momies, car la peau et les chairs desséchées étaient adhérentes aux ossements.

Les bras des femmes composant ce groupe étaient enlacés comme si, après de terribles inquiétudes, d'affreuses angoisses, devant le fléau toute espérance avait été abandonnée et que ces infortunées victimes fussent venues là... pour mourir. Leurs jambes étaient pliées sous le poids des souffrances.

La bouche de l'une des femmes était toute grande ouverte, et bien douloureuses avaient dû être les dernières angoisses de la pauvre créature!

L'enfant gisait dans le coin le plus reculé, où l'amour d'une mère, peut-être, l'avait placé dans l'espoir sans doute de le mieux protéger contre les cendres qui s'amoncelaient autour d'eux et envahissaient peu à peu toutes les parties de la pièce.

Pauvres faibles femmes, la force leur avait manqué pour fuir, et père, mari, frère, tous les avaient abandonnées!

Il y avait des brassards ou bracelets de bronze autour de leurs bras desséchés, et auprès d'elles, à terre, étaient évidemment les restes d'une bourse qui avait contenu vingt pièces de monnaie romaine en argent, et deux pièces de monnaie de cuivre; naturellement la matière dont la bourse avait été faite était altérée et réduite à l'état d'amadou; toutefois le tissu était perceptible.

Il y avait aussi des traces nombreuses d'étoffes dans le pour-

tour des cadavres, c'est-à-dire que l'on voyait comme des lambeaux d'étoffes brûlées par le feu. Selon toute probabilité, c'étaient les vêtements des malheureuses femmes, car dans ces lambeaux on retrouvait encore comme des empreintes de plis.

Plus récemment encore, en février 1863, une découverte des plus intéressantes était faite par le savant inspecteur des fouilles de Pompéï, M. Joseph Fiorelli.

Pendant qu'on creusait sous ses yeux, à la profondeur de dix palmes, la pioche d'un travailleur heurta contre un petit amas de monnaies et de bijoux. M. Fiorelli fit poursuivre la fouille avec le plus grand soin, en enlevant la terre presque solidifiée grain par grain. Après quelques heures de travail, on découvrit le moule intact, fait par la cendre, d'un homme couché par terre, dont la chair s'était desséchée, mais dont le squelette était entier. M. Fiorelli eut l'heureuse idée de couler en plâtre — *scagliolo* — la forme du Pompéïen. Le moulage réussit à ravir, sauf à deux fragments du bras et de la jambe contre lesquels les *lapilli* de l'éruption du Vésuve avaient pénétré, au lieu de la cendre, et n'avaient conséquemment pas retenu l'empreinte des membres.

Ce Pompéïen, ainsi moulé, est d'une précision de formes vraiment extraordinaire. Les moustaches, les cheveux, les plis de l'habillement, la chaussure sont d'un fini merveilleux.

Les archéologues vont trépigner de joie en découvrant la manière dont les anciens attachaient les sandales, et ils ne seront pas médiocrement étonnés quand ils verront un talon de chaussure complètement ferré...

Le 20 mars de la même année 1863, on trouva une grande lampe d'or très pur, du poids d'environ trente-cinq onces et un tiers; objet unique extraordinaire.

Je vous laisse à deviner, à comprendre, à juger les réflexions, l'impatience, l'ardeur, le besoin de voir qui saisissent le voyageur et s'emparent de lui, lorsque, sortant de l'ancienne Oplonte, maintenant la turbulente *Torre del Græco,* il traverse et dépasse *Torre dell' Annunziata,* le dernier village avant Pompéïa, le long

de la côte, et que sa voiture, quittant subitement le rivage, tourne à gauche, et le met en face de hauts et immenses bourrelets de pouzzolane, décombres de lapilli et de cendres exhumées de la ville antique, tandis que son guide lui dit :

— *Ecco le Rovine di Pompëia!*

Vous l'embrasseriez volontiers, le digne homme, s'il n'était... Napolitain!

Impossible d'essayer de vous rendre l'aspect de cette ville morte... rendue à la lumière... L'espace me manque.

Quelle splendide vision!

Après avoir franchi quelques broussailles, on se trouve soudain en face de la *porte de la Marine.* C'est un simple passage voûté, pavé d'antiques polygones de lave. En le quittant, on pénètre dans une rue étroite, inaccessible aux chars, qui longe un premier édifice splendide, qui a nom la *Basilique.* Lorsqu'on en fit la découverte, on trouva son nom écrit, et on peut l'y voir encore, sur une colonne voisine de la porte du nord et sous une tuile qui la préserve. *Basilica,* ce mot est gravé à la pointe d'un stylet, par quelque gamin d'alors. Certes, son auteur ne se doutait pas qu'il travaillait pour la postérité, en traçant ainsi sur un mur, ce nom *Basilica.*

Ce monument compte 68 mètres sur 27. Il est isolé par trois rues et ruelles. Il ouvre sur le Forum, auquel se raccorde son vestibule. L'entrée devait être splendide, à en juger par les socles et les débris de statues de bronze que l'on retrouve partout.

En sortant de la Basilique, on descend sur le *Forum.*

Au nord, avec le Vésuve pour perspective, sanctuaire et autels du *temple de Jupiter,* placé sur un vaste *podium.*

A gauche de ce temple, *arc de triomphe,* composé d'une seule arcade, avec pilastres cannelés, le tout en marbre blanc.

A sa droite, autre *arc de triomphe,* orné de quatre colonnes cannelées, décoré de statues placées dans des niches profondes revêtues de stuc, dont la base faisait jaillir l'eau d'un réservoir caché dans le monument.

Au sud, avec la mer et ses rivages pour horizon, *portique* formé d'un double rang de colonnes.

Au levant et au couchant, c'est-à-dire sur les deux côtés longs du Forum, autres *portiques* dont les colonnes d'ordre dorique romain, sveltes, cannelées dans leur partie supérieure, polygonales dans le dernier tiers, supportent un second portique aérien, auquel on arrive par des escaliers étroits dont l'entrée se trouve en-dehors.

Au centre du Forum, immense *Area* pavée de dalles en travertin, cette pierre grise du Vésuve si fréquemment employée, et portant ici, là, un peu partout, de nouveaux piédestaux, dont les statues, absentes, étaient celles des plus illustres citoyens de la cité, les Pansa, les Lucrétius, etc., et un Salluste qui, pour plus d'honneur sans doute, est à l'écart sur un énorme dé de marbre africain.

En outre, sur le même Forum, vingt monuments consacrés au culte mythologique, à l'éducation de la jeunesse, au commerce, aux exercices du corps, aux réunions populaires, etc., sont là debout, tout autour des portiques, ayant eux-mêmes des péristyles, des *pronaos*, des colonnades, des salles magnifiques, des autels, des statues, toutes sortes de richesses artistiques.

Ce sont : *l'Ecole publique*, salle immense réservée aux études de la jeunesse pompéïenne ;

L'*édifice d'Eumachia*, enceinte imposante, sorte de tribunal ou de halle de commerce ;

Le *temple de Mercure*, édifice irrégulier, avec autels enrichis de délicieux bas-relifs, sanctuaire étroit et logements de prêtres ;

La *Curie*, salle rectangulaire fort grande, splendidement décorée, terminée par un hémicycle et ornée de nombreux piédestaux ;

Le *Panthéon*, ou *temple d'Auguste*, dont la destination est fort incertaine. On l'appelle Panthéon parce que le milieu de son enceinte est rempli par un podium dodécagone peu élevé, mais ayant un développement de plus de 12 mètres, qui supporte

12 piédestaux rangés en cercle, et l'on suppose que ce sont les douze grands dieux qui les occupaient : on l'appelle aussi temple d'Auguste, parce que l'on sait que Pompéï entretenait des prêtres appelés *augustals*, préposés au culte d'Auguste déifié. Cet édifice, dont les murailles sont enrichies de marbre précieux, de fort belles fresques et de cellules peintes en rouge, est voisin du temple de Jupiter.

Viennent ensuite les *Prisons*, édifice peu vaste, qui est composé de chambres étroites et de salles voûtées, dans lesquelles on a retrouvé des cadavres enchaînés;

Le *Pœcile*, nom emprunté à la langue grecque et voulant dire Long Portique, servant de promenoir : or, sa destination était parfaitement choisie, car il abritait tout à la fois contre les rayons du midi et contre les vents du nord.

Le *palais des Mesures publiques*, construction insignifiante, dont on n'aurait jamais pu deviner l'usage, si l'on n'avait trouvé des poids et des balances révélant l'utilité de cette construction.

Le *temple de Vénus* avec *péribole* ou enceinte sacrée, présentant sur le Forum, non pas sa façade, mais son côté droit, et possédant trois nefs intérieures de 28 colonnes faisant le tour de l'édifice, et couvert des plus vives peintures dans toutes ses parties.

Enfin, la *Basilique* dont j'ai parlé et qui, comme toutes les basiliques, dont l'appellation veut dire *maison royale*, était destinée sans doute aux grandes réceptions de personnages illustres, aux réunions des magistrats ou des édiles, etc., une sorte d'Hôtel-de-Ville, en un mot.

On ne peut bien comprendre Pompéï qu'en le voyant. Avant d'avoir le mot de l'énigme de sa découverte, je me figurais que cette ville morte, enfin découverte, était sous terre et qu'on la parcourait la torche à la main. Mais non. C'est ainsi que l'on voit une partie d'Herculanum, enfoncé dans la lave devenue pierre. Mais Pompéïa étant cachée seulement sous la boue du Vésuve et la pouzzolane vomie par le volcan, au fur et à mesure que l'on

enlève boue et pouzzolane, la ville reparaît au grand jour sur le plateau dominant la mer qu'elle occupait jadis, et elle redevient une ville comme les possédait l'antiquité. Seulement ses toits ont disparu et le faîte de ses édifices est décapité.

A ce que j'ai dit déjà sur le Forum, j'ajouterai que cette place publique compte sept entrées, autrefois fermées par des grilles dont on voit partout des traces.

La première de ces entrées, la seule qui pût servir aux chars et aux cavaliers, est le premier arc de triomphe qui se montre à la droite du temple de Jupiter. Elle met le Forum en communication avec la *rue du Forum*, qui lui est perpendiculaire.

Le second arc de triomphe forme la seconde entrée et communique avec la *rue des Thermes*, qui lui est également perpendiculaire.

Rue des Augustals, rues de la Fortune, de Nola, des Orfèvres, de la fontaine d'Abondance, du Théâtre, etc., sont les autres voies qui prennent au Forum le point de départ de leur rayonnement.

Maintenant veuillez vous rendre compte des impressions que je subis en voyant devant moi, à mon entrée dans Pompéïa, dans le sol entr'ouvert, toute une ville d'une physionomie inconnue, avec des édifices de toutes formes, temples, théâtres, thermes, palais, portiques, arcs de triomphe, colonnades majestueuses, Forum grandiose, comme aussi de simples demeures, des maisons plus modestes, des rues immenses comme aussi d'autres rues étroites, et jusqu'à des boutiques, ayant encore leurs enseignes, édifices et aspects de toutes sortes, dont tout ce que j'ai vu jusqu'à ce jour ne m'a jamais donné ni la notion ni l'image.

Debout sur cette large fosse d'une ville âgée de peut-être cinq mille ans, qui a été couchée dans la tombe, mais qui ressuscite peu à peu, en face de ce même Vésuve qui l'a frappée, en présence de cette mer brillante et de ce même ciel témoins de son ensevelissement et de son long sommeil, mille étranges hallucinations obsèdent mon esprit. Le sang me martelle les tempes,

j'ai le cœur serré; il se fait en moi comme une transformation. Je cesse d'appartenir au siècle présent, car, en regard du passé, je vis de la vie antique, le sang romain passe dans mes veines, je me métamorphose en Pompéïen, en sujet de Titus. Alors mes pensées reculent de vingt siècles. En voyant ce Forum-Civile, jadis si bruyant, je cherche du regard les toges des plébéiens, les laticlaves, les angusticlaves, les trabées aux vives couleurs des patriciens, toges et vêtements qui flottaient tout le jour sous ces portiques. Je cherche les voiles et les stoles des femmes, cachant à peine leurs longs cheveux, nattés avec des perles et des coraux, le léger péplum des jeunes filles, dont les groupes émaillent l'Aréa de cette place publique. Sous les colonnades des temples, je m'attends à voir paraître les Flamines, vêtus de blanc, le *flammeum* en tête, amenant des victimes à l'autel. La robe brune du marchand me semble se dissimuler derrière les rayons de son comptoir. Je me figure entendre sonner l'or des banquiers dans le coffre de fer près duquel ils font le change des monnaies.

Oui, en toute vérité, ce Forum semble vivant encore. On dirait qu'il attend les *trossuli*, les gandins d'autrefois, les femmes élégantes, les sénateurs, les consuls, les édiles, les prêtres, le peuple. On se persuade qu'ils sont occupés dans l'intérieur de la Basilique, peut-être, ou dans le temple d'Auguste; ou bien encore qu'il est l'heure du repos, mais que bientôt les Pompéïens reparaîtront; que la vie, l'animation, le commerce, les promenades, les causeries, les chants, les accords de flûte, les pyrrhiques des danseurs, les cris de la foule vont se reproduire d'un moment à l'autre.

Dans les qurtiers plus excentriques, dans le voisinage du temple d'Isis, du grand Amphithéâtre, des Casernes, etc., les ombres des promeneurs et des touristes qui passent, vous les prenez pour les affranchis dont regorgeait le monde romain, pour ces innombrables affranchies ennemies de tout travail, et qui n'avaient plus d'autre occupation que de se faire peindre les sourcils, les cils, les lèvres, les veines de leur tête, de leur cou, de leurs

bras, et cela par d'autres esclaves achetées à Délos, ce grand bazar de la vente humaine. On croit les voir, dans les boutiques des *tonsores*, empressées au milieu de boîtes à parfums en ivoire surmontées d'un génie en bas-relief, ces pauvres esclaves arrachées à leurs familles. Sur la chevelure teinte de ces coquettes d'alors, elles appliquent de magnifiques peignes de bronze incrustés de pierres de couleurs, des aiguilles d'or ou d'argent, terminées par la petite statuette d'une déesse quelconque, une naïade par exemple, sortant de l'onde et tordant ses nattes ruisselantes. Puis, ces femmes, toute matière, se regardent dans un de ces grands miroirs de métal poli où elles peuvent se voir des pieds à la tête. Ainsi armées en guerre, elles se mettent à errer à travers les promenades, sur les remparts, sur les quais, sur le port, partout où elles peuvent trouver la foule. Et tout chacun de contempler leur front constellé de pierreries; leurs bras, leurs poignets, les chevilles de leurs pieds serrés dans des bracelets de serpents d'or incrustés d'émaux; leurs oreilles ornées de grosses perles blanches arrachées aux pêcheries du golfe Persique ou de l'océan Indien; leurs doigts chargés de bagues où brillent les diamants, les émeraudes, les pierres gravées; leurs cous et leurs poitrines sur lesquels scintillent des colliers à plusieurs rangs, composés d'étoiles d'or, de vipères entrelacées, de feuilles de lotus auxquels est suspendue quelque pendeloque renfermant un talisman contre le mauvais œil...

Or, tous ces bijoux, tous ces bracelets, et les cadavres de ces personnages si dévoués à la richesse, se retrouvent dans les fouilles de Pompéï. Je les ai vus adhérents encore aux corps qui s'en étaient ornés!

Dites, lecteur, cette coquetterie des Pompéïens et des Pompéïennes, n'est-elle pas la même de nos jours?

Les Grecs et les peuples d'autrefois ont péri, se sont éteints, vaincus, déshonorés, et leur pays et leur nom ont été effacés du catalogue des nations. N'est-ce pas vers le même abîme que nous courons? Avec leurs grands yeux vagues, avivés à l'aide d'antimoine; avec leurs toilettes absurdes, l'échafaudage de leur

tête, n'est-ce pas là que nous conduisent nos vestales françaises? Et nous ne changeons rien à ce désordre intime, nous, pauvre génération écloppée!...

Mais que je suis loin du Forum-Civile de Pompéï, et où m'entraînent donc les visions qu'il inspire?

Donc, sur ce Forum, j'attends que la foule revienne, et nul ne se montre. Vous levez les yeux : l'éternel ciel bleu de la Campanie rutile sur votre tête. Mais, sur ce ciel bleu, les édifices qui se profilent, tristement décapités, décollés, rasés, disjoints, leurs frontons écroulés, leurs toits effondrés, leurs portiques aériens couchés sur le sol, tout met un terme à l'illusion. Vous revenez à la réalité, et, tout autour de vous, plus rien ne vous apparaît que la ruine et la mort! La mort plane partout. Oui, de Pompéï, il n'y a plus que le cadavre. La vie a disparu. Alors une inexprimable mélancolie s'empare de vous, et, sous l'empire d'une fièvre brûlante, inconnue, vous vous prenez à errer dans ce désert de porphyre, de marbre, de jaspe et de bronze, comme dut le faire jadis le prophète Jérémie, parmi les décombres de Jérusalem.

Le carrefour Fortunatus, à Pompéï.

IX

Intérieur du temple de Jupiter. — Flamine écrasé par une colonne. — Ce qu'était l'édifice d'Eumachia. — Décoration splendide. — Riche hémicycle. — Statue de la Concorde. — Statues coloriées. — Simulacre de porte. — Ce qu'est un album. — Affiches peintes et ce qu'elles annoncent. — Commerce dans les dépendances du temple d'Auguste. — Porte du temple de Vénus. — Son portique et le cinabre des colonnes. — Peintures. — Vasques d'eau lustrale. — La cella de la déesse et sa statue mutilée. — Aspect général des rues de Pompéï. — Comment elles sont pavées. — Traces des chars antiques. — *Margines* ou trottoirs. — Marches en pierre pour monter à cheval. — Terrasses des maisons avec plantes, fleurs et arbustes. — Peu de fenêtres. — Vitres. — Deux étages. — Boutiques. — Thermopoles. — Volets pour fermeture. — Peintures. — Inscriptions. — Enseignes. — Annonces. — Caricatures. — Fontaines et autels. — Intérieur des maisons. — Vestibule ou *prothyrum*. — *Atrium*, avec cubiculœ, thalam et chambre du portier. — Dans l'atrium, *alæ*, *cavœdium*, *impluvium* et *compluvium*. — Les *Penetralia*. — Corridor des esclaves ou *fauces*. — *Tablinum* ou salon. — Salle à manger ou triclinium. — *Œcus*, cabinet du maître. — *Péristyle* autour du jardin. — Exedra, autre salon d'été. — *Gynécée*, habitation des femmes. — *Pinacotheca* ou bibliothèque. — *Xysthus* et *viridarium* ou verger. — *Cucina* ou cuisine. — Les... indispensables. — *Posticum*, sortie dérobée. — Maison de Lucretius. — Labyrinthe de Dédale dessiné par un petit Pompéïen. — Maison du Faune. — Le Faune courant. — Splendide mosaïque. — Temple de la Fortune. — Thermes des hommes. — Thermes des femmes. — Maison de Pansa. — Croix latine. — Moulins à moudre le blé. — Charmante statuette de Bacchus. — Maison des Vestales. — Maison des danseuses. — Maisons des cinq squelettes. — Maison de Diomède. — Drames funèbres de ce palais. — Ses caves. — La rue des Tombeaux. — Ses monuments.

Malgré l'état fâcheux où les tremblements de terre de 63 et 64, et l'éruption du Vésuve de 79 de J.-C. ont réduit le Forum de Pompéï, état si déplorable que, pour vous le faire comprendre, je vous dirai qu'il était en pleine réparation et reconstruction

lors de la catastrophe qui l'engloutit, le touriste reste encore en extase devant les monuments qui le composent. Ainsi, les arcs de triomphe ont perdu les beaux marbres qui les révêtaient et les quadriges qui les surmontaient, leurs statues et leurs colonnes. Les portiques supérieurs qui couronnaient les portiques inférieurs n'existent plus : et, par la présence d'autres colonnes plus précieuses, ébauchées déjà, on devine qu'on allait remplacer celles de tuf grossier qui composaient ces galeries. On retrouve même, dans les souterrains du temple de Jupiter, les pièces de leur entablement mises à l'écart.

Mais si la tête et les décors de ces édifices font défaut, comme la base reste debout et que la forme, le corps et les plans sont conservés, l'imagination n'a que peu d'efforts à faire pour les faire revivre.

Voici, par exemple, le *temple de Jupiter* qui, flanqué des deux arcs de triomphe que vous savez, ferme la partie septentrionale du Forum. Bâti en lave et en pierres, le tout recouvert de stuc; élevé sur un *podium;* divisé en trois nefs, à l'intérieur; peint de panneaux rouges alternant avec d'autres panneaux jaunes bordés de vert; ayant pour frise une grecque où se mélangent le rose, le brun et l'amaranthe, et pour soubassement de larges bandes noires semées de fleurs et rechampies de filets blancs; enfin se terminant par une *cella* pavée de marbre et possédant encore une bordure en mosaïque noire et blanche, cet édifice majestueux produit à l'œil l'effet le plus imposant.

Lorsqu'on rendit à la lumière cette magnifique enceinte, en 1816 et 1817, on trouva un squelette, celui de quelque flamine, écrasé par l'affaissement d'une colonne. Un groupe en bronze représentant un vieillard servant de guide à un adolescent, et une mendiante portant un enfant; un bouclier, un cadran solaire et une tête énorme, en marbre, avec la barbe et les cheveux teintés de rouge, furent également trouvés dans la cella. De là le nom de Jupiter donné à l'édifice. Mais, d'autre part, un *pulpitum* ou tribune se dressant sur le *pronaos*, on supposa que c'était peut-être le *sénaculum* de Pompéï.

Après ce temple de Jupiter, le monument le plus remarquable du Forum est certainement l'*édifice d'Eumachia.*

En 1818 et 1819, on découvrit cette construction, sans pouvoir lui donner un nom. Enfin, une légende décorant le linteau d'une poterne, qui ouvre sur la rue des Orfèvres, et une autre inscription identique surmontant l'entrée principale, on conclut que, composé d'un chalcidique, d'une crypte et de portiques, c'était un don fait à la ville par la prêtresse publique Eumachia. Mais quel avait été ce Chalcidique, ou *maison d'airain,* que signifiaient cette crypte et ces portiques? Un jour, parmi les décombres, après avoir exhumé le squelette d'un soldat, la tête encore enfermée dans son casque d'airain, et un autre squelette affreusement mutilé, on fit sortir de terre une affreuse statue de marbre, peinte, selon l'usage antique. Cette statue, c'était un portrait : pâle figure maladive, expression suave de douce mélancolie, regard voilé, etc., et puis pose élégante de draperies rouges et vertes, retombant pudiquement jusque sur les pieds de l'effigie, et enfin ces mots explicatifs :

EVMACHIÆ. L. F. SACERD. PVB. FVLLONES.

Ce qui voulait dire : *A Eumachia, fille de L., prêtresse publique, les Foulons.*

Ainsi cet édifice n'était autre qu'un ouvroir de Foulons, la Bourse des marchands de laine de Pompéï. Quel luxe dans la Basilique des Foulons! Vaste portique; piédestaux et statues; seuil et pavé de marbre blanc; etc. Au fond du portique, le Chalcidique, avec des décorations artistiques admirables, dont je ne puis donner le détail. Qu'il vous suffise de savoir que peintures, mosaïques, marbres les plus rares, rien ne manque à l'intérieur de ce palais. Autre portique, de cinquante colonnes du plus beau marbre de Paros, décorant le dedans de l'édifice; *impluvium* et bassins ornés de superbes margelles. Entre les deux bassins, escaliers conduisant à un hémicycle couronné d'un riche fronton. Brillantes peintures rouges et vertes dans l'hémicycle, et, au fond, socle colossal servant de support à une statue vêtue de la *laticlave,* Concorde ou Piété, dont la

splendide draperie laisse retomber ses franges d'or et de carmin.

A pareil bijou, un écrin est indispensable. Or, ce monument est renfermé dans une enceinte de murs, de manière à laisser entre deux l'espace d'une galerie, sorte de promenoir ou de crypte. Eclairé par le jour que donnent dix fenêtres de chaque côté, cet écrin est revêtu de stuc, et, sur ce stuc, s'étalent des peintures à faire envie à un Raphaël. Enfin, à la partie de cette crypte qui répond à la convexité de l'hémicycle, parmi des filets d'azur, de cinabre, de cobalt, et des paysages, des arabesques, etc., niche ou cella, peinture des tons les plus chauds de rouge et de vert, et image de la belle Eumachia, c'est-à-dire son portrait, ce portrait si pâle, si souffreteux, si poétique.

Tout près de là, deux curiosités :

La première est un simulacre de porte peint en camaïeu jaune, et donnant une idée des portes en bois en usage à Pompéïa, dont, bien entendu, on ne trouve de traces nulle part. On y retrouve même le fac-simile du petit anneau en cuivre destiné à tirer ou à fermer la porte.

La seconde se rencontre dans la rue des Orfèvres, en descendant l'escalier qui est à droite de la portraiture d'Eumachia. C'est un album.

On appelait *album*, chezles anciens, un enduit de stuc blanc appliqué sur une muraille, dans plus ou moins de largeur, et destiné à recevoir des inscriptions rouges ou noires, etc. Il y a plusieurs de ces albums dans Pompéï. Le plus curieux est celui d'Eumachia, que je signale. Il ne compte pas moins de 23 panneaux, teintés de blanc, couleur qui leur donne le nom qu'ils portent. Certains panneaux portent encore des annonces de spectacles et de jeux de l'amphithéâtre. D'autres, selon l'usage des temps, expriment des vœux à l'adresse des édiles. Par exemple :

LIVINEI REGVLI FAMILIA GLADIATORIA PVGNA.

PVGNA. XVI K. IVN. VENAT. VELA.

Ce qui veut dire : *La troupe des gladiateurs de Livineius Regu-*

lus combattra le 17 des kalendes de juin. Il y aura chasse, combat. Le velarium sera tendu.

Ce *velarium* était une toile immense que l'on tendait au-dessus des amphithéâtres, en Italie, afin de préserver de l'ardeur du soleil.

SABINVM ET RVFVM ÆD. R. P. D. VALENTINVS
CVM DISCENTES SVOS ROGAT.

Sabinus et Rufus, dignes édiles de la République, sont invoqués par Valentinus et ses disciples.

Cum discipulos suos est charmant de la part d'un maître d'école. Il paraît que la grammaire d'alors avait des règles différentes de celle de nos jours.

A. VETTITVM. ÆD. SACCARI ROG.

Les portefaix se mettent sous la protection de l'édile A. Vettius.

J'en passe, et des meilleures : mais il n'est pas possible de signaler tout ce qui se rencontre et se voit dans Pompéi.

Rentrons un moment dans le *Panthéon* ou *temple d'Auguste*, dont je vous ai déjà entretenu. En pénétrant dans son enceinte, les yeux sont immédiatement attirés par la vue de paysages, de marines, de chasses, de courses de char, peints en miniature pour ainsi dire, mais d'une exquise finesse de dessin et des plus heureux coloris. Ici et là, arabesques plus gracieuses encore que celles d'Eumachia, et qui servent d'encadrement à des trophées de gibier, de chairs de victimes, à des pyramides de fruits, etc. Mais ce qui frappe davantage, ce sont les belles figures d'Ulysse et de Pénélope ; puis celles de Thésée retrouvant l'épée de son père, ici ; là, d'une femme jouant de la lyre, etc.

On suppose, par suite de la découverte d'un bras portant le globe du monde, et provenant d'une statue impériale qui devait occuper le piédestal de la cella, que ce temple était dédié à Auguste. On trouva aussi dans le sanctuaire, au fond de l'area, où elles gisaient sur le sol, tombées de quatre niches qui l'entourent, deux statues, l'une de Livie, femme d'Auguste, et l'autre de Drusus, ce qui confirme dans cette opinion.

Dans les dépendances du temple, on voit une salle qui semble

quelque peu suspecte. D'abord, elle ouvre sur une mauvaise ruelle; ensuite elle est entourée d'une longue table mystérieuse. Enfin, quand on la découvrit, un coffre-fort, passablement garni de pièces de cuivre ou d'argent, fut trouvé près de la porte. Il paraît que les prêtres d'Auguste, aux choses saintes, joignaient quelque peu de trafic profane.

En outre, en nettoyant le sol de l'area, on exhuma des boutiques, ayant leur façade sur la rue des Augustals. On y découvrit les articles du négoce des prêtres : raisins, prunes, figues, oranges, macarons enfermés dans des urnes de cristal, légumes secs, lentilles, fèves, etc., etc. On vit aussi apparaître des balances, des moules pour faire le pain et la pâtisserie. On recueillit quatre sistres, trois strigilles, des écritoires, un grand vase à anses parfaitement œuvré, une lampe à trois becs, une statuette de la Renommée avec bracelets d'or, des animaux, etc.

Arrivons maintenant au *temple de Vénus;* la patronne de Pompéïa, *Pompéiana Vénus,* comme on le voit écrit en mille endroits de la ville.

C'est une des gloires de Pompéï, ce temple.

D'abord, on rencontre deux degrés de pierre calcaire, dont l'un, le seuil, est percé de trous qui, par leur nombre, indiquent que la porte se pliait en quatre. Cette porte n'est pas dans l'axe de l'édifice.

Quand on entre, ce temple, le plus vaste de la ville, 54 mètres sur 34, vous éblouit, tant son architecture ruisselle de toutes les couleurs du vermillon, du cinabre et du cobalt. Tout autour règne un portique dont le mur du fond resplendit de peintures, offrant la vue de paysages, de palais fantaisistes, de corps d'enfants surmontés de têtes d'hommes, et puis, sujets plus nobles! on voit *Achille et Agamemnon à Troie, Hector traîné autour des murs d'Ilion, Priam implorant d'Achille le corps de son fils,* etc. Quarante-huit colonnes d'ordre dorique, transformé en corinthien, composent ce portique.

A l'entrée, à droite et à gauche, colonnette supportant une petite vasque destinée à contenir l'eau lustrale.

A l'extrémité de l'area, ou aire, sol du centre d'un édifice, *podium* isolé, élevé de 2 mètres, large de 72, long de 20, offrant un escalier de 13 marches, avec pallier de repos.

Au pied de cet escalier, premier autel de marbre blanc, destiné à recevoir les offrandes de fruits, de fleurs ou d'oiseaux; et, à la droite du podium, second autel, mais plus petit.

Ce podium est décoré de 5 colonnes sur chaque face. C'est là le temple proprement dit.

La cella en occupe le fond, et, en avant, tout l'espace qui règne permettait un magnifique développement aux pompes du culte. Cette cella se compose d'un mur carré, haut de 2 mètres, avec panneaux dessinés par des oves et des filets, et un pilastre cannelé à chacun des angles de la face.

Un dé carré remplit la cavité du fond, mais la statue, la statue de la déesse, gît sur le sol, indignement mutilée. C'était une œuvre d'art.

Pour pavé, mosaïques de marbres encadrées d'une grecque en mosaïque plus fine composée de petits cubes de toutes les couleurs.

Sous le portique, derrière le temple, logements des prêtres, et trois belles salles, dont la première a donné au *musée dei Studi*, de Naples, les portraits de Bacchus et de Silène.

Je ne puis vous faire connaître ici toutes les rues de Pompéï, ni tous les édifices de chaque rue, ni les singularités des maisons qui composent ces rues. Ce qu'il m'est possible de faire, c'est de vous donner un aperçu général de la physionomie de cette ville antique, si curieuse à explorer.

Les rues sont généralement droites, mais fort peu larges, afin d'y être moins exposé aux rayons du soleil, si chaud dans ces contrées. On peut les franchir presque toutes en trois ou quatre enjambées. Elles sont pouvues de trottoirs en briques, en pouzzolane, en galets, en marbre même, en mosaïques, en asphalte ou en ciment, *opus signinum*, selon les propriétaires des maisons riveraines, chargés de leur confection. *Margines* est le nom de ces trottoirs.

La partie du milieu de la rue, *agger*, est disposée en chaussée, pour l'écoulement des eaux. Un seul char peut circuler sur cet espace, qui leur est réservé. Le pavé se compose de polygones de lave si fortement joints ensemble qu'ils semblent rivés sur le sol à tout jamais. Ces pierres plates et irrégulières sont sillonnées par des ornières que l'on croirait faites par un char qui vient de passer, en laissant après lui le sillon argenté du fer de ses roues. De distance en distance en distance, on trouve des marches de pierre pour donner aux cavaliers la facilité de monter à cheval ou d'en descendre. Souvent on voit des trous aux bordures des trottoirs, surtout devant les boutiques. Ils sont destinés à tenir attachés par la bride les chevaux de ceux qui s'arrêtaient en cet endroit.

Jadis, les maisons de Pompéï étaient couronnées de terrasses couvertes de fleurs, d'arbustes, de plantes grimpantes, etc., ce qui était d'un aspect fort pittoresque. On appelait *solarium* cette plate-forme, à cause de son exposition au soleil. Peu de fenêtres; les anciens dédaignaient la vue du dehors, où, du reste, ils passaient leur vie. Les fenêtres qui existent étaient garnies de bois et de vitres, car les vitres étaient connues : on en a trouvé des quantités dans la maison de Diomède et ailleurs. Aujourd'hui Pompéï n'a plus de toits, puisque les matières volcaniques les ont brûlés. On dirait une cité qui manque d'habitants, chaque maison étant béante et solitaire.

Ces habitations sont peu élevées; deux étages au plus. Quelques-unes, très rares, en ont trois. Elles sont bâties sur le même plan. Boutiques au rez-de-chaussée, même chez les riches, qui y faisaient vendre le produit de leurs terres. Dans ces boutiques, on trouvait tout ce qui est nécessaire à la vie : boulangeries, épiceries, boucheries, pharmacies, vins, huiles, etc. On en voit beaucoup qu'on appelait *thermopoles*, véritables tavernes approvisionnées de boissons chaudes. Sur le comptoir en maçonnerie revêtue de marbre blanc, on distingue parfaitement l'empreinte laissée par les tasses, gobelets, amphores, etc. A ces taches qui ont sali le marbre, on juge que le miel entrait pour

beaucoup dans la composition des breuvages. Dans d'autres, on trouve le massif revêtu de marbre surmonté d'une tablette un peu plus élevée, pour y placer le foyer qui tenait les boissons constamment chaudes. Dans l'ensemble, les boutiques étaient petites. Le marchand n'y recevait pas les chalands : ceux-ci restaient dans la rue . on leur passait par la fenêtre ou la porte ce qu'ils achetaient. Elles se fermaient pendant la nuit, avec des volets à coulisse dont on voit partout les rainures. Les moindres boutiques, à l'intérieur et même à l'extérieur, ainsi que beaucoup de maisons, ont des mosaïques pour pavé, et sont décorées, sur le stuc de leurs murailles, de fort jolies, de très fines peintures.

Au-dehors même des maisons, il est beaucoup de ces peintures à fresque conviant le regard. Ainsi, un pharmacien couronnait sa porte d'un *serpent dévorant une pomme de pin,* consacrée à Esculape. Une tête de bœuf servait d'enseigne à un boucher. Bacchus, assis sur son tonneau ou pressant une grappe de raisin dans sa patère, annonçait un *vinarius* ou marchand de vin.

SVAVIS VINARIA SITIT, ROGO VOS VALDE SITIAT!

Suavis, la marchande de vins, a soif; je vous en conjure, qu'elle ait soif au point de boire tout son vin!... est-il gravé à la pointe sur le stuc des murs de la fameuse Basilique, par quelque loustic de l'époque.

Une chèvre désignait un marchand de lait, et un thermopole signalait sa demeure par un tableau représentant *Ulysse repoussant les breuvages de Circé.* Enfin, un enfant recevant le fouet de son pédagogue indiquait une *classe d'adultes,* mais n'attirait pas beaucoup d'écoliers sans doute.

On retrouve les traces et les peintures de toutes les choses que je dis, et *d'autres que je ne puis dire,* sur les façades des maisons de Pompéïa.

Aux fenêtres et au-dessus des portes, on faisait pendre des écriteaux annonçant les locations ; ou bien on les faisait inscrire sur les albums publics. Par exemple, près de l'amphithéâtre, sur l'album d'une grande maison, on lit :

A louer, dans les possessions de Julia Félix, fille de Sp..., du 1er au 6 des ides d'août, pour cinq années consécutives, un bain, un venereum, 900 boutiques et échoppes, et pièces au premier étage.

Les maisons ne sont pas numérotées, comme les nôtres, mais, à l'entrée de beaucoup de demeures on lit encore, peint en rouge ou en noir, le nom du propriétaire ou du locataire : *Salustius*, — Pansa, — *Cicero*, etc. Les édifices publics eux-mêmes portaient les noms de ceux qui y demeuraient ou y avaient emploi.

En outre, presque partout, le long des maisons, on rencontre, soit dessinées, soit gravées à la pointe, des caricatures, des croquis, des vers, mille balivernes, œuvres des esclaves se vengeant ainsi de leurs maîtres, des voyous turlupinant les locataires, des gavroches, des soldats, des flâneurs, etc. Par exemple :

Oppi embolari, fur, furuncule.

Oppius, portefaix voleur, filou !...

Labora, aselle, quomodo laboravi, et proderit tibi...

Travaille, ânon, comme j'ai travaillé, et grand bien te fasse !

On voit quelquefois deux serpents. C'est un emblème qui exprime la défense de..... dans cet endroit, comme dit *Perse :*

Pinge duos angues : pueri, sacer est locus...

Mettez là deux serpents : enfants, ce lieu... respectez-le !

On trouve fort peu de rues qui ne soient ornées de fontaines. Elles étaient alimentées par des canaux en maçonnerie. Ces fontaines ne sont autre chose qu'une vasque carrée, dans laquelle tombait l'eau, par un petit conduit qui traverse un dé de pierre, ou sculpté, ou fruste, généralement offrant l'effigie d'un animal, ou un masque, ou une tête de lion, etc.

Enfin on rencontre dans les rues de Pompéï des autels consacrés aux divinités des carrefours, *Lares viales* ou *compitales*. J'en trouve de tels près de la *Citerne publique*, à l'embranchement des rues Domitienne et de Narcisse, derrière la Prison, etc.

L'une des maisons les plus intéressantes est la *maison de M. Lucretius*. Mais avant de vous y faire pénétrer, cher lecteur, je dois vous donner une idée générale des habitations de Pompéïa. En connaître une par le plan et la distribution, c'est les connaître à peu près toutes.

Au-dehors, je l'ai dit, peu ou pas de fenêtres. Ce n'était pas pour les passants que l'on construisait, mais pour la jouissance de son intérieur et l'intimité de la famille.

Dans la muraille lisse et enduite de stuc de la façade, porte décorée de deux pilastres de marbre, ou simplement de péperin.

Vestibulum ou *prothyrum*, c'est-à-dire étroit passage où, s'il n'est pas dans l'atrium, on trouve un petit autel sculpté. C'est le *Lazarium*, orné de statuettes, *dieux lares*, du foyer domestique.

Le vestibule franchi, on pénètre dans l'*atrium*, salle souvent ornée de colonnes peintes au minium au premier tiers à partir du sol, et sur trois côtés de laquelle se trouvent des portes de communication avec les chambres à coucher, *cubiculæ*, et *thalami* si les lits sont placés dans des alcôves.

La première de ces chambres, à droite, est celle du portier, *cella ostiarii*, serviteur, ou plutôt esclave quelquefois enchaîné à son poste.

Des deux côtés de l'atrium, à son extrémité, si la maison est vaste, on voit deux petits abris réservés aux femmes, qui s'y tiennent de jour, et jouissent de là du va-et-vient du logis.

Au centre de l'atrium, qui n'est couvert que dans son pourtour et a généralement des colonnes pour supporter cette portion de toit, ce qu'on nomme *alæ*, se trouve le *cavœdium*, pièce de gazon qui pousse sur le sol, arrosée par un petit réservoir contenant des poissons de couleur, et appelé *impluvium*, parce que c'est au-dessus de ce gazon et de son réservoir central que tombe la pluie, par le vide du toit désigné sous le nom de *compluvium*, et servant à donner l'air et le jour.

Dans un coin quelconque de l'atrium, le plus obscur, est placé un large coffre en bois épais et lourd, consolidé par des lames de

fer, et scellé sur le sol en mosaïque ou en dalles de marbre qui était destiné à recevoir et à conserver sous bonne garde de clés et de l'esclave chargé de l'atrium, *atriensis*, l'argent du maître. Dans plusieurs maisons, on retrouve les débris de ces coffres-forts, et, tout autour, éparses comme si on les avait emportées précipitamment, des pièces de monnaie, or, argent et bronze.

C'était sous le pourtour couvert de l'atrium que le maître recevait ses clients, les visiteurs, et tous ceux auxquels on ne faisait pas l'honneur des *penetralia*, c'est-à-dire des autres pièces de la maison.

A droite et à gauche de l'atrium, enfin, près des retiros des dames, on rencontre les *fauces*, long et étroit corridor permettant aux esclaves de communiquer avec toutes les parties de la maison, sans passer jamais par les appartements.

En face du vestibule, à l'extrémité de l'atrium, sous des draperies de pourpre de Tyr, ou autres étoffes, apparaissait le *tablinum*, pièce splendide où se conservaient les souvenirs de famille, les titres, les portraits, les papyrus, etc.

C'était à proprement parler un salon, et sur l'un des côtés de ce salon ouvrait le *triclinium*, ou salle à manger, avec les lits sur lesquels se couchaient les anciens pour manger, en s'appuyant sur le coude. Ces lits, *biclinia* s'il y en avait deux de chaque côté de la table, *triclinia* s'il y en avait trois, étaient d'ivoire, d'ébène, de bois de sandal, etc. Le quatrième côté de la table restait libre pour le service. Des peintures ornaient les murailles du tablinum et du triclinium.

Sur l'autre côté du même salon, se trouvait le cabinet spécial du maître de la maison, *œcus*, pièce qu'il ornait avec soin, et dans laquelle il plaçait avec ordre ses bijoux, ses objets d'art, statuettes, pierres précieuses, papyrus, etc.

A la suite de ces trois pièces, venait le péristyle, entouré d'une colonnade peinte des plus vives couleurs, avec des fresques plus riches qu'ailleurs encore. C'était le lieu de réception des familiers.

Si la maison est petite, ce péristyle lui sert de limites; si elle

est grande, le milieu de ce portique est occupé par un jardin. J'ai retrouvé des vestiges de ces jardins dans plusieurs habitations : plates-bandes, vases de fleurs, treillages encore estampés sur les murs. L'air y arrivait par un compluvium plus ou moins vaste. Sous la colonnade, *gynécée* ou chambre des femmes; autre salon du nom de *exedra;* salle à manger d'été, bains ou *nymphœum, venereum* ou boudoir ; salle de jeu, *aleatorium,* et galerie de tableaux, *pinacotheca.*

A l'extrémité du péristyle, venait la *cucina* ou cuisine, avec ses peintures, son autel aux dieux du foyer, *foculare;* et les..... *indispensables* de la maison, en tout semblables aux lieux privés de nos maisons les moins confortables.

A côté de la cuisine, sortie dérobée, *posticum,* ouvrant d'ordinaire sur une ruelle et permettant d'éviter les importuns.

Enfin, au-delà du péristyle et de son jardinet, autre espace oblong, *xysthus,* dont le portique entoure le *viridarium,* autre jardin, mais plus étendu, et décoré de fontaines, de statues, etc.

Pour achever de vous donner une juste idée de ces maisons de Pompéï, je vous dirai que les peintures et les mosaïques qui font l'ornement de ces enfilades d'appartements sont généralement allusives à l'usage de la pièce à laquelle elles appartiennent.

Je n'en finirais pas si je vous donnais le catalogue de toutes les peintures, si fines, si délicates, si gracieuses, que l'on retrouve dans cette ville morte.

J'achève en faisant observer que, dans ces maisons, le second étage et le troisième, quand il y en avait, n'offrent qu'une médiocre importance, attendu qu'ils étaient habités seulement par les esclaves.

Actuellement, pénétrons dans la *maison de M. Lucretius,* que 1847 vit rendre à la lumière. Ce qui lui fit donner le nom de Lucretius, est une peinture représentant une tablette de cire, avec tous les instruments employés pour écrire : style, écritoire, roseau, et enfin la lettre avec cette adresse : *Lucretio. flam. Martis. decurioni Pompei.*

Evidemment je ne puis entrer dans le détail de cette maison, mais je vous apprendrai qu'en outre d'une quantité de fort belles peintures, et d'autres médiocres, on trouve dans cette habitation, au lieu du xyste, un massif en forme de théâtre, haut d'un mètre, sur lequel se dresse une fontaine. Cette fontaine, composée d'une niche en mosaïque et en coquillages, sert de fond à un délicieux petit Silène en marbre blanc, peint, dont l'outre noire jetait l'eau, laquelle retombait en cascatelle sur des degrés de marbre et arrivait à un bassin dont la margelle est entourée, ici et là, d'animaux, de figurines, et d'un Faune d'une grâce exquise.

Je vous signalerai aussi, sur la partie rouge d'un pilier, en montant l'escalier qui donne sur les *fauces*, un dessin fait à la pointe et représentant une série de lignes concentriques disposées en carré. Ce dessin, fait par quelque enfant mis en punition, a pour légende mal écrite : *Labyrinthus, hîc habitat Minotaurus...*

Au pied de ce pilier, et sur l'escalier même, on trouva le squelette d'un homme. Dans le vestibule et les chambres, on retrouva aussi une foule d'objets d'art et de ménage : bagues, flacons, haches, couteaux, verres, candélabres, patères en bronze, amphores, dont l'une portait cette inscription : *Liquamen optimum*, ce qui veut dire *délicieuse liqueur*.

J'ai vu ensuite, dans la rue de la Fortune, la *maison du Faune*, découverte en 1820, et occupant à elle seule une île tout entière, ce que nous appelons un pâté de maisons. Cette habitation dut être celle d'un riche marchand de vins, à en juger par la quantité d'amphores qu'on y trouva. Mais, en tout cas, son propriétaire était un homme de goût. En outre de la belle disposition de son palais, on rencontra d'abord, dans ces fouilles, un admirable petit *Faune* en bronze, de 78 centimètres de haut. Il court; son bras gauche est levé, son visage d'une expression charmante. Il était placé au centre du bassin de l'impluvium.

Ensuite, on avisa une mosaïque, large de 5 mètres et demi, et haute de 3, en-dehors de la frise blanche qui l'entoure, trouvée

dans l'exèdre, près du viridarium. Cette splendide mosaïque offre la vue de 15 chevaux et de 26 guerriers, de grandeur naturelle. C'est la bataille d'Arbelles, dans laquelle Alexandre vainquit Darius. Cette mosaïque est la gloire des *Studi* de Naples, où je l'ai vue, comme le Faune en est l'orgueil.

Lustre composé de fils de bronze disposés en corbeilles et supportant des cristaux de roche, au centre desquels un lampadaire est suspendu à une chaîne, travail unique en son genre; bracelets plats, se tordant comme des couleuvres; autres bracelets à figures de serpents; cassolettes; lit en ivoire; vases, anneaux, pierres gravées, etc., tel est le rapide catalogue des curiosités trouvées dans la maison du Faune.

A l'angle de la rue du Forum, *temple de la Fortune*, dédié à cette divinité par la famille de Tullius Cicéron, monument de l'aspect le plus romantique, sans area, péribole, et offrant, sur la rue même, un perron avec pulpitum, chargé d'un autel; puis pronaos formé de 4 colonnes corinthiennes, marbre blanc, sur la façade, et d'une colonne avec pilastre en retour. Enfin, cella, niches, statues aux visages peints, aux cheveux teints de noir, aux yeux bleus, vêtues de toges de pourpre à lisérés d'or et de carmin.

A la suite de la rue de la Fortune, dans la rue des Thermes, *thermes*, découverts en 1824, derrière le temple de Jupiter.

Admirablement conservés, ces thermes vous présentent d'abord un atrium avec portique entourant l'impluvium, sorte de salle d'attente, et vous introduisent dans le *spoliarium*, où les baigneurs quittaient leurs vêtements. Ils entraient alors dans le *frigidarium* ou bains froids, rotonde à coupole couvrant l'*alveus*, piscine à margelles en gradins qui permettaient de s'asseoir. De là, on passait dans le *tepidarium*, salle aux bains tièdes richement décorée de cariatides, en relief peint, supportant des niches destinées au linge, et pavée de mosaïques. Là, on retrouve l'ancien *foculare* ou chauffoir, et les bancs qui l'entourent, en bronze, ornés de bucrânes et de pieds de sphynx, du plus beau travail antique, ayant ainsi traversé dix-huit siècles. Vient enfin

le *caldarium*, ou les étuves brûlantes, salle peu large, mais fort longue, voûtée en dos d'âne et terminée par un hémicycle ayant à son centre un bassin de marbre, surélevé d'un mètre, d'où jaillissait l'eau chaude. La mosaïque repose sur un vide d'où s'échappaient les vapeurs qui mettaient le baigneur en transpiration.

Je ne vous parle pas des *thermes des femmes*, assez pauvre construction qui accompagne les thermes des hommes, et se trouve disposée sur un plan à peu près analogue.

En quittant les thermes, j'arrive à la rue Fortunata, dont la première maison à droite forme à elle seule une île entière : c'est la *maison de Pansa*. Elle est entourée de boutiques. Dans l'une d'elles, en regard d'une image profane, on voit en relief une croix latine. Est-ce le symbole de la religion du Christ, nouvelle alors? je ne saurais le dire.

Dans une autre de ces boutiques, on voit aussi trois moulins à moudre le blé, qui, à part leur volume considérable, ressemblent à nos moulins à café, en fer, tels que les emploient nos épiciers. On trouve également des chaudières encore placées sur des fours, et le pétrin du boulanger. Enfin, dans une dernière boutique, on exhuma quatre squelettes de femmes dont les oreilles avaient leurs boucles et les doigts leurs anneaux, décorés de pierres gravées. Autour de ces débris humains étaient épars quantité d'objets d'une remarquable beauté.

Cette maison de Pansa, l'une des plus considérables, après la maison de Diomède, mériterait que je vous la décrivisse. Mais!... contentez-vous donc de savoir que son propriétaire devait être fort riche, car on a trouvé dans les étages supérieurs, et dans le viridarium, où l'on voit avec surprise, encore dessinées, les plates-bandes du jardin, etc., on a trouvé, dis-je, un candélabre de bronze d'un mérite artistique supérieur, unique dans son genre, au moins jusqu'à présent, à Pompéïa; plus, un charmant petit Bacchus, en bronze également, laissé dans une sorte de marmite et préparé pour être emporté; et puis, des bracelets, des colliers, des chaînes, des pendants d'oreilles, des fibules, des

boîtes de cosmétiques et de parfums, des ciseaux, des étuis, des brosses, des strigiles, des cure-dents, tout l'arsenal de toilette des dames pompéïennes, qui avaient là leur gynécée.

Je me hâte de vous signaler, entre les portes d'Herculanum et celle de Nola, du nord à l'est :

La *maison des Vestales*, d'où furent exhumés les squelettes d'un homme et d'un chien, un croissant d'argent, des bijoux de femmes, quantité de châtaignes, de raisins, de figues, de dattes, et où l'on remarqua que l'habitation était en communication avec une autre maison placée sur une autre rue, la *taverne de Phœbus*, qui livra les corps d'un homme et de deux animaux.

La *maison de Narcisse*, où l'on reconnut une trousse de médecin, avec pommades, charpie, etc.

La *maison des Danseuses*, ainsi nommée à cause des peintures de femmes livrées à une danse fort gracieuse, et maintenant connues du monde entier par la gravure.

La *maison du Poète*, où, avec plusieurs squelettes, on découvrit une corde tressée avec des fils d'or, des pendants d'oreilles en perles, des bracelets, des bagues dont l'une était enrichie d'un chaton creux muni d'une petite portière en cristal, etc., et des peintures qui, comme une foule d'autres, prouvent le culte d'admiration que les anciens professaient pour Homère.

La *maison aux Fontaines*, près de l'une desquelles fontaines on avisa un candélabre en forme de tilleul, sous l'ombrage duquel s'arrête, en chancelant, un Faune ivre, après avoir vidé une outre aplatie qu'il tient encore sous son bras.

La *maison des cinq Squelettes*, dont les cinq cadavres retenaient encore dans leurs mains crispées les bijoux qu'ils voulaient emporter.

La *pharmacie*, où fut découvert un coffret de cuivre contenant les ingrédients pharmaceutiques du temps.

La *boutique du forgeron*, avec essieux, enclumes, marteaux, etc.

La *maison de Salluste*, dont le nom est peint sur le mur, et qui, à côté d'un vénéréum, montre deux chambres à coucher

dont les peintures sont d'une fraîcheur ravissante, et où l'on trouva des colonnettes de lits de bronze, une idole, un vase d'or, des monnaies, etc.

Mais nous voici à la *porte d'Herculanum*, au faubourg appelé *Augusto-Félix*. Arrêtons-nous, car deux grandes curiosités nous y attendent : la maison de Diomède et la rue des Tombeaux.

La *maison de Diomède* est unique dans son genre.

Placée en-dehors de l'enceinte des remparts, elle est située sur un point culminant dont la déclivité a permis de disposer des dépendances en terrasses. De l'habitation proprement dite rien ne gêne la vue, et l'on découvre la haute mer et le golfe de Naples, avec les deux bras qui l'enferment, à savoir les collines de Sorrente, au sud, et celles de Pausilippe, au nord, Naples entre les deux, et le Vésuve qui fume, dont cette maison est plus rapprochée que tout le reste.

On pénètre dans le palais de Diomède par un escalier et un vestibule. Immédiatement se présente alors un vase péristyle de quatorze colonnes doriques, enduites de stuc, et peintes au cinabre par le bas, tandis que le fût supérieur est blanc et cannelé.

Vous voyez alors un putéal double, avec margelles rouges, usées par le frottement des cordes, et des thermes réduits dans leur proportion, dont l'aménagement est on ne peut plus confortable.

Sous le péristyle, escalier conduisant au gynécée, qui occupe le premier étage, et, divergeant dans tous les sens, offre des pièces de toutes grandeurs, de toutes formes, diversement décorées : atrium, tablinum, triclinium d'hiver, œcus, et ceci, et cela.

Au fond de l'habitation, grand escalier descendant vers un immense viridarium placé tout-à-fait en contre-bas, et autour duquel se déploie un vaste portique. Le centre est occupé par des bassins et une piscine. On trouve aux quatre angles de délicieux boudoirs certainement réservés aux femmes.

Nulle maison n'eut autant à souffrir de l'éruption de 79, et, nulle part, excepté dans le temple de Junon, on ne découvrit autant de cadavres. D'abord, dans une première pièce, on avisa deux squelettes de femmes, couverts de riches bijoux, et ces squelettes demeuraient encore assis près d'une charmante petite table d'albâtre, devant laquelle elles déjeunaient à l'heure du cataclysme. Il faut croire que l'envahissement de la maison d'Arrius Diomède fut aussi prompt que l'éclair, puisque ces pauvres jeunes victimes n'eurent même pas le temps de quitter leurs siéges de bronze. Leur table ne bougea pas. Tout fut trouvé intact, même les œufs à la coque, placés dans des coquetiers sur des assiettes en émail, avec des fourchettes à une seule pointe, etc.

Dans la cour, près du putéal, squelette d'homme côte à côte avec celui d'une brebis favorite ayant au cou son grelot de bronze. Près de la cuisine, à la droite de l'entrée, squelettes ayant près d'eux de magnifiques bijoux entassés dans un panier. Sous le portique le plus voisin de la mer, dans le viridarium, autres momies ayant aux bras des anneaux de bronze, et au doigt une bague d'argent, indiquant que ces infortunés faisaient partie des esclaves.

En face d'une porte ouvrant sur les champs, toujours dans le viridarium, squelette du propriétaire de la maison, à en juger par les deux clés marquetées d'argent qu'il tenait dans sa main crispée, et, près de lui, cadavre d'un esclave chargé de vases d'argent. En-dehors de cette porte, neuf autres cadavres étendus sur une aire à battre le blé et sur les sillons encore très distincts d'un champ labouré en 79.

Enfin, dans une galerie souterraine, dont une porte communiquait aussi avec la campagne, et à laquelle on arrive par un escalier qui se trouve à droite de la porte d'entrée, quand on exhuma cette maison d'Arrius Diomède, on se trouva en face de 17 cadavres de femmes et d'enfants, pressés les uns contre les autres, et arrêtés là, saisis par le torrent de boue et rendus immobiles par la mort, au moment où ils cherchaient à fuir. Oui, dix-

sept momies dont les formes se sont incrustées dans leur linceul de terre et de cendres...

L'un de ces corps de femmes, enveloppé d'une cendre chaude, mouillée ensuite, a laissé son empreinte dans ce moule. C'était celui d'une jeune fille. Elle avait au cou un admirable collier d'or à chaînettes, de magnifiques pendants d'oreilles en forme d'orange coupée en deux. A l'intérieur du moule, j'ai reconnu les lambeaux adhérents d'une robe du plus beau tissu. Le bras de cette jeune fille, que j'ai vu au Musée des Studi, à Naples, garde, incrusté dans sa chair desséchée, un délicieux bracelet formé de deux cornes d'abondance.

Près de ces cadavres, ô dérision! il y avait des provisions de bouche, de l'argent, des bijoux, des clés, un coffret, un peigne, et un candélabre ravissant, merveilleux de beauté, en forme de pilastre supportant quatre petites lampes à bec, en bronze, suspendues par des chaînettes. Il faisait nuit, au moment où ces infortunés voulaient fuir, et cette lampe éclaira une bien cruelle agonie! Des cheveux blonds d'enfants, et des cheveux noirs, arrachés dans le désespoir, étaient là, mélangés avec les *lapilli* de l'éruption.....

Dire toutes les richesses artistiques, et les curiosités, et les étonnantes merveilles que l'on exhuma de la maison de Diomède, en 1763, est impossible. On les voit au Musée de Naples, et je les ai longuement contemplées. Mais, soit au musée, en face de ces reliques, soit dans la maison même où eut lieu ce terrible drame, on est cruellement impressionné, et l'on dort fort triste et comme affolé.

De la maison de Diomède à la *rue des Tombeaux*, il n'y a qu'à descendre l'escalier par lequel nous sommes entrés dans la demeure du riche Pompéien.

La rue des Tombeaux! Un cimetière, une ville morte échelonnée en droite ligne, comme des soldats à la parade, le long de la route d'un faubourg, à la porte d'une ville florissante! Cela était, il y a 2000 ans, cela est aujourd'hui encore. Quel orgueil posthume chez les anciens! Telle était la superbe des Romains

que, en mourant, ils voulaient vivre encore, même après leur mort, de l'attention, de l'estime, du souvenir de leurs concitoyens. Ce n'était pas tout, pour un Romain, d'être enterré, afin que son âme n'errât pas pendant cent ans sur les bords du Styx : il fallait être enterré agréablement. La mort païenne, plus coquette que la mort chrétienne, ne se montrait pas aux peuples d'alors, sur leur lit d'agonie, comme un squelette décharné, au crâne nu, aux orbites vides, au sinistre ricanement. Non. C'était tout simplement une belle femme pâle, fille du Sommeil et de la Nuit, aux longs cheveux épars, aux mains blanches et froides.

Donc, si l'emplacement qu'il devait occuper pendant sa vie semblait au Romain digne d'une sérieuse attention, jugez quel zèle bien plus grand il apportait au choix du plan, du site plus ou moins agréable qu'il devait habiter pendant l'éternité. Or, comme il aimait le mouvement, l'agitation, le bruit, la foule, c'était sur le bord des routes, à l'entrée des villes, que le curieux trépassé se faisait clore en tombe noire. Aussi, sur presque tous les tombeaux lit-on ces lettres : V. F., ou bien V. S. P., ou encore V. F. C., ce qui veut dire : *Vivus fecit, vivus sibi posuit, vivus faciendum curavit!* C'est de son vivant que ce tombeau fut construit; c'est par ses ordres, lui vivant, que ce tombeau a été fait; il a pris soin d'ériger ce tombeau de son vivant...

La mort m'accompagne partout, à Pompéïa; au-dehors, la mort me suit encore. A deux pas de la maison d'Arrius Diomède, à la porte d'Herculanum, sous une sorte de guérite, on me montre l'endroit où l'on trouva le squelette de la sentinelle qui mourut là, fidèle à son poste, dans l'éruption de 79. Sa tête, conservée à Naples, au Musée des Studi, est encore coiffée du casque dont le malheureux soldat se couvrit, il y a dix-huit siècles, et qui l'entendit rendre son dernier soupir. Je n'ai pu contempler cette tête de Pompéïen sans une vive émotion.

Cette rue des Tombeaux, ce cimetière de Pompéïa, rappelle l'une ou l'autre de nos somptueuses allées monumentales du Père-Lachaise, mais la croix du salut manque à ces demeures funè-

bres. Elle est immensément longue l'avenue sépulcrale de Pompéï. Combien de Pompéïens reposent dans cette nécropole! Hélas! au moins n'ont-ils pas eu à endurer les tortures du drame du Vésuve! Beaucoup de ces tombeaux rendus au jour, de 1677 à 1770, et de 1812 à 1814, sont demeurés intacts. C'est donc là que dorment, sans que leur sommeil ait été interrompu, ni par les fureurs du volcan ni par le bruit des pioches des travailleurs, des générations de Campaniens de toutes les classes. Pourtant il est un tambour dans lequel on avisa un vase bleu décoré de pampres et de figurines bachiques en reliefs blancs, qui, dit-on, n'a pas de rival au monde. Il est aux Studi, où on l'admire.

Ustrinum, lieu servant de bûcher pour brûler les corps ; tombeaux ronds en forme de môles ; tombeaux en hémicycles, sorte de cella abritant les vivants venus pour rêver près des morts ; tombeaux carrés en manière de tours ; tombeaux disposés en enceintes sacrées ; triclinium funèbre destiné à faire des libations ; cippes funéraires ; chambres sépulcrales ; niches renfermant des urnes ; columbaria percés de trous pour recevoir les cendres ; sacella avec bisellium d'honneur ; pyramides et colonnettes ; bancs circulaires ; bas-reliefs maritimes ; bas-reliefs représentant des gladiateurs ; allégorie de la mort sous forme d'un vaisseau rentrant au port et reployant ses voiles ; tout est là, dans cette rue des Tombeaux! Peu importe que le défunt s'appelle *Mammia, la prêtresse;* ou *M. Véius, fils de Marcus, le décemvir;* ou *Restitutus, l'augustal;* ou *Arrius Diomède, affranchi de Julie, maître du faubourg Augusto-Félix,* le riche propriétaire dont en dernier lieu je vous ai signalé la splendide demeure ; ou *Nœvoléïa-Tyché ;* ou *Scaurus, le décurion,* etc. etc. ; pleurez sur eux, passant, touriste et voyageur, car nul ne vient plus, près de ces tombes, célébrer les *feralia* et les *remuralia,* pour honorer la mémoire de ceux qui ne sont plus, et dont les vents de la tempête ont emporté les cendres...

X

Promenades à travers Pompéïa. — Chance fortunée. — Où l'on assiste aux fouilles. — Exhumation de cadavres et de bijoux. — Philosophe rendu à la lumière. — Découverte du temple de Junon. — Fureurs implacables du volcan. — 300 victimes surprises au pied des autels. — Grande prêtresse de Junon. — Richesse de son costume. — Encensoir d'or. — Admirable statue de la déesse. — Trépied d'or. — Maison d'un lapidaire. — Objets d'art merveilleux. — Coffre précieux. — Bulle d'or. — Miroir de Préneste. — Vestige du christianisme. — Une croix du Sauveur. — Découverte unique de papyrus. — Herculanum, ville savante. — Pompéïa, ville sans littérature. — Vase de bronze renfermant de l'eau depuis 18 siècles. — Statuette d'un Silène. — Puits dans un souterrain. — Vénus en marbre colorié. — Utilité des fouilles. — Impressions en présence de ces richesses englouties et témoignant du *vanitas vanitatum*. — Les leçons de vie antique. — Une histoire racontée par Berzélius. — Maison de Héro et Léandre. — Maison de Ganymède. — Maison des Colombes. — Maison de la reine d'Angleterre, etc. — Le Forum triangulaire. — Plusieurs prêtres d'Isis écrasés par la chute de colonnes. — Quartier des soldats. — Colonnes rouges et bleues. — Découvertes. — Grand théâtre tragique. — Plan d'un théâtre antique. — Odéon. — Amphithéâtre et ses scènes. — Temple d'Isis. — Façon commode de rendre des oracles. — Secrets dévoilés. — Maison des prêtres d'Isis. — Ce que l'on trouve dans leur cuisine. Un prêtre se frayant un chemin à travers les murs. — Remparts de Pompéï. — Huit portes. — Via Popidiana. — Via Domitiana. — Faubourg Augusto-Félix. — *Mansio* ou auberge d'Albinus. — Ce que l'on trouve dans les écuries. — Où l'on entasse toutes les curiosités trouvées à Herculanum et à Pompéïa. — Le *Museo Borbonico* ou *Museo degli Studi*, Musée des Etudes.

Depuis huit jours déjà, j'errais sans fin, comme une âme en peine sur les bords du Styx, dans toutes les rues, à travers les carrefours, au milieu des temples, des thermes, des théâtres, etc., de Pompéï, et plus j'étudiais cette ville étrange, ce magnifique lambeau de l'antiquité, plus je désirais encore revoir et étu-

dier de nouveau, lorsque, un matin, la fortune la plus enviable me fut donnée.

J'arrivais près du *Vico storto*, un quartier des plus interlopes de Pompéïa, et on en voit la preuve, lorsque j'aperçus un groupe de vingt à vingt-cinq ouvriers, conduits par un chef et entourés de quelques personnages mystérieux qui, s'approchant d'un talus encore intact, se mirent à déblayer avec la précaution la plus minutieuse. L'occasion est chauve, je la saisis par les ailes. D'abord on me regarda de travers : mais bientôt, à ma mine française, les yeux s'adoucirent, les visages s'épanouirent peu à peu, et, enfin, la bouche même du chef des travailleurs s'ouvrit... pour m'engager à m'approcher davantage, si tel était mon bon plaisir. Je ne me le fis pas dire deux fois.

Un mur se présente bientôt sous la pioche des ouvriers. On en suit la ligne et on atteint la baie d'une porte.

Tout d'abord on exhume deux cadavres, dont l'un est d'une femme. A son cou est adhérent, d'un côté, l'un des plus jolis colliers d'or que j'aie vus. Figurez-vous toute une longue rangée de perles attachées par la pointe, à l'aide de deux mailles d'or, à une sorte de gourmette plate du plus beau travail. En outre, de riches bracelets étreignent encore les bras décharnés et des bagues les doigts de l'infortunée Pompéïenne! Nous sommes tous fort émus ! Il y a 1828 ans que ce cadavre est ainsi réduit à l'immobilité de la mort.

Dans le voisinage de l'autre squelette, sous ses bras, et entre ses mains, nous voyons, serrés et collés, des vases en argent de la plus belle forme grecque, de petites urnes en bronze cerclées d'or, etc. Il est évident que ces malheureux cherchaient à se sauver quand la mort les surprit.

A la reprise des fouilles, interrompues pendant deux heures, un peu sur la droite des récentes découvertes, je suis encore présent lorsque, dans le vestibule d'une maison d'assez chétive apparence, on trouve deux autres squelettes, dont l'un est incontestablement d'une femme. Il a au bras droit un bracelet en or

massif d'une forme inusitée, composé de gros anneaux soudés l'un à l'autre et fermés par deux fils aussi en or.

Dans le jardin de la même maison, on exhume ensuite une statuette assise, haute de 66 centimètres, d'un modèle peu ordinaire. Elle est en terre cuite, mais d'un style indécis. Le type de la tête rappelle celui de Jupiter. Elle est revêtue d'une tunique avec des manches courtes qui ne couvrent que la partie supérieure du bras. Les mains et les jambes sont croisées. Un manteau descend des épaules et enveloppe les jambes. Elle tient dans sa main droite un papyrus. C'est un philosophe.

On fait ensuite une découverte encore plus importante et qui restera peut-être la plus belle de toute la saison.

Il s'agit du *temple de Junon*. Certes, il prend du temps pour être rendu à la lumière; mais je ne quitte pas les travaux et ne perds pas une minute du regard les intelligents travailleurs. Combien de drames palpitants, hélas! Partout se présente la mort violente avec ses tortures suprêmes, partout la mort qui souffre et se débat, prise sur le fait après 18 siècles!

On ne rencontre pas moins de 300 cadavres, dans ce temple de Junon! Ces infortunés Pompéïens, surpris par le volcan et la mort qui les menacent, ont leurs croyances; ils accourent à leurs temples et s'adressent à leurs dieux. Et nous, nous Français, dans nos calamités, à qui avons-nous recours? Qui prions-nous de nous secourir?... Oui, 300 squelettes, 300 momies sont là, sous mes yeux, et j'en frissonne : mais je ne déserte pas mon poste, heureux de tout connaître! A mesure qu'ils apparaissent au jours, ces squelettes, qui sont des habitants du quartier de ce temps-là, venus tout exprès pour assister au sacrifice de supplication offert à la reine des dieux, ces squelettes, dis-je, tombent en poussière. L'un d'eux, que l'on croit être celui de la grande prêtresse, à en juger par les riches bijoux dont elle est couverte, tient encore, attaché à son bras par un anneau d'or, magnifiquement ciselé, un encensoir de même métal, rempli de parfums calcinés.

Cet encensoir a la forme de ceux dont on se sert dans les cé-

rémonies de notre culte catholique : il est d'un travail merveilleux, et l'artiste l'a émaillé des pierres précieuses les plus rares.

La statue de la déesse est une des plus admirables choses que l'on ait encore trouvées dans ces villes englouties par le volcan. Ses yeux sont en émail; elle porte aux bras, aux chevilles et au cou des bijoux et des bracelets en pierres précieuses taillées avec un grand fini et d'une forme charmante. Le paon placé à ses côtés est également presque tout en entier couvert de pierres précieuses.

Le trépied qui se trouvait devant l'autel est tout en or, travaillé avec autant d'art que l'encensoir tenu par la grande prêtresse.

Il y avait encore dans ce temple des lampes en bronze, en fer, en argent et en or, ciselées admirablement. Des branches de feuillages, des tiges de vigne, entremêlées de fleurs et de fruits, ravissants de formes, les décorent. Tout le tour de l'autel est pavé en mosaïques aussi belles que bien conservées, et le reste du temple l'est en petits triangles d'agathe blanche et de purpurine. L'endroit seul où se faisaient les sacrifices est dallé de marbre. Tous les instruments dont on se servait en cette occasion se trouvent encore sur la table de bronze, et les vases sacrés sont remplis d'une matière rougeâtre qui ne peut être que du sang.

Croyez-vous qu'il soit indifférent pour l'histoire, pour la plus élémentaire curiosité humaine, de connaître, et surtout de voir ces objets et ces détails ethnologiques? Que vous en semble, cher lecteur ?

Dans d'autres fouilles on trouvait un coffre-fort, garni de lames de fer, orné de feuillages et de bas-reliefs en bronze, et qui ne manque pas d'une certaine analogie avec les coffres-forts employés aujourd'hui dans nos administrations publiques.

Ce coffre de Pompéï consiste en une caisse oblongue d'un mètre de long sur cinquante centimètres de hauteur et de profondeur. Il n'a pas de serrure, mais se ferme à l'aide d'un engin assez simple, comparable à nos sarrasines. Seulement, il est pro-

bable, et c'est là une des curiosités de la pièce, que sous les figures de génies offrant des types charmants, une expression souriante et les décorations à têtes de femmes, travaillées dans le goût des plus belles médailles de la bonne époque, ainsi que des guirlandes de lierre et des faces de chien, symboles incontestables de la vigilance et de la fidélité, armes parlantes bien propres à figurer sur un coffre-fort; il est probable, disons-nous, qu'il se trouvait, habilement cachées, des chevilles connues du maître seul.

C'est dans une maison de peu d'apparence, située sur la voie de Stabies, c'est-à-dire au sud de la ville, du côté de Castellamare, que l'on a trouvé ce coffre absolument vide, ce qui n'est pas étonnant, attendu l'enlèvement de tous leurs objets précieux, par les Pompéïens effrayés et mis en fuite.

Près de là, dans une petite caisse à peu près réduite en poussière parce qu'elle était en bois tendre, on a rencontré une de ces *bulles d'or* que les enfants riches de Rome portaient au cou jusqu'à la seizième année, moment où ils quittaient le *prétexte* pour prendre la *toge virile*. C'est ainsi que l'on voit au musée de Naples une statue de Néron jeune, en marbre, où le futur empereur est représenté avec le prétexte et la bulle d'or, toute semblable à celle qui vient d'être trouvée à Pompéï.

Il y avait là encore d'autres objets précieux, notamment cinq anneaux d'or, une épingle semblable à celles que l'on emploie de nos jours pour les cravates, un bracelet brisé, des boucles d'oreilles d'un modèle tout-à-fait nouveau dans l'inventaire des trouvailles antiques, et assez semblables à celles que les paysannes des environs de Naples désignent sous le nom de *rosettes*. Ce sont des disques en filet, dans chaque maille desquels est passée une petite émeraude, percée comme une perle. Les deux boucles d'oreilles contiennent 42 émeraudes.

Enfin, la même maison, qu'on a fini par regarder comme la *boutique d'un lapidaire*, a fourni plusieurs autres émeraudes, des pierres gravées, des cuillers d'argent de diverses dimensions, et une grande améthyste d'une fort belle eau.

Plus fraîchement encore, on mettait la main, à Pompéï, sur des vestiges du christianisme.

Dans la maison de l'édile Pansa, rue de la Fortune, on aperçut, contre la muraille, une croix ciselée, mais non terminée, avec des inscriptions injurieuses et des caricatures à l'adresse d'un Dieu *crucifié*!

Quelque temps après, on mettait la main sur un *papyrus* dont les caractères sont parfaitement conservés. C'était là une très importante découverte, car ce fut la première fois qu'on exhumait un papyrus des fouilles pompéïennes. Cela se conçoit : Pompéïa était une ville de commerce et d'industrie, mais sans littérature aucune. On n'y a pas même rencontré un seul *scrinium*, c'est-à-dire corps de bibliothèque. En fait de lettres, Pompéïa se borne à des caractères alphabétiques tracés à la pointe par des écoliers pompéïens.

Herculanum, au contraire, était une ville savante. Ce qui le démontre c'est que, tout récemment, on était arrivé au 1,756e manuscrit sur papyrus, retiré des maisons envahies par la lave qui a englouti cette ville. Les procédés employés par un certain abbé pour dérouler ces manuscrits brûlés, les mettre à plat et les déchiffrer, pour ensuite les copier, témoignent d'une aussi grande patience que ceux d'où résultent les palimpsestes.

Pompéï a été engloutie et détruite par les boues brûlantes du volcan, elle : aussi ce que l'on trouve dans la pouzzolane qui l'enveloppe est-il plus facile à extraire.

Ainsi, un soir, au moment où je quittais cette ville morte, je me trouvai au milieu d'ouvriers qui venaient de découvrir un vase de bronze hermétiquement fermé et enveloppé d'une patine épaisse et cristallisée. Cette croûte brisée et le couvercle du vase levé, nous vîmes que le récipient en question contenait une quantité d'eau considérable. Aucune marque d'oxydation ne paraissait sur le bronze à l'intérieur. Quelques témoins de la découverte se risquèrent à boire de cette eau, et on la trouva d'une limpidité, d'une fraîcheur et d'une suavité rares. Or, cette eau était

ainsi conservée depuis 1,800 ans. Dans la lave, elle eût été absorbée par la chaleur.

Un fait semblable se produisait le lendemain.

Dans une maison, au centre d'un souterrain, on découvrit un puits avec bain, et un petit autel sur lequel se trouvaient encore les restes de pommes de pin brûlées en l'honneur des dieux domestiques. Or, jusqu'à présent on n'avait pas encore rencontré de puits contenant de l'eau, parce que l'eau avait été absorbée par le temps et les déchirures volcaniques du sol. Dans ce puits, profond de 25 mètres 20 centimètres, on trouva une excellente eau potable, fournie par un courant inférieur limpide et abondant, qui fut analysée par M. le professeur de Luca.

Sous les décombres d'un mur de la même maison, on enleva à la pouzzolane ou boue desséchée une charmante statuette, fort précieuse, 20 centimètres de hauteur, représentant un *Silène* qui tient dans sa main gauche, élevée, un serpent, lequel porte un vase de verre d'un travail exquis. Cette statuette rappelle le *Faune dansant*. Deux élégants candélabres et deux énormes vases d'argent se trouvaient là aussi.

Mais la belle trouvaille de cette période est celle d'une *Vénus* en marbre peint, de 1 mètre, à laquelle il manque seulement deux doigts de la main, et qui gisait dans un petit édicule au fond d'un jardin.

Les fouilles d'Herculanum et de Pompéïa ont donné nombre de statues de marbre peintes. Mais les couleurs se sont effacées. Cette gracieuse statuette a les cheveux jaunes ; les bords des paupières et des sourcils sont noirs. La chlamyde qui, du bras gauche en passant derrière les épaules, descend sur les jambes, est aussi peinte en jaune, au-dehors. Les plis intérieurs gardent quelque trace de bleu et de rouge aux bords. Le bras gauche, dont la main tient la pomme de Pâris, est appuyé sur une statue plus petite, dont les vêtements sont coloriés en jaune, en vert et en noir, tandis que les chairs sont blanches.

Or, ces trouvailles, à Pompéï, et bien d'autres qui ont lieu, chaque jour, dans les contrées rendues célèbres par l'antiquité,

sont-elles donc sans intérêt pour les études des choses de l'humanité? Je ne le crois pas. Je pense, au contraire, que ce sont ces jalons placés sur le grand chemin de la vie, par les hommes en voyage pour l'éternité, afin de renseigner leurs frères les pèlerins qui s'avancent, à leur suite, sur les mêmes sentiers parcourus par toutes les nations.

Ainsi donc, par les impressions que j'ai subies et que je vous communique, ami lecteur, vous pouvez dire, comme moi, que rien n'égale la surprise et l'émotion qu'éprouve le touriste en présence de ruines, de tombeaux, d'objets de tout âge et de toute forme appartenant à l'antiquité, illustrés par des personnages fameux et encore empreints de cette patine du vieux temps qui cache à peine les stygmates de la vieillesse et ne dissimule pas l'empreinte de la main des artistes d'autrefois, encore tracée sur ces débris.

Une cité antique, enfouie sous les laves et les scories du Vésuve depuis 2,000 ans, et se remontrant tout-à-coup telle qu'elle était jadis, jeune et fraîche, avec ses rues, ses carrefours, ses îlots de maisons, ses forums, ses places, ses fontaines, ses remparts, ses théâtres, ses thermes, ses temples, ses... j'allais dire : ses habitants! c'est là, convenez-en, une curiosité s'il en fut jamais!...

Comme le dit le poète : « Pompéi, ce microcosme où les dieux semblaient prendre plaisir à refléter la grande représentation du monde d'autrefois, et qu'ils se plurent à soustraire à l'action du temps, » Pompéi était là devant moi, en 1868, Pompéi est là maintenant et désormais, en présence du premier touriste qui désire connaître et étudier l'antiquité.

Pour peu que vous cherchiez dans la poussière, qui sait même si vous ne trouverez pas quelque chose?

J'ai bien trouvé, moi, un miroir antique qui provenait certainement de Préneste, actuellement Palestrina, où l'on avait la spécialité de fabriquer, pour les dames, de très élégantes boîtes de toilette munies de tous les instruments et ustensiles nécessaires et utiles, onguents, cosmétiques, parfums, pommades, ci-

seaux, strigilles, et notamment miroirs, objet de première obligation. Préneste envoyait de ces boîtes dans le monde entier, monde romain fashionnable, bien entendu.

Les anciens dépensaient des sommes fabuleuses pour orner leurs objets de toilette, et tel miroir encadré d'or ciselé, rehaussé de perles et de pierres précieuses, représentait parfois la dot d'une fille de famille.

Le miroir que j'eus la chance heureuse de faire sortir des ruines d'un petit édicule, au fond d'un viridarium de la rue d'Oplonte, a la forme circulaire. Ce qui en fait une rareté précieuse, c'est qu'il a des inscriptions latines.

Les miroirs avec inscriptions étrusques sont assez nombreux, paraît-il, mais on ne connaît que sept à huit spécimens de ceux qui possèdent des inscriptions latines remontant à deux ou trois siècles avant notre ère. Le mien est en outre décoré de trois figures formant un sujet singulier dans lequel on reconnaîtrait l'histoire de Télèphe en Aulide, s'il n'y avait aucune inscription. Mais tous ces personnages portent des noms inconnus dans les récits de la mythologie.

Je dis *mon miroir*, car vous comprenez bien que je ne me vantai pas d'avoir trouvé cet objet de toilette qui fit sans doute les délices de quelques Pompéïennes, et je l'ai gardé sans aucun scrupule, comme un souvenir de mon voyage.

Vous le voyez donc : le décor est tout installé, il a la fraîcheur d'une toile qui sort des mains du peintre. Les accessoires sont en place, on n'attend plus que les personnages.

En regard d'un tel tableau, on rêve, on retrouve, on apprend la vie antique, reprise à son point d'interruption. Par la pensée, on redonne le mouvement et la vie à ces maisons qui semblent encore tièdes de la présence humaine. On repeuple ces portiques et ces places publiques : on réentend leurs rumeurs quotidiennes. Le bruit des chars et les clameurs vibrantes des gladiateurs s'échappent du milieu des amphithéâtres. On reconstruit ces soupers classiques, où le vin de Chio, rafraîchi par la neige, « faisait l'effet d'un *non* dans la bouche d'une Pompéïenne ; »

on rétablit ces longues promenades le long des rives du Sarn, sous les ombrages de ces arbustes taillés en faunes et en satyres, et qui représentent parfois, en lettres, les noms de quelque citoyen populaire. Les robes de pourpre se marient aux tuniques de gaze brodées d'or ou d'argent.

De cette verdoyante éminence, on distingue « cette mer qui semble avoir renoncé au privilége d'inspirer de la terreur, tant les vents qui soufflent sur le golfe de Naples ont de douceur, tant sont brillantes et voilées les nuances qu'il emprunte aux nuages de rose, tant les parfums que la terre apporte à ses profondeurs ont quelque chose de pénétrant et de suave. On comprend que Vénus-Aphrodite soit sortie de ces flots charmants pour s'emparer de l'empire du monde. »

Le fait est que les délices de la molle Campanie vous pénètrent, comme au temps de Virgile et d'Horace. On remonte volontiers le cours des âges, en ayant le souvenir en poupe, et l'on respire presque, à travers dix-neuf siècles, le parfum des roses de Pœstum.

L'illusion est si grande, si vive, si présente, si persistante, qu'on oublie involontairement ces dix-neuf siècles, et les choses qui séparent de la population disparue de ces villes éteintes. On se dit qu'il faut se hâter de jouir de la solitude momentanée de la cité, car ses habitants vont reparaître d'un instant à l'autre.

Aussi quel artiste, quel poète, quel philosophe ne serait inspiré, à Pompéïa, à Herculanum, à Stabies?... Le paysage splendide, le ciel bleu, les horizons si purs, tout vous reporte vers l'antiquité, et l'on est étonné d'être acteur sur une scène dont les péripéties se déroulent dans les profondeurs des âges.

Berzélius, dans ses jours de gaîté, aimait à raconter l'histoire fantastique d'un paysan, âgé d'environ 40 ans, qu'on trouva enseveli sous la neige. Or, d'après certains savants, seule, la congélation de la moelle allongée accuse la mort en détruisant le centre respiratoire. La moelle du paysan n'était peut-être pas arrivée à cet état de congélation, et pourtant ses vêtements semblaient appartenir à une époque reculée. Donc, comme le cada-

vre restait intact, sauf une excessive rigidité, on employa toutes sortes de moyens pour le dégeler et rendre de la souplesse à ses membres. En conséquence, avant de le disséquer, on le plaça dans un amphithéâtre chauffé par une douce température, et on le frictionna graduellement avec des alcooliques. A la grande surprise de tous les spectateurs, on le vit enfin ouvrir les yeux, soupirer, se mettre sur son séant, et bientôt renaître complètement à la vie.

De tout cela je laisse à Berzélius la responsabilité; mais, d'après lui, ce singulier ressuscité calcula, d'après la date où l'on était, qu'il gisait depuis 67 ans sous la neige, dans un abîme profond où l'avait entraîné une violente bourrasque. Notre paysan vécut encore 20 ans, entreprenant de longs voyages à pied et gagnant sa vie... à raconter sa mort et sa résurrection.

On pourrait presque dire que telle est l'histoire de Pompéïa!

Je passe sous silence la *maison de Héro et de Léandre*, celles de *Ganymède*, de la *reine d'Angleterre*, des *Colombes*, de François II, et de bien d'autres, qui ont toutes leurs curiosités spéciales : mais, une fois encore, je suis obligé d'aller au plus court.

Arrêtons-nous cependant en face du *Forum triangulaire*.

Outre leur Forum-Civile, lieu de réunion, de causeries politiques, etc., les anciens avaient beaucoup d'autres Forums : Forum argentarium, pour la vente des métaux; Forum olitorium, pour le commerce des huiles; Forum boarium, pour l'exposition des bœufs; Forum suarium, pour l'achat des porcs; Forum piscatorium, pour la criée du poisson; Forum cupedinis, pour les friandises.

Mais le Forum triangulaire de Pompéï n'entre pas dans cette catégorie, car les anciens avaient aussi des Forums, avec portiques, dans le voisinage des grands centres d'assemblées, comme les théâtres, par exemple, afin de s'y réfugier en cas de pluie, etc. Ce Forum triangulaire avait été construit dans ce but. Il est placé sur l'un des points culminants de la ville, et de sa plateforme on jouissait de magnifiques perspectives sur la mer et ses rivages, mais en outre il dominait l'Odéon, le Grand-Théâtre, le

Quartier des soldats, avec lequel un large escalier le met en communication, etc. Le Forum triangulaire, ainsi que son nom l'indique, a la forme d'un immense triangle, et ses portiques composaient un *hécatonstylon*, c'est-à-dire un monument de cent colonnes d'ordre dorique. Au centre s'élève un très ancien *temple grec*. On y trouve aussi un édifice microscopique appelé *Bidental*, destiné à l'immolation des brebis de deux ans, *bidens*.

Une des colonnes du Forum est tombée sous la violence du volcan. Dans sa chute, elle écrasa plusieurs prêtres d'Isis, dont l'un avait à la jambe un anneau de bronze passé dans un autre anneau d'argent, plus petit, et 197 pièces de monnaie, une lance gravée et des vases d'argent, un sistre, un sceau décoré de bas-reliefs représentant des cérémonies isiaques, et les parures de la déesse égyptienne que ces prêtres emportaient.

Le *Quartier des soldats*, qui est voisin du Forum, à l'est de la ville, est un immense parallélogramme de bâtiments à deux étages, avec 78 colonnes, peintes en rouge, moins les 4 centrales qui sont bleues, et devaient servir de point de repère pour les exercices militaires. Au premier étage, 63 cadavres, et dans les prisons de la caserne beaucoup d'autres momies attachées par le pied à une barre de fer, d'une part; de l'autre, des harnais de cavalerie, des casques, des cuirasses, des bottines de bronze appelées *cnémides;* mille inscriptions écrites à la pointe par la soldatesque, des caricatures partout; une seule cuisine, mais très vaste pour une aussi grande construction, etc., tout démontre que cet édifice était bien réellement un quartier de soldats.

Un théâtre antique que j'ai vu à Fiesole, près de Florence, et un autre que j'ai visité à Vérone, ne sont que des fragments sans valeur, auprès du *grand Théâtre tragique* de Pompéïa.

En y arrivant par le monticule que couronne le Forum triangulaire, on pénètre dans ce grand théâtre par une porte ouvrant sur la seconde prœcinction. Aussi, de ce point élevé, le touriste, surpris, embrasse incontinent toutes les parties de l'édifice d'un seul coup d'œil. Or, comme la scène de ce théâtre a pour toile de fond la façade architecturale en marbre d'un véritable palais,

avec trois belles portes, dont celle du milieu n'est séparée des deux autres que par de superbes colonnes et des niches ornées des statues de Néron et d'Agrippine, c'est à se figurer que l'on arrive des premiers pour assister à une représentation, et que ce vaste fer à cheval de gradins va peu à peu se garnir de curieux disposés à jouir du jeu des acteurs.

L'imprévu de cet aspect du grand Théâtre est saisissant. Du reste, voici le plan de ce théâtre antique, et de tous les théâtres anciens :

Du haut du dernier étage, en promenant le regard jusqu'au fond du théâtre, on voit s'arrondir à ses pieds un immense fer à cheval de gradins en retraite les uns sur les autres, c'est-à-dire un peu plus qu'un hémicycle, forme attribuée d'ordinaire aux théâtres des anciens.

Trois étages ou *prœcinctions* de gradins, au nombre de 29, les composent et se partagent ainsi :

Etage supérieur, ou *summa cavea*, quatre gradins;

Etage du milieu, ou *media cavea*, vingt gradins;

Ima cavea, ou étage inférieur, cinq gradins.

Ces trois prœcinctions sont coupées perpendiculairement par cinq escaliers, *scalæ*, destinés à faciliter les communications.

Les escaliers forment ainsi cinq divisions angulaires, de bas en haut, des trois étages ou prœcinctions, et ces divisions, à raison de leur disposition angulaire, se nomment *cunœi*.

Cinq mille spectateurs se placent facilement sur ces gradins.

Aux deux extrémités de cet hémicycle allongé en fer à cheval, restent, dans toute la hauteur des trois étages, deux portions de gradins qui ne sont pas angulaires. On les livre au public, moins l'*ima cavea* ou prœcinction du rez-de-chaussée, qui est disposée, des deux côtés, en loges réservées, en forme de *podiums* sur lesquels on plaçait des siéges d'honneur, témoin les restes de chaises curules trouvés sur le podium de droite, lors de l'exhumation du théâtre, en 1794.

Au centre de la cavea media, au second étage, sur le premier degré, on voit des vestiges de lettres de bronze encastrées sur

le marbre d'un espace libre, et comme ces lettres composent le nom *Holconius*, on pense que c'est un honneur rendu à un citoyen bienfaisant pour la ville. Les Pompéïens lui avaient placé en cet endroit un *bisellium*, c'est-à-dire un siége large, en bronze, tel qu'on le voit aux Studi.

L'ima cavea du centre, ayant des gradins plus espacés et plus commodes, était réservé aux magistrats, édiles, etc.

Dans le parterre, formé par le cercle de l'ima cavea jusqu'au mur de la scène, et autour d'un autel très bas destiné aux libations en l'honneur des dieux, usage grec conservé à Pompéïa, colonie grecque, était rangé en ordre l'*orchestre*, dans lequel on ne comptait guère que des joueurs de flûte, dont les instruments réglaient la voix des acteurs et accompagnaient les chœurs, tout en exécutant des mélodies pendant la venue des spectateurs ou le repos des artistes.

S'élève ensuite, horizontalement, le *proscenium*, muraille soutenant le parquet de la scène, appelé *pulpitum*, sur lequel agissaient les acteurs. Les planches ayant disparu, on voit le vide béant, c'est le dessous de la scène ou *hyposcenium*. C'était là, comme dans un théâtre, que se trouvaient le jeu des machines, les objets sonores imitant, selon le besoin, soit le ressac de la mer, soit le mugissement de la tempête, soit encore le bruit de la foudre et le sifflement des vents.

C'était là aussi que s'enroulait la toile ou voile de la scène, au lieu de remonter, comme le rideau des théâtres modernes.

Enfin, le théâtre proprement dit, c'est-à-dire tout l'espace venant à la suite du proscenium, et appelé *scena*, au lieu de toiles peintes ou de décors en carton, montre une construction architecturale, qui demeurait toujours, mais que l'on décorait parfois de vases de fleurs, etc. Cette sorte de palais à demeure a trois portes encadrées de statues, de colonnes et de frontons.

La porte principale, celle du milieu, *aula regia*, donnait entrée aux empereurs, aux rois, aux reines mis en scène ;

Les deux autres portes, *hospitales*, étaient réservées aux confidents, aux officiers, aux moindres personnages de l'action.

Derrière la scène et cette décoration qui la termine, se trouve un foyer, pour l'habillement, le repos et les causeries des acteurs. En outre, on voit une galerie ou corridor, *postscenium*, où le directeur du théâtre et des chœurs, *choregus*, veillait sur son monde, et où les acteurs attendaient le moment de paraître à leur tour.

A côté du grand théâtre, se trouve l'*odéon*, théâtre jadis couvert. Cette autre scène, comme l'indique son nom, *ôdê*, chant, était réservée aux pièces lyriques, aux concours poétiques, aux jeux floraux. Il pouvait contenir 2,000 spectateurs, et, en petit, il ressemble au grand théâtre, son voisin.

On a trouvé dans l'odéon des *tesseres*, sortes de médailles en cuivre, portant le nom des auteurs de pièces, avec des numéros de places, ou le titre des locataires de loges, objets curieux qui prouvent que l'entrée des théâtres n'était pas sans rétribution.

Sur les murailles des vomitoires, on peut s'amuser à déchiffrer une foule d'inscriptions bizarres, peu honnêtes souvent, mais que le temps purifie en ne permettant pas facilement la lecture de ces légendes de désœuvrés, de gladiateurs et de voyous d'alors, légendes qui sentent le *profanum vulgus* d'Horace.

De l'*amphithéâtre*, éloigné des théâtres d'un kilomètre, et situé plus à l'est encore, je dirai peu de choses.

J'ai vu les Arènes de Nîmes, celles des Cimiers, à Nice, les amphithéâtres de Vérone, de Capoue, de Pouzzoles, de Cumes, le Colysée de Rome, et, en comparaison, l'amphithéâtre de Pompéïa tient une place honorable. Mais, dans ce livre même, j'ai décrit l'amphithéâtre de Pouzzoles : à quoi bon vous présenter un même tableau, à Pompéïa?

Précisément pendant que j'étais à Pompéïa, j'ai pu assister à la découverte d'une peinture représentant l'amphithéâtre de cette ville, tel qu'il était avant l'éruption de 79. On voit par cette peinture que l'amphithéâtre était planté d'arbres. Certes, le

travail est d'un artiste bien médiocre; mais il a une grande valeur au point de vue historique. Ce tableau paraît représenter la lutte qui eut lieu, à l'amphithéâtre même, jadis, entre les habitants de Nocera et ceux de Pompéï, lutte dans laquelle périrent plusieurs centaines de personnes.

Maintenant, plus d'arbres dans l'amphithéâtre. Mais à part ce dommage porté à l'arène par le volcan, il est dans un état parfait de conservation. Là aussi, que d'inscriptions populaires des gavroches du temps! J'y ai retrouvé la célèbre caricature gravée à la pointe par un gamin, et qui fait allusion à la victoire des Pompéïens sur les gens de Nocéra, victoire quelque peu problématique, dans la lutte citée plus haut, et dont les historiens de l'époque n'ont pas manqué de parler.

On a des preuves du sybaritisme des habitants de Pompéïa, dans la manière dont ils ont disposé les gradins en ottomanes, en canapés, en dossiers commodes, raffinement qui ne se trouve qu'à Pompéï. Les pieds des spectateurs étaient engagés dans des creux faits sur la pierre, afin de ne pas incommoder les assistants placés sur les degrés inférieurs.

C'est en Campanie, du reste, à Capoue peut-être, peut-être à Pompéïa, que l'on imagina le *velarium*, pour mettre les spectateurs à l'abri du soleil. J'ai retrouvé les trous creusés pour recevoir les poutres destinées à faire jouer cette toile immense.

Mais en outre du velarium, dans le grand Théâtre, on avait l'habitude de tempérer la chaleur du jour en mettant en jeu des machines qui, puisant une eau parfumée tout exprès, dans une tour carrée en-dehors et ronde en-dedans, attenante au théâtre et debout encore comme l'édifice, la répandait en pluie fine, à divers intervalles, sur les sensuels amateurs de drame ou de comédie...

Derrière les théâtres se trouve le *temple d'Isis.*

Le temple d'Isis, en briques revêtues de stuc, avec portique intérieur de 32 colonnes d'ordre dorique, rouges à un tiers de de leur hauteur, blanches aux deux autres, rudentées, c'est-à-dire à cannelures remplies de bas en haut d'une sorte de bâton qui

occupe une partie du vide, possède, au centre de l'aréa, un péribole ou enceinte sacrée, dont la cella est isolée et placée sur un podium de marbre de Paros, décoré sur le devant d'un péristyle de quatre colonnes en façade, et de deux en équerre. Entre les colonnes se dressent des autels, et, sur les murs, des niches avec leurs statues, ainsi que des grappes de grenades, fruit consacré à Isis, la déesse égyptienne.

Un piédestal oblong occupe le fond de la cella. Il porte deux statues, celle d'Isis, belle figure aux fines draperies teintées de pourpre, aux liserés d'or, dessinant les formes du corps et laissant tomber sur les épaules une chevelure opulente, soyeuse et couronnée de fleurs ; et celle du silencieux et mystique Horus, fils d'Isis.

En outre, ce monument renferme une singularité qui demande à être signalée. C'est une sorte de guérite faite en briques et voûtée. Elle est placée sous la statue même d'Isis. Venait-on consulter la divinité? un prêtre se glissait dans la guérite par un petit escalier secret, — j'avoue que j'ai eu la fantaisie de m'enfermer aussi dans la guérite, mais je n'ai pas rendu d'oracles, — et, de là, parlant au pèlerin qui interrogeait Isis, il répondait au lieu et place de la déesse. On voit des oreilles humaines, symbole de l'omniscience d'Isis, sculptées à l'entour du piédestal.

Les mystères du culte de cette divinité, si fameuse dans l'ancienne Egypte, avaient une grande renommée. Aussi un nombre considérable de prêtres était-il affecté à son service.

Quand on déblaya ce temple, en 1764, on mit à découvert l'étrange cachette si habilement placée sous la statue d'Isis. Mais on trouva aussi deux crânes d'hommes, deux coffres en bois carbonisé, et des joyaux en or qui gisaient dans la cella.

Ensuite, la pelle des ouvriers mit au jour, dans la cuisine de la maison des prêtres, du côté du grand Théâtre, des fourneaux sur lesquels cuisaient, depuis 1900 ans, des œufs et du poisson.

D'une pièce latérale, on fit sortir de terre plusieurs squelettes de prêtres. Dans une autre salle, dépendance du triclinium, on

avisa aussi un grand cadavre, dont la main crispée tenait un énorme levier de fer. Deux murs avaient été percés à l'aide de cette arme puissante. Mais la victime, après ce suprême effort, ne pouvant retrouver ni l'air ni l'espace, était tombée asphyxiée, puis mourait tenant toujours son levier. Les brèches faites dans la muraille sont là béantes, et parlent bien éloquemment à l'imagination du visiteur, je vous l'affirme.

Un peu plus loin, on déterra encore deux splendides trépieds de bronze, ayant des sphinx pour supports; en outre, une figurine accroupie, en matière verdâtre, une patère en bronze marquetée d'argent, avec un piédouche en marbre, et enfin deux sistres en métal.

Le tout est actuellement à Naples, au riche et admirable Museo degli Studi, que je vous nomme si fréquemment.

Nous allons enfin quitter Pompéïa, dont j'ai fait passer sous vos yeux le plus possible de curiosités, cher lecteur. Au moins aurez-vous l'idée d'une ville antique. Toutefois, je veux vous dire encore quelques mots des remparts qui relient dans leur enceinte tous les édifices, temples, thermes, théâtres, maisons, etc., dont vous venez de juger l'ensemble.

Les *remparts* de Pompéïa forment une double enceinte elliptique, de sorte que si l'ennemi franchissait la première muraille, il se trouvait arrêté par une seconde. Les blocs énormes qui composent ces fortifications sont en péperin, pierre volcanique grise et fort dure, que ne relient ni la chaux ni le ciment, mais ces blocs sont encastrés l'un dans l'autre, selon leurs formes.

C'est un véritable appareil pélasgique ou cyclopéen, qui révèle le travail des Osques, anciens peuples de la contrée. Des créneaux, disposés en angles rentrants pour protéger le soldat, couronnent leur sommet. Ces murailles sont flanquées, à des distances inégales, de tours quadrangulaires assez élevées. Le mur extérieur, sans fossé, monte à la hauteur de 25 pieds. Celui de l'intérieur domine le premier de 8. Dans l'ensemble, le rempart a 14 pieds d'épaisseur. Une terrasse, à laquelle conduisent des

escaliers régnant dans leur pourtour, occupe l'entre-deux des murs.

On voit néanmoins que, malgré leur force, ces murailles ont subi de nombreux assauts, et qu'une main jalouse a prétendu les démanteler, car des brèches assez larges ont été pratiquées ici et là. Du sommet des tours, des créneaux et de la plate-forme des terrasses, on découvre au loin la plaine, le Vésuve et le golfe. C'est sur le terrible et redoutable volcan, comme aussi sur la mer, dont les vagues battent le pied du talus en amphithéâtre qui les supporte, que le regard s'arrête et plonge avec terreur et admiration tout à la fois.

La ligne de ces remparts est coupée par huit portes principales, voûtées pour la plupart, dont plusieurs sont en retraite, avec des passages étroits, flanquées de fortes murailles pour les défendre.

Porte d'Herculanum, et *porte du Vésuve*, au nord;

Au levant, *porte d'Isis* ou de *Nola*, et *porte de Capoue;*

Portes du Sarnus et de *Nocera*, au sud;

Et, au couchant, *porte de Stabies* et *porte de la Marine*.

La plus curieuse de ces portes est celle d'Isis ou de Nola, car elle fait voir à sa clé de voûte, en-dehors, du côté de la ville, une tête de la déesse égyptienne en possession d'une immense chevelure, et accompagnée de cette légende osque :

C. PVPIRIIS. C. MED. TVT. AAMANAPHPHER. ISIRV.
PRVPHATTER,

que les savants traduisent ainsi : *Le chef suprême des Osques, C. Popidius, fils de Cajus, grand-prêtre d'Isis, a offert cette porte à la ville.*

Les portes d'Isis et d'Herculanum sont munies d'une seconde porte. Une particularité de celle-ci est qu'elle fermait au moyen d'une herse, montant et descendant, par le jeu de chaînes qui la soulevaient ou la baissaient, en suivant des rainures pratiquées dans la muraille : nos portes du moyen-âge, en un mot.

Deux voies romaines passaient à Pompéïa.

La *Via Popidiana*, allant de la porte d'Isis à Nola ;

Et ensuite la *Via Domitiana*, qui, venant de Naples, de Resina ou Herculanum, entrait dans Pompéï par la porte d'Herculanum, et en sortait par la porte de Nocera, se dirigeant vers Salerne.

Près de la porte d'Herculanum, à partir de la rue des Tombeaux, la voie domitienne fait voir des ornières plus profondes que partout ailleurs, parce que c'était le point le plus fréquenté.

Vous ne serez donc pas surpris d'apprendre que près de cette porte, en avant du faubourg Augusto-Félix et de la rue des Tombeaux, qui lui sont contigus, en 1769 et 1770, on fit sortir des décombres une station de poste, *mansio*, une auberge avec relais, comme il en fut créé par Auguste, sur les routes consulaires, *viæ consulares*. Cette auberge, placée à gauche de la porte d'Herculanum pour celui qui arrive à la ville, montre en avant une vaste cour entourée de nombreuses chambres, thermopoles, cuisines, etc. Elle a aussi une vaste écurie dont les anneaux tenaient encore attachés au râtelier les squelettes de pauvres chevaux, eux aussi victimes de l'éruption. On voit encore, sur la façade de la maison, le nom du propriétaire de l'auberge, ALBINVS, écrit en lettres noires. Devant la porte se dresse un dé de pierre destiné à aider tout cavalier à monter à cheval.

Chose étrange! les écuries sont fort rares, à Pompéï. A peine en signale-t-on deux ou trois, et encore sont-ce des écuries? Presque tous les cadavres d'ânes et de chevaux, fort communs du reste dans la ville, se rencontrent dans des cours, où on les livrait à eux-mêmes, sans être aucunement attachés.

Il en est de même des cheminées, dont on compte tout au plus une douzaine dans la ville entière. Mais à raison du climat, on s'explique facilement cette omission.

Dixi! J'en ai fini avec Pompéï. Après y avoir passé de longs jours, des jours bien employés, certes! je lui dis adieu, en lui jetant un long regard, du point précis où l'on trouva la momie de la fidèle sentinelle dont on conserve la tête casquée au musée de

Naples, et près de la porte d'Herculanum, en face de la rue des Tombeaux, dont la vue n'égaie pas. Aussi est-il temps que je m'éloigne.

Toujours en présence des ruines et de la mort, je deviendrais d'un sinistre à répandre le deuil autour de moi, avec des senteurs de poussière et de moisissure. C'est bien assez d'avoir vu tant de merveilles; c'est bien assez d'avoir vécu pendant un mois dans les siècles passés, il est urgent de revenir à la vie présente. J'emporte d'ailleurs de tels souvenirs d'Herculanum et de Pompéïa, d'Oplonte et de Stabies, qu'ils me suivront jusqu'à la tombe!...

Voyez-vous? Voilà que je reviens encore à des idées lugubres! Je vais entonner quelque lamentation, comme Jérémie, ou bien, comme Salomon, m'écrier :

Vanitas vanitatum et omnia vanitas!

Foin de la tristesse! Retournons à Naples. Oh! qu'ils sont loin d'être moroses, ces bons Napolitains! Ils sont à quelques kilomètres de Pompéï, et qu'ils se gardent bien d'y aller! Sur 80,000 habitants que Naples possède, il n'y a pas 4,000 qui aient mis les pieds dans les villes mortes!...

A Naples donc, à Naples, par le rail-way!...

Là, à Naples, que je voudrais vous conduire au *Museo Borbonico;* non, on ne l'appelle plus ainsi, depuis que les Bourbons ne règnent plus dans le royaume des Deux-Siciles; que je voudrais vous conduire au *Musée des Studi,* c'est-à-dire des Etudes! On l'a bien nommé, car quelles études sur l'antiquité on peut y faire! quelles ineffables curiosités! quelles merveilles indescriptibles! quelles magnificences inimaginables! Quels trésors possédaient Herculanum et Pompéïa, en bronzes, en marbre, en mosaïques, en statues, en peintures, en meubles, en objets d'art de toutes sortes!

Ce n'est plus un mois qui suffit pour connaître et étudier toutes ces richesses; c'est tout au moins une année! Or, de toutes ces splendeurs entassées dans le Louvre napolitain, que pourrais-je vous dire en quelques pages?

Donc, à regret, bien à regret, je m'abstiens!

XI

Adieux à Naples. — Le corricolo du départ. — Où l'on devient une *Esselenza* ! — Dernier regard sur le panorama de la ville, de ses collines du Pausilippe et de Sorrente, du Vésuve et du golfe. — Dernière traversée des quais, de la Marinella à la Mergellina. — Salut aux hôtels de la Chiaja et au château de l'Œuf. — Le Pausilippe. — Tombeau de Virgile. — Son épitaphe. — Ce qu'est un Columbarium. — La grotte du Pausilippe ou de Pouzzoles. — Origine de ce tunnel antique. — Bruit et embarras du souterrain. — Son éclairage. — Effets du soleil se levant et se couchant en face du tunnel. — *Fuori di Grotta*, ou hors de la Grotte. — Via Antoniana, de Naples à Rome, le long de la mer. — Entrée dans les Campi Phlœgrei ou Champs de Feu. — Santa-Maria del Parto. — Tombeau du poète Sannazar. — Où Virgile composa ses *Géorgiques* et son *Enéide*. — Palais de la reine Jeanne. — Question judicieuse d'un médecin : A quel journal êtes-vous abonné? — Villa et viviers d'Asinius Pollio. — Cruautés de ce personnage. — Drames des viviers. — L'empereur Auguste dans cette villa de Pollion. — L'Ecole de Virgile. — Où l'on évoque le souvenir des grands écrivains du siècle d'Auguste. — Palais et maisons de plaisance du riche Lucullus. — Temples. — Thermes. — Péristyle. — Théâtre. — Dépendances de cette habitation opulente, encore debout. — Splendeurs de l'horizon, à l'heure du soir. — Le golfe vu des hauteurs du Pausilippe. — Ville antique de Pausilippe. — Ses ruines. — Tunnel de Séjan. — Vallée de Bagnoli. — Les îles de Caprée, d'Ischia, de Procida, de Nisita, entrevues dans la brume de la mer. — Aspects féeriques.

Une fois ma curiosité saturée de Naples et de son peuple, de Tolède et de la Chiaja, de mes stations sur le môle et de mes visions nocturnes au beau milieu de la strada del Porto, des mystères de la Vicaria et des ébats populaires aux confins de la porte de Capoue; après nombre de jours, soixante-dix, je crois, employés à visiter et à revisiter les splendides monuments de cette étrange cité, ses deux cent cinquante églises, son château

Saint-Elme, sa chartreuse de Saint-Martin se profilant au sommet de l'immense amphithéâtre que hérissent ses coupoles, ses campaniles, ses clochers et ses tours; ayant fait provision des vues les plus charmantes, des sites et des paysages qui m'avaient le plus vivement impressionné, terrasses verdoyantes et fleuries de la longue ligne des hôtels qui se mirent dans le golfe, blanches façades du palais de Chiatamone, Vittoria, etc., maisons roses des quais, vénérable château de l'Œuf accroupi sur son rocher et constamment battu par la vague, Palazzo-Reale avec ses rangées de balcons, etc.; enfin, au retour de mes excursions au Vésuve et après les dernières péripéties de ma descente très dramatique dans ses entrailles et de la nuit passée au milieu des vertigineux phénomènes du volcan, je songeai à quitter Naples pour achever, avant de lui dire un dernier adieu, la seconde partie de ma promenade autour de son admirable golfe, en visitant Pouzzoles, Misène, Baïa, Cumes, l'Enfer et l'Elysée des anciens, etc., comme déjà, dans la première partie de mon excursion circulaire, j'avais étudié le Vésuve, Pompéïa, Herculanum et Stabies, et vu Castellamare, Sorrente, l'île de Caprée, Pœstum, Salerne et Amalfi.

De mon hôtel de Rome, quelles merveilleuses perspectives j'avais contemplées, savourées, sur les îles, sur Ischia, sur Procida, sur les collines qui entourent le golfe de leurs délicieuses ondulations! Combien de fois j'étais demeuré haletant, fasciné par les aspects charmants du Pausilippe, de Sorrente, etc.! Pausilippe veut dire *fin du deuil*... Hélas! pour moi, en quittant toutes ces magnificences d'art et surtout de nature, Pausilippe devenait *commencement du deuil!*

Au moins, avant de m'éloigner à tout jamais peut-être, j'allais revoir encore ces incomparables paysages, ces collines si gracieuses se reposant au milieu des lames bleues du golfe, comme une nymphe marine après le bain. Il me tardait de les saluer encore, de les gravir, de les étreindre. Leurs perspectives fuyantes, violacées, rougeâtres, orangées, me donnaient le

frisson du regret de ne plus les voir : elles se détachent d'une façon si ravissante sur l'éclatant azur d'un ciel sans nuage!

Donc, un matin, je descends tristement le bel escalier de marbre blanc de mon hôtel, et je vais droit à l'un de ces véhicules qui toujours stationnent sur le quai de Sainte-Lucie. En ce moment, un bel enfant blond des abruzzes chantait, une dernière fois pour moi, hélas ! la délicieuse romance dont le joyeux refrain : *Santa-Lucia!* est si fréquemment répété. J'en avais le cœur malade. Enfin, pour m'étourdir, je fais choix d'un corricolo que j'apercevais chaque jour, depuis mon installation à l'hôtel de Rome, et dont le *padrone* me saluait sans fin du sourire de l'espérance; et fouette, cocher! me voilà en route pour Pausilippe, d'où je partirai ensuite, le bâton à la main et le sac au dos, afin de continuer à pied mon aventureuse expédition. N'est-ce pas la meilleure manière de voir, d'étudier, de connaître?

Je n'ai pas besoin de vous rappeler ce qu'est le corricolo, cher lecteur; nous en avons fait suffisamment la description à l'occasion de ma triste aventure de la strada Lavinajo. Mais comme le corricolo que j'adopte en ce moment est fraîchement remis à neuf, que ses deux chevaux sont plus fringants que d'habitude, et qu'ils font mieux tinter leurs sonnettes et secouer leurs panaches, et que, surtout, je suis seul dans mon véhicule, l'ami Julien étant parti pour Rome depuis longtemps, les lazzaroni du largo Santa-Lucia conçoivent soudain de ma personnalité une idée considérable; les braves sont en extase : quant à mon cocher, il me traite d'*Esselenza!* à me faire monter le rouge au visage.

Toutefois, en me voyant placer à mon côté mon alpenstock et mon sac de peau de chamois, — mes bagages étant partis par le courrier pour Rome, où ils m'attendront, — il ajoute :

— Votre Excellence va-t-elle donc plus loin que Pouzzoles?

— Oui, mais sans vous... Demain, ou après-demain, à pied, j'irai visiter Cumes, après être allé à Baïa, etc., lui dis-je.

— Cumes! fait, en reculant d'un demi-mètre, le padrone du vetturino.

Et je vois mon homme pâlir... Sa main semble même essayer de tracer un signe de croix, comme pour conjurer un péril.

— Y a-t-il donc quelque danger? demandé-je.

— Eh! *chi lo sa?* répond-il mélancoliquement.

Ce *chi lo sa?* qui se traduit par cette exclamation dubitative : qui le sait?... est-ce qu'on peut dire? me paraît passablement suspecte, et plus suspecte encore la pantomime dont mon interlocuteur l'accompagne. Mais un Français, un Parisien, doit-il avoir l'air de craindre quelque chose? Je dissimule donc la fin de ma pensée, et d'ailleurs j'oublie vite cet incident, car mon homme escalade son véhicule, non pour s'asseoir sur le siége de devant, — à Naples, un cocher se déshonore en s'asseyant, — mais pour demeurer droit comme un I sur la planchette de l'arrière. Là, il rassemble les guides par-dessus ma tête, fait claper sa langue, enveloppe les pauvres animaux d'un large coup de fouet, et nous voilà sillonnant la foule du largo, traversant les quais de Pizzo-Falcone, de Chiatamone, saluant l'entrée du château de l'Œuf, longeant la Villa-Reale et le quai de la Chiaja, pour arriver comme le vent à la longue défilade de la Mergellina, autre quai qui se termine à Piédigrotta et à la colline du Pausilippe.

Hélas! maintenant Naples est derrière moi! Je l'enveloppe d'un long et dernier regard..... Et puis, tout bas, je lui dis : Au revoir!

Tout d'abord, je vous signale l'église de Notre-Dame du pied de la grotte du Pausilippe, dont je vous ai parlé à l'occasion de son pèlerinage vénéré.

Notre corricolo décrit alors la courbe que suit le rivage, puis tourne subitement à droite, laissant le golfe derrière nous, à son tour, et nous pénétrons dans la fameuse grotte de Pausilippe, qui se montre béante, et dont nous apercevons les lanternes dans ses ténèbres.

Mais, avant de nous engouffrer dans ce tunnel antique, permettez-moi de quitter un moment mon voiturin, et veuillez m'accompagner afin de rendre hommage, avec moi, à une tourelle bien ancienne, un *columbarium* ou sorte de pigeonnier, mais une tourelle sépulcrale, comme les Romains d'autrefois en élevaient à leurs morts, pour y renfermer leurs cendres, car à cette époque on brûlait les cadavres. Or, le colombarium que nous allons visiter mérite tous nos respects; découvrons-nous donc et saluons...

Nous sommes devant le *tombeau de Virgile!* Et comme les Enfers que nous verrons bientôt ont été chantés par ce prince des poètes latins, c'est bien le moins que nous rendions hommage à la tourelle qui a reçu ses restes.

C'est à l'entrée et au côté gauche du tunnel de Pausilippe, parmi de verdoyants arbustes, que se dresse ce tombeau. Pour l'atteindre, il faut franchir une porte, après quoi l'on escalade un escalier à demi-ruiné, et on arrive au columbarium, que recouvre une voûte ronde d'une médiocre circonférence. Une ou deux marches vous font descendre dans le tombeau, et alors on trouve huit petites perforations dans la muraille circulaire, destinées à recevoir des urnes cinéraires. Mais ces niches sont vides. Tout chacun sait que dix-neuf ans avant l'ère vulgaire, Vigilius Maro, revenant d'Athènes, tomba malade à Brindes et y mourut. Sur l'ordre de l'empereur Auguste et par les soins de Tucca, un ami du poète, sa dépouille mortelle fut transportée à Naples, qu'il aimait de prédilection et dont il avait habité une villa de Pausilippe, appelée l'Ecole de Virgile, et fut déposée dans un tombeau, tout près de lui, sur la route de Pouzzoles. Que la nature reconnaissante ait pris soin de faire pousser un laurier pour ombrager la tombe du poète qui l'avait célébrée, quoi de surprenant? Toute la colline de Pausilippe en est couverte. Mais ce qui étonne, c'est l'obstination que mit le sol à laisser flétrir et mourir les autres lauriers qu'y plantèrent tour à tour Dante, Pétrarque, Sannazar, et, en dernier lieu, Casimir Delavigne, quand le temps eut moissonné celui de dame nature. Il faut dire que ces

lauriers sont remplacés par une végétation luxuriante et sauvage du plus bel effet sur cette ruine funèbre.

Silius Italicus, qui mourut dans une des villas du voisinage, Papinius Statius, qui aimait à s'asseoir sur les marches de ce sépulcre pour y rêver en face des perspectives admirables qui l'entourent, puis Dante, Pétrarque, Boccace, Sannazar, et beaucoup d'autres hommes de génie, visitèrent ce dernier séjour du grand poète. Pétrarque y amena même le roi Robert d'Anjou. Mais alors ce prince enleva les cendres de Virgile et les transporta dans son palais du Château-Neuf, afin de les soustraire aux indiscrétions des curieux. Elles sont remplacées, à cette heure, par une table funéraire en marbre, érigée par l'un de nos ambassadeurs, au nom de la France, et sur laquelle sont gravés les vers si connus, attribués à Virgile lui-même :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

A une époque plus récente, la margravine de Bareuth vint aussi pleurer sur le tombeau de Virgile. Elle détacha même une branche du laurier qui l'ombrageait alors, et l'envoya à Frédéric II, roi de Prusse, son frère, en lui mandant que ce laurier convenait doublement à sa personne royale, et comme héros et comme poète !...

Je m'arrête à mon tour en face de ce retiro de la mort, moi, pauvre inconnu, et je n'ai pas même l'heureuse chance d'y rencontrer quelque vieille femme bien ridée, bien décrépite, assise parmi les feuillages. Je l'eusse prise volontiers pour l'ombre de la Sibylle, récitant ses vers sur le tombeau du poète qui fait encore sa gloire.

Après une série de réflexions, de souvenirs et d'émotions poétiques dont je vous fais grâce, ami lecteur, je détache une branche de l'arbuste qui entoure le columbarium, je salue une dernière fois l'ombre de Virgile, et je m'éloigne...

Laissant stationner à l'entrée de la grotte mon corricolo, dont le cheval et le padrone sommeillent, je m'enfonce sous le tunnel de Pausilippe ou la Grotte, c'est tout un.

Voici ce que l'on raconte de l'origine de cette immense perforation dans le flanc du Pausilippe, et qui le traverse de part en part. Le tuf volcanique de la colline, composé d'un amalgame de lapilli formant ce qu'on nomme de la pouzzolane, a été ainsi creusé en tunnel, dans l'antiquité la plus reculée, par les Cimmériens, habitants primitifs de cette partie de l'ancienne Campania, disent les uns; par les Romains eux-mêmes, disent les autres. D'aucuns, mieux instruits, affirment que le percement du Pausilippe fut confié à l'architecte Cocceius, envoyé par Agrippa, dans le but de faciliter les communications entre Naples et Pouzzoles.

Sénèque et Strabon en parlent dans leurs ouvrages.

Au moyen-âge, la croyance populaire attribuait ce travail aux enchantements de Virgile, dont on faisait alors un terrible magicien.

Toutefois, sous les Romains, le tunnel était loin d'avoir la hauteur que lui fit donner, en abaissant le sol de la voie, Alphonse Ier d'Aragon, au XVe siècle. Pétrone dit même que la voûte était tellement surbaissée en certains endroits, qu'il fallait s'incliner pour passer. En effet, on voit dans toute la longueur du souterrain, un peu plus haut que le milieu de son élévation actuelle, les stries profondes qu'ont creusées dans la pouzzolane, à droite et à gauche, les moyeux des chars romains. On a donc amoindri de plus de moitié la pente de la voie Antonienne qui passait là et qui, pour y aboutir, devait gravir une montée fort escarpée, surtout du côté de Naples.

Le tunnel de Pausilippe ou de Pouzzoles, car il porte indifféremment ces deux noms, est long de 700 mètres, large de 24, haut de 25 à ses deux extrémités, mais beaucoup plus bas à l'intérieur, de sorte que, quand la route n'était pas encore mise au niveau actuel, on devait, vers le centre, toucher facilement la voûte, comme le dit Pétrone.

La grotte est éclairée par 24 réverbères qui brûlent jour et nuit. Sans cette précaution, le bruit épouvantable des voitures qui se croisent impétueusement dans ce souterrain très sonore.

et le nombre des voyageurs à pied, à cheval et à âne, ainsi que des bestiaux, causerait souvent de très graves accidents, qui ne laissent pas d'être encore assez fréquents, à cause de la rapidité des mouvements et de la turbulence naturelle aux habitants de Naples et de ses alentours.

Rien de plus fantastique que ce tunnel de Pausilippe. A droite, à peu près vers son second tiers, du côté de Naples, on a creusé une chapelle que dessert un ermite. Un peu plus loin, aux pieds d'une madone, se tient un frère quêteur, capucin émérite qui vous montre son plat de cuivre en nazillant le *Una piccola moneta, signore!* mot souvent répété sous le ciel de Naples. Ensuite, d'un bout à l'autre du tunnel chevauchent ici et là, avec un parfait nonchaloir, sur des onagres ventrus, de bons religieux, des femmes dans leurs costumes de fête, de braves paysans et des jeunes filles qui reviennent du marché, des soldats en goguette. C'est une vie surabondante et une truculente agitation, dont le faux bourdon est à chaque instant dominé par la voix de soprano d'un ânier s'écriant, pour encourager ses bêtes : *Hian! Hian!* dont partout, du reste, on est assourdi, fatigué, brisé.

L'orientation du tunnel de Pausilippe est telle que, à la fin de février et d'octobre, le soleil couchant se montre exactement, d'une extrémité à l'autre du souterrain, qu'il inonde de ses rayons, ce qui est d'un effet magique.

A la sortie du tunnel, du côté opposé à Naples, où se trouve l'antique voie Antonienne, qui jadis unissait Rome à Naples, le long de la côte, comme la voie Appienne par le milieu des terres; puis on rencontre le village de Fuori-Grotta, où l'on entre dans la fertile vallée de Bagnoli, ancien cratère de volcan, qui a des eaux thermales, comme toute la partie du pays qui porte le nom de Champs de Feu, car c'est là, en effet, que l'on pénètre dans les Campi Phlœgrei. Mais je préfère pour le moment quitter cette vallée, que nous retrouverons plus loin, en tournant la pointe du Pausilippe, après avoir longé, ainsi que je vais le faire, la base de cette colline, du côté de la mer.

Sur le flanc méridional du Pausilippe, nous avons à voir des curiosités nombreuses, et rien ne doit nous en distraire.

Mon corricolo me conduit d'abord à l'église Santa-Maria del Parto. Grand souvenir déjà! Regardez ces ruines qui sortent de terre, et sur lesquelles se dressent les murailles de la maison de Dieu. Eh bien! ce sont les substructions de la demeure qu'y occupa longtemps Virgile, le prince des poètes, dont tout-à-l'heure nous visitions le tombeau. Ce fut là qu'il composa ses *Géorgiques*, son *Enéide*, en regard du golfe et de la ville, du haut de ce site incomparable. Or, Sannazar, un poète italien, son admirateur, édifia cette église sur ces ruines profanes, et comme Virgile avait fait pour Enée, Sannazar chanta dans ses vers l'enfantement du Christ. Il rappela ainsi son poème, en donnant à l'église le nom de Sainte-Marie de l'Enfantement. Sannazar se fit enterrer dans cette enceinte sacrée, et on y admirerait son tombeau, si l'on n'y voyait des nymphes, des satyres, des tritons et des bergers, faisant une allusion peu modeste aux productions du poète.

Du *palais de la reine Jeanne*, vaste et splendide édifice gothique, demeure abandonnée, baignant solitairement ses pieds dans le remous du golfe, et se donnant des airs de mélancolie, je ne vous dirai rien, sinon que cette résidence ne fut jamais celle de l'une des deux Jeanne de Naples, mais qu'elle est l'œuvre de la belle et hautaine Anna Carafa, épouse du duc de Médina, vice-roi de Philippe III d'Espagne.

Ce que nous tenons surtout à voir, ce sont les ruines historiques, n'est-ce pas? Ce que nous tenons à savourer, ce sont les souvenirs qui s'y rattachent. Donc, laissons là, une fois encore, notre corricolo, et sur ces pentes si poétiques du Pausilippe, qui descendent vers la mer, comme des écoliers en liesse, courons de droite et de gauche. Puisque nous avons les mêmes goûts et les mêmes sympathies, je le suppose du moins, puisque vous voulez bien me lire, cher lecteur, vous n'aurez pas à vous plaindre des caprices et des fantaisies de nos investigations.

On dit d'un certain docteur de Paris, le médecin X..., que

lorsqu'il est appelé près de quelque nouveau client, il s'empresse de demander, après les questions d'usage : Dormez-vous?... Avez-vous de l'appétit?...

— A quel journal êtes-vous abonné?...

Le cher docteur fait ainsi, depuis plusieurs années, une étude comparée de l'influence des journaux sur le caractère, le moral, et du tempérament, d'après le choix du journal.

Ainsi, d'après lui, les abonnés de la *Patrie* ont un caractère doux et une nature somnolente;

Ceux de la *Liberté* sont nerveux;

Ceux du *Rappel*, acariâtres et constipés!

Dans les abonnés de la *Marseillaise*, il voyait des pronostics d'hypocondrie et une prédisposition à l'aliénation mentale.

Les abonnés du *Pays*, pour lui sont des épileptiques.

Ceux du *Constitutionnel*, des natures lymphatiques.

Il plaint fort les clients du *Siècle*, car il prouve qu'ils sont sanguins et violemment échauffés.

Les abonnés du *Temps* sont bilieux, et ceux de la *Gazette de France* ramollis.

Je ne pousse pas plus loin les remarques du savant docteur, et je me hâte de vous démontrer par A+B, grâce à ses études, que mon caractère n'est pas difficile, attendu que je suis un des lecteurs assidus de la *Patrie*. Soyez donc bien rassuré, lecteur, nous vivrons en bonne intelligence, et, s'il m'échappe quelque trait humoristique, vous me le pardonnerez.

En descendant les déclivités de la colline du Pausilippe, nous voici dans un pli de terrain que l'on pourrait presque appeler un vallon. C'est l'ancien domaine de Pollion. Ce Romain célèbre n'est pas Asinius Pollio, qui fut homme d'Etat et homme de lettres, fondateur de la première bibliothèque de Rome, le dévoué de César, d'Antoine et d'Auguste, un second Mécène, l'ami auquel Virgile dédia sa 4^{me} églogue; non. Mais Védius Pollio, contemporain d'Asinius, un gastronome si raffiné que, pour manger de bon poisson, ce monstre si fort sur sa bouche jetait ses esclaves aux murènes de ses viviers... Les voici, ces *viviers*.

Nous arrivons sur les margelles qui les bordent et qu'entoure une maçonnerie évidemment romaine. Oui, voici ces viviers théâtres de drames cruels, si cruels que l'histoire les a enregistrés pour la honte et l'opprobre de leur auteur. La villa fastueuse de ce Pollion, la voici également, debout encore, debout toujours. Cet *opus reticulatum* dont elle est encore décorée à sa base, nous montre un édifice de l'époque d'Auguste. C'était là, en face de ce triclinium où voluptueusement assis sur son pulvinar, sur les rives de ce beau golfe bleu, à l'ombre de ces arbres chenus, sous le ciel rutilant qui nous couvre, cet être odieux se donnait le plaisir épicé, de faire précipiter dans les eaux calmes de ces viviers, communiquant avec celles de la mer, d'infortunés esclaves que dévoraient soudain la dent meurtrière de voraces murènes, afin de mieux engraisser ces poissons et de s'en repaître ensuite... C'est un horrible poisson, la murène : ses teintes sont livides et sombres; une mucosité qui transsude de sa peau le rend difficile à saisir, et son aspect inspire l'horreur; mais sa chair est blanche, délicate et savoureuse. Eh bien! la suprême récréation de cet exécrable personnage était de livrer à ces poissons favoris des hommes et des femmes, vivants, pieds et poings liés, dans ces mêmes viviers que voici, et de jouir alors de leur supplice sous les morsures des murènes...

Un jour que l'empereur Auguste dînait chez ce Pollion, dans cette même villa et en face de ces mêmes viviers, une jeune esclave que l'on allait jeter aux murènes, pour la punir d'avoir brisé une amphore et en même temps dans la pensée d'amuser le prince, s'étant échappée des mains de ses bourreaux, vint se réfugier aux pieds du souverain. Révolté d'une telle barbarie, Auguste, dans sa colère, fit briser les plus beaux vases de Védius, et combler une partie de ses viviers...

Eloignons-nous en hâte de cette anse maudite, que le paysan du Pausilippe appelle *Marechiano*, et dont il se détourne avec horreur, et poursuivons notre examen vers la pointe extrême de la colline.

Laissons de côté ces ruines de villas antiques, qui dorment

sous l'ombrage de pampres aux noirs raisins et de figuiers sauvages, et remarquez comme, en cet endroit, les vagues du golfe ont empiété sur le rivage. Admirez en effet cette autre ruine superbe qui émerge de la mer, là, à quelques mètres de la rive. C'est une demeure fameuse entre toutes ; elle a nom l'*Ecole de Virgile*, ou son académie. Sa large base est à peine voilée par les eaux transparentes. L'édifice est en briques revêtues de stuc; elle possède encore son triclinium hexagone, avec des niches régulières, mais les statues en ont disparu... A côté de cette sorte d'office, on voit encore l'escalier qui montait aux étages supérieurs. C'était là, dans cet exèdre, que le grand poète aimait à travailler; là qu'il recevait ses amis et discutait avec eux. Lucullus, Mécène, Cicéron, Caton d'Utique, Pompée, César même, Brutus, Cassius, Antoine, Lépide, Salluste et Cornélius Népos, Horace et Catulle, sont venus en ce lieu; ils se sont assis, ils ont mangé, ils ont causé là, avec le prince des poètes. Et si l'écho de ces voûtes était fidèle, il nous redirait encore les entretiens de ces hommes illustres. Il nous redirait les doctes leçons de Virgile à Ovide, à Properce, à Tibulle, ses élèves bien-aimés ! Mais le sol de la colline s'est effondré, rongé à sa base; la mer s'est élevée, et l'écho de l'Ecole de Virgile est devenu muet. De toutes les choses dites en ce glorieux asile... il ne reste plus que le souvenir !

Si je vous fais étudier ainsi, pas à pas, les ruines du Pausilippe, et si nous nous acheminons lentement vers Pouzzoles et Baïa, cher lecteur, c'est qu'il faut connaître ces étonnants débris, car toutes les gloires du monde romain ont passé par là. L'aristocratie de Rome s'y disputait les moindres parcelles de terre pour y élever des résidences. Du Pausilippe, de Pouzzoles, de Baïa, de Misène, on a une admirable vue sur le golfe et l'amphithéâtre de Naples ! Des différents sites de ces collines circulaires on jouit d'un climat si délicieux !

Tenez, remarquez sous ces belles eaux translucides du rivage toutes ces énormes substructions ? C'étaient autant de maisons

de plaisance, qui s'encadraient dans ces délicieuses perspectives de la côte.

Voici, par exemple, un immense semis de ruines grandioses qui commence à nous montrer ses merveilles. Elles couvrent toutes les pentes et capitonnent le plateau du Pausilippe. La pointe entière de cette colline en est décorée de sa base à son sommet.

En effet, là même, en face de la mer, en regard des deux golfes de Naples et de Baïa, en présence des îles de Nisita, de Procida, d'Ischia, Caprée, Sorrente, Castellamare et le Vésuve, y développant au loin leurs silhouettes incomparables, se dressent à demi encore les *palais de Lucullus*. Lucullus! quel nom fameux dans le domaine du faste, de l'élégance, de la richesse, de l'atticisme et de la... gourmandise!

Voici d'abord les débris d'un temple en rotonde, avec ses colonnes de brèche, ses mosaïques toujours éblouissantes de tons, nonobstant l'intempérie d'innombrables saisons.

Voici des thermes avec leurs voûtes, leurs splendides arabesques peintes sur le stuc, et de charmantes peintures.

Voici des citernes, des réservoirs, des bassins, des viviers...

Escaladons la pointe du Pausilippe et atteignons son plateau. Voici le palais de l'opulent Lucullus qui se dresse comme un fantôme gigantesque : péristyles avec colonnes, vestibules immenses, atrium, triclinium, œcus, fauces, perrons, escaliers, impluvium ici, là compluvium; puis, plus loin, viridarium accidenté comme le parc le plus pittoresque, et partout marbres, statues, bronzes, carmin, cinabre, azur, argent et or, mais le tout brisé, crevassé, tombé, terni, délavé, flétri.

Au nord, en face du palais, reconnaissez-vous cet édifice découvert, qui semble tenir lieu de cour à la résidence somptueuse? C'est un théâtre, le théâtre de Lucullus, et certes, il est digne du personnage! Il est complet encore : gradins, orchestre, scène. On pourrait y donner un spectacle, ce soir même.

Dites-moi, ces magnificences antiques ne méritent-elles pas notre attention, notre examen, notre admiration?

Et si, du sommet des décombres, je vous invite à promener vos regards sur l'immensité de l'horizon, quelle splendeur de terre et de mer!

Combien ces Romains, après avoir vécu en des lieux aussi fortunés, devaient avoir de peine à mourir!

Notez que Lucullus avait réuni l'île de Nisita à la terre ferme du promontoire du Pausilippe, et que partout se déployaient les jardins les plus somptueux et les mieux décorés en fleurs, en arbustes, en statues, en théâtres, en grottes, en édicules de toutes formes, témoins ce temple de la Fortune, cet Odéon, etc., dont voici également les ruines élégantes.

D'autre part, laissez-moi vous signaler cette série d'arcades et de pilastres qui traverse cette dépression de terrain; c'était la galerie, le viaduc plutôt, qui réunissait le domaine de Lucullus à la ville de Pausilippe. Car ces ruines amoncelées sur le plateau, celliers, colonnes, portiques, temples, thermes, maisons effondrées, encore enduites de leur *opus reticulatum*, tout cela c'était la cité qui avait nom Pausilippe! Pauvre cité! elle dort maintenant dans le sommeil de la mort et de l'oubli... *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!* encore.

Mais cette ouverture béante dans la colline et qui domine la ville antique et la villa de Lucullus, quelle est-elle? Le *tunnel de Séjan*. C'est encore une voie de communication ouverte pour les habitants de la vallée cachée derrière le Pausillipe, afin d'aller à la mer sans fatigue. On dirait une contrefaçon de la grotte que nous avons déjà visitée. Creusé à une époque fort reculée par les habitants primitifs de la contrée, mais obstrué par des éboulements, ce long souterrain fut longtemps inconnu des Napolitains. Le hasard le fit enfin découvrir. On lui donna le nom de Grotte de Séjan, d'après une inscription que l'on y trouva. Ce tunnel, plus haut et plus large que le souterrain de Pausilippe, est aussi plus long. Strabon en signale les ouvertures latérales qui lui donnent du jour. Le roi Ferdinand II l'a rendu à la circulation, et les voitures peuvent maintenant y passer.

Franchissons-le donc au moyen de notre corricolo, et, comme

si nous avions franchi de même le premier tunnel du Pausilippe, nous allons nous trouver dans la *vallée de Bagnoli*, où nous nous arrêterons pour passer la nuit, après avoir congédié le vetturino. Pour aujourd'hui, nous ne pouvons nous fatiguer davantage; d'ailleurs déjà le soleil se couche derrière les îles qu'il empourpre de ses feux; la mer commence à faire lucioler les vagues phosphorescentes du golfe. Vénus brille à l'horizon; le Vésuve s'embrase dans le lointain, et l'*Ave, Maria* sonne dans tous les hameaux de la côte, des collines et des vallées...

XII

Les Champs de Feu. — Volcan de Bagnoli. — Lac d'Agnano. — La Grotte du Chien. — Tristes expériences. — Spectacle cruel. — Ce que fit Néron dans cette grotte. — Le ruisseau brûlant des Pisciarelli. — Pendant la nuit, vision de fumerolles rouges, violettes, s'échappant du sol. — Volcan d'Astroni. — Tombeaux qui annoncent l'approche d'une ville antique. — Pouzzoles. — Ascension de la Solfatare. — Volcan de soufre. — Immense cratère de ce volcan aux temps préhistoriques. — Retentissement et sonorité du sol. — Comment on y fait la cuisine. — Fournaise de Vulcain. — Un dernier coup d'œil sur l'amphithéâtre de Pouzzoles. — *Piscina Grande.* — Souvenirs de Sylla. — Le pont de Caligula. — Souvenir plus édifiant de l'apôtre saint Paul. — Eglise de Saint-Procule. — Académie de Cicéron. — Temple de Neptune. — Ce qui s'y passe sous Auguste. — Temple des Nymphes. — Temple et bains de Sérapis. — Curiosités mystérieuses. — Route de Pouzzoles à Baïa. — Où le *Monte-Nuovo* pousse en une nuit. — Un volcan qui dure trois jours. — Surprise des habitants. — Chaussée construite par Hercule. — Où l'on devine l'approche des Enfers. — Golfe de Baïa. — Origine des villas de Baïa. — Baïa chantée par Homère, Virgile, etc. — Aspects de Baïa. — Tableau de la vie romaine à Baïa. — Etat actuel de ce théâtre de la décadence romaine. — Mal'aria remplaçant le parfum des roses de Pœstum. — Tritoli. — Déjeuner à Tritoli. — Huîtres du Lucrin. — Lac Lucrin. — Etuves de Néron. — Où le touriste s'engage dans le couloir qui conduit aux Etuves. — Temple de Diane. — Temple de Mercure. — Tarentelle échevelée. — Merveille incomparable du petit temple de Vénus. — *Castello di Baja.* — Tombeau d'Agrippine, mère de Néron. — Où l'on se trouve en face des Euménides.

Derrière la chaîne du Pausilippe s'ouvre la vallée de Bagnoli; et au-dessus de la vallée se dressent et la montagne de la Solfatare, et un autre pic de la même montagne que couronne un couvent de Camaldules.

Cette montagne est le géant de la contrée, et de son sommet

on domine les Champs de Feu, car à présent nous mettons le pied dans les Campi Phlœgrei, sur le sol brûlant chanté par Homère et Virgile, au sein de cette nature volcanique si étrange que les phénomènes plutoniques ont inspiré aux poètes, puis fait croire aux peuples que le ciel et l'enfer y avaient été établis par les dieux.

Je vous ai dit que Bagnoli est un ancien cratère de volcan, qui a des eaux thermales. La vallée est occupée en partie, après le village de Fuori-Grotta, par le *lac d'Agnano*. Nombre de serpents habitent ses rivages. Actuellement que nous voyageons à pied dans l'équipement de vrais touristes, n'ayons cure de ces serpents; on ne les voit qu'au printemps, et nous sommes en automne. C'est de cette fréquence des serpents que vient au lac le nom d'Agnano ou *Angiano*, qui veut dire *serpent*. Il faut supposer à ces reptiles un esprit bien fait, car ils cèdent leur droit de séjour aux grenouilles, quand vient l'été. Et sans doute ces batraciens ne leur payent pas de loyer, car ils sont en telle quantité qu'il s'échappe des roseaux du lac un formidable coassement.

Voici la singularité du lac d'Agnano. Il occupe le centre du cratère de l'ancien volcan, au pied de la montagne de la Solfatare, et l'on pourrait croire que les feux intérieurs chauffent ses eaux, car elles bouillonnent ainsi que feraient l'eau d'une marmite chauffée par une fournaise. Et cependant mettez la main dans cette eau, elle est froide. C'est l'hydrogène sulfuré qui, en s'échappant du liquide, produit ces bouillonnements sans fin.

Deux curiosités phénoménales signalent les rives du lac en question.

La première est la *Grotte du Chien*...

Figurez-vous une petite caverne haute de quatre pieds et profonde de sept à huit. Vous y arrivez à peine que vous êtes suivi d'un homme et d'un chien. L'homme tient une clé et vous regarde d'un air jubilant, car il sait qu'il va puiser dans votre escarcelle. Le chien porte la queue basse et vous regarde d'un

air piteux; il sait aussi, hélas! qu'il va... mourir! Ne vous effrayez pas; du reste, nous veillerons sur ses jours. Sur un signe de vous, l'homme ouvre la porte de la caverne et appelle le chien. Le chien se sauve, mais le roi de la création fait main basse sur son esclave, le bourreau saisit sa victime, et la jette dans la grotte, tremblant de tous ses membres. Là, l'énergie de l'animal reparaît; il veut fuir, il bondit, il se dresse sur ses pattes de derrière; on voit qu'il cherche à éviter l'air méphitique que le sol exhale à la hauteur d'un pied à peu près. Vains efforts! Un tremblement convulsif s'empare de lui; il tombe sur le flanc, raidit ses membres, les agite comme dans l'agonie... Vous intervenez alors, la pitié vous en fait une loi... Le chien est aussitôt tiré au-dehors : son œil s'ouvre, la respiration lui revient; sa queue s'agite, il se dresse et vous regarde avec reconnaissance... Son rôle est joué.

N'est-ce pas que c'est hideusement cruel, cela? On vous offre ensuite de faire mourir un chat, un lapin, une grenouille; mais la première expérience suffit bien. Seulement, je vous autorise à présenter, comme moi, un cigare allumé à l'action délétère du gaz qui s'échappe du sol; il s'éteindra immédiatement. Vous pourrez même décharger votre revolver; la capsule se refusera à prendre feu. Il vous est loisible ensuite de recueillir dans la main l'air inférieur de la caverne, et de la porter vivement au nez; vous sentirez une odeur suffocante. En quelques secondes, l'acide carbonique vous asphyxierait aussi bien que le chien.

Payons l'agonie du chien; c'est une piastre. Sa mort en eût coûté quatre.

Néron, l'empereur Néron, qui visita cette grotte, en amateur, tout comme nous, et qui sans doute n'avait pas d'argent dans sa poche, se donna le divertissement d'y faire mourir, gratis, cinq ou six esclaves.

La seconde curiosité du même lac, c'est le petit ruisseau des Pisciarelli, qui découle du pied de la Solfatare, où il a sa source. Cette fois, c'est bien de l'eau bouillante qui coule dans le lit du

courant. Gardez-vous même d'y plonger vos doigts! Cette eau, fortement imprégnée d'alun et de soufre, fait cuire un œuf en une minute. Le rocher d'où l'eau transsude est brûlant. Cette *aqua della bolla*, nom que l'on donne au rocher, alimente des bains fort en crédit chez les Napolitains, comme moyen curatif des maladies de la peau. Pline en parle sous le nom de *Fontes Leucogœi*.

Du ruisseau des Pisciarelli, il n'y a qu'un pas pour gagner Astroni, un autre cratère du même volcan, partagé en trois petits lacs abrités par les hauts arbres d'un parc royal qui renferme le gibier réservé aux chasses de la cour.

Revenant alors à Bagnoli, reprenons l'antique *Via Antoniana*, qui longe les bords du golfe de Pouzzoles ou Baïa, et se montre agréablement émaillée de couleurs rouges, jaunes et bleues, comme un long sillon couvert de coquelicots, de bluets et de boutons d'or. Ce sont d'aimables forçats qui ont deux ou trois succursales de bagnes échelonnés sur cette route. Ils travaillent à l'entretien de cette grande voie romaine.

On arrive alors à *Pouzzoles*, dont les maisons blanches, groupées sur les premières rampes de la Solfatare, qui domine le golfe, semblent des massifs de tuf baignés par le flot. Mais au lieu d'entrer dans la ville, à la porte de laquelle on voit des restes de tombeaux qui, jadis, bordaient la voie antonienne, comme, à Rome, la Via Appia, tournons à droite, et par un embranchement de la même voie, qui a conservé toutes les pierres plates polygonales employées sur leurs routes par les Romains, nous atteindrons le sommet de la montagne, et nous nous trouverons en face d'un volcan de soufre.

C'est la Solfatare, ou Soufrière naturelle.

La *Solfatare* affecte la forme d'un cirque immense, aux rebords verticaux chargés de végétation; c'est le cratère de deux kilomètres d'ouverture d'un volcan toujours en action, mais dont cependant on ne connaît que l'éruption de 1198. Un sol blanchâtre, saturé de soufre et d'alun, forme une voûte plate sur laquelle on marche presque précautionneusement, et qui dissimu le letra-

vail des feux intérieurs, car il s'en exhale une telle chaleur qu'il suffit d'y creuser un trou pour y placer un vase quelconque, et l'on voit bouillir presque immédiatement le contenu. C'est un véritable fourneau économique dont les paysans du voisinage font un usage journalier, et qui, de jour, projette constamment des fumerolles tamisées par le sol, et, pendant la nuit, des flammes bleuâtres, violacées. On sent que le terrain que l'on foule aux pieds n'a qu'une très médiocre consistance, et qu'il est sans épaisseur, car il fléchit, menace de s'entr'ouvrir et résonne comme une grosse caisse sous le battant de l'artiste.

J'ai dit que ce volcan souterrain est en activité; mais il est amoindri par sa fougue première, et quoique dissimulé maintenant sous cette croûte peu solide du sol, il a conservé toujours néanmoins, à la tangente orientale de sa circonférence, une bouche d'où jaillissent les flammes dévorantes du soufre en combustion, dont l'aspect fantastique à l'heure des ténèbres offre un spectacle terrifiant. Les vapeurs sulfureuses qui se répandent au loin vous saisissent à la gorge et vous asphyxient; vous ne pouvez tolérer l'excessive chaleur qui s'exhale de cet horrible vomitoire des entrailles de la terre en fusion, et vous êtes assourdi par l'effrayante explosion de l'action des feux.

Assurément la Solfatare est en relation de foyer commun avec le Vésuve, dont elle est une des cheminées, nonobstant la distance qui les sépare. Le golfe de Naples, qui est placé entre ces deux cratères par la nature, est un énorme récipient d'eau, un alambic gigantesque, placé sur leurs fournaises. Et on peut affirmer que l'Etna n'est autre, lui-même, que la mère du Vésuve et de la Solfatare, avec lesquels il est en jonction, ainsi que le témoignent les feux des îles Lipari qui les unissent et les font vivre des mêmes aliments.

Etonnez-vous donc, après cela, que ces campagnes aient reçu le nom de Champs de Feu, et que les anciens aient placé leur enfer dans ces contrées. Aussi appelle-t-on de nos jours la Solfatare la fournaise de Vulcain, *Fucina Vulcani.*

Cinq minutes suffisent pour nous rendre de la Solfatare à l'am-

phithéâtre de Pouzzoles, situé vers le couchant, à mi-côte au-dessus de la ville.

Naguère encore s'élevait sur ce point un plateau couvert de vignes et de figuiers. Mais une tradition vulgaire affirmait que sous l'éboulement d'une partie de la montagne causé par l'éruption de la Solfatare, en 1198, se trouvait là un très vaste édifice. Ferdinand II, en 1838, ordonna des fouilles et elles eurent pour résultat de rendre à la lumière du jour et à l'admiration des hommes l'amphithéâtre de Pouzzoles, l'un des plus beaux monuments de ce genre.

Moins vaste que le Colysée de Rome et que l'amphithéâtre de Capoue, l'*amphithéâtre de Pouzzoles* est plus vaste que ceux de Vérone et de Pompéï. Il peut contenir 35,000 spectateurs. Il est remarquable par la solidité de sa construction. Quatre entrées donnent accès dans son enceinte. Deux d'entre elles sont triomphales, car elles étaient décorées de magnifiques colonnes, surmontées de très riches chapiteaux corinthiens que l'on voit gisant sur l'arène. Un portique extérieur l'entoure et pouvait mettre à l'abri les spectateurs, lorsqu'un orage subit venait interrompre la représentation. Trois rangs d'arcades soutiennent les gradins; les murs sont réticulés et construits en lave et en briques. Je reconnais, sous l'arène, c'est-à-dire sous le sol où se livraient les combats, d'immenses substructions divisées en compartiments, et qui comprenaient les loges des animaux, les réduits des gladiateurs, la salle destinée à recevoir les cadavres, et les *carceres* ou prisons des esclaves ou martyrs destinés à périr sous la dent des bêtes féroces. De l'un des compartiments de chaque extrémité, des trucs faisaient monter et paraître soudain sur l'arène et bêtes et gens.

L'un de ces réduits, celui qui est au nord, servit de prison à saint Janvier, le patron de Naples : aussi l'a-t-on transformé en chapelle.

Dion Cassius raconte que Néron donna dans cet amphithéâtre des fêtes magnifiques à Tiridate, roi d'Arménie, et que ce prince, lançant son javelot, tua d'un seul coup deux taureaux furieux.

Mais le plus beau souvenir de cette enceinte est, sans contredit, la mort de saint Janvier et de ses compagnons, que l'espace ne me permet pas de vous raconter ici.

Actuellement, après avoir jeté un rapide coup d'œil à une piscine appellée le Labyrinthe, simple réservoir destiné à changer l'arène de l'amphithéâtre en naumachie, pour y donner le simulacre de combats navals, et une autre piscine nommée *Piscina Grande*, tant elle est immense en effet, après avoir visité des bains d'où la vue s'étend sur les splendeurs du golfe, descendons à Pouzzoles.

Puteoli, *Puteolæ*, chez les Latins, *Dicœarchia* chez les Grecs, et *Pozzuoli* chez les modernes Italiens, et pour nous Français, *Pouzzoles*, qui jadis faisait un commerce considérable avec l'Egypte et la Syrie, est aujourd'hui bien déchue de sa grandeur première. Ses rues sont sales, et ses maisons de très misérable aspect. Autant, de loin, elle offre une physionomie pittoresque, de la Solfatare qui s'avance dans le golfe de Baïa, en face de cette ville, autant, de près, elle prévient peu en sa faveur. Mais on juge que ce dut être une ville splendide, car, avant d'arriver à son enceinte, du côté de Bagnoli, et du côté de Rome, où s'élèvent des tombeaux et des columbaria sans nombre, éventrés, spoliés, profanés, et enfin sur la route circulaire qui conduit à l'entour du golfe, on marche constamment au milieu de massifs épais de ruines grandioses, qui témoignent de l'antique opulence de cette ville.

Pouzzoles fut habitée par Sylla, qui y mourut victime de ses déportements ; par Cicéron, qui ayant des villas à Cumes, à Pompéï, un peu partout, voulut en posséder une à Pouzzoles ; par Auguste, qui partit de cette cité pour marcher contre Sextus Pompée ; par Caligula, qui fit construire du môle de Pouzzoles à celui de Baïes, un port dont les piles sont encore très visibles au-dessus des eaux, et qui porte son nom ; par saint Paul, dont les *Actes des Apôtres* racontent le séjour chez les habitants de Pouzzoles.

Voilà qui affirme la gloire passée de Pouzzoles : mais la pau-

vre bourgade de nos jours ne compte plus guère pour citoyens que des pêcheurs dont la misère est le partage. Cependant ils sont fiers de quelques monuments qui rappellent sa richesse d'autrefois.

Par exemple, sur la place unique, on voit une statue de saint Janvier, de très mince valeur au point de vue de l'art; mais le piédestal qui la porte est antique et reçut jadis une effigie de l'infâme Tibère, avec de superbes bas-reliefs représentant quatorze villes de l'Asie-Mineure, qu'un tremblement de terre avait renversées, et que ce prince fit rebâtir.

Le point culminant de la ville est occupé par l'église de Saint-Procule, mais elle est assise sur les ruines d'un somptueux temple d'Auguste, dont on a conservé dans ce nouvel édifice de magnifiques colonnes d'ordre corinthien.

Du môle, endroit immonde aujourd'hui, se voit le fameux *pont de Caligula*, chevauchant vers Baïa, à travers la mer!

— Caligula ne sera pas plus empereur de Rome qu'il ne traversera, à cheval, le golfe de Pouzzoles à Baïa!... avait dit, un jour, Thrasylle, l'astrologue de Tibère, en regardant Caligula, qui devait succéder au tyran de Caprée.

Et, pour se jouer de l'astrologue et de Tibère, Caligula étouffa celui-ci, et fit mentir celui-là, car il éleva un pont gigantesque au travers des flots du golfe, et le traversa à cheval...

Aujourd'hui, de ce pont, on ne voit plus que treize piles colossales et quelques arches puissantes, du côté de Pouzzoles.

Mais après un maigre repas, le seul que puisse donner le misérable *albergo* de la cité jadis si opulente, acheminons-nous, le long du golfe, sur la route qui conduit à Baïa.

D'abord, sur notre droite, saluons l'*Académie de Cicéron;* cette charmante villa, encore debout, et si admirablement située en face de la mer, que le grand orateur la préférait à sa villa de Gaëte, à sa villa de Cumes, à sa villa de Tusculum, à sa villa d'Antium, à sa villa de Pompéï. Construite sur le modèle des portiques de l'Académie d'Athènes, et décorée par lui du chef-d'œuvre de la sculpture grecque, rendue fameuse par les

Questions académiques qu'il y avait composées, Cicéron errait avec bonheur sous les longues galeries de ces portiques, que voici encore debout, ruinés sans doute, leurs arceaux effondrés, mais qui sont là toujours et nous permettent de suivre les traces du grand orateur. Je retrouve même les celliers dans lesquels il renfermait les vins de sa vendange, confiés à des amphores dont les vestiges sont encore parfaitement visibles.

N'êtes-vous pas étonné, amis lecteur, ainsi que je le fus longtemps moi-même, dans mes voyages, de retrouver ainsi debout, nonobstant le poids de la main du temps, les édifices historiques les plus remarquables de l'antiquité?

En effet, en Italie, il n'est pas un site célèbre, pas une demeure fameuse, pas une résidence signalée par de grands drames, comme par une vie savante, simple et studieuse, dont, en ces contrées, on ne retrouve des vestiges; mieux que des vestiges, des murailles; mieux que des murailles, les habitations entières, les palais entiers, les villas, les temples, les thermes, les théâtres, au grand complet, ou à peu près.

En France, dans notre beau pays, on efface jusqu'à la moindre trace de ces monuments historiques, de ces édifices illustres. Les propriétaires du sol s'inquiètent bien des souvenirs, ma foi! Ils utilisent la pierre qu'ils extraient des ruines, et des décombres ils édifient des maisons modernes, plus ou moins étriquées, où ils vivent de leur vie égoïste et stupide. Allez donc chercher où furent les palais et les Louvres de nos premiers rois?... Allez donc voir ce que sont devenus la Bastille, le For-l'Evêque, la tour du Temple, l'hôtel Saint-Pol, et telle ou telle résidence princière, artistique, glorieuse ou dramatique, dans notre Paris! Et, au-dehors, dans nos départements, c'est bien en vain que vous vous mettrez en quête d'un simple moellon ayant appartenu, par exemple, à la maison de Haute-Isle, où notre Boileau écrivit ses vers immortels; à nos antiques et savantes abbayes, à nos vieux et vénérables châteaux des plus grandes familles. Tout est rasé, abattu, nivelé; tout souvenir est à jamais perdu!

A Rome, dans tout l'immense Agro Romano, dans le pourtour du golfe de Baïa, de l'Italie entière, en un mot, les édifices sont là, en ruines; oui, mais leurs squelettes, debout, vous saluent quand vous passez, et vous disent :

— C'est là, bien là, que passèrent leur vie, que moururent, que firent le bien, ou que commirent leurs crimes, Cicéron, Sylla, Marius, et Auguste, et Tibère, et Néron, et Caligula, et les Scipion, et les Hortensius, et les Pollion, et les Lucullus, et les Agrippine, et celui-ci, et celui-là !

Ces grands, ces tristes, ces terribles souvenirs, dont on voit le lieu précis de la tragédie, du drame, de la généreuse action, n'ont-ils pas une étrange saveur, une étrange poésie?...

Vous allez avoir la preuve de ce que j'avance :

En face de l'Académie de Cicéron, à Pouzzoles, voici venir le *temple de Neptune*. Il est à moitié submergé par les eaux du golfe qui envahissent les terres, mais ses colonnes dépassent le niveau de la mer. Ce fut là, dans ce sanctuaire, à deux mètres du rivage, que le premier empereur de Rome, Auguste, partant de Pouzzoles pour aller porter la guerre à Sextus Pompée, offrit un sacrifice à Neptune, le dieu de la mer.

Caligula, lui aussi, offrit au même dieu, dans le même temple, sur le même rivage, un même sacrifice, pour une même cause.

Je ne parle que pour mémoire du *temple des Nymphes*, à demi englouti par le golfe, et je passe à la grande merveille de Pouzzoles, à savoir le *temple de Sérapis*.

Sous le beau ciel bleu de la Campanie, au pied de collines verdoyantes, en face d'un golfe limpide qu'entourent mille accidents de nature et d'art, les plus gracieux à l'œil, représentez-vous une forêt de colonnes monolithes élancées, du plus rare cipollino, du plus beau marbre africain, du jaune antique le mieux choisi, s'élevant vers l'azur du firmament, en forme d'atrium long de 134 pieds et large de 115. En avant de chacune de ces colonnes se dresse un piédestal de marbre blanc, que surmontent d'admirables statues. Au centre de l'atrium, sur un massif circulaire se

dresse un temple rond composé de 16 colonnes, entre lesquelles se montrent des piédestaux portant les vases les plus finement sculptés. Enfin, dans le pourtour du même atrium, s'ouvrent seize chambres en-dedans, et, en-dehors, seize autres chambres, dans lesquelles des baignoires de marbre, alimentées par des eaux minérales, chaudes et froides, dont les canaux s'échappent du pied de la montagne voisine. De superbes dalles en marbre grec servent de pavé et couvrent tous les soubassements. On voit même, près de la rotonde, les anneaux de bronze qui servaient à attacher les victimes jusqu'à l'heure du sacrifice. Ce monument est d'autant plus intéressant que ses ruines furent perdues pendant plusieurs siècles, enfouies par les éboulements de la Solfatare et le tremblement de terre qui accompagna le soulèvement du Monte-Nuovo. La partie la plus élevée des colonnes était masquée par des broussailles; quand on les découvrit, en 1750. Une singularité, qui a soulevé de longues discussions au point de vue géologique, est que le marbre de trois des colonnes du *pronaos* ou portique de la *cella*, qui occupe le fond de l'atrium, sont perforées par des coquilles marines, les *lithodomes* de Cuvier, à une hauteur de 3 mètres au-dessus de leurs piédestaux, tandis que le bas ne présente aucune altération. Cela provient de l'action du sol, qui tantôt s'est élevé, tantôt s'est abaissé, au point que l'eau du golfe a frappé pendant longtemps cette partie des colonnes.

Mais pourquoi ce temple est-il attribué à Sérapis, et pourquoi ces bains dans un temple?

D'abord on a trouvé la statue de Sérapis, assis sur son trône, le *modius* sur la tête, et Cerbère à côté de lui, abandonné dans une des chambres, comme s'il y eût été jeté; et l'on voit dans la cella la niche que cette statue devait y occuper. Mais, en outre, on a déterré une inscription qui porte ces mots : *Œdes Serapis*, et non *templum*, ce qui explique que l'édifice étant une *demeure* et non pas un *temple*, les dévots, tout en venant honorer la divinité, pouvaient se permettre le bénéfice du bain, qui, d'au-

tre part, valait mieux pour les prêtres attachés au service du dieu.

Je vous prie de croire que j'ai dédaigné ces eaux thermales; mais j'ai admiré la disposition et la commodité des salles. Dans les deux plus grandes, on voit des siéges percés de... lunettes : il ne faut pas se tromper sur l'usage de ces lunettes; elles étaient destinées à des bains de vapeur...

De Pouzzoles à Baïa figurez-vous une route décrivant la plus belle courbe possible autour du golfe le plus fameux du monde.

D'abord on laisse à sa droite une plaine basse formée de dépôts marins récents, en avant de l'ancienne falaise que battait jadis le flot du golfe; mais on voit que la mer tend à présent à se rapprocher de cette falaise et à reconquérir ce qu'elle a perdu.

Ensuite on passe au pied du *Monte-Nuovo*, ce prodigieux résultat du tremblement de terre qui mit si fort à mal Pouzzoles, Baïa et tous les riverains du golfe, en une nuitée de 1538.

Dans cette nuit fatale, tous les habitants de la contrée furent subitement réveillés et cloués dans leur lit par la terreur que leur inspirait un bruit épouvantable, insolite et tellement formidable qu'ils ne savaient quelle pouvait en être la cause. Pour ceux qui se hasardèrent à regarder par leurs fenêtres, quelle ne fut pas leur stupéfaction? Ils ne reconnaissaient plus leur pays! Où tout-à-l'heure encore ils avaient aperçu le lac Lucrin, ils voyaient une montagne, mais une montagne haute de 134 mètres, dont le sommet flamboyant lançait des flammes, projetait des pierres ardentes, et laissait découler une boue de cendres qui roulait ses vagues furieuses jusqu'à Pouzzoles d'un côté, jusqu'à Baïes de l'autre. Là où, d'ordinaire, ils voyaient briller au clair de lune le dôme bronzé d'une forêt, la *forêt Galinara*, ils trouvaient des feux qui s'élevaient à une grande hauteur. Où, la veille, ils connaissaient un village, Tipergole, ils ne distinguaient plus rien. Enfin, où rutilait la nappe du port Jules, à Misène, ils ne distinguaient plus qu'un simple filet d'eau!

En effet, en cette seule nuit, une montagne avait poussé, mais poussé comme une gigantesque taupinière, comblant en partie le lac Lucrèce ou Lucrin; engloutissant le village de Tipergole et le canal d'Agrippa, entre les lacs Averne et Lucrin, et, du sommet de cette montagne ouverte en un cratère, et devenu volcan, s'échappaient de la fumée, des flammes, des tourbillons de pierres incandescentes, et des torrents de cendres qui consumaient les bois d'alentour, inondaient Pouzzoles et Baïa, et remplissaient une partie du port Jules, à Misène.

Aussitôt des curieux gravirent en grand nombre ce nouveau volcan jusqu'à son cratère. Là, leurs yeux effrayés purent entrevoir l'horrible fournaise béante. Plusieurs des plus empressés furent tués par des pierres lancées par le gouffre ou asphyxiés par la fumée. Bref, après trois jours d'explosions souterraines et de formidables convulsions du sol, l'éruption volcanique cessa, le cratère se ferma, et de cette révolution géologique de trois jours, les 27, 28 et 29 septembre 1538, il ne resta que la nouvelle montagne, *Monte-Nuovo*, qui, certes, méritait bien son nom. Elle se couvrit rapidement de végétation, car le terrain plutonique de la contrée est essentiellement productif, et à l'heure où j'écris, les plus beaux fruits, les plus riches moissons, décorent le Monte-Nuovo, en même temps que la jeune colline fait aussi bonne figure dans le paysage que ses sœurs aînées.

Derrière le Monte-Nuovo, on voit surgir une éminence couverte de vignes de l'aspect le plus imposant. C'est un cône volcanique encore, et le plus ancien des Champs Phlœgréens. On le nomme le Gaurus; mais les Romains l'appelaient le Monte Barbaro. Les vins de cette montagne rivalisent avec le Falerne, le Massique et le Cécube, si fameux et si bien apprécié d'Horace, de Lucullus, d'Apicius et des gourmets de l'empire.

Laissons désormais le Monte-Nuovo et le Monte Barbaro, pour nous acheminer vers le lac Lucrin, le premier des lacs de l'Enfer, chanté par Virgile sous le nom de Cocyte.

Pour y arriver, nous devons suivre cette large chaussée qui sépare le golfe du lac, et qui, elle aussi, appartient à l'histoire,

ou plutôt à la fable. On la nomme *via Herculéa*, chemin d'Hercule, car on prétend qu'Hercule l'aurait construite de ses propres mains, tout exprès pour faire traverser la lagune qui se trouvait en cet endroit, et qui était formée par le lac et la mer, aux bœufs qu'il venait de ravir, après l'avoir immolé parce qu'il nourrissait ses troupeaux avec de la chair humaine, à un géant à trois corps, le terrible Géryon, fils de Chrysaor et de Callirhoë, et roi d'Erythie ou îles Baléares.

L'Enfer, ses lacs enfouis sous de ténèbreuses forêts, ses souterrains obscurs cachés dans les entrailles de la terre, nous ne les visitons pas encore. Je les réserve pour la bonne bouche, comme on dit aux enfants.

En effet, nous sommes à cette heure au centre de la splendide parabole que décrit le golfe de Baïa, de sorte que, tournant le dos au séjour infernal, nous devons nous mettre un moment en face des magnificences de cette partie de la mer autour de laquelle il est de notre intérêt scientifique d'achever avant tout notre promenade circulaire.

Donc, devant nous, mer bleue, mais bleue comme le saphir, du golfe de Baïa, que, semblable à des flottilles éparses, capitonnent ici et là quelques voiles blanches de pêcheurs. A notre gauche, collines volcaniques, boisées, semées de ruines blanches; ville aérienne de Pouzzoles se profilant, au loin déjà, sur la brume d'or du soleil; toutes choses que nous achevons de parcourir. A notre droite, Baïa s'enveloppant d'un immense manteau de ruines impériales, princières, artistiques, admirables : temples, thermes, édifices à demi tombés, pans de murs debout, débris de toutes formes d'où se dressent, ainsi que des fantômes, les souvenirs des plus grands noms; toutes choses que nous allons étudier, visiter, observer, et qui vont nous instruire encore et toujours.

Dans ce tableau analytique que je vais passer sous vos yeux, pour vous reposer un instant des fatigues de notre excursion, voyez, avec le regard de l'imagination, de nombreux arbustes et les fleurs croissant parmi les décombres; des oiseaux animant

les mystérieux bocages, autrefois si voluptueux, maintenant presque rabougris, de leurs chants plaintifs; et, planant sur l'ensemble, sur l'ensemble de ces villes mortes, de ces villas désertes, de ces champs funéraires, comme une souveraine mélancolie, les brises embaumées de la solitude; telle est la poésie de cet Eden foudroyé qui nous entoure, et dans lequel nous pénétrons.

Alors que Rome étendait sa verge de fer sur le monde; alors que, avec l'or et le sang des nations, le luxe et la corruption envahissaient l'empire, tout Romain ayant sceptre et diadème, faisceaux de consul ou glaive de général, couronne de laurier d'orateur ou de poète, trouva sur les collines du Pausilippe et dans les pourtours de la baie de Pouzzoles ou de Baïa un nid si magnifiquement créé par la nature; on lui dit leurs eaux thermales chaudes ou froides, rendues par les feux souterrains, si riches en principes sanitaires; il vit les golfes et les anses de leurs rivages si ombreux, les jours si tièdes, les nuits si parfumées, qu'il se mit à élever sur tous ces gracieux versants des villas et des palais, des temples et des thermes, des cirques et des théâtres.

Les palais les plus considérables, ceux des puissants du jour, de César, de Pompée, de Marius; les villas les plus charmantes, celles de Lucullus, de Pollion, de Pison, d'Hortensius et d'autres, s'avancèrent, à l'aide de pilotis, jusque dans la mer, parce que l'expérience des voluptés apprenait que l'air agité par le mouvement et le ressac des vagues est plus pur et plus frais.

Tout à l'entour furent plantés à grands frais des bosquets féeriques, dans lesquels on installa des grottes mystérieuses, des retiros élégants, des volières, des viviers, des eaux jaillissantes. On y dessina des jardins magiques; on y appela les sources les plus cristallines; on en fit l'Eden de la terre. Puis on apporta dans ces demeures somptueuses les dépouilles du monde vaincu, et on y entassa les richesses de l'univers.

Déjà Homère avait chanté Pausilippe, Pouzzoles, Baïa et les peuples heureux qui habitaient ces rivages fortunés, alors que

Baïa et Pausilippe étaient abandonnés aux soins d'une nature luxuriante et forte. Mais quand l'art vint y ajouter ses prodiges, quand la main de l'homme eut enrichi l'œuvre du caprice et du hasard, on trouva ces collines si pittoresques, si élégantes, si merveilleuses, que Virgile, le poète divin, à son tour saisit la lyre, et, comme le poète grec, il célébra Pausilippe et Baïa.

Après Virgile, Horace écrivit dans ses odes incomparables :

Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis!

ce qui veut dire : Dans l'univers entier, il n'est aucun golfe qui l'emporte sur le golfe de Baïa...

Dès lors, à chaque retour de la saison des fleurs, Rome ne fut plus à Rome ; elle vint aux bains et aux villas de Pausilippe, de Pouzzoles et de Baïa. Elle y vint avec son orgueil, sa férocité, ses vices, ses passions, et l'effrayante dissolution de sa décadence.

Mais à ces Romains abâtardis, il ne fallait déjà plus des jouissances ordinaires. Pour eux, tout devait être monstrueux. Que pouvaient se refuser les Tibère, les Caligula, les Néron, les Lucullus, les Pollion, et les innombrables *trossuli*, — les gandins d'alors! — ces petits maîtres dépravés, ces parasites déhontés de la société romaine? Devaient-ils user de la vie à la façon du commun des mortels?

Aussi, pour sortir des ressources vulgaires, ces hommes dégradés appelèrent à eux le raffinement qu'invente une imagination déflorée. Bientôt s'échappèrent de ces asiles voluptueux des accents d'ivresse, des bruits de banquets, les soupirs de l'orgie. Des eaux du golfe on fit un lac endormi, que de nombreuses esclaves de Gaule, de Mauritanie ou de Tingitane, blanches comme la neige des montagnes, ou noires comme les ombres de la nuit, semaient chaque jour des plus belles roses cueillies à Pœstum...

A d'autres, s'ils en ont le cœur, à révéler les indescriptibles infamies dont ces rivages devinrent le théâtre... Pour moi, je ne m'en sens pas le courage.

Rien, rien n'arrêta le débordement de ces voluptés sans exemple et sans nom, rien... si ce n'est le souffle de Dieu qui s'éleva.

En effet, vinrent bientôt les tourmentes révolutionnaires, les Barbares et les tremblements de terre. Comme des torrents dévastateurs et des avalanches furieuses, ils frappèrent, ils firent tomber dans la poussière, ils balayèrent ces hommes et leurs œuvres. Palais, temples, thermes et villas, bosquets et jardins, tout... s'évanouit...

Et, un jour, on ne vit plus à Pausilippe, on ne vit plus à Pouzzoles, on ne vit plus à Baïa et à Cumes, on ne vit plus à Pœstum, à Misène et partout, que des tronçons d'édifices, des pans de murs gigantesques, des fragments de théâtres, des ruines et des décombres.

Mais quelles ruines ! Mais quels décombres !

Voilà pourquoi ces collines qui entourent le golfe de Baïa portent au front une indicible, une inexprimable mélancolie. C'est pour cela qu'elles regardent avec amertume le voyageur qui passe, qu'elles essaient de lui sourire, et qu'elles murmurent dans leur âcre douleur :

— Vois ce que nous sommes, et... juge ce que nous avons été !...

Le voyageur s'approche en effet. Il examine, il étudie, il fouille les décombres, il descend dans les ruines, il saute les tombeaux, il parcourt les souterrains, il admire partout !... Puis, il se sauve, vite, bien vite, repoussé, effrayé par la mine chétive et mièvre des pauvres habitants, chassé par la *mal'aria*, entraîné par la peur de la fièvre qui le saisit...

La peur ?... J'y suis très sensible, surtout pendant la nuit; mais comme il fait encore grand jour, et que... j'ai très faim, permettez-moi de me réfugier sur cette terrasse tout-à-fait charmante d'une misérable auberge de *Tritoli*, bien ombragée par des pampres verts, et d'où la vue doit être ravissante... Tritoli est un tout petit village, voisin de l'Enfer, mais bast! les huîtres du Cocyte ne sont peut-être pas si mauvaises que la réputation du lieu... Donc, aventurons-nous, et allons chercher un gîte et le souper à l'auberge de Tritoli... C'est un endroit fortuné, puisqu'il me met en face des plus admirables paysages du monde.

. . . . . .

. . . . . .

Les huîtres du Lucrin étaient fort appréciées des Romains ; je me joins à eux pour en célébrer la saveur... Quant au Falerne, il me semble un peu déchu de sa gloire. Mais, à la rigueur, un touriste épuisé par les émotions et la fatigue peut s'en contenter.

La nuit que je viens de passer en face du golfe a été une nuit qui comptera dans mes souvenirs. Que ne puis-je vous en révéler les magnificences. Mais j'ai tant de choses à vous dire!

Au point du jour, je suis levé, le sac au dos, le bâton à la main, et me voici foulant d'un pied léger le sol que foula Néron, que foula Tibère, que foula César, et *tutti quanti!*

Croyez-vous que ce nom de Champs de Feu ait été mal appliqué à cette contrée assise sur les entrailles incandescentes du globe? Non, certes! Je quitte la chaussée d'Hercule et le village de Tritoli, pour gravir la côte de Baïa, qui longe le golfe au sud, comme celle de Pouzzoles la suit au nord, et voici que je marche sur un sol tellement brûlant que dans la courbe que décrivent les eaux du golfe, ces eaux sont chaudes à brûler la main, sur ma gauche ; et à ma droite, dans les masses abruptes de pouzzolane jaunâtre, dans lesquelles le bras de l'homme a creusé des portes et des fenêtres, je reconnais des étuves.

Ce sont les étuves de Néron, *stufe di Nerone.*

Je pénètre dans cet établissement non breveté de S. M. l'empereur de Rome, en l'an 70 de J.-C. Ces étuves se composent de deux grandes salles longues, où je retrouve une douzaine de perforations qui, jadis, contenaient des baignoires, et, à côté, des talus dégradés où certainement étaient disposés des lits de repos. Dans les intervalles de ces lits et de ces baignoires se trouvent encore des niches vides, mais qui ont dû contenir des statues indiquant du doigt les noms des maladies dont guérissaient les eaux thermales souterraines de ces étuves.

Ces étuves de Néron furent victimes de la brutalité des barbares, comme Baïa elle-même. Aujourd'hui l'eau n'arrive plus

aux baignoires; c'est aux baigneurs à courir après. Pour ce faire et les trouver, il faut une certaine résolution. On doit pénétrer dans un long corridor sinueux, étroit, ténébreux, donnant juste passage à une seule personne... Malheureusement ces *fauces* sont envahies par d'innombrables chauves-souris, et l'air y est si rare, et en même temps si chaud, que la sueur vous arrive incontinent à fleur de peau, vous couvre et ruisselle de tous vos membres. Vous ne respirez plus, vous étouffez, et vous rendriez l'âme si vous ne retourniez sur vos pas en toute hâte et beaucoup plus vite que vous n'êtes venu.

J'ai fait l'essai de ce passage infernal, et j'ai voulu exécuter le grand tour de force dont est fier tout voyageur. Il consiste à remonter ce pertuis brûlant afin d'arriver jusqu'à une source d'eau bouillante où l'on trempe un panier d'œufs frais qui sont cuits à la minute, si auparavant on n'est pas cuit soi-même. J'ai heureusement échappé à la cuisson, et j'ai réservé mes œufs pour mon premier repas du jour; ils seront mangés à Baïa, et arrosés de cécube, cette fois; il est bon de changer de temps en temps son régime.

Me voici enfin sur le sol de l'antique Baïes. Par qui fut-elle fondée? Peu importe. C'est une ville dont l'origine remonte à la nuit des temps. Ce que je puis dire, c'est que, depuis le petit village de Tritoli jusqu'au cap Misène, qui s'estompe dans un horizon lointain, bien au-delà de Baïa, partout où ondule et serpente la plus admirable des chaînes de collines, c'est une succession sans fin, une étagère grandiose d'immenses ruines amoncelées. Pas un point où poser le doigt qui ne soit une ruine splendide, un site merveilleux. Oh! cette avenue de Baïa devait être une magnificence sans rivale, quand ses rives étaient couvertes de maisons; d'arbres, ses collines; d'élégantes embarcations, ses eaux; car aujourd'hui que ces palais sont effondrés, ces collines, bouleversées par des mains cupides, le bras du temps et les tremblements de terre, sont arides et brûlées; que ces eaux sont désertes et silencieuses, Baïa est encore une des plus délicieuses perspectives du monde.

Tout d'abord je rencontre sur ma route une sorte d'abside ou de moitié de voûte suspendue en l'air et ne reposant plus que sur un pan de muraille. Les autres supports s'écroulèrent avec fracas, il y a quelque vingt ans. C'est un édifice circulaire du plus bel effet! On lui a donné le nom de *temple de Diane*, mais ce dut être tout bonnement une salle de bains appartenant à quelque villa du voisinage.

J'arrive ensuite, à travers un océan de décombres, à des thermes bâtis en rotonde, mais entiers, mais complets, sis à ma droite au pied de la colline. Ces thermes sont appelés *temple de Mercure*, et plus vulgairement le *Truglio*. Admirablement conservé, cet édifice possède un écho ravissant.

A peine ai-je eu le temps d'observer la hardiesse de sa voûte, ses murs d'enceinte revêtus de l'*opus reticulatum* des Latins dont je vous ai déjà parlé, ami lecteur, l'appareil antique chargé d'amener l'eau, et fait jaser l'écho, qu'un bruit soudain et des plus délicieux vient frapper mes oreilles. Ce sont des chants rustiques, mais harmonieux, mais vivement cadencés, avec accompagnement de tambourin sonore. Je me retourne, et je me vois en présence d'une douzaine de jeunes gars et de jolies filles de Tritoli qui m'ont suivi *en catimini*, afin de chanter en mon honneur sous la voûte de Mercure et d'y danser *ter quaterque* une tarentelle échevelée que je paie grassement, bien entendu, mais qui revêt une couleur locale si exquise, que je suis en extase.

Du Truglio au rivage, un pas tout au plus. Là, je vous signale le plus délicieux édicule de l'antiquité.

C'est un *temple de Vénus*, admirable petit édifice octogonal, à huit croisées. A l'intérieur le monument est tout-à-fait rond. A l'inverse du temple de Diane, la voûte de celui-ci est tombée; mais une couronne opulente de plantes parasites, festons de pampres et guirlandes agitées par la brise, la remplace fort avantageusement. Cette décoration naturelle est d'un charmant coup d'œil. Cet édicule est de ceux dont la beauté ne s'efface jamais du souvenir.

Un peu plus loin, je retrouve quelques autres piles du pont de Caligula, dont je vous ai parlé à notre passage à Pouzzoles.

Au-dessus d'un rocher qui forme une sorte de promontoire dans l'hémicycle qu'occupait autrefois Baïa, se dresse alors un château-fort bâti par don Pèdre, vice-roi d'Espagne, avec les débris des ruines de nombreuses villas d'alentour, dont les traces mêmes n'existent plus. Placé là pour tenir en respect les indigènes, au temps de la domination espagnole, ce *castello di Baja* contrarie passablement aussi les touristes, car il interrompt leur exploration sur la ligne de la côte. Il faut alors gravir la colline et passer derrière ce monument de la féodalité pour regagner le rivage, ou bien prendre une petite nacelle pour longer le golfe sous le feu des créneaux du fort. Je préfère ce moyen de locomotion plus pittoresque, et c'est en naviguant ainsi l'espace d'un kilomètre que je puis entrevoir l'immense quantité de substructions énormes, gigantesques, toujours visibles sous la transparence des eaux dans lesquelles les villas ont été submergées, par le fait de la destruction des piles ou pilotis qui primitivement les tenaient suspendues sur la surface du golfe, le long de ses rivages.

A peine ai-je remis pied à terre que je crois toucher à la partie des Enfers habitée par les Euménides. En effet, je me trouve tout-à-coup cerné, enveloppé, bloqué par des légions de femmes hâves, flétries par la misère, la faim et la fièvre... Leurs visages sont livides, leurs poitrines décharnées, leurs cous déflorés. Elles sont à peine couvertes de vêtements sans nom... Armées de torches, mais pourtant sans nul serpent dans leurs cheveux épars, elles prétendent s'arracher mon pauvre individu pour me conduire, sous terre, dans le prétendu *tombeau d'Agrippine*, la mère de Néron. Mais je connais mon itinéraire, et je sais que le sépulcre en question n'est autre chose que la ruine d'un théâtre, le théâtre d'Hercule Baulius. Donc ce n'est pas là que fut enterrée Agrippine.

XIII

Ruines grandioses du palais de César-Auguste. — *Cento camerelle.* — L'une des belles scènes de l'antiquité. — Marcellus et Octavie. — Où l'on récompense noblement un poète. — Une mère et son fils. — Comment on oublie le monde présent pour vivre de la mémoire des choses d'autrefois. — Un autre fils et une autre mère. — Contraste dans ce palais de Baïa. — Agrippine et Néron. — Hypocrisie du monstre. — Exécrable parricide. — Où et comment il s'accomplit. — La soupape de la galère impériale. — Deux femmes à la nage, en mer, pendant la nuit. — Commencé à Baïa, le crime est mis à fin à Bauli. — Bauli, théâtre du meurtre. — Burrhus et Sénèque. — Anicet et Agrippine. — Comment une mère punit ses entrailles d'avoir enfanté une bête féroce. — Où gît l'infortunée. — Chemin de Misène. — Villa de Pison. — Le danger d'un mauvais voisin. — Palais et piscines d'Hortensius. — Amour des Romains pour les poissons. — Une murène favorite. — Ce que coûtait alors un habitant des eaux. — Tritons des piscines. — Ce qu'était un nomenclateur. — Famille murena. — Villa de Pompéï. — *Piscina mirabilis.* — La flotte de Misène. — Le port Jules. — La galère de Pline-l'Ancien. — Les trois bassins du port Jules. — Aspect mélancolique du port de Misène. — *Mare morto.* — Les Champs-Elysées. — Ce que l'on voit et ce que l'on trouve dans ce séjour fortuné. — Ce qu'étaient en réalité les Champs-Élysées. — Fouilles du cimetière de la Flotte. — Ce que deviennent les choses en passant par la plume d'un poète. — *Miliscola.* — La ville de Misène. — Ses ruines. — Sa plage. — La haute mer. — Entre la Méditerranée et les golfes de Naples et de Baïa. — Paysages. — Théâtre antique. — Cap Misène. — Perspectives des hauteurs du cap. — Restes du phare. — Tombeau du trompette Misène. — Déjeuner sur l'herbe. — Les jeunes naturelles de Procida. — Effroi des Procitanes. — Comment elles s'apprivoisent. — Adieux aux excursionnistes. — Le cap Misène vu à distance. — Villa de Cornélie, mère des Gracques. — Comment cette villa devient la maison de plaisance de Marius d'abord, de Lucullus ensuite. — Comme quoi elle est le théâtre de la mort de Tibère, en face de sa chère Caprée. — L'aimable Caligula. — Promenade le long de la côte de Misène.

Attention ! Quelques efforts énergiques pour gravir le point culminant de la côte, et nous dominerons le plus beau site du golfe, le plateau sans pareil qui, au dire d'Horace et de Properce,

l'emportait sur les plus beaux rivages du monde, et où l'air, comme à Pœstum, portait avec lui un tel parfum, un si étrange enivrement, qu'il corrompait et compromettait tout ce qu'il y a de plus pur, un cœur jeune et vierge :

Littora..... castis inimica puellis!

Quelles sont donc ces ruines grandioses, colossales?... allez-vous me dire.

Les ruines du *palais de César*, du palais d'Auguste, du palais de Néron!... vous répondrai-je.

Oui, ces ruines immenses, magnifiques, envahies par les eaux du golfe et dont la vague détache chaque jour une sanglante parcelle, car l'édifice baignait son pied dans la mer, ont été le séjour favori de Julius Cœsar, de l'empereur Auguste et du farouche Néron... C'est là qu'ils se reposaient de leurs fatigues dans des plaisirs plus énervants que les labeurs même du gouvernement ou de la guerre. Ce vaste palais, sur lequel planent encore leurs ombres, est bien défiguré; mais avec une imagination vive et ardente, il est facile de reconstruire ce domaine dont les cent chambres que voici, sous le nom de *centum camerelle*, nous attendent et vont nous ouvrir soit la salle des gardes prétoriens, soit le triclinium impérial, soit les innombrables réduits à fleur de terre qui montrent leurs ouvertures béantes du côté de la mer...

Là, un soir, après que César avait été poignardé à Rome, alors qu'Octave était devenu Auguste, dans une des salles de ce même palais qui ouvrait sur le golfe les mille fenêtres flamboyantes de sa façade, une femme jeune, belle et vertueuse, Octavie, sœur d'Auguste, prêtait l'oreille à une voix douce et timide, celle de Virgile, lisant des vers tels que le génie de l'homme n'en produit que trop peu souvent.

C'était à une mère qu'il s'adressait, et, à cette mère, il chantait le trépas de son fils, de son Marcellus, adopté par Auguste, son oncle, qui lui avait donné sa fille Julie en mariage et l'avait désigné pour son successeur.

Mais Livie, la seconde femme d'Auguste, qui, d'un premier lit

avait un fils, l'infâme Tibère, qu'elle voulait mettre sur le trône, avait empoisonné le jeune et tendre Marcellus.

Or, c'était ce drame funèbre que redisait, à Octavie, le jeune Virgilius Maro. Affectant de ne point connaître le crime, le poète disait :

« Ah! malheureux enfant, si tu peux vaincre un jour les destins cruels, tu seras Marcellus !... »

Et il ajoutait déjà :

« Donnez, donnez des lis, donnez des fleurs que je les répande à pleines mains, que je couvre au moins de ces frêles offrandes les mânes de ce cher petit fils, que je m'acquitte de ce vain et dernier devoir... »

Mais la pieuse mère, le cœur brisé par la douleur, n'écoutait plus le poète; oui, Octavie, blanche comme le marbre de Paros, était évanouie !... Quant à Virgile, il sut bientôt ce qui lui valut de fortune et de gloire cet heureux :

Tu Marcellus eris !.....

Dites que nous ne vivons pas de la vie de l'antiquité, quand nous évoquons de pareils souvenirs aux lieux mêmes où les drames se sont passés. Non, certes! en foulant le sol de ces contrées historiques où chaque pas rappelle un fait, où chaque pierre évoque une tragédie, on ne vit plus dans son siècle, mais on se trouve porté par un saut en arrière de très nombreuses années dans la sphère d'action des héros qui occupent la mémoire en ce moment; on respire l'air qu'ils ont respiré; on s'assied où ils se sont assis; on va, on vient où ils sont allés, où ils sont venus; et l'on contemple les sites que tant de fois ils ont contemplés; et on sent presque vibrer autour de soi les passions qui les ont animés, qui les ont inspirés, qui en ont fait de grands personnages ou de misérables criminels...

De ces ruines du palais d'Auguste, je viens de mettre en saillie l'un des beaux souvenirs de la piété maternelle.

Allons droit à un autre souvenir, dans ce même palais, transmis à Néron par héritage !

Un soir encore, dans la même salle peut-être, un autre prince

soupait face à face avec une autre femme. Néron était en présence d'Agrippine, le fils avec la mère, le lionceau déjà repu du sang de son frère Britannicus en regard de la tigresse rouge du sang de Claude, son mari.

Alors que Néron célébrait, à Baïa, les fêtes de Minerve, il avait convié sa mère, d'Antium où elle était en villégiature, à *Bauli*, un palais qui tourne le dos au palais de Néron, sur la même langue de terre de Misène, et regarde la mer Tyrrhénienne tandis que le palais de Baïa regarde le golfe.

En appelant ainsi sa mère à lui, alors qu'ils étaient en un grand refroidissement, ce n'était point pour fêter Minerve que Néron désirait Agrippine : hélas ! le fils faisait venir sa mère pour mourir!

Défiante, Agrippine quitte cependant sa villa d'Antium et arrive en litière à Bauli d'abord, puis de Bauli à Baïa. Néron vient à sa rencontre et lui fait les honneurs de son palais. Ils se mettent à table ensemble, en tête à tête, comme aux beaux jours de leurs tendresses mutuelles. Pendant le repas, les caresses du fils dissipent les terreurs de la mère, qui occupe la place de choix et que Néron entretient avec abandon.

Le souper mis à fin, Agrippine veut retourner à Antium, mais Néron s'y oppose. Agrippine n'a-t-elle pas une villa à Bauli, à deux milles de là, sur le rivage de la haute mer ? C'est bien le moins qu'elle aille y passer une nuit! D'ailleurs, elle ne s'y rendra point par terre, Néron ne le permet pas. Une galère, décorée tout exprès, attend la mère du prince, qui veut lui épargner la fatigue. Néron conduit donc sa mère du palais au rivage, en descendant avec elle les escaliers du palais, au milieu de nombreux esclaves munis de torches ardentes.

Voici ces mêmes escaliers, remarquez-les bien, cher lecteur.

Là, le fils embrasse tendrement la mère; il la baise sur le cou et les yeux, l'Histoire signale cette circonstance, puis il demeure les pieds sous la lame, attendant qu'on lève l'ancre. Agrippine s'installe dans la cabine. Crépéréius, son esclave favori, se tient

debout près d'elle; Auronie, sa suivante, se couche à ses pieds. La galère se met en mouvement; elle s'éloigne.

Le ciel est bleu, les étoiles flamboient, la mer est calme.

On voit à distance Néron sur le rivage, parmi le reflet rouge des torches, debout comme le sceptre de la haine... Il attend!...

Tout-à-coup, un craquement se fait entendre sur la galère... Elle semble devoir s'ouvrir... En effet, une poutre dorée se détache du plafond de la cabine; elle écrase Crépéréius... A son tour, le parquet du pont s'effondre au-dessus de la tête des deux femmes; mais les rebords du lit, sur lequel repose Agrippine, le soutiennent et empêchent qu'Agrippine et Auronie ne soient écrasées comme Crépéréius. La maîtresse et l'affranchie se glissent avec effort, en rampant, jusqu'au bordage du navire, d'où elles se jettent dans les flots...

— Sauvez, sauvez la mère de l'empereur!... s'écrie Auronie.

Mais les matelots ont reçu des ordres de Néron... Des coups d'aviron, des épieux ferrés, immolent l'imprudente jeune fille, dont le cadavre est soudain englouti.

Agrippine elle-même est blessée à la tête...

Néanmoins, elle garde le silence, et nage avec adresse aussi loin de la galère qu'elle le peut. Par fortune, elle rencontre alors des barques de pêcheurs. On la sauve. Elle est transportée jusqu'au lac Lucrin, d'où on la conduit à sa villa de Bauli.

Là, elle se fait reconnaître de ses esclaves. Puis elle expédie son affranchi Agérinus à Baïa, vers Néron, pour lui faire part que la bonté des dieux l'a fait échapper à un grand péril...

Enfin, elle se met au lit épuisée...

Pourtant, elle commence à soupçonner qu'elle a failli périr victime de la haine de son fils.

Cependant, Néron, qui a suivi le drame du regard, autant que l'obscurité de la nuit le permet, n'est point rassuré. Il craint que la soupape disposée par ses soins dans la galère n'ait mal joué et que le golfe n'ait pas englouti sa proie.

Il consulte Burrhus et Sénèque. Grand embarras de la part de ces sages ministres !

— Que celui qui a conseillé la noyade termine sa tâche !... répondent-ils.

Aussitôt Anicet, commandant de la flotte à Misène, celui même qui a fait fabriquer la galère à soupape, est appelé...

— Cours à Bauli, et tue, si elle vit !... lui dit le monstre.

Anicet, qui a conseillé au fils le meurtre de la mère à l'aide d'une ruse, s'empresse de l'exécuter par violence. Il se fait suivre d'une escorte de soldats.

Dans ce moment même, au bruit du danger qu'a couru Agrippine, les habitants de Bauli se précipitent vers le rivage de la haute mer. Ils entourent la villa : toute la côte retentit de leurs plaintes, de leurs vœux, des rumeurs confuses de cent voix qui interrogent ou qui répondent... Soudain, une troupe en armes dissipe le rassemblement, le silence remplace les cris.

C'est Anicet qui arrive. Il fait briser les portes closes; on met tous les esclaves aux fers. Puis, le commandant de la flotte se rend à l'appartement d'Agrippine.

La mère de Néron est seule dans sa chambre à coucher, avec une jeune esclave. Une faible lumière les éclaire. L'esclave se lève pour s'éloigner. Elle veut voir pourquoi le silence a remplacé le tumulte.

— Toi aussi, tu m'abandonnes ?... lui dit tristement Agrippine.

Mais une porte s'ouvre et Anicet paraît incontinent, un glaive à la main. Il est suivi d'Herculeus, un triérarque de la flotte, armé d'un bâton, et d'Oloarite, un centurion, qui tient une épée.....

Agrippine, blanche de terreur, se dresse à demi sur sa couche.

— Si mon fils vous envoie pour me visiter, annoncez-lui que je suis bien portante... dit-elle. Mais si vous venez pour me tuer, je ne puis croire que..... Néron vous ait commandé un parricide !.....

Les assassins ne répondent pas... Ils entourent le lit...

Tout d'abord le triérarque décharge un coup de bâton sur la tête d'Agrippine... Puis le centurion lève son épée...

Alors Agrippine, majestueuse et terrible, écarte les voiles qui la couvrent...

— *Feri ventrum!...* s'écrie-t-elle d'un ton presque viril.

Ce qui veut dire : Frappe le ventre qui a porté Néron!

Cinq coups d'épée percent son corps d'outre en outre, et Agrippine expire... sans pousser une plainte.....

. . . . . .

Agérinus, cet affranchi envoyé par Agrippine à Néron, arrivait en cet instant même, au palais de Baïa, en présence duquel je vous ai placé, ami lecteur. Mais alors qu'il rend compte de sa mission au prince, attendant des nouvelles dans les ténèbres de la nuit, Néron jette un poignard dans les jambes de l'envoyé de sa mère, et pousse des hurlements qui font aussitôt venir les gardes. Alors Néron accuse effrontément Agérinus d'avoir voulu l'assassiner...

L'exécrable parricide joignait ainsi la comédie au drame : il prétendait, par ce moyen, se préparer une justification habile. Mais personne ne devait y croire!

Cependant la nuit n'était pas encore arrivée à sa fin, et le cadavre d'Agrippine était chaud encore, lorsqu'il fut brûlé sur un lit de triclinium, sans la moindre pompe. Puis on enterra ses cendres sur le chemin de Bauli à Misène, — chemin que nous allons suivre tout-à-l'heure, — non loin du palais de Baïa, sous un bouquet d'arbres, où une fosse fut creusée en hâte...

Mnester, un autre affranchi d'Agrippine, soit par amour pour sa maîtresse, soit par crainte des bourreaux, se perça de son poignard sur la dépouille de cette misérable femme. Ce sépulcre resta longtemps sans honneurs; mais, à la mort de Néron, des serviteurs fidèles élevèrent en cet endroit un petit tombeau *leveni tumulum*, dit Tacite, l'auteur latin qui vient de me servir de guide dans cette exploration funèbre.

Maintenant, croyez-vous qu'on puisse ne pas être ému, lecteur, quand on se trouve aux prises avec de tels drames et les

fantômes des acteurs de ces mêmes drames, sur le théâtre même où ils se sont accomplis?

Aussi, une sombre mélancolie s'empare de moi, lorsque, à l'aide de torches, je parcours les grandes salles sombres et solitaires de ce vaste palais, les *centum camerelle*, le *labyrinthe*, c'est le nom que leur donne le guide que j'ai dû prendre pour m'en montrer tous les secrets. Elles sont taillées dans le tuf d'une façon qui rappelle, en effet, les couloirs nombreux et inextricables d'un dédale, véritables prisons, celliers peut-être, mais aussi appartements foulés par les pieds d'Auguste, d'Octavie, de Virgile, d'Agrippine, de Néron, dont, à chaque instant, au moindre craquement répété par l'écho funéraire, je crois entrevoir les grandes ombres ou les spectres terribles se dresser devant moi...

Une heure après, plein d'émotions vibrantes, je suivais tout pensif le chemin de Misène, et je m'arrêtais sur le point le plus élevé de la langue de terre qui sépare le golfe de la haute mer. D'après Tacite, c'est là que doit être le véritable *tombeau d'Agrippine*.

Mais c'est bien inutilement que j'ai cherché la moindre pierre tumulaire... Il ne reste rien de ce qui fut à la mère de Néron...

Demeure seul son exécrable souvenir!

Sur la voie qui conduit du palais de Néron à Misène, parmi l'inextricable tohu-bohu des décombres qui couvrent la plage, j'ai retrouvé bientôt les ruines plus apparentes de la *villa de Pison*, issu de Calpurnius, et ses viviers, le tout parfaitement visible encore, quoique certaines dépendances aient été entraînées par les eaux.

Tacite nous raconte, à l'occasion de ce Pison et de cette villa, que Néron, son voisin de campagne, — quel mauvais voisin! — charmé des agréments de la résidence de Pison, aimait à s'y rendre fréquemment, et s'y livrait alors aux plaisirs de la table, du bain, des jeux, sans gardes, et débarrassé de l'attirail de la puissance. Aussi, vers l'an 58, lors d'une conspiration qui comptait

des sénateurs, des chevaliers, des soldats, et jusqu'à des femmes, entre autres la courtisane Epicharis, il avait été question d'égorger le parricide empereur dans cette villa. Mais Pison s'y refusa, trouvant qu'il était odieux d'ensanglanter les autels des dieux hospitaliers. Pison, une fois la conspiration découverte, n'en fut pas moins contraint à s'ouvrir les veines, et à mourir presque lâchement, comme ses complices.

J'ai reconnu ensuite les beaux restes du *palais et des piscines d'Hortensius*, dont les vagues ne cachent qu'à demi les énormes substructions.

Hortensius, illustre orateur de Rome, était le rival de Cicéron, et, chose bien rare alors, son ami. Comme tous les Romains de cette malheureuse époque, Hortensius fut dominé par une passion, mais cette passion était des plus innocentes : il aimait les poissons et l'éducation de l'habitant des eaux. Suivi de ses familiers, et accompagné du chef des *piscinaires* de son domaine, et des *nomenclateurs* des poissons de ses viviers, il se rendait chaque jour à ses piscines, — ces mêmes piscines que voici, — où se trouvaient les poissons apprivoisés pour son plaisir. Le nomenclateur les appelait par le nom qui leur avait été choisi, ainsi qu'un laquais annonce des visiteurs, et Hortensius présentait alors à ses amis et ses murènes, et ses dorades, etc. Il aimait surtout à faire manger dans sa main une énorme murène dont les ouïes étaient ornées de grands anneaux d'or.

Il tenait ce favori de Tibère, qui l'avait acheté au prix de 60,000 sesterces, quelque chose comme 12,000 francs, et l'avait soigné pendant une maladie avec la plus tendre sollicitude.

Par compensation, ce gredin tuait les hommes comme des mouches, sans le plus léger scrupule.

Ce fut ici, en face de ces piscines, que Hortensius, un jour, pleura une de ses dorades, comme il eût pleuré une épouse ou une fille.

Cette étrange passion des Romains pour le *peuple muet des eaux* était née de la mode et devenue une monomanie monstrueuse, signe ordinaire des sociétés à leur déclin. On vit alors

de nobles familles, les Licinius et les Sergius, substituer à leurs noms illustres ce que nous appelons, nous, des sobriquets, à savoir *Muréna, Dorata,* empruntés à l'espèce de poissons qui peuplaient leurs viviers. Il y eut un citoyen, renommé pour sa science et honoré de la censure, Caton, le grave Caton, qui prit le deuil en apprenant la mort de l'une de ses murènes ; Cicéron se plaignit du soin que les grands donnaient à leurs piscines, au détriment des affaires de l'Etat. « Les insensés s'imaginent, écrivait-il à P. Atticus, qu'ils conserveront leurs viviers, alors qu'ils auront laissé perdre la République... » Depuis les empereurs, la folie générale n'avait fait que s'étendre, et presque tous les patriciens auraient mérité le titre de *Tritons de piscines,* dont quelques-uns avaient été stygmatisés par l'illustre orateur.

Succèdent les ruines de la *villa de Pompée,* dont les décombres couvrent au moins un arpent du sol qui fait face au rivage. Mais rien à signaler dans cet amoncellement de débris, si ce n'est le souvenir de personnages qui, passablement orgueilleux, n'avaient pas honte de signer : *Pompeïus magnus...*

On atteint alors un vaste édifice qui a nom *Piscina mirabilis,* piscine merveilleuse. Pourquoi merveilleuse? Le voici : on descend une rampe assez rapide et l'on se trouve alors dans une immense enceinte souterraine, vaste comme une église, et, comme une église, comptant 43 pilastres gigantesques, que couvre une voûte majestueuse, qui, au-dehors, est de plain-pied avec le terrain. Ce réservoir antique, dont on ignore l'origine, était destiné à recevoir les eaux que lui amenait un aqueduc, dont j'avais remarqué le passage, rompu par les Barbares, à l'entrée de la grotte de Pausilippe. Cette eau appartenait à la flotte de Misène, et on en octroyait aussi l'usage aux nombreuses villas des environs.

La flotte de Misène stationnait en effet tout près de là, et je n'ai pas fait cent pas, en sortant de la piscine, que je me vois en face du fameux *port Jules,* nom qui lui fut donné en l'honneur de Jules César.

Ce port est composé de trois bassins qui se tiennent comme trois

grains de chapelet. L'entrée de chacun de ces bassins était et est encore défendue par des piliers montrant leurs têtes au-dessus des eaux comme de vénérables tritons. Creusé et revêtu de quais en larges pierres, par Agrippa, gendre d'Auguste, le port Jules était destiné à remplacer le lac Lucrin, que la vase avait rendu inutile et que le phénomène du Monte-Nuovo combla en grande partie. C'était dans ce vaste port que la flotte romaine se tenait aux ordres d'un préfet, toujours prête à voler où l'envoyait la volonté du maître de Rome. Elle opérait sur la Méditerranée, comme la seconde flotte de l'empire, stationnant à Ancône, était en mesure d'opérer sur l'Adriatique.

Ce fut du port Jules que venait la galère qui porta Pline-l'Ancien, commandant alors la flotte de Misène, lorsqu'il voulut s'approcher du Vésuve pour en étudier la terrible éruption de 79, et qu'il mourut victime de sa docte curiosité, sur le rivage de Stabies.

L'abandon et la solitude entourent le port Jules. Rien de mélancolique comme ces trois immenses bassins qui miroitent au soleil, sur la presqu'île de Misène. La *mal'aria* plane sur les eaux endormies, et comme j'ai la fantaisie de me promener en barque sur la surface du port, il me semble errer comme les ombres de l'ancien monde, conduites par Mercure, sur la nacelle de Caron, au travers des eaux stagnantes du Tartare.

Le troisième bassin du port Jules, ayant été séparé des deux autres par une chaussée pour la commodité de la circulation, est devenu une sorte de marais auquel les gens du pays ont donné le nom de mer Morte, *mare Morto*...

Voici venir les Champs-Elysées de Virgile, le poète des poètes.

Ces *Campi-Elysæi* occupent la plaine verdoyante et accidentée qui s'étend du port Jules à Bauli, village antique, déjà signalé par le meurtre d'Agrippine, et qui fait face à la Méditerranée.

A l'approche de ces champs de repos destinés aux âmes des philosophes, des sages de l'antiquité, des âmes pures des jeunes filles chastes, des âmes valeureuses des grands capitaines, des soldats héroïques, de tous ceux qui ont fait le bien en passant sur la terre, et que les poètes, Virgile le premier, nous représen-

tent comme des lieux fortunés, entourés de splendides paysages, arrosés par de charmants ruisseaux, capitonnés de bosquets toujours verts, d'arbres constamment en fleurs, entrecoupés de vallons ombreux, offrant ici et là de délicieuses prairies, je me sens saisi d'un recueillement pieux, et je m'approche à pas lents, livré aux émotions religieuses que peut inspirer la croyance d'un grand peuple.

L'*Enéide* à la main, je lis avec enthousiasme les plus beaux passages du divin auteur, afin de me préparer à la contemplation de cette magnifique mise en scène du séjour des élus, au temps des Romains.

« Bientôt, dit-il au livre VI, Enée et son guide arrivèrent dans des lieux charmants. C'étaient de frais bocages, des bois délicieux, de fortunées demeures. Là, un air plus pur est répandu sur les campagnes et les revêt d'une lumière de pourpre : ces beaux lieux ont aussi leur soleil et leurs astres. »

« Parmi les ombres bienheureuses, les unes sur le vert gazon s'exercent en se jouant à des luttes innocentes et combattent sur la molle arène; les autres, formant des chœurs, frappent la terre en cadence et chantent des vers... »

« Enée, portant ses regards à droite et à gauche, vit d'autres ombres qui goûtaient sur l'herbe la douceur des festins... Elles étaient couchées au milieu d'un bois odoriférant de lauriers, où vient tomber, en roulant ses eaux abondantes, un divin Eridan. Là se trouvent ceux qui ont reçu des blessures en combattant pour leur patrie; les prêtres qui furent chastes tant qu'ils vécurent; les poètes pieux; ceux qui par leurs bienfaits ont mérité de vivre dans la mémoire des hommes. Tous ont les tempes ceintes d'une bandelette blanche comme la neige... »

« Cependant Enée voit dans une vallée profonde un bocage solitaire, plein d'arbrisseaux murmurants, et le Léthé qui coule près de ces demeures tranquilles. » — N'oubliez pas que le Léthé n'est autre que le lac Fusaro. — « Sur les bords du fleuve voltigent des nations et des peuples sans nombre. Ainsi, par un jour serein d'été, les abeilles dans les prairies se posent sur mille

et mille fleurs, et se répandent autour des lis blancs : toute la plaine résonne de leur murmure... »

Je n'étends pas davantage ma citation : elle suffit pour ouvrir à l'imagination les plus merveilleux horizons et faire que le visiteur s'attend à trouver les plus splendides perspectives en des lieux destinés par les immortels à récompenser les vertus des hommes.

En effet, les *Champs-Elysées*, à la porte desquels je me présente, ont pour encadrement la mer bleue, les îles qui nagent à sa surface comme des mouettes légères, les deux golfes de Baïa et de Sorrente, le Crater tout entier avec le Pausilippe et les collines embaumées de Castellamare pour bordures, l'amphithéâtre de Pouzzoles, et celui de Naples, avec le Vésuve debout et flamboyant comme un phare, pour toile de fond, et certes, il est impossible de rêver rien de plus admirable.

Mais quelle déception à l'endroit des Champs-Elysées proprement dits, c'est-à-dire la longue presqu'île, la bande de terre qui s'étend des dernières ruines de Baïa à la ville et au cap de Misène, entre la Méditerranée d'un côté et le golfe de Naples de l'autre!

L'âme poétique de Virgile les revêt des plus charmantes décorations de nature, et peut-être, à l'époque où il les peignait, était-il dans le vrai. Mais moi, dont l'imagination est plus froide et moins poétique sans doute, je m'avance indécis, craignant de me tromper, mais trop bien renseigné sur le site pour qu'il y ait erreur, et ma désillusion est à son comble.

Voici la vérité sans fard : Je foule aux pieds le sol d'un immense cimetière, peut-être aussi somptueux au point de vue de l'art et des décorations funèbres, au temps de Virgile, que, de nos jours, nous apparaît notre cimetière du Père-Lachaise. Mais, à notre époque, de ce champ de repos romain émergent ici et là, partout, de misérables décombres de pierres sépulcrales. Ce sont tout simplement les tombeaux des soldats qui mouraient sur les galères de la flotte de Misène. En effet, je déchiffre sur les frontons de quelques édicules et le marbre de certains réduits funé-

raires les noms des navires sur lesquels servaient les soldats de Rome et des empereurs. Ainsi voilà des dénominations de trirèmes, *la Vesta*, *le Neptune*, *la Concorde*, *la Fortune*, *le Rhin*, *le Danube*, et *tutti quanti*.

Depuis longtemps déjà nombre de ces tombeaux ont été violés, profanés, éventrés. On en a retiré et les cadavres, et les armes, et les objets précieux qui se trouvaient accompagner les cendres de certains chefs. Souvent je me heurte à des fissures du sol, et, par ces ouvertures, je trouve des squelettes couchés dans leurs cercueils de pierre ou de marbre. Des têtes roulent sous mes pieds; des bras, des humérus, des tibias jonchent le terrain noir d'engrais humain. D'autres sépultures sont encore évidemment intactes. Aussi, dans un massif de verdure, je surprends un Anglais qui, sans vergogne, se livre à la piraterie sur ces sombres rivages. Armé d'une pioche, il a éventré quelques sépulcres, et il en exhume des urnes, des amphores, des fioles lacrymatoires. Je rencontre même certaines femmes qui spéculent sur la naïve crédulité des amateurs, car elles me font l'offre d'objets d'art, assurément modernes, mais très habilement copiés sur l'antique, et revêtus de cette patine naturelle que donne un long séjour au sein de la terre, par le talent dont certains trafiquants savent les couvrir : ce sont des statuettes, des lampes sépulcrales, des *ex-voto* funéraires, des anneaux, des poignards, etc.

A part la déception dont mon poète favori serait la première victime s'il revoyait les Champs-Elysées qu'il a célébrés, alors qu'ils étaient sans doute dans toute leur gloire, vous comprendrez facilement que de tristes et amères pensées m'occupent en présence de ces profanations d'un lieu de repos transformé en un marché où les vivants battent monnaie au détriment du respect dû aux morts. Aussi, après deux heures passées dans cette enceinte funèbre, où j'évoque en vain les âmes des héros, des vierges et des sages, je me retire l'âme oppressée et le cœur mal[illegible].

Heureusement l'aspect d'autres sites change bien vite mes

dispositions maussades, et me rend à la contemplation de nouvelles curiosités.

Entre la Méditerranée, dont j'entends au loin le ressac, et la mer Morte, s'étend une plaine qui remonte jusqu'à la pointe du cap Misène. *Miliscola*, mot corrompu et abréviation de *Militis schola*, est donné à cette terre placée entre deux eaux.

C'est là que s'exerçaient à leurs manœuvres les soldats de la flotte romaine, d'où lui est venu ce nom de *Militis schola, Ecole du soldat*, ou champ de manœuvres.

L'histoire nous apprend que ce fut sur cette langue de terre qu'eut lieu la conférence de Sextus Pompée avec les triumvirs. Elle raconte, en outre, qu'Auguste, Antoine et Lépide, étant sur le point de signer le traité de paix avec ce vaillant capitaine, et les triumvirs étant réunis sur son navire, Ménas, affranchi et amiral de Sextus, se penchant à son oreille, lui dit :

— Veux-tu que je coupe le câble qui retient ta galère au rivage, et que je te fasse le souverain du monde?...

Sur quoi Sextus Pompée, après réflexion, lui répondit bien bas :

— Il fallait le faire sans me consulter... Maintenant, il est trop tard!...

Et, se retournant vers les triumvirs, le visage souriant, Sextus continua à discuter le traité qui accordait la terre à Octave, à Antoine et à Lépide; et, à lui, fils de l'Océan, la mer et ses îles...

Au-delà du port Jules, mes pas errants me portent au milieu de nouvelles ruines. C'est toute une cité tombée, évanouie, morte, dont les débris dépouillés et blanchis sur le sol, attestent encore la magnificence.

Cette ville est *Misène*, jadis composée de somptueux palais et de riches maisons de plaisance, comme Baïa sa très proche voisine. Mais, plus encore qu'à Baïa, je me trouve en face de monceaux de ruines informes et sans nom. J'ai là sous les yeux le tableau le plus vrai de l'abomination de la désolation. Nonobstant le ciel azuré, nonobstant les rayons d'or du soleil, les bos-

quets du promontoire et les îles qui verdoient à l'entour de moi, je me sens contristé, et volontiers, ainsi que Jérémie, je laisserais tomber les larmes de mes lamentations sur ces masses de décombres qui prouvent une fois de plus l'inanité des grandeurs de la terre.

C'est de cette ville de Misène que s'enfuit, avec sa mère, Pline-le-Jeune, le lendemain de l'éruption du Vésuve de 79, qui, la veille, avait fait mourir, suffoqué, Pline-l'Ancien, ou le naturaliste. Cherchez donc aujourd'hui la demeure de ces deux hommes illustres!

Toutefois, j'avise un *théâtre antique*, dont la forme encore facile à deviner et les gradins, assez bien conservés, font un constraste frappant avec l'immensité des ruines couchées qui l'entourent.

Bientôt je gravis le *cap Misène*, qui s'élève au-dessus de la mer comme une coupole gigantesque.

C'est le point terminal de la presqu'île de Baïa, dont j'achève de parcourir la plage orientale.

Du sommet de ce promontoire, je vois en face le magnifique amphithéâtre des maisons et des palais de Naples qui étincellent des plus vives couleurs; le Vésuve se cachant à l'ombre de son immense parasol de fumée, et les courbes charmantes du charmant Pausilippe. Sur ma droite, je salue les ruines d'Herculanum et de Pompéï, Castellamare et la gracieuse Sorrente, le cap Minerve ou Campanella, et l'île de Capri, aux terribles souvenirs semés partout et dûs à l'infâme Tibère. N'était le bruit des vagues qui déferlent avec rage au pied de mon observatoire, je pourrais entendre les frais sourires des femmes de Procida, que je vois s'embarquer, sur le rivage de leur île, dans une barque de pêche.

Mon premier plaisir est de chercher alors et de trouver les restes du *Phare* dont les Romains avaient doté le point culminant du cap Misène.

Mais je suis moins heureux pour découvrir les vestiges du *tombeau de Misène*, l'écuyer du prince troyen Hector, le compagnon

d'Enée et le trompette de sa flotte. Ce fut au pied du promontoire qu'il fut inhumé, cependant; mais, comme l'avait prédit Virgile, la lame a fait disparaître le sépulcre, et le souvenir de Misène reste seul attaché au cap auquel il a donné son nom.

A voyager ainsi, par de fraîches et délicieuses matinées, on gagne un robuste appétit. Or, comme j'ai quitté mon *albergo* de Tritoli dès l'aube, que je ne pourrai trouver de gîte que le soir, à l'heure du crépuscule, à Cumes, peut-être, et que déjà le soleil est au milieu de sa carrière, je songe à déjeuner...

— Admirer du sommet du cap Misène la mise en scène radieuse du golfe de Naples, très bien ; mais déjeuner, c'est autre chose! Y a-t-il donc là quelque hôtel, une taverne, un restaurant?... allez-vous me dire, cher lecteur.

Vous avez raison, et je vous remercie de l'intérêt que vous voulez bien porter... à mon estomac. En effet, tout à l'entour de moi, rien que des ruines et des eaux! Mais sachez bien qu'un touriste précautionneux est toujours muni d'une cantine. Eh! parbleu, ce n'est pas pour rien que je porte au dos le sac du voyageur; c'est la poche de Robert-Houdin que j'ai là, et avec quelques chemises, des mouchoirs et aussi des livres, on y trouve quelques victuailles. Permettez-moi donc de l'ouvrir devant vous, et de déposer là, sur une pierre de l'ancien phare qui me servira de table, tandis qu'une touffe d'herbe me tiendra lieu de siége, d'abord ce poulet froid, puis quelques tranches de jambon, et enfin deux cailles cuites dans leur jus. J'y joins ces belles grappes de raisin noir exquis, dont les grains sont si gros, que les Italiens les appellent *mamelles de vache*, des figues d'Ischia très renommées à cause de leur chair rose et de leur saveur délicieuse. Pour arroser le tout, voici une fiasque de vin de Caprée, et, qui plus est, un flacon de café glacé dont l'arome est sans rival. Que dites-vous de mon festin? Vous voyez que j'ai songé à tout. Ah! dam! si je ne prends soin de moi, qui s'en occupera?...

Mais, serait-ce donc à mon cap Misène que viendrait attérir l'embarcation de ces femmes de Procida que je voyais entrer en

mer tout-à-l'heure, et viendraient-elles... prendre leur part de mon déjeuner?... Accepté! Mesdames, arrivez; vous serez les bien-venues... Oui-dà, c'est tout-à-fait cela, les voici... Je ne veux pas qu'elles me prennent pour un sauvage Robinson dans son île... Prouvons-leur que le naturel du cap Misène est un homme civilisé de la plus belle espèce, et, afin de les rassurer, faisons-leur des signaux de bonne amitié...

A merveille! ces dames sont... des jeunes filles, dans leur parure de fête encore, telle que la portent les Procitanes aux grands jours de l'année : caftan de couleur vive sur une robe de nuance non moins sombre, et cheveux noirs, aux nattes épaisses, transpercées de très longues épingles d'argent aux têtes ciselées.

Allons! les voilà bien assurées que je suis un chrétien, par le baiser que ma main a confié à l'espace. Après un moment d'hésitation, elles me sourient, elles abordent, elles gravissent le cap, nous sommes en présence.

En vérité, ces Procitanes sont jolies, mais leur embarras naïf les rend plus charmantes encore. Ce sont des ouvrières polisseuses de coraux, car, à Procida, les femmes travaillent le corail sous toutes formes pour les bijoutiers de Naples, qui en font un commerce très étendu. Boules, colliers, broches, bracelets, petites mains pour amulettes, et le fameux talisman que vous savez, — cornes de toutes grandeurs! — C'est fête à Procida, et les familles ont laissé leurs enfants venir se récréer sur les pelouses du cap.

A ces oiseaux échappés de leur volière, tout joyeux de leur liberté, et bien vite rassurés par des sourires et un accueil courtois, j'offre de partager mon repas, qui semble les attendre, dressé tout exprès par une fée, la fée des eaux; seulement une chose manque, le pain, dont je n'ai qu'une médiocre provision. Mais le ciel ne fait-il pas trouver sa pâture à la moindre créature des champs? La preuve, c'est que mes jeunes filles tirent d'une corbeille en sparterie, que je n'apercevais pas, « les dons de Cérès, » comme aurait dit Virgile, et en outre de petits fromages du pays,

des oranges, des limons, et surtout du *frutti di mare*, des fruits de la mer, c'est-à-dire des coquillages, dont les Napolitains sont très friands.

En face d'un pareil menu, je vous laisse le plaisir d'imaginer quel est le tableau pittoresque dont le plateau du cap Misène devient le motif. Rien de plus délicieux. Je regrette sincèrement qu'un artiste ne se soit pas trouvé là pour esquisser la scène, et mettre en groupe ces joyeuses physionomies de jeunes filles émerveillées, leur frais sourire aux dents blanches et aux lèvres empourprées comme le corail qui passe sous leurs doigts aux jours de labeurs, leurs causeries et leurs gestes si naturels interrompus à chaque instant par mes plaisanteries et ma pantomime d'homme heureux de se trouver le héros d'un banquet en plein air aussi étrange, aussi imprévu, aussi charmant, sous le beau ciel bleu de Naples, et en face de toutes les magnificences de la terre et des eaux.

Lorsque mes jeunes Procitanes apprirent que j'étais de Paris, leurs visages se prirent à rêver, comme en face d'une pensée longtemps caressée.

— *Pariji! Pariji!* répétaient-elles à l'envi.

Et alors je cessai d'être le Robinson de l'île, pour devenir l'être par excellence, un phénomène vivant, le *signore di Pariji!* un monsieur de Paris!

Toute chose a une fin. Mes compagnes d'une heure n'avaient que quelques kilomètres de navigation pour retourner à leur nid placé sous les pampres verts de la plage de Procida : moi, j'allais à Cumes, par le long versant occidental de la péninsule. La raison dut me faire mettre une limite à mon plaisir. Je dis donc adieu à mon aimable société, qui resta debout sur la sommité du cap, alors que je descendais sur le rivage de la haute mer. Quand je fus à distance, je vis mes Procitanes me regardant encore de loin et m'envoyant du bout de leurs doigts les mêmes signaux d'amitié que je leur avais adressés à l'arrivée. Puis, une dernière fois, à l'instant où j'allais disparaître derrière un bouquet d'yeuses, en me retournant, je pus être certain qu'elles

ne pensaient déjà plus à moi, car les folâtres exécutaient une tarentelle échevelée du plus charmant effet, vue s'estompant sur les rayons d'or du soleil qui ruisselaient sur l'arête vive du promontoire.

— *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!* m'écriai-je.

Et, après avoir franchi de nouveau la langue de terre qui a nom Miliscola, me voici, parmi les ronces et les broussailles remplaçant à cette heure les jardins plantureux qui l'entouraient, en présence des belles ruines de la *villa de Cornélie,* l'illustre mère des Gracques, cette femme énergique, digne des premiers temps de la République de Rome. Ce fut là que cette matrone célèbre pleura longtemps le fatal trépas de ses fils, non moins fameux qu'elle-même.

Marius, le farouche Marius devint ensuite l'acquéreur de ce domaine. Mais il en changea considérablement les dispositions, car le vieux soldat prit plaisir à y développer toute son expérience dans l'art des campements. Il fit de sa villa une véritable forteresse.

Enfin Lucullus remplaça Marius, et cette fois le *castellum* se transforma de nouveau en une splendide résidence, où bien souvent le noble patricien vint se reposer du luxe de la vie si agitée de Rome.

Sur une ruine que j'avise, imposante, grandiose, couronnant les hauteurs du versant, plane un déplorable souvenir.

Le vieil empereur de Rome, Tibère, était sorti de son île de Caprée, pour s'avancer par la voie Appienne jusqu'à sept milles de Rome, sa capitale. Mais, à peine en face de cette ville, je ne sais quelle hésitation s'empara de lui. Il se contenta d'en regarder de loin les murs de l'enceinte, puis il revint sur ses pas. Un prodige l'avait effrayé, paraît-il. Un serpent, de l'espèce des dragons, qu'il élevait pour son plaisir, et qu'il nourrissait de sa main, se trouva mangé par des fourmis. Alors un augure avertit Tibère de *redouter les forces de la multitude.* En conséquence l'empereur fataliste revint sur ses pas; mais voilà que, rentré à Asture, aujourd'hui Terracine, il tombe malade.

Toutefois il continue sa marche, parvient à Circé, et enfin, se faisant porter en litière jusqu'à Misène, en face de son île chérie, il s'arrête dans cette maison de campagne de Lucullus, ne retranchant rien de ses débauches. Il espérait que la vue de cette belle Caprée, sa fidèle retraite, son inexpugnable forteresse, lui rendrait l'énergie d'arriver le lendemain dans son palais de l'île.

Mais une fois couché dans la villa de Lucullus, les forces lui firent complètement défaut et il ne put se relever. La maladie empira même au point que bientôt l'agonie commença. Elle fut longue et terrible. Le moribond se cramponnait à la vie, qu'il ne voulait pas quitter, même pour devenir dieu, car vous n'oubliez pas que, après leur mort, on déifiait les empereurs.

Caligula, son élève, son futur successeur, un instant le crut sans vie, et déjà lui enlevait son anneau, symbole de la puissance, lorsque Tibère, faisant craquer ses os, se dressa comme un fantôme. Je vous laisse à penser qui trembla de terreur... Furieux, Tibère veut poursuivre Caligula ; celui-ci détale, mais il tombe sur le marbre de la pièce. Alors Macron, le préfet des prétoriens, se présente...

— Donnez-moi l'anneau de l'empereur, lui dit Caligula, Tibère n'en a plus besoin... Avec un matelas, on fait et on défait celui qui a le pouvoir souverain...

A ces mots, Macron obéit. Il jette un matelas sur Tibère, le presse sous une longue et cruelle étreinte, et enfin, après une série de convulsions plusieurs fois répétées, Tibère ne bouge plus, il est étouffé !...

Tel est le souvenir que me rappelle cette villa de Lucullus. En voici un second, qui fait suite au premier :

A quelque temps de là, Caligula, proclamé empereur dans cette villa même, y donnait audience à Hérode et à la fameuse Hérodiade, venus tout exprès de Jérusalem à Misène, pour demander au nouveau souverain du monde la couronne royale de Judée.

Je ne vous parlerai pas des ruines de vingt autres demeures

historiques qui bordent le rivage : *villas et viviers de L. Crassus*, d'Irrius, de Caton d'Utique, de l'empereur Domitien et d'Alexandre Sévère, qui construisit sur ce versant de la presqu'île des palais admirables, et creusa des lacs dans leurs jardins, afin d'y laisser reposer et fortifier la santé de sa mère, l'impératrice Mammée.

Ces lieux de délices occupaient la partie méridionale du village de Bauli, le long de la Méditerranée, et à peu de distance de l'emplacement de la *villa d'Agrippine*.

C'est en vain que je me mets en quête des vestiges de cette résidence de la mère de Néron. Baignée par la mer qui en rongeait la falaise, elle fut engloutie par les vagues, lors du tremblement de terre occasionné par le soulèvement du Monte-Nuovo, dont je me rapproche. Il semble que le ciel n'ait pas voulu que ce théâtre d'un crime sans nom blessât davantage les regards de l'homme! Or, comme la mer est fort agitée sur cette côte, la moindre pierre a disparu. Cependant je reconnais parfaitement l'anse creusée sur le rivage par la chute de cette sinistre demeure, et des traces des jardins qui l'entouraient, dont Agrippine aimait à cultiver les fleurs de ses propres mains.

XIV

Chants et danses, le soir, dans les ruines. — La vieillesse et la mort. — Méditations d'un touriste philosophe. — Amphithéâtre minuscule. — Repas dans une chaumière. — Une dernière incarnation de Sibylles. — Couchée sur le foin d'une étable. — Nuit fantasmatique. — Vision du plus terrible des drames. — Pétrone et Néron. — Le trépas d'un homme de cœur. — Les vases murrhins. — La vengeance d'un homme de lettres. — Un horrible cauchemar. — Cumes, Kumê, *flot.* — Acropole de Cumes, la plus ancienne ville de l'Italie. — Paysages au lever du soleil. — Voie des Géants. — Temple d'Apollon. — Sanctuaire des Géants. — Ce qu'on y trouva jadis. — L'antre de la Sibylle. — Ses souvenirs. — Temple de Diane. — Arco Felice. — Tombeau de Tarquin-le-Superbe. — Aspect général de Cumes. — Le clair de lune sur ses ruines étranges. — Enée consultant la Sibylle. — Où l'on va suivre les pérégrinations du fils d'Anchise. — Les livres sibyllins. — Tunnel majestueux. — La sirène Parthénope. — Néapolis. — Fouilles de Cumes. — Découvertes. — Les Enfers des Anciens. — Descente dans le Tartare. — Le lac Averne. — Temple de Pluton. — Vestibule des Enfers. — Les représentants de Minos, Eaque et Rhadamante. — Où se montrent six Erynnies. — Le noir Erèbe. — Les ombres du Ténare. — Les Furies vengeresses. — Ce qui leur tient lieu de serpents. — Où et comment le curieux touriste traverse le Styx. — Un plongeon dans le Phlégéton. — Palais de Proserpine. — Rencontre dans les Enfers. — Difficulté de se reconnaître. — L'Achéron. — Le Cocyte. — Le nocher Charon. — Où le voyage coûte plus d'une obole. — L'antre de Cerbère. — Retour à la lumière. — Bonheur de respirer l'air pur. — Villa Cumana de Cicéron. — Canal de Néron. — Projets, etc.

La nuit tombe déjà lorsque je suis errant encore sur le triste domaine de l'élève de Locuste, la célèbre empoisonneuse.

Mais comme la lune se lève bientôt derrière Sorrente, je m'engage sur une antique voie romaine, aux pierres polygonales, qui conduit certainement à Cumes, le long de la Méditerranée.

J'ai déjà dit que c'est fête dans le voisinage, ce jour-là; je retrouve les explosions de cette fête dans les chaumières éparses que je rencontre sur mon chemin. On chante, on danse au milieu des ruines, parmi les tombeaux, sur cette même langue de terre et parmi ces mêmes bouquets de bois qui ont vu Tibère, Caligula, Néron, Agrippine et bien d'autres terribles personnages.

Combien sont étranges les pensées que je porte dans ma poitrine, en marchant ainsi, seul, à cette heure de nuit, dans le crépuscule, en regard de paysages rendus fameux depuis si longtemps par tant de lamentables tragédies. Combien de souvenirs! Pas une pierre, pas un pli de terrain, pas un site, qui ne soit marqué d'un fait enregistré par les annales de l'Histoire!

Je passe bientôt auprès d'un *amphithéâtre* antique, de peu d'étendue, celui de Cumes assurément. Il est tout en ruines. Je pressens que j'approche de cette vénérable cité grecque. Déjà la plage ne s'élève plus au-dessus de la mer; on voit que les eaux du littoral n'y trouvent pas d'écoulement, et je m'explique que la *mal'aria* règne dans ces parages, pendant l'été. Mais je brave le danger : une nuit passée dans une chaumière et un jour consacré à l'étude des ruines, qu'est-ce que cela? je trouve même une ravissante poésie à côtoyer de la sorte le rivage; le remous des vagues m'accompagne de son murmure monotone, et je me dis :

— Combien d'illustres citoyens, combien de redoutables personnages ont foulé ce même sol, avant moi!

Du reste, le trajet n'est pas long. L'acropole de Cumes, blanche d'ordinaire, mais rendue plus blanche encore par les rayons de la lune, m'apparaît bientôt, située sur un rocher trachytique isolé, qui domine la plaine à droite, et, à gauche, la mer, dont la vague déferle à sa base.

Il est l'heure de me choisir un gîte, à moins de coucher parmi les décombres. J'avise enfin une misérable hutte, et je frappe à la porte. On ouvre après un long temps et des pourparlers qui n'en finissent pas, et je me trouve alors en présence d'une femme

dont une misérable lampe éclaire en plein la physionomie. Je recule de quelques pas, je l'avoue. Cette femme, inimaginable spécimen de la belle moitié du genre humain, est si vieille, si ridée, si décrépite, si étrangement échevelée, agencée dans des lambeaux de vêtements si sordides, que je la soupçonne immédiatement d'être la Sybille qu'Enée consulta jadis, alors qu'elle comptait déja 700 ans, d'après Héraclite, ce qui lui donnerait pour le quart d'heure, en additionnant bien, quelque chose comme 3759 ans!...

Je pénètre cependant dans son taudis, d'où s'échappe une âcre odeur indéfinissable, tellement nauséabonde que mon cœur se révolte. Il y a des émanations de fièvre sous ce toit; je suis en pleine *mal'aria*. Mais que faire? Déjà la vieille a mis un pain noir et une eau saumâtre passablement suspecte sur sa table, boîteuse comme elle-même. Heureusement quelques reliefs de provisions me restent dans ma cantine, et je puis même en faire largesse à ma... compagne.

Je m'informe ensuite de la couche que je puis trouver en une telle tanière, et j'apprends, non sans satisfaction, qu'il m'est loisible de partager avec un berger le foin d'une étable voisine. J'eusse préféré me promener à travers les ruines et sur le sable de la plage; mais certains hurlements de bêtes fauves échappées du fond des cavernes voisines, ou des décombres des tombeaux, me forcent à me trouver bien sur la couche rustique de l'inconnu, dont j'entends, non loi de moi, les ronflements sonores. En voilà un dont le sommeil formidable n'est pas interrompu par des rêveries rétrospectives sur les événements qui ont illustré la contrée qu'il habite!...

Je m'endors cependant, moi aussi; mais alors je suis la victime d'un affreux cauchemar. Un des drames dont Cumes fut le théâtre, jadis, se reproduit dans mon hallucination, avec les moindres détails consignés par l'Histoire. Il s'agit de la mort de Pétrone, poète élégant et spirituel, épicurien par excellence, l'un des amis de Néron... Ami de Néron!... aussi paya-t-il cher ce titre!

Un jour, Pétrone, qui avait à Cumes une villa charmante,

reçoit, dans sa résidence même, l'ordre de..... mourir!... Néron le veut ainsi. Seulement, en qualité d'ami du prince, on lui accorde la faveur de choisir le genre de... mort... qui lui plaira.....

Pétrone est accusé, peut-être même est-il coupable, d'avoir trempé dans la conspiration de Pison, dont je vous ai déjà parlé.

A la lecture de cette gracieuse invitation... à la mort de la part de son ami, Pétrone se résigne...

Or, dans mon rêve, je suis près de cet infortuné Pétrone, et je le vois se plaçant dans une baignoire de marbre, y faisant verser dans l'eau chaude des parfums et des baumes, appelant ensuite ses amis à l'entour de sa baignoire, et leur disant :

— Assistez au trépas d'un homme de cœur!

Alors le poète, l'homme de cœur, saisit résolûment des ciseaux, et, sortant du bain les jambes, l'une après l'autre, il coupe les veines de ces deux membres, d'abord, puis ensuite il fait de même au bras gauche, et enfin au bras droit... Peu à peu l'eau de la baignoire devient rosée, puis rouge; et plus l'eau devenait rouge, plus le visage de la malheureuse victime devenait blanc... Il blanchissait à faire peur... Et, cependant, il causait avec ses amis, il parlait même plus qu'eux... Mais bientôt, ne me reconnaissant pas pour faire partie de sa société, et trouvant sans doute étranges mes vêtements de touriste, qui bien entendu ne ressemblent en rien à la toge romaine, il fixait sur moi ce visage blanc, d'où s'échappait un regard vitreux, atone, blafard, sinistre, qui me remplissait d'épouvante.

Heureusement la conversation des hôtes de Pétrone s'animant, le poète eut l'idée de se faire clore les veines, un moment, et alors il cessait de me regarder, pour prendre lui-même la parole. Mais l'entretien languissait à peine, que, de nouveau, les veines étaient ouvertes, et le sang s'en échappait...

Une fois, il passa la main sur son front, et je vis le sang jaillir de son bras, couler sur ses épaules, et s'épancher autour de son cou. C'était horrible! En ce moment, le moribond éleva la voix.

— Apportez-moi les vases murrhins!... fit-il d'un ton sourd.

Ces vases murrhins, d'une matière rare, d'une forme admirable, étaient enviés de tous ceux qui les connaissaient, et particulièrement de Néron. Quand ils furent à sa portée, Pétrone prit son poignard, et, de la garde de bronze, il donna un grand coup sur chacun des vases, et les brisa...

— Je ne veux pas que Néron hérite de ces trésors! fit-il.

Aussitôt il se mit debout, sortit de la baignoire, le sang coulant de ses membres, et ce fantôme blanc zébré de rouge se prit à se promener dans les thermes de la villa, en laissant derrière lui une longue traînée de sang... C'était à en frémir!

— Je suis libre!... disait-il en marchant... Il ne sera pas affirmé au tyran que je meurs par son ordre... Ma mort est absolument volontaire!...

Et, comme il chancelait déjà, Pétrone se remit dans la baignoire, fit signe à ses amis de lui apporter un rouleau de papyrus qu'il désignait du doigt, et dit encore :

— Voilà mon *Trimalcion*... Cet écrit me vengera de Néron!

Mais, aussitôt qu'il eut parlé, ses yeux se fermèrent... Pétrone fit une affreuse grimace, en me fixant une dernière fois de ses yeux glauques, et il expira...

A cette vue, je me jetai de côté et je saisis par le cou un des amis de Pétrone, qui me montrait à ses compagnons. Le Romain se débattait très fort, ce qui me réveilla... C'était une des chèvres de la vieille femme que je tenais par les cornes, et qui s'agitait sous mon étreinte...

Fort heureusement le jour commence à faire pénétrer de pâles lueurs dans l'étable. Je me lève en hâte et je sors de ma prison sans tarder. En effet, un large diadème de rayons blancs et rosés annoncent l'aube, et l'aube précède le soleil, c'est-à-dire la vie, le bonheur de voir, de chercher, de trouver, de contempler, de satisfaire la curiosité, ce qui est l'existence du touriste.

Je m'avance aussitôt vers Cumes. Quel admirable spectacle! comme il me repose agréablement du drame de la nuit! La mer et ses lames se déroule à l'infini, sous les premiers feux du so-

leil; la côte baignée par les eaux fait émerger de la plage l'éminence antique de l'acropole, mettant en saillie sur son arête aiguë, sur ses flancs, et me montrant à sa base le Temple d'Apollon, celui des Géants, la Grotte de la Sibylle, puis un incommensurable semis de ruines qui ne sont autre chose que la vénérable Cumes des temps antiques, la plus vieille cité de la péninsule italique!

Une voie grandiose, remontant aux premiers âges de l'Italie, voie qui a reçu le nom de *Voie des Géants*, se présente. Je m'empresse de la gravir, car elle me conduit à l'acropole.

Le ciel bleu, le jour naissant, la fraîcheur du matin et ses brises, la vue de la mer dans les profondeurs de l'horizon, des ruines intéressantes à demi cachées dans la verdure d'innombrables bosquets, tout est charmant, délicieux, plein de poésie; tout parle à l'imagination, tout la ravit...

Je m'avance au milieu du plus absolu silence; le ressac même du flot semble s'être amoindri, afin de ne pas troubler mon recueillement. Pas un être vivant dans tout le paysage!... Partout la mort, mais quelle mort! Celle d'une cité qui fut grande et fameuse, celle de ruines incomparables...

J'atteins l'*Acropole*, c'est-à-dire la forteresse primitive de Cumes, la citadelle imprenable que les Grecs plaçaient toujours sur les points les plus ardus, les plus escarpés. Il m'est facile de reconnaître que je ne suis plus en face de constructions latines, romaines, mais de constructions helléniques. En effet, de véritables et solides murailles pélasgiques et cyclopéennes profilent hardiment devant moi la silhouette de leurs masses colossales sur l'azur du firmament. Aucun ciment ne les relie, et comme à Argos, à Thèbes, à Tyrinthe, et dans toute la Grèce, ces murs gigantesques se composent de blocs de roches brutes, superposées, mais jointoyées par leurs aspérités mêmes dans les angles rentrants des assises qui les forment.

Le *Temple d'Apollon*, placé sur le point culminant de l'acropole, est d'ordre dorique primitif, et d'un aspect imposant. Il est l'œuvre de Dédale, l'architecte fameux qui construisit le famaux

labyrinthe de l'île de Crète. Vu de la haute mer, ce monument doit être d'une majesté sans égale.

Sur l'une des rampes de l'acropole se dresse aussi le *Temple des Géants*, faisant face à la voie antique que je vous ai signalée. On y a trouvé une statue colossale de Jupiter, maintenant aux Studi de Naples, et qui a fait donner ce nom de Géant au temple qui la renfermait.

Au pied même de l'acropole, un point noir qui se change en une excavation profonde, quand on en approche, n'est autre que la *Grotta Cumana*, séjour de la Sibylle, et sanctuaire où elle rendait ses oracles tant recherchés et si redoutés. L'entrée principale se trouve du côté de la mer. Narsès, faisant le siége de l'acropole, remplit cette caverne sombre de matières combustibles, afin de faire écrouler la montagne; mais il ne réussit pas dans ses projets.

Parmi les autres ruines de monuments qui émergent des édifices à demi tombés, capitonnant la verdure à la base de l'acropole, je dois citer le *Temple de Diane*, découvert en 1752 par le prince de Salerne, qui y rencontra une superbe statue de cette déesse et de magnifiques colonnes corinthiennes, en cipollino.

A l'entrée orientale de la ville, se voit aussi une porte antique, qui a nom l'*Arco Felice;* elle est construite en briques et percée d'une arcade.

Près de cette porte, se trouvait naguère encore le *Tombeau de Tarquin-le-Superbe*, qui, banni de Rome, vint mourir à Cumes. Pétrarque vit ce sépulcre dans son voyage à Naples. On assure qu'il a été transporté au musée de Naples; en effet, j'y ai remarqué un sarcophage que l'on désigne sous le nom de Tombeau de Tarquin.

Partout ailleurs, dans l'immense périmètre de ruines qui entourent l'acropole, parmi des décombres sans nombre confondus avec des tombeaux, des débris de maisons, sous les ronces et les broussailles de bocages abandonnés à la nature, je rencontre des celliers effondrés, des sépulcres crevassés, des puits, des puits effrayants dans l'un desquels j'ai failli m'engouffrer pour avoir regardé de trop près certaines sculptures fort belles, des

voûtes, des arcades, des pilastres, des colonnes, et mille curiosités indescriptibles. Mais rien ne peut me mettre sur la trace de la villa de Pétrone, dont ma vision nocturne a ravivé en moi un souvenir par trop tenace.

Senèque et Varon, comme Pétrone, avaient, à Cumes, des résidences princières; mais je n'en dirai rien, attendu que leurs débris sont confondus dans l'inextricable dédale des ruines.

Certes, c'est bien un vrai labyrinthe que cette ville jetée bas et dispersée sur le sol par la main du temps; mais il n'est au monde aspect plus curieux et plus romantique que le tableau qu'elle présente, vue surtout au clair de lune, comme hier soir, ou, comme ce matin, dans la pénombre du crépuscule du matin.

Cumes est la plus ancienne ville de l'Italie, et il n'est pas étonnant qu'elle ne soit plus qu'une nécropole abandonnée.

Il y a de cela 3070 ans, alors que le monde entier retentissait du bruit des combats épiques qui se livraient sous les murs de Troie, une flotte de colons grecs, venus de l'île d'Eubée et de Cumes, la ville de Cumes gloire de l'Asie-Mineure, jetait l'ancre près du rocher trachytique que voici debout encore, supportant l'acropolis, le temple d'Apollon, et recouvrant la sombre caverne, séjour de la Sibylle.

Mais les Grecs qui montaient cette flotte trouvèrent les Osques déjà en possession de la roche de trachyte qu'ils convoitaient. Aussi une guerre eut lieu. Le peuple aborigène des Osques fut expulsé par la violence, et les Grecs de l'Asie-Mineure prenant sa place, fondèrent la nouvelle ville de Cumes.

Ce nom de *Cumes* lui fut donné à cause des vagues qui se brisent avec violence au pied de l'éminence, *Kumê, flot,* et aussi en souvenir de Cumes d'Asie, la mère-patrie.

Là, au pied de cette même éminence, dans une grotte sauvage taillée dans le rocher, les nouveaux débarqués trouvèrent une femme ridée par une excessive vieillesse, les cheveux blancs en désordre, les yeux enfoncés dans leurs orbites, les dents tombées, une femme dont le grand âge pouvait se deviner, qui, exaltée par la solitude, les privations et le jeûne, et possédée

d'une sorte de frénésie, annonçait l'avenir à ceux qui se présentaient à elle. C'était sur des feuilles volantes que cette pythie traçait l'oracle qu'elle vendait. Elle rangeait en ordre ces feuilles, à l'entrée de sa caverne. Heureux celui qui s'en saisissait promptement, avant que la brise de mer les mélangeât et les fît disparaître. Bientôt Dédale, échappé du labyrinthe de Crète, ayant élevé un temple à Apollon, sur le rocher de Cumes, cette femme en devint la prêtresse. Comme on allait consulter, en Grèce, la pythie de Delphes, de toutes les contrées on accourut à Cumes consulter la *Sibylle*, et quoique cette pythie fût la dixième des dix Sibylles dont l'histoire fasse mention, la renommée la plaça au premier rang.

Dès-lors, il n'est pas étonnant que Virgile, voulant chanter l'origine de Rome, sa patrie, et la rattacher aux suites de la guerre de Troie et à la race d'Enée, ait fait aborder ce prince, son héros, à Cumes, pour y recueillir les oracles de sa pythie. Celle-ci, munie du rameau d'or exigé par ses propres révélations, conduit aussitôt le prince troyen dans les Enfers, et des Enfers aux Champs-Elysées.

Là, Anchise se présente à Enée, son fils, et lui prédit la gloire future de sa race, et l'avenir de l'Italie. Il fait même passer devant lui les ombres qui doivent animer un jour les corps de ses descendants.

C'est Silvius qu'Enée aura de Lavinie, et qui règnera dans Albe-la-Longue;

C'est Procas, c'est Numitor, puis Romulus, fils de Mars et de Rhéa-Silvia; c'est ensuite Numa, Ancus, les Tarquins, Brutus, l'inflexible Torquatus, Camille, Caton, les Gracques, les Scipions, Fabricius;

C'est enfin César-Auguste, le fils d'un dieu, Auguste qui ramènera l'âge d'or dans le Latium...

Puis, c'est une autre ombre dont Virgile chante les admirables qualités et dont il dit le fameux

Tu Marcellus eris!.....

que je vous ai signalé, en visitant le palais des Césars, à Baïa.

Cette Sybille de Cumes aurait écrit, paraît-il, les destinées futures de Rome, et livré à l'un de ses rois les pages contenant ses oracles. Confiés à la garde de quinze citoyens recommandables, et connus sous le nom de quindecemvirs, ces oracles étaient enfermés dans les sous-sols du temple de Jupiter Capitolin. On ne les consultait que dans les événements importants, et avec le plus grand appareil.

Cumes devint une importante et belle cité. Elle eut son amphithéâtre, ses théâtres, ses temples, ses thermes, ses monuments, et un très grand nombre de palais, à juger l'immensité et la splendeur de ses ruines. Des voies grandioses la rattachaient aux points principaux de son voisinage.

A Cumes, comme nous avons vu la chose pratiquée dans le Pausilippe, les premiers habitants de la contrée, soit les Osques, soit les Cuméens, pour éviter d'escalader les collines qui entouraient leur ville, percèrent ces éminences et y creusèrent des tunnels conduisant dans toutes les directions.

Cependant les fondateurs de Cumes s'aperçurent bientôt que, à quelques lieues de leur ville, se trouvait une baie profonde et riante, où une ville, à l'abri des tempêtes, quoique à la limite des flots, dominerait toute la mer de Tyrrhène et la Méditerranée. Déjà même quelques demeures s'étaient élevées autour d'un tombeau creusé sur cette plage. C'était une prétendue sirène qui, séduite par les charmes enchanteurs du golfe, était venue mourir sur les sables de ces rivages.

On le nommait le *tombeau de Parthénope.*

Autour de ce dernier séjour de la sirène Parthénope, les Cuméens s'empressèrent de venir jeter les fondements d'une ville opulente.

De leur langue grecque, cette ville reçut la dénomination de *Neapoli,* qui veut dire *nouvelle ville.*

Naples est le nom français de cette Neapoli.

Mais les Cuméens n'abandonnèrent pas pour cela leur ville de Cumes, où les retenaient leurs pénates, leurs dieux et leurs temples. Soumise dans la suite par les Campaniens, Cumes,

avec ces derniers, passa sous la domination des Romains. Plus tard, abandonnée pour Baïa, qui se faisait le rendez-vous des riches et des voluptueux de la maîtresse du monde, Cumes devint déserte.

En 1207, elle n'était plus qu'un nid de pirates ; aussi la détruisit-on de fond en comble...

J'ai passé deux jours entiers à Cumes. Le champ des ruines est fort étendu d'abord, et puis un heureux hasard me fit arriver auprès d'ouvriers qui pratiquaient des fouilles dans des tombeaux et ailleurs. L'occasion était belle, j'en profitai. Le prince de Salerne, qui dirigeait ces fouilles, deux ingénieurs et quelques artistes qui l'accompagnaient, m'accueillirent d'une façon charmante, comme touriste parisien. Ils poussèrent l'amabilité jusqu'à me faire partager avec eux les vivres dont ils étaient pourvus, ce qui me rendit grand service, ma cantine étant complètement épuisée. Je les divertis beaucoup en leur racontant mon tête à tête avec la Sibylle de Cumes...

J'assistai donc aux travaux, et je fus témoin des découvertes de squelettes, bien anciens assurément, mais aussi d'urnes en bronze, de statuettes, de vases grecs, d'armes et de différentes curiosités dont je ne puis vous faire ici ni l'énumération ni la monographie.

Le troisième jour, vers midi, ma société reprit le chemin de Naples, et je me retrouvai seul, au beau milieu des ruines. Mais, jusqu'au soir, j'avais à opérer ma *descente aux Enfers*.

Descendre dans les Enfers, ce n'est certes pas une excursion ordinaire ! Cependant je ne veux pas éveiller votre imagination plus qu'il ne convient, cher lecteur. Je tiens simplement à vous instruire, et, dès le début, pour vous enlever toute illusion, si l'illusion était possible, je vous dirai :

Ce sont les *tunnels*, excessivement anciens, dont je vous parlais tout-à-l'heure, creusés par les Osques ou les Cuméens, dans les environs de leur ville et sous les hautes collines qui l'entourent, dans le but d'éviter la fatigue de les gravir et de faciliter les communications avec le voisinage, qui donnèrent au poète

Virgilius Maro l'idée de les utiliser dans son poème de l'*Enéide*, et d'en faire l'entrée, la sortie, et les diverses stations du Tartare ou Enfer des païens.

Rien n'était plus propre à cet emploi par un homme doué d'une imagination poétique et charmante, que ces tunnels béants offrant des aspects sombres, des sinuosités mystérieuses, des angles obscurs, et ouvrant leur entrée ténébreuse non loin de l'antre de la Sibylle de Cumes, qui a réellement existé, elle, pour déboucher la plupart en face de lacs en entonnoirs étranges, comme l'Averne, ancien cratère de volcan, bordés de forêts impénétrables, dont l'approche était entravée par une formidable végétation et des lianes inextricables.

Donc, mes nouveaux amis m'avaient à peine quitté, que je m'enfonçai dans l'antre de la Sibylle, le sanctuaire où la pythie rendait ses oracles. C'est une longue caverne, passablement élevée, effrayante à voir à cause de l'obscurité dans laquelle se joue capricieusement un rayon lumineux venant du côté de la mer, car cette grotte est également ouverte sur la côte. On reconnaît sur les parois l'action de l'incendie qu'y alluma Narsès...

J'ai invoqué l'ombre de la pythie, qui n'a pas eu la politesse de me répondre, et j'ai vainement ramassé quelques feuilles sèches que lutinait le vent de mer; aucun caractère cabalistique n'y était tracé.

Alors je suis entré, près de l'Arco Felice, dans un bosquet de vignes et d'orangers. Le raisin noir y était si appétissant, et les oranges si parfaitement dorées, que, comme notre Eve, j'ai succombé à la tentation et j'ai cueilli les fruits... du prochain. Mais ce prochain se dressa subitement devant moi sous la forme d'un rustre armé d'un gourdin... respectable.

J'imaginai fort à propos que c'était peut-être le nouveau Caron des Enfers, le nocher moderne qui en fait parcourir les détours, et, une pièce blanche à la main, je m'avançai résolûment vers lui. Séduit à cette vue, mon homme me sourit de la façon la plus attrayante et me dit :

— *Manggiare quanto volete.....*

Mais ma dignité eût été offensée de me rendre à son invitation. Je lui répondis que de même qu'Enée n'avait pu pénétrer dans les Enfers sans avoir cueilli le rameau d'or, à défaut de celui-ci je m'étais emparé d'une branche d'oranger. Puis j'ajoutai que si, lui, habitant du voisinage, presque citoyen des Enfers, il voulait m'en faire les honneurs aux lieux et place de la défunte Sibylle, je l'en récompenserais largement..... Le pacte est conclu, et nous voici cheminant droit à la bouche du premier tunnel, qui précisément fait face aux ruines de Cumes.

Appuyé sur son gourdin, mon guide me précède clopin-clopant. Le très long tunnel antique, peu obscur celui-là, nous conduit droit au *lac Averne*.

En effet, à l'extrémité du tunnel, je me trouve tout-à-coup dans un gouffre profond, inondé de la vive lumière des cieux, et rempli d'une large nappe d'eau, jusqu'au niveau du sol, mais les bords du cratère, disposés en entonnoir très évasé, montent à l'entour à une altitude de cent mètres, et sont hérissés de bois de châtaigniers, de figuiers, d'arbustes et de buissons d'un vert bronzé dur à l'œil. Rien de plus pittoresque, rien de plus sauvage, rien de plus sinistre. Tel est l'Averne, dont le nom grec *aornos, sans oiseaux*, et dont le site solitaire, silencieux, devaient inspirer en effet une terreur religieuse incomparable.

A l'extrémité orientale de ce premier lac, d'une circonférence de deux milles, ancien cratère de volcan, fort profond, mais de nos jours entouré d'un air pur, et par conséquent peuplé d'oiseaux, et renfermant des poissons dans ses eaux, se dresse la ruine d'un *temple de Pluton*. D'après l'histoire, Annibal, le terrible général carthaginois, vint à ce temple, et offrit un sacrifice au dieu des Enfers...

Ce fut là aussi qu'Enée immola des taureaux noirs, en l'honneur des spectres errants.

Pas une âme, pas une ombre, ne voltigent en ma présence sur les rives désertes de l'Averne. On n'y voit plus, assis sous le sombre vestibule, ni les Chagrins, ni les Remords vengeurs.

Les pâles Maladies, la triste Vieillesse, la Crainte et la Faim, non plus que la hideuse Pauvreté, n'y font plus leur séjour...

Après avoir visité les ruines du temple de Pluton, et fait le tour de l'Averne, en faisant un angle droit avec la sortie du premier tunnel, on voit s'ouvrir une autre bouche des Enfers. C'est une seconde caverne qui est creusée dans le flanc d'un rocher, enveloppé de ronces et d'arbrisseaux épineux, chargés de la garde de cette autre portion des Enfers.

Donc, nous quittons le *vestibule des Enfers*, et nous voici prêts à pénétrer dans le Tartare, cette fois, dans le fameux et très obscur Erèbe antique, lorsque je reconnais que l'entrée n'en est pas livrée sans certains préliminaires.

En effet, le portier du sombre séjour se présente à moi sous le titre d'un guide spécial, breveté, patenté, et qui tend la main... Et puis, voici venir cinq ou six divinités infernales, paysans des environs noircis par les torches qu'ils allument et éteignent sans cesse pour le plus grand agrément des touristes curieux de faire connaissance avec Proserpine, Minos, Eaque et Rhadamante...

En conséquence, et nonobstant ma Sibylle au gourdin, me voici, précédé de cinq ou six Euménidés en blouse, pénétrant enfin pour de bon dans le Tartare, fort obscur celui-là, et accomplissant le même pèlerinage que le prince troyen Enée, fils d'Anchise.

On descend dans l'abîme, et, bientôt plongé dans le très *noir Erèbe*, à la lueur de quelques torches qui projettent dans le lointain des reflets sinistres, fantastiques, effrayants, je commence à comprendre que je suis précédé dans les entrailles du Tartare par un autre touriste aussi curieux que moi. Mais que se passe-t-il dans ce lointain mystérieux?... Il me semble qu'on use de violence, car j'entends des gémissements... Les *ombres du Ténare* feraient-elles donc une émeute et... des barricades devant les envahisseurs de leur domaine?... Ce qu'il y a de plus étrange, c'est... que je crois ouïr, et... j'entends en effet une voix connue, la voix d'un ami que j'ai laissé parfaitement portant, la veille

de mon départ, sur l'asphalte de ses chers boulevards... Le brave Georges C*** aurait-il donc rendu l'âme depuis que je suis hors de Paris ?... Serait-il, par contre, descendu aux Enfers?... Pauvre ami, de quelles faiblesses s'est-il donc rendu coupable sur terre, pour avoir mérité d'être envoyé sur les sombres bords, à la fleur de son âge?... Mais, positivement, c'est lui, lui que les divinités infernales s'arrachent, qu'elles se disputent... Je vois très bien que l'une d'elles s'empare de sa personne, de vive force, et qu'elle le... hisse sur ses épaules.....

— Que faites-vous, misérables ?... suis-je obligé de m'écrier à mon tour, car, soudain, les mains des noires Harpies qui m'entourent usent des mêmes procédés vis-à-vis de moi.

Je me sens enlevé de terre et lancé par-dessus la tête de la plus vigoureuse de mes *Furies*, qui me met à califourchon sur ses épaules, jambes de ci, jambes de là, retenues sur sa poitrine par ses bras de fer. Alors, dans ces positions grotesques, voici que notre grotesque caravane tourne à droite et s'enfonce dans un troisième souterrain dont la pente est fort inclinée. Afin de compléter le tableau, la Sibylle à mes gages me place entre les mains une torche dont la flamme me brûle les sourcils et les cheveux, et dont la fumée m'aveugle. Je remarque toutefois que la lueur de notre luminaire se reflète comme dans un lac aux eaux mortes, et que les porteurs et mes satellites pataugent dans une onde noire et bourbeuse.

C'est le *Styx!*

Là, sur le bord du fleuve sacré des Enfers par lequel les dieux ne juraient jamais en vain, la société qui me précède s'est arrêtée... Je me trouve, en effet, en face de Georges C***. Oui, c'est bien lui; je crois le reconnaître, quoique, tout spécimen magnifique de la race blanche que je le sais, il soit devenu une mauvaise contrefaçon de la race nègre, grâce à l'épaisse fumée de la torche dont il est armé, qui l'a amplement fardé. Aussi, en l'abordant, je lui décoche en plein nez un éclat de rire homérique, auquel il répond par un épanouissement de rictus non moins stridents et dignes de Pantagruel...

— Vous, ici, dans le Tartare, en Enfer, mon pauvre Georges? Si jeune encore, habiter déjà les rives du Styx ! lui dis-je d'un ton larmoyant bien en harmonie avec la situation...

— Ah ça ! qui êtes-vous donc, vous qui riez de mes prétendus malheurs?... me répond-il gaîment, sans me reconnaître, car, paraît-il, de moi aussi le visage pâle est mué en une figure de jais...

— Albert Dauriat ! parbleu... dis-je.

— Albert Dauriat !... Qui l'eût deviné, carajo ?...

Et nos mains de se chercher et de se serrer avec bonheur et une affection d'autant plus expansive que nous nous attendions moins à nous rencontrer en pareil lieu.

— Je vous savais parti pour la belle Italie, mio caro, et je vous ai suivi... Je vous cherchais et je vous trouve... Vive la sainte amitié qui nous ménageait cette surprise!... fait-il avec emphase.

Mais ce n'est pas trop l'heure de causer, d'autant que, de nouveau quittant les bords du Styx, notre procession comique s'avance et côtoie je ne sais plus quel cours d'eau de l'Erèbe... Ah ! si, le fameux et terrible *Phlégéton !*...

Nous atteignons alors le centre du Tartare, et nous sommes en face du *Palais de Pluton*. Mais Pluton s'ennuyait sans doute dans cette demeure souterraine, et il a disparu. Des splendeurs de sa résidence restent tout au plus quelques parements de stuc, des peintures murales à demi effacées, et même de légers filets d'or... Toutefois on trouve encore les trônes des deux souverains, antiques baignoires creusées dans le rocher.

A cette heure, grand démêlé entre Georges et moi.

— J'ai couru après vous, me dit-il; je me suis mis à votre recherche, je vous ai trouvé, vous m'appartenez désormais. Voici le *calessino* que j'ai loué tout exprès dans l'espoir de vous rencontrer. Partons donc pour Naples, et, de là, nous irons ensemble voir le Vésuve et Pompéïa...

— Très cher, lui répondé-je, il est convenu que nous ferons ensemble l'intéressante expédition du volcan et que nous explo-

rerons Herculanum et Pompéï. A merveille ! Mais votre calessino va vous porter à l'hôtel de Rome, et mes jambes, à moi, sur les bords de l'*Achéron*. Je ne puis laisser incomplètes mes investigations sur tout ce qui touche aux Enfers des anciens. Je pars donc seul, et je vais coucher à une certaine *osteria* que je sais confiner aux rives du lac, dont, entre parenthèse, les huîtres sont exquises, dit-on. Demain, je serai de retour à Naples, et nous partirons ensuite où et quand vous voudrez...

Sur ce, nous nous séparons après une dernière accolade.

Le soleil est à peine sur son déclin. Je gravis l'un des côtés de l'entonnoir formidable de l'Averne, et du milieu de ses talus j'aperçois le calessino de Georges qui fait poudroyer la route, et les grelots de ses coursiers qui jettent au vent leurs grappes sonores. J'ai bientôt atteint le sommet du plateau, d'où s'étend à ma vue une vaste plaine, au milieu de laquelle brillent deux miroirs; ce sont les lacs en question.

En vérité, l'Achéron n'est qu'une mauvaise plaisanterie ; Virgile a beau emboucher la trompette épique pour le chanter, c'est une simple petite pièce d'eau. Ce n'est plus le marais de douleur autour duquel errent à l'aventure des légions d'âmes éplorées, conjurant l'inflexible Caron de les recevoir dans sa funèbre nacelle. Gracieux à l'œil, l'Achéron offre la figure d'un étang découvert, au milieu de la plaine qui descend en pente douce vers la mer. Assurément, ses rivages ont été dépouillés des forêts ténébreuses qui devaient les rendre plus poétiques et plus sombres. *Les mères, les époux, les héros magnanimes, les vierges mortes avant l'hymen, et les jeunes gens placés sur le bûcher sous les yeux de leurs parents*, toute cette mise en scène de poète s'est évanouie. Il ne reste que le lac de Fusaro actuel, et, sur le lac, un batelet pour se faire conduire sur un îlot où se trouve l'osteria qui me donnera des huîtres, ce soir, à mon dîner, et une chambrette pour mon coucher de cette nuit.

J'avise le Caron du batelet et je lui donne le mot d'ordre pour le coucher du soleil, heure précise de mon retour. Le bonhomme ne ressemble plus en rien au vieux nocher des Enfers. On ne lui

voit pas cette barbe épaisse, inculte, qui chargeait son menton. A ses épaules une souquenille sordide ne reste pas suspendue à l'aide d'un nœud grossier. Il n'a plus le mauvais regard de son aïeul, mais il lui demeure une de ses vertus, c'est l'exactitude impitoyable à demander l'obole, quand il vous fait passer l'eau. Du reste, par son costume actuel et sa désinvolture, le Caron moderne est un lazzarone sur le retour.

Le *Cocyte* est un infâme petit laquet, à l'est de l'Achéron, dont il reçoit toujours les sables ; mais qui, en plus de cet avantage remontant aux temps anciens, conserve celui de puer... à faire indignement souffrir les pauvres ombres qui auraient encore la fantaisie de voltiger parmi les roseaux de ses bords, mais plus particulièrement les touristes assez fanatiques pour vouloir le visiter.

Certes! je n'oublierai pas de vous parler de l'*Antre de Cerbère*, ce formidable chien à trois têtes, gardien farouche de ce terrible royaume de l'Erèbe.

Cet antre est situé à l'extrémité du canal qui fait communiquer l'Achéron avec le premier Cocyte. C'est une caverne sauvage, taillée par la nature, à la base d'un amoncellement de roches. Rassurez-vous : *le cou du monstre ne s'est pas hérissé de serpents* à ma vue, et je n'ai pas été obligé de lui *jeter* en hâte *un gâteau soporifique, pétri de miel et de pavots*. Toutefois, sans doute pour entretenir l'illusion, j'ai été reçu dans la caverne par un petit coquin de roquet qui s'est précipité sur mes jambes et a marqué ses crocs dans mes mollets. C'était une façon de me faire donner un ou deux carlins en faveur d'un aveugle qui sert de *custode;* car on barricade tout ici, afin de faire vider l'escarcelle le plus possible.

J'en ai fini avec les Enfers, et je suis heureux de n'avoir rencontré nulle part la Discorde en fureur, les Songes vains, les Scyllès à double forme, Briarée aux cent bras, l'Hydre de Lerne poussant d'horribles gémissements, et la Chimère armée de flammes, les Harpies, les Gorgones, et Géryon au triple corps, Ixion sur sa roue, Pirithoüs sous son rocher, ni l'infortunée Di-

don, ni la triste Eryphile montrant la blessure qu'elle reçut d'un fils dénaturé, etc.

Aussi laissé-je désormais les fictions de la poésie pour la réalité du voyage. C'est ainsi que, par la coupure de la colline qui sépare Cumes de Baïa, je vais saluer la *villa Cumana*, de Cicéron, et voir la tranchée antique qui devait être le canal de Néron, que ce *désireux de l'impossible*, comme l'appelle Tacite, voulait creuser de Baïa jusqu'à Ostie, dans une longueur de vingt lieues et une largeur telle que deux galères à cinq rangs de rames pussent facilement y naviguer de front. Suétone nous apprend que ce canal devait remplacer la navigation des côtes de la Méditerranée, qui, alors comme aujourd'hui, était fort dangereuse. Mais la révolution dont Galba fut le héros, contraignant Néron à se couper la gorge, jamais le canal ne fut achevé.....

Il en est ainsi de bien des choses de la vie, tant est vrai le proverbe : L'homme propose et Dieu dispose!

C'est ainsi que, pour rejoindre mon ami Georges C***, je fis un détour pour aller le chercher à Naples; mais en poussant une reconnaissance dans les Abruzzes, je tombai..... entre les mains des brigands de la montagne.....

Dans cette situation, mes aventures ne furent pas sans intérêt. Je vous les raconterai quelque jour, cher lecteur. Pour le moment, contentez-vous de savoir que dix jours après ce sinistre, car ce fut un sinistre qui me dépouilla complètement, nous nous embarquions à la Marinella, Georges et moi, pour regagner la France, où nous rentrions à sec d'argent, mais riches en souvenirs.

FIN.

Limoges. — Imp. Eugène Ardant et Cie.

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00974 9777